

HISTOIRE UNIVERSELLE

Les Asiatiques, Assyriens, Hébreux, Phéniciens
(de 4000 à 559 av. J.-C.)

Par Marius Fontane

CHAPITRE PREMIER

L'Asiatique. - L'Euphrate et le Tigre. - Le Schat-et-Arab. - La Mésopotamie et ses quatre zones. - La Babylonie. - La Chaldée. - La mer Persique. -L'Assyrie, œuvre des eaux, ouverte à tous. - Climats. - Flore. - Le palmier. - Confusion ethnographique. - Faune. - Les sauterelles et le ramarmar. - L'empire Assyrien

CHAPITRE II

DE 4000 A 2500 Av. J.-C. - L'histoire d'Assyrie. - Nemrod et Assur. - La terre de Sennaar. - Les empires. - Les cunéiformes. - Découvertes. - La civilisation chaldéenne. - Accads et Soumirs. - L'invasion touranienne. - Les vieux Assyriens. - Our et les Hébreux. - Aram et les Araméens. - Première dynastie chaldéenne. - Chaldéens, Babyloniens et Ninivites. - L'Assyrien

CHAPITRE III

DE 2500 A 1559 Av. J.-C. - Aryas en Mésopotamie. - Dynastie mède ou aryenne. - Dynastie assyrienne. - Chodorlahomor. - Dynastie chaldéenne. - Ismidigan. - Hammourabi. - Thoutmès Ier et Thoutmès III. - La confédération syrienne. - Rotennou et Khétas. - L'empire chaldéen. - Civilisation. - Monuments. - Navigation. - Armes et outils. - Cylindres. - Arts et sciences. - Magisme. - La caste des Chaldéens. - Influence égyptienne

CHAPITRE IV

DE 1559 A 1130 Av. J.-C. - La Mésopotamie vassale de l'Égypte. - Dynastie arabe ou syrienne, ou chaldéenne, ou chananéenne. - La statuaire. - La légende de Ninus et de Sémiramis. - Ninive et Babylone.- Bataille d'Élassar. - Adarpelassar bat Binbaladan.- Ninive l'emporte sur Babylone. - Téglath-Phalassar Ier, roi de Ninive, éclipse la gloire des Thoutmès. - Fin des Égyptes

CHAPITRE V

DE 1288 A 1110 Av. J.-C. - Décadence de l'Égypte. - Arisou et Nekht-Séti. - Ramsès III. - La grande coalition : Libyens, Asiatiques et Européens. - Ba-taille de Péluse. - Effondrement de l'Égypte. - Caricatures. - Les Ramessides. - Domination du corps sacerdotal. - Divinités.- Culte. - Débauches et superstitions.- Le prêtre Her-Hor, pharaon. - Piankhi et Smendès (XXIe dynastie)

CHAPITRE VI

DE 2500 A 900 Av. J.-C.- Égypte, Syrie, Assyrie.- Les Touraniens en Bactriane.- Zoroastre en Iran. - Les Aryas de l'Inde et de l'Iran. - Exode des Iraniens hors de la Bactriane. - Yezd, la ville sainte. - Les Iraniens en Perside et en Carmanie. - Iraniens et Touraniens en Médie. - Mèdes, Perses et Susiens. - L'assyrien Belkatirassou en Médie. - Formation du groupe mède, national. - La langue médique. - Les mages

CHAPITRE VII

DE 1100 A 800 Av. J.-C. - Asiatiques et Européens. - Querelles en Assyrie. -- Téglath-Phalassar Ier et Mardochidinakhé. - La dynastie de Belkatirassou. - Binlikhous II - Téglath-Samdan II. - Assournazirpal. - Salmanassar IV et les rois de Juda et d'Israël. - L'art assyrien. - La Ninive antique. - La première Babylone. - Les villes assyriennes. - Les rois. - Bas-reliefs. - Guerres et chasses royales. - Harem

CHAPITRE VIII

DE 2000 A 800 Av. J.-C. - La Syrie et les Syriens. - Damas et Alep. - La Syrie géologique. - Le Liban. - Flore et Faune. - Routes, rivières et lacs. - Mer Morte.- Côtes. - Ethnographie. - Divinités localisées. - Druzes et Ansarihs. - Le Désert de Syrie. - Caravanes. - Trafics. - Les Araméens. - Influence chaldéenne. - La déesse Atagardis. - L'empire d'Israël

CHAPITRE IX

La Bible. - L'histoire du peuple d'Israël. - La géographie biblique. - Moïse. - Divisions historiques. - Le Pentateuque : Genèse, Exode, Lévitique, Nombres, Deutéronome. - Josué. - Les Juges. - Cantique de Déborah. - Ruth. - Samuel. - Les Rois. - Chroniques. - Esdras et Néhémie. - Esther. - Judith. - Job. -- Les Psaumes. - Les Proverbes. - L'Ecclésiaste. - Le Cantique des cantiques. - La Sapience. - Tobie. - Jonas. - Suzanne. - Bel. - Les pages de Darius. - Baruch. - Les prophètes ou nabis

CHAPITRE X

DE 2500 A 1300 Av. J.-C. - Exode de Chaldéens en Mésopotamie. - Exode d'Abraham en Syrie, en Chaman, en Égypte. - La vocation d'Abraham. - Élohim et Jéhovah. - La race hébraïque. - Abraham vainqueur de Chodorlahomor. - Isaac et Ismaël. - Jacob et Esaü. - Les Ismaélites. - Jacob chez Laban. - Rachel et Lia. - Massacre des Sichémites. - Les douze fils de Jacob. - Joseph. - Les Hébreux en Gessen

CHAPITRE XI

DE 1400 A 1300 Av. J.-C. - Moïse à la cour de Ramsès II ; chez les Madianites ; devant Ménéphthah Ier. - Les dix plaies d'Égypte. - La verge d'Aaron. - Exode des Israélites. - La Pâque. - Passage de la mer Rouge. - L'esprit et l'œuvre de Moïse. - Les deux Israélites. - L'autel et le tabernacle. - La traversée du désert. - Miracles. - Le veau d'or. - Moïse au Sinaï. - La Loi. - Aaron chef du sacerdoce. - Révolte et châtiment du lévite Coré. - Aspersion sanglantes. - Le Décalogue

CHAPITRE XII

DE 2200 A 1300 Av. J.-C. - La terre promise.- Josué et Caleb. - Les Chananéens. - La marche des Hébreux. - Balaam. - Moabites et Madianites. - Victoire d'Israël. - Butin. - Recensement. - Partage du territoire conquis, à l'est du Jourdain. - Mort de Moïse. - Son couvre. - La Palestine. - La Samarie. - La Galilée. - La destinée d'Israël. - Jérusalem. - L'enfer

CHAPITRE XIII

DE 1350 A 1200 Av. J.-C. - Passage du Jourdain. - Prise de Jéricho. - Partage de la Palestine. - Mort de Josué. - La Phénicie. - Histoire des Phéniciens. - Adonis. - Phéniciens et Grecs. - La toison d'or. - Sidon et Tyr. - Le pieu de Baal. - Les Pélasges. - Premières colonies agricoles. - Les Phéniciens en Grèce. - Les bêtes et les hommes. - Jérusalem la pacifique

CHAPITRE XIV

DE 1288 A 1051 Av. J.-C. - Anarchie en Israël. - La femme. - Les juges on suffètes. - Othoniel, Aod, Déborah, Gédéon, Abimélek, Jephthé. - Les Philistins. - Exploitation du sacerdoce. - Théocratie. - Samson - Samuel. - École de prophètes. - La royauté. - Saül. - David. - L'armée d'Israël. - Les Tyriens. - Divinités phéniciennes. - Tyr et Jérusalem

CHAPITRE XV

DE 1051 A 1019 Av. J.-C. - Vieillesse, abdication et mort de David. - La société hébraïque. - Monothéisme. - Les prophètes Gad et Nathan. - Salomon, roi. - L'empire d'Israël. - La cour. - L'armée. - Alliance avec les Phéniciens et les Égyptiens. - Juda et Israël. - Les revenus de Jérusalem. - La reine de Saba. - La nouvelle Tyr. - Hiram et Salomon

CHAPITRE XVI

DE 1019 A 978 Av. J.-C. - Salomon et Hiram. - L'art phénicien. - Architecture chananéenne. - Le premier temple de Jérusalem. - Le palais de Salomon. - Polythéisme du roi d'Israël. - Navigation. - Ophir. - Commerce. - Palmyre (Tadmor). - La vieillesse de Salomon. - Jéroboam révolté. - L'Égypte : XXIe dynastie. - Le pharaon Sésac, ou Sheshonk Ier. - Mort de Salomon

CHAPITRE XVII

DE 978 A 888 Av. J.-C. - Le schisme d'Israël. - Roboam et Jéroboam. - Israélites et Judéens. - Le pharaon Sheshonk à Jérusalem. - Égypte : XXIIe dynastie. - Le royaume d'Éthiopie. - Rois d'Israël et rois de Juda. - Rois et prophètes. - Samarie. - Achab et Jézabel. - Le prophète Élie. - Ben-Hidri, roi de Damas. - Josaphat. - Le prophète Élisée. - Joram

CHAPITRE XVIII

DE 888 A 759 Av. J.-C. - Joram assiégé dans Samarie. - Élisée et Hazaël. - Ochozias. - Jéhu. - Jézabel. - Athalie. - Joas et Joïada. - Zacharie lapidé. - Amasias. - Joachas. - Ben-Hidri III. - Prêtres et prophètes. - Joas pille Jérusalem. - Amasias. - Ozias. - Joatham. - Jéroboam II. - Amos, Joël et Isaïe. - Le Messie. - Interrègne. - Osée. - La grande prostitution d'Israël. - Manahem II, vassal du roi d'Assyrie

CHAPITRE XIX

DE 905 A 704 Av. J.-C. - L'Égypte après Sheshonk. - L'Assyrie. - Salmanassar IV. - Samas-Bin. - Binlikhous III et Sammouramit (Sémiramis). - Salmanassar V. - Assourédillili II. - Assourlikhous (Sardanapale). - Arbace. - Phul-Balazou, roi de Babylone. - Téglath-Phalassar II. - Nabonassar. - Phacée et Achaz. - La grande faiblesse de Juda. - Transportation. - Salmanassar VI. - Le pharaon Schabak. - Sargon. - Mérodach-Baladan. - La nouvelle Ninive. - Le palais de Khorsabad. - Sennachérib

CHAPITRE XX

DE 810 A 681 Av. J.-C. - Les Samaritains. - Ézéchias. - Soulèvement de la Palestine. - L'Égypte - XXIIIe, XXIVe et XXVe dynasties. - Bocchoris et Schabak (Sabacon). - Campagnes de Sennachérib. - Siège de Jérusalem. - Isaïe et Michée. - Ninive. - Palais de Kouyoundjik. - L'art arménien. - Souzoub à Babylone. - Fondation de Tarse. - Assourahaddon, roi d'Assyrie

CHAPITRE XXI

DE 698 A 622 AV. J.-C. - Manassé. - Mort d'Isaïe Ier. - Les Juifs à Ninive. - Assourahaddon et Assourbanipal. - L'Asie Mineure : Cariens, Phrygiens et Lydiens. - Barbares et Grecs. - L'Égypte : XXIVe dynastie. - Psamétik Ier. - L'art éthiopien. - Bas-reliefs de Kouyoundjik. - Troubles en Israël. - Amon succède à Manassé. - Josias, roi par le peuple. - Jérémie et Sophonias. - La Loi. - Les prophètes. - Les décalogues et le Deutéronome

CHAPITRE XXII

DE 647 A 605 Av. J.-C. - Assourédilili III roi d'Assyrie. - Le royaume des Mèdes. - Le magisme. - Déjocès. - Phraorte. - Les Perses. - Achœmènes. - Cyaxare et Nabopolassar. - Parthes et Scythes. - Destruction de Ninive. - Alyatte et Cyaxare. - Agitations en Israël. - Mort de Josias. - Jérusalem vassale de Nécho. - Éliakim (Joiakim). - Nécho battu par Nabuchodonosor. - Le prophète Habacuc. - Jérémie appelle les Chaldéens

CHAPITRE XXIII

DE 625 A 588 Av. J.-C. - Nabopolassar et Nitacris. - Travaux à Babylone. - Nabuchodonosor et Nécho II. - Joiakim. - Joyakim. - Sédécias. - Jérémie accepte la domination chaldéenne. - Astyage. - Apriès. - Destruction de Jérusalem. - Supplice et mort de Sédécias. - Exode en Égypte. - Godolias. - Ézéchiël. - Nabuchodonosor en Égypte et en Phénicie. - Fin du royaume de Juda. - Captivité des Israélites à Babylone. - Térédon

CHAPITRE XXIV

DE 1400 A 588 Av. J.-C. - Mœurs d'Israël. - Les songes. - Superstitions. - Les Hébrao-Égyptiens. - L'Hébreu. - La femme. - Polygamie. - Les enfants. - L'esclavage. - Nourriture. - Industrie. - Trafic. - Routes commerciales. - Mesures et poids. - Société. - Monothéisme et monarchie. - La propriété. - Les usuriers. - Les rois d'Israël. - Le trésor royal. - Impôts et corvées. - La Jérusalem nouvelle

CHAPITRE XXV

DE 1400 A 588 Av. J.-C. - La justice en Israël. - Crimes et délits. - Peines. - Trafic des témoignages. - L'armée. - Stratégie. - Mercenaires. - L'idée de patrie. - Jérusalem et Samarie. - Divinités. - Élohim et Jéhovah. - Culte. - Idoles. - Offrandes. - Religion. - Prêtres, prophètes et rois. - Le Messie. - Le dieu d'Israël. - L'homme. - La mort, fin de tout

CHAPITRE XXVI

DE 1400 À 588 Av. J.-C. - La mort et les funérailles en Israël. - Morale. - Philosophie. - La femme, grande coupable. - La création. - Le déluge. - La fin du monde. - Géographie et ethnographie bibliques. - Histoire. - Sciences. - Astronomie. - Chronologie. - Cosmographie. - Médecine. - Arts. - Sculpture. - Musique. - Danse. - Littérature. - La Bible. - Fin d'Israël

CHAPITRE XXVII

DE 665 A 559 Av. J.-C. - Les Juifs à Babylone. - L'Égypte : XXVIe dynastie. - Ahmès (Amosis) s'allie aux Perses et appelle les Grecs. - Les Touraniens : Mongols, Scythes et Parthes. - Isolement de Babylone. - Nabuchodonosor et les Juifs. - Évilmérôdach. - La Jérusalem d'Ézéchiël et d'Isaïe II. - Le Messie : Cyrus, roi des Perses. - Les Afghans. - Les Aryas de l'Inde. - Le Mahabharata et le Ramayana. - La grande guerre. - Le Bouddha Çakya-Mouni. - Perses, Mèdes et Grecs. - Asie et Europe

CHAPITRE PREMIER

L'Asiatique. - L'Euphrate et le Tigre. - Le Schat-et-Arab. - La Mésopotamie et ses quatre zones. - La Babylonie. - La Chaldée. - La mer Persique. - L'Assyrie, œuvre des eaux, ouverte à tous. - Climats. - Flore. - Le palmier. - Confusion ethnographique. - Faune. - Les sauterelles et le ramarmar. - L'empire Assyrien.

TOUR à tour ignoble et séduisant, rebelle et docile, d'une souplesse effroyable, d'une immoralité constante, tout à sa jouissance personnelle, l'Asiatique apparaît dans l'histoire aussitôt que des groupes humains s'offrent au monde comme prêts à être exploités. Lorsque les Aryas du *pays des sept rivières* eurent ensemencé le Pendjab indien, les Dasyous pillards s'abattirent sur les récoltes, puis ce furent les brahmanes qui vinrent corrompre l'Inde védique pour la dominer. Lorsque Zoroastre eut constitué la nation iranienne, les mages s'attaquèrent à l'œuvre du législateur et la compromirent. Lorsque enfin, sottement, l'Égypte étala ses merveilles, l'Asiatique accourut pour s'emparer de l'Égyptien.

L'Arya de l'Indoustan et l'Iranien de la Bactriane conservèrent en eux, malgré tout, les qualités primordiales de leur race, pendant que l'Égyptien envahi absorbait, lui, son envahisseur ; si bien, qu'après des siècles et des siècles de soumissions profondes ou de conflagrations désespérées, l'Aryen de l'Inde, l'Aryen de la Perse et l'Égyptien du Nil ont conservé leur individualité propre, et que l'Europe a pu retrouver, reprendre son bien, c'est-à-dire sa civilisation, sa morale, sa raison et sa foi demeurées suffisamment intactes, en Orient même, sous les pourritures asiatiques partout répandues.

L'Inde védique avait été trompée par les brahmanes, l'Iran de Zoroastre avait été troublé par les mages, l'Égypte avait été corrompue par les scribes ; mais les Aryens de l'occident du monde — les Européens — plus clairvoyants, devaient, éprouvant une grande répugnance, résister aux tentateurs asiatiques, les maudire, les combattre, et ce fut, après un long cri de guerre, décisif, une bataille qui n'est pas encore terminée.

C'est en Égypte, sur les bords du Nil, que les *Asiatiques ignobles* furent le plus durement qualifiés. Mais la ténacité de l'homme d'Asie eut souvent raison, là même, du mépris dont l'homme d'Afrique l'accablait, et la lutte, tantôt bruyante, tantôt sourde, ne cessa plus.

Insinuant, insaisissable, partout et nulle part, apte aux rôles les plus opposés, sans cohésion, par conséquent invincible en tant que groupe, et cependant uni par le lien puissant d'une solidarité instinctive, l'Asiatique est un peuple évidemment, mais un peuple qui n'a pas encore su formuler un mode de vie commune, concevoir l'idée d'une Patrie.

C'est en Assyrie que pour la première fois un groupement *non Aryen*, asiatique, se manifeste avec son territoire, son gouvernement, sa civilisation, sorte d'Égypte orientale, admirablement placée, au centre même du vieux monde, entre l'Europe, l'Afrique et l'Asie.

Il importe de dire exactement ce que les Asiatiques firent de cette grande force qu'ils eurent en Assyrie, aux bords du Tigre et de l'Euphrate, sur un territoire véritablement favorisé.

Pour Isaïe, le *Nil d'Égypte* comparé à l'Euphrate n'était qu'un *ruisseau*. L'ardente imagination du prophète annonçait que les *grandes et fortes eaux de ce fleuve*, jetées hors de leur lit, se déversant sur Juda, couvriraient un jour Jérusalem.

L'Euphrate est un Nil sournois ; ses eaux chargées d'un limon gras dévastent beaucoup plus qu'elles ne fertilisent. Formé d'une source banale en Arménie, près d'Erzeroum, le fleuve qui n'est encore que le Kara-sou, — Eau noire, — va vers l'ouest sous les pentes de l'Anti-Taurus, tourne au sud, reçoit un autre ruisseau, le Mourad-sou, et reprend sa marche vers l'ouest ; mais près d'Alep, se heurtant aux montagnes syriennes, incapable de se faire une trouée dans le désert, au sud, il revient à l'est par un grand coude, et court au golfe Persique directement.

Ayant presque la même origine que l'Euphrate, au versant méridional de l'Arménie, au nord de Diarbékir, de Tigre descend droit au sud, sans hésitation, jusqu'à Gournâ, où ses eaux bourbeuses et bruyantes, réunies aux eaux de l'Euphrate, devenues limpides, apaisées, forment, le Schat-et-Arab, branche principale du réseau changeant qui est le delta assyrien.

Avec ses méandres nombreux, son cours rapide, ses eaux brutales, le Tigre est une ligne de séparation nette, entre la Perse et la Syrie, une route tracée directe, mais difficile, vers les montagnes du Kurdistan et de l'Arménie. Ses rives, compactes, argileuses, s'offrent mal aux agriculteurs. L'Euphrate au contraire, très navigable depuis ses embouchures jusqu'à Bélis, à cent kilomètres à peine de la *mer verte*, de la Méditerranée, est une belle voie d'accès vers la Syrie, vers l'Occident, et si bien ouverte, que les Perses, lorsqu'ils seront les maîtres de Babylone, donneront au fleuve des cataractes artificielles, afin qu'il ait au moins un obstacle à opposer aux invasions trop favorisées.

Lorsque le soleil mord la neige du Kurdistan et de l'Arménie, les crues du Tigre et de l'Euphrate se manifestent. Le premier ne recevant les eaux que d'un seul versant, mais incapable de les contenir toutes, de les écouler promptement, devient torrentueux, irrésolu, modifiant son cours au moindre embarras qu'il rencontre, laissant de longues traînées de gravier, mouvantes, au fond de son lit, rompant ses rives et formant çà et là de vastes marécages que peuplent les canards innombrables, les pélicans et les hérons. Tantôt large, tantôt étroit, le Tigre déconcerte.

Le Schat-et-Arab, par où vont au golfe Persique le Tigre et l'Euphrate confondus, non sans laisser de toutes parts comme des ruisseaux promenant leur fantaisie dans les boues étalées, devient majestueux à Bassorah. Les eaux, alourdies, s'étendent bien ; c'est déjà comme une mer, avec ses îles vastes et ses longues plages.

La terre d'*entre les deux fleuves*, murée au nord par les montagnes du Kurdistan, c'est la Mésopotamie des Grecs, la Naharâin antique, le pays de Sennaar de la Bible hébraïque, immense oasis, bien défendue, coupant la vaste solitude qui commence au désert de Syrie et s'étend, sauf quelques points exceptionnels, jusqu'aux bords de la mer jaune.

Cette oasis a une grande importance géographique, parce que les deux déserts qu'elle sépare sont différents. Le désert de l'ouest est une *plaine basse*, tandis que les solitudes de l'est sont une succession de plateaux. Il est remarquable également que la Mésopotamie, descendue de nord à sud, se modifie

graduellement, et qu'au sud de la Mésopotamie, dans la Babylonie, en Chaldée, c'est encore comme un autre monde. La Mésopotamie, de formation secondaire, fertile, exige le travail de l'homme, et de plus en plus à mesure que l'on remonte vers le nord. La Babylonie et la Chaldée, de formation relativement récente, toutes faites de boues apportées, sont une continuelle prairie, tant que l'eau des fleuves y est déversée.

La Mésopotamie proprement dite n'a pas moins de quatre zones distinctes. Là où naissent l'Euphrate et le Tigre, au nord, sur les hauteurs, la terre est tourmentée, toute trouée de sources vives, avec des hivers très durs sur les sommets et des étés trop chauds dans les plaines que rien n'abrite. Sur les coteaux que ne couvrent pas des forêts de chênes, de pins, de sapins, d'érables, de frênes, de châtaigniers et de térébinthes, croissent, donnant des fruits savoureux, la vigne et le mûrier, tandis que dans les vallées, de magnifiques troupeaux de chèvres et de moutons vivent de pâturages excellents, très verts.

La deuxième zone, en Mésopotamie proprement dite, toute plate, sauf quelques inégalités à Orfa et Ras-el-Ain, brûlée de feux souterrains, n'est en réalité qu'une croûte formée des limons du Tigre et de l'Euphrate. Avec un hiver relativement doux, mais un été rigoureux et très long, de grandes pluies automnales et printanières, cette Mésopotamie étonne par la vigueur de sa végétation ; les orges et les froments, lorsque les pluies sont bien venues, y donnent jusqu'à quarante fois la semence jetée. De beaux pâturages, couverts de troupeaux, sont interrompus par des forêts d'arbres fruitiers : pêchers, abricotiers, amandiers, figuiers, cerisiers, poiriers, grenadiers, orangers, oliviers et mûriers. La vigne y court sur le sol, les fleurs y abondent, toutes bruyantes d'abeilles. Sous le limon, là où les eaux des fleuves ne pénètrent pas, la terre est grise, lépreuse, imprégnée de sel marin.

La troisième zone, qui commence au 35^{ème} degré, n'a que des hivers sans gelées, des printemps sans pluies et des étés péniblement lourds. Des arbres à la verdure persistante, — les kalis, les salsolas et les pallasias, — donnent leur ombre ; l'air est saturé de l'âcre parfum des absinthes. Quelques rares palmiers, mal à l'aise, annoncent la zone méridionale, qui commence à Bagdad. Le sol, là, tout d'alluvion, œuvre exclusive des deux fleuves, y est nécessairement d'une merveilleuse fertilité. C'est une Égypte, avec un vent du nord très frais en hiver et des chaleurs en été que nulle brise ne vient atténuer, atroces parfois.

Les inondations du Tigre et de l'Euphrate suppléent aux pluies qui font presque défaut à la Basse-Mésopotamie ; mais ces inondations, essentiellement irrégulières, sont un fléau redoutable, pourtant nécessaire, et désiré. Les vents du sud, desséchants, et les sauterelles abominables sont des menaces constamment pesantes sur l'esprit angoissé de l'Assyrien.

Au confluent des deux grands fleuves, qui termine la Mésopotamie, commence le delta boueux traversé par le Schat-et-Arab. C'est la Chaldée proprement dite, s'étendant à l'est et à l'ouest, sans autres limites que celles dont résulte l'histoire agissante des Chaldéens, Our ayant été leur ville principale.

Rien au monde de plus attristant que la mer Persique jusqu'au détroit d'Ormuz, avec ses rives plates et brûlées, ou ses hautes falaises sombres, striées, et ses pics invraisemblables, tout blancs, couverts de sel ; et rien au monde de plus délicieux que l'atterrissement en Chaldée. Les rives du Schat-et-Arab, jusqu'à Bagdad, à quarante milles de son embouchure, sont comme un décor de paradis. Les palmiers, massés, très élégants, aux feuilles larges et touffues, découpent

sur le ciel d'un bleu profond, très pur, la ligne ondulée d'une forêt vaste ; ou bien, des mûriers d'un beau vert et des hennés très vigoureux donnent l'impression d'une fraîcheur douce, continuée. Des canaux habilement ménagés coupent cette végétation extraordinaire, pour aller porter l'eau des fleuves aux plantations lointaines ; et ce sont des trouées miroitantes, où dorment, dans l'eau, paisibles, lourdement, les buffles noirs. Lorsque les dernières lueurs du jour empourprent l'horizon, la terre de Chaldée devient une féerie ; un éblouissement embrase tout, un déplacement d'air, rapide, met un frémissement dans les arbres, et c'est une délicieuse impression. Mais le soleil disparaît tout d'un coup, le ciel s'efface dans une tonalité grise, plombée, et du sol, aussitôt, s'élèvent des brouillards puants, pleins de fièvres. La terre boueuse de la Basse-Assyrie, très perfide, rejette hors d'elle ses malsaines humidités.

Ainsi, de l'extrême nord à l'extrême sud, de la haute et froide Arménie à la Chaldée basse et marécageuse, la terre assyrienne — Mésopotamie, Babylonie, Chaldée, — se développe sans unité. C'est véritablement une Égypte asiatique, une *œuvre des eaux*, mais avec cette différence capitale, que la vallée du Nil, fermée, demeura longtemps hors des convoitises, tandis que la Mésopotamie, visible de toutes parts, dominée au nord par des montagnes qui seront pour les envahisseurs d'excellents points d'observation et d'attente, est ouverte au sud dans une mer qui n'est qu'un golfe, limitée à l'est et à l'ouest par deux fleuves qui deviendront des voies d'accès menant au centre même du pays.

La diversité des climats est conforme, en Assyrie, à la diversité des lieux. La douceur des hivers de Babylone était renommée au temps des grands rois perses, mais l'été s'y montrait rigoureux, pénible ; la fraîcheur des nuits y était excessive comparée à l'accablante chaleur du jour. *En Mésopotamie, j'ai vécu consommé le jour par la chaleur, la nuit par le froid*, a dit Jacob. Au nord, des ouragans de neige ; au sud, des chaleurs épouvantables ; au centre, dans la *zone intermédiaire*, des orages sans eau, des déchirements électriques auxquels rien ne saurait résister. Des pluies très inégales corrigent peu les sévérités de ce dur climat.

Utilisant avec une grande ténacité les fléaux même dont l'Assyrie est la continuelle proie, les Assyriens savaient, par la retenue des terres, par l'aménagement des canaux, par la disposition savante des cultures, exploiter largement la croûte limoneuse qui constituait leur pays. La fertilité de Séleucie, sur le Tigre, en face de Babylone, était proverbiale au temps de Pline. Les forêts de dattiers et les pâturages sont encore la richesse de la Chaldée. Les blés de Babylone, donnant trois cents grains pour un, et la vigueur de la poussée des orges assyriennes sont cités par Hérodote. Xénophon vante le vin fait en Assyrie avec les dattes et le sorgho *très abondants*. Strabon s'émerveille des forêts de palmiers ombrageant la Babylonie.

L'Assyrie demeura longtemps très boisée. La flotte d'Alexandre fut construite en Babylonie avec les seuls *cyprès des bois sacrés et des parcs* ? Ammien Marcellin cite *les forêts naturelles d'Assyrie*. Le palmier est l'arbre assyrien par excellence ; sa sève, son fruit, ses feuilles, ses fibres, jusqu'à la bourre protectrice dont s'enveloppent ses rameaux naissants, jusqu'aux dattes tombées et dont le soleil a calciné la chair, tout s'utilise. Le fruit, tassé ou mis en fermentation, donne un pain lourd, très nourrissant, et des boissons diverses, vin, vinaigre, miel ou sirop. Les fibres servent à la confection de nattes, de meubles spéciaux, de paniers, et les noyaux, approvisionnés, sont la houille des forgerons. Le dattier, caractéristique de la zone assyrienne, cesse de vivre bien au nord d'Anah ; il ne

donne plus de fruits à Kabour ; là croissent et fructifient les orangers, la vigne, les poiriers et les pommiers. C'est l'Europe avec ses plantes légumineuses si variées, c'est la Perse avec ses pastèques et ses melons. Les fleurs y sont innombrables et magnifiques. Les printemps de la Haute-Mésopotamie donnent des champs d'asphodèles et d'amaryllidées ; des orchidées y croissent partout, des plantes aromatiques y tapissent les versants, et le platane oriental, gigantesque, s'y développe avec ampleur, faisant de larges ombres sur un sol merveilleusement diapré.

La vieille Chaldée avait le cèdre, l'arbre protecteur repoussant les *mauvais esprits* ; Babylone aimait l'arbre mystique de Perse, qui a la forme d'une flamme, le cyprès *aimé des rois* ; la Mésopotamie s'enorgueillissait de ses grenades ; l'Assyrie tout entière vantait les céréales nourries de son sol gluant. *Or, dit Ézéchiël, prends du froment et de l'orge, et des fèves et des lentilles, et du millet, et de l'épeautre, et mets-les ensemble dans un vase, et fais-en ton pain.* C'est bien là ce que devait être le pain de l'Assyrien, un mélange de toutes choses aptes à donner de la farine, comme le climat de l'Assyrie est un mélange de tous les climats, sa flore un amalgame de toutes les flores, sa race une confusion de toutes les races.

Le mélange de la vie animale et de la vie végétale s'est fait naturellement en Assyrie, et il s'y entretient, par les vents qui viennent tantôt d'un sens, tantôt de l'autre. La confusion ethnographique s'y est consommée par le passage des guerriers allant de l'Asie à l'Europe et de l'Europe à l'Asie, et par les trafics que favorisent si bien le Tigre, l'Euphrate et le golfe Persique menant au Caucase, au Liban, à l'Iran, à l'Arabie, aux Indes.

Là se rencontrent, étonnés de se voir sans doute, les autruches et les onagres, les tigres, les chacals et les loups, les sangliers et les antilopes, la chèvre syrienne aux longues oreilles, la chèvre taurique aux poils frisés et soyeux, la chèvre kurde aux cornes infléchies ; la brebis commune, la brebis arabe, la brebis tatare à la queue trop lourde ; les échassiers et les palmipèdes venant de l'Indus et du Nil, depuis la cigogne familière jusqu'à l'ibis sacré, mystérieux ; la mangouste frileuse, le lézard énorme se creusant des terriers, les sansonnets et les hirondelles, l'oie rouge de Nubie, les outardes ; l'épervier et l'aigle, poursuivant dans les airs les oies stupides, aux régiments triangulaires.

Les grenouilles sont bien chez elles en Chaldée, c'est leur pays ; les chauves-souris et les rats se sont emparés de la Basse-Mésopotamie ; les oiseaux s'aventurent peu dans le sud et vivent au nord, comme ils vivraient en Europe, le francolin, la perdrix des steppes et la perdrix des neiges, suivant la hauteur.

Le lion de Mésopotamie est touranien, petit, peureux, plus cruel que vorace, fuyant devant l'homme. Mais, à son tour, l'homme a fui, et l'Assyrie, même abandonnée des singes, a eu le sort fatal qu'Isaïe avait annoncé : *Alors Babel, l'ornement des royaumes, l'orgueilleuse parure des Chaldéens, sera pareille à Sodome et à Gomorrhe. Jamais personne n'y demeurera plus. Elle restera inhabitée d'âge en âge. L'Arabe n'y dressera point sa tente, et les pâtres n'y feront point leur halte. Ce sont les animaux de la steppe qui s'y établiront. Ses maisons se rempliront de fouines, les autruches s'y logeront et les démons velus y feront leurs danses.* Les *démons velus*, les singes, ont eux-mêmes déserté ce désert.

Cette désolation perpétuée est surtout l'œuvre des sauterelles dévorantes. Le criquet dévastateur, d'un vol lent, uniforme, venant par millions pressés, comme

un épais nuage jaune, s'abat sur les terres verdies et s'en empare : Mais voici l'ennemi de la horde ailée, le *ramarmar*, le *merle rose*, qui a passé tout son hiver en Indoustan, en Afrique, en Arabie, et qui accourt à la suite des sauterelles, comme affamé, d'une activité prodigieuse, frappant du bec, de ci, de là ; toujours, continuellement, aimant le carnage, jonchant le sol des victimes qu'il fait, sans se lasser, sans s'arrêter, impitoyable.

E est superbe le ramarmar, avec ses plumes noires aux reflets d'un vert pourpré, sa poitrine rose, son bec et ses pieds d'un jaune d'or. Ce sont comme autant de princes richement vêtus, se plaisant à détruire la horde qu'ils ont rançonnée. Au centre du désert, l'Assyrie est décidément trop visible, l'oasis est trop ouverte aux convoitises : qui la prend, sera pris.

Or c'est l'histoire même de l'Assyrie, que ce drame annuel, que cette venue régulière de hordes dévastatrices, innombrables, ruinant le pays, et frappées à leur tour par une phalange de bandits luxueux, grands exploiters des multitudes.

Forcé de lutter contre les fleuves qui sont l'unique cause de la fertilité de son territoire, toujours menacé d'inondation, se sentant instable sur ce sol d'apport, l'Assyrien est incapable de défendre longtemps le pays qu'il occupe. Envahisseur redoutant l'invasion des autres, il doute de son succès. Sa force pourra lui donner la domination, et il exploitera son domaine ; ses princes, victorieux, concevront et feront un empire d'Assyrie, mais jamais un royaume, et le pouvoir suprême, tantôt à Babylone, tantôt à Ninive, passant du nord au sud et du sud au nord, n'obtiendra jamais sa capitale définitive. Là, ni les hommes, ni les bêtes, ne se croiront jamais en sécurité.

L'Empire Assyrien englobera la Chaldée, la Babylonie et la Mésopotamie ; il s'étendra au delà de l'Euphrate, chez les Arabes et chez les Syriens ; il croira tenir la Palestine, la Phénicie, l'Égypte et la Libye ; en réalité, il ne fera qu'élargir, sans y rien fonder, le champ de bataille où l'Europe et l'Asie, se rencontrant, se disputeront l'avenir.

CHAPITRE II

DE 4000 A 2500 Av. J.-C. - L'histoire d'Assyrie. - Nemrod et Assur. - La terre de Sennaar. - Les empires. - Les cunéiformes. - Découvertes. - La civilisation chaldéenne. - Accads et Soumirs. - L'invasion touranienne. - Les vieux Assyriens. - Our et les Hébreux. - Aram et les Araméens. - Première dynastie chaldéenne. - Chaldéens, Babyloniens et Ninivites. - L'Assyrien.

LES prêtres de Chaldée donnaient une antiquité fabuleuse aux anciennes dynasties assyriennes ; plus astrologues qu'historiens, ils laissèrent des annales dont Aristote fut impressionné. Nos vues actuelles ne vont pas beaucoup au delà de l'an 4000 avant Jésus. Il y avait alors, en Assyrie, des rivalités locales : Nemrod, tenant Babylone, luttait contre Assur à qui Ninive obéissait. Inadmissible quant à sa chronologie, la Bible hébraïque dit bien l'avènement de Nemrod : *Il établit d'abord son empire à Babylone, Erech, Accad et Chalamé, dans la terre de Sennaar, et de ce pays il marcha contre Assur, et bâtit Ninive, Resen et Kalach.*

Pour la fixation de ces origines historiques, des recherches dynastiques, ascendantes, depuis la destruction de Ninive, ont conduit à des résultats satisfaisants. De l'an 4000 à l'an 538 avant notre ère, trois grandes divisions ont été admises qui coupent l'ensemble de l'histoire assyrienne. C'est d'abord (4000-752) le *Premier empire Assyrien*, ayant Ninive comme ville capitale ; puis (752-647) un *Second empire Assyrien* ; enfin (647-538) un *Troisième empire*, Chaldéo-Babylonien, Babylone ayant supplanté Ninive.

Ninive et Babylone ayant été rasées, abominablement détruites, et par les Perses et par les Grecs, pendant longtemps l'histoire de l'Assyrie ne put être recherchée que dans les rares extraits de livres postérieurs aux événements racontés, mal analysés ou mal traduits. Quant à la Bible, tout ce qu'elle disait des Assyriens était nécessairement suspect.

Voici qu'un ambassadeur de Philippe III, — Garcias de Sylva Figuero, — en 1618, décrivit les ruines de Persépolis, et que Pietro della Valle, en 1624, vit que les *dessins* du monument décrit par Figuero étaient *une écriture*. Flower (1667), Kæmpfer et Van Bruyn (1700) prirent une copie de *ces écritures*, et Karsten Niebuhr, se trompant alors, affirma qu'elles formaient un groupe de *trois modes d'écrire différemment la même langue*. Tychsen, Munter et Sylvestre de Sacy (1798-1800) s'acharnèrent à la solution du problème ; et Grottesend, le Hanovrien (1802), avec Rask, le Danois, découvrirent enfin que chacune des trois inscriptions était un langage spécial. La démonstration de l'exactitude de la philologie assyrienne fut faite à Londres, en 1857, par Iliacks, Fox Talbot, sir Rawlinson et Oppert.

Pendant que les philologues exploitaient leur conquête, Botta, Place, Layard, Fresnel, Lejean, Jones, Taylor, Loftus, Rawlinson, Smith et Rassin trouvaient Ninive et Babylone sous des amoncellements de débris, livrant ainsi aux historiens les premiers documents certains de l'histoire assyrienne.

L'épigraphie, cette *substance des siècles*, pouvait promettre au monde la mise à plein jour d'un passé demeuré jusqu'alors véritablement trop obscur. Inscriptions commémoratives, archives royales, bibliothèques dont chaque livre est « une

tablette d'argile couverte de cunéiformes fins et serrés », annales gravées sur des rocs, énumérations géographiques, déclarations fastueuses, mémoriales, partout notées, sur les pavés et dans les fondations des monuments, bas-reliefs, cylindres, amulettes, bijoux symboliques, presque toujours ornementés d'écritures, c'est par milliers que les documents vinrent à nos musées, réellement ou reproduits.

Difficiles encore sont les classifications philologiques des textes traduits. Des bizarreries déconcertantes entretiennent les hésitations des traducteurs. Il est des cylindres, des cachets gravés, qu'il faut lire autrement qu'ils ne sont écrits. Des *signes* spéciaux, — un clou perpendiculaire par exemple, — imposent au lecteur une prononciation particulière du mot gravé.

Les briques trouvées et lues, notamment celles formant la bibliothèque d'Assourbanipal, prouvent que les Assyriens aimaient à *noter* leurs impressions, à collectionner des résumés de faits, à entasser, pourrait-on dire, et par unités distinctes, la somme de leurs connaissances acquises. L'esprit encyclopédique, mais superficiel, de l'Assyrien se manifeste à chaque découverte nouvelle. Leurs œuvres historiques, mythologiques, et même grammaticales, ne sont généralement que des catalogues dont chaque brique est un feuillet.

La découverte des monuments assyriens, avec leurs bas-reliefs et leurs textes loquaces, fut une révélation retentissante. L'Assyrie, dont on ne savait encore *que le nom de ses rois*, apparaissait enfin. L'architecture annonçait, avec cette rectitude appartenant aux preuves bâties, qu'une grande période artistique s'était développée en Assyrie, depuis la fin de la domination des pharaons d'Égypte en Asie (1350), jusqu'à la destruction de Ninive (625). Les témoins de cette splendeur étaient, par ordre, les palais de Nemrod ou Nimroud, les bas-reliefs du rocher de Bavian et le palais de Khorsabad. Cet art assyrien, tout égyptien au fond, n'était pas cependant sans se caractériser.

Mais voici qu'une découverte, récente, mit à jour un *ensemble de monuments chaldéens* évidemment antérieurs aux œuvres assyriennes connues, prouvant l'antériorité d'une civilisation chaldéenne. La statuaire y apparut remarquable, donnant la vie au porphyre et au granit ; des cachets, véritables bijoux, des vases de pierre d'un étonnant fini, reculaient l'art chaldéen au delà du seizième siècle avant notre ère. Et l'on vit que les matériaux dont s'étaient servis les artistes chaldéens, d'origine égyptienne, avaient été transportés au moyen de barques parties des environs de la presqu'île du Sinaï.

La civilisation chaldéenne, dans le sens élevé du mot, avait donc précédé la civilisation assyrienne de Ninive et de Babylone ? Ce n'est pas dire que les terres du Bas-Euphrate furent les premières occupées. La situation matérielle de la Mésopotamie, prolongée au sud par la Babylonie et la Chaldée, permet de croire à l'occupation générale, et simultanée, de toutes les terres fertilisées par le Tigre et par l'Euphrate, dès le temps où les hommes apparurent dans ces régions. On a d'ailleurs, comme témoignage d'un âge de pierre assyrien, une hache taillée provenant de Buchir-Ain, dans la Babylonie méridionale, et une hache-marteau en silex poli trouvée en Chaldée, ornée d'une inscription.

Les peuples étant venus de l'Orient, dit la Genèse biblique, *trouvèrent une campagne dans le pays de Sennaar, et ils y habitèrent*. Ainsi, pour le rédacteur du Pentateuque, des *Orientaux* auraient envahi le *pays d'entre les deux fleuves*, se mêlant aux *vieux habitants de la Mésopotamie*. Ces Orientaux, ces Touraniens, dont la domination en Mésopotamie paraît certaine, y auraient

conservé la prépondérance jusqu'en l'an 2100 avant notre ère, époque à laquelle une autre influence leur aurait été substituée.

La superposition de deux races distinctes en Mésopotamie, dès les commencements de la vie historique en Assyrie, complique l'étude importante de ces origines. Avant l'arrivée des Orientaux dont parle la Bible, on croit pouvoir dénommer déjà en Assyrie deux groupes distincts, les Accads et les Soumirs. Les premiers, de race proprement asiatique, seraient le fond du type assyrien ; les seconds, de race touranienne, *parlant une langue ouralo-finnoise*, auraient été des envahisseurs venus du nord-est pour tourmenter les Assyriens, les Accads, comme ils avaient tourmenté les Iraniens de Zoroastre en Bactriane. Les Accads occupaient plus spécialement la Basse-Assyrie, c'est-à-dire la Babylonie et la Chaldée ; leur ville principale, — la Niffar moderne sans doute, — était nommée Accad, pendant que les Soumirs, au nord des Accads, occupaient la ville de Sumer, sur le Tigre, *non loin de Ctésiphon*.

Cette division des Assyriens en deux groupes, en deux *nations*, dès les commencements, s'impose, puisque les premiers protocoles des monarchies assyriennes donnent au souverain le titre de *Roi des Soumirs et des Accads*. Mais la désignation ethnographique de ces deux groupes est délicate, la plus grande confusion n'ayant cessé de troubler les types et les langages sur toute la longueur de l'Assyrie.

Cette théorie de dualité ethnique a, pour le plus grand profit de la science, ses hérauts et ses contradicteurs. On cherche les documents, les monuments pour mieux dire, qui démontreront cette dualité. On a écrit que les désignations d'Accads et de Soumirs, ou Summirs, empruntées à des noms de villes, différenciaient simplement le nord et le sud de l'Assyrie méridionale, et ne démontraient pas l'existence simultanée, sur le sol assyrien, de deux races distinctes.

Les Touraniens, ou Touryas, étaient certainement une grande agglomération d'hommes à l'époque où l'Assyrie naissait à l'histoire, et la lutte de ces Touraniens contre les Aryas de la Bactriane, ou Iraniens, si persistante, implique leur désir constant d'abandonner leurs steppes pour venir vivre dans des pays plus favorisés. Tenus en respect par les Iraniens à l'est de l'Iran, peu tentés de descendre au sud de leurs territoires, puisqu'ils y auraient rencontré le désert de Khaver bien autrement pelé que leurs déserts des environs de l'Oxus, il est naturel que, continuant leur marche exploratrice vers l'ouest, ils aient, passant entre la mer Caspienne et les monts d'El-Bourz, rencontrant le Tigre, suivi le fleuve et occupé la Mésopotamie. Le souvenir de ces *Orientaux* venant en Sennaar, dont parle clairement la Genèse biblique, semble se rattacher à cette invasion venue du Touran. Dans ce cas, les Accads seraient bien les véritables Assyriens, et les Soumirs, des envahisseurs.

Mais le développement de la vie assyrienne, l'histoire politique, religieuse et artistique de l'Assyrie, ne s'expliqueraient pas suffisamment par la double influence des deux races touranienne et accadienne ; il y a les *vieux Assyriens*, les premiers occupants, qu'il faut retrouver, et il y a, en outre, au moins deux groupes ethniques dont l'importance ne saurait être exagérée. D'abord le groupe spécial qui, de bonne heure, quittant la Chaldée, abandonna sa ville centrale, — Our, — pour monter vers la Mésopotamie et se diriger vers la Syrie et l'Égypte ; ce sont les Taréchites, ou descendants de Tharé, les *hommes de l'au delà du fleuve*, les Ibris, les Hébreux ; et ensuite, au nord, un autre groupe, les *hommes de la race d'Aram*, les Araméens, installés entre l'Euphrate et le Chaboras.

L'ethnographie place les Assyriens, vus d'ensemble, résumés en un type spécial, entre les Iraniens-Aryas et les Asiatiques. Leurs traits, réguliers, sont plus rudes, *plus massifs* que ceux des Arabes et des Persans ; leur barbe et leur chevelure sont touffues ; leurs yeux, bien ouverts, ont de belles lignes. On a l'impression d'un être qui résume en soi, robuste, toutes les vigueurs des types environnants.

Il est difficile, maintenant, de distinguer en Assyrie, sur ce *champ de combat* où quelques rares survivants sont demeurés, les types des quatre grandes races principales qui ne s'y rencontrèrent que pour s'y quereller : la race touranienne ou ouralo-finnoise, la race asiatique ou *de Sem*, la race africaine ou *de Cham*, la race aryenne, ou européenne, ou *de Japhet* ; et il est surtout impossible d'y retrouver les influences spéciales, — égyptienne, arabe, grecque, — qui vinrent modifier les types principaux. Il est probable qu'à l'époque où l'invasion aryenne se préparait dans l'Inde et en Bactriane, alors que les Asiatiques étaient encore dans leur période hésitante, la Chaldée, en relations suivies avec l'Égypte, avait déjà fait l'essai d'une civilisation.

A ce moment, Ninive et Babylone n'existent pas ; il n'y a, dans une partie du Bas-Euphrate, que quelques groupements d'êtres humains, séparés, autonomes. Le *peuple d'Assyrie*, nombreux, au *langage barbare et inintelligible*, suivant l'expression d'Ézéchiel, n'a pas encore absorbé les groupes en formation parmi lesquels, à Our, et dès les commencements, il faut citer comme très important le groupe hébreu. Mais, bientôt, des peuples divers vont accourir en Assyrie, des trafics de toute sorte vont s'y produire, des langues diverses vont s'y échanger, autant que les produits du sol et de l'industrie, et c'est ainsi que plus tard, les Hébreux, les Phéniciens, les Carthaginois, les Syriens, les Assyriens, et puis les Arabes et les Abyssins, parleront une langue commune qu'Eichborn qualifiera de *sémitique*, terme absolument impropre, mais qu'une sorte de paresse scientifique, de complaisance lâche a fait adopter, et que l'on conserve, sans raison.

L'organisation primitive de la Chaldée fut un *morcellement de tribus*, une série de *petites royautes locales*. Nemrod, le premier, fit une sorte d'unité, favorisé sans doute par la menace des Assyriens du nord que commandait Assur, à Ninive. Nemrod gouverne une confédération comprenant Babylone, Erech, la *ville de la lune*, Accad ou Nipour, *la ville du seigneur du monde*, Chalamé, *la demeure d'Oannès*, Our, *la ville par excellence*. Les premiers rois de Chaldée se disaient *Rois des quatre régions*, ou encore *Rois des quatre langues*.

Les premiers essais d'organisation sociale en Chaldée seraient contemporains des essais de centralisation politique tentés et réussis par les premières dynasties égyptiennes de Manéthon (5000-4000). La dynastie chaldéenne, d'abord mentionnée dans les fragments de Bérose, a comme fondateur Evéchoüs, à qui succéda Chomasbélus, le *serviteur du dieu Bel*. Des indications très effacées, mais déchiffrables, lues sur des briques trouvées dans les boues du Schat-et-Arab, concordent avec les faits que les prêtres chaldéens racontaient aux Grecs du temps des Séleucides.

Entre l'an 4000 et l'an 2500 avant notre ère, aurait régné en Chaldée, Ourcham, dont les œuvres monumentales sont contemporaines de la III^e et de la IV^e dynasties égyptiennes, constructeur de la grande pyramide d'Our. C'est le premier monarque nettement cité dans une inscription cunéiforme. Il fortifia sa ville capitale et fit élever des temples aux divinités célestes, ainsi qu'à Bilit-Taauth, la *mère des dieux*. Son fils et successeur, Ilgi, acheva le temple de Sin à Our ; puis, Sagaraktiyas bâtit le temple demeuré fameux de Sippara, et son fils

Naram-Sin, continuant les œuvres de son père, se qualifia de « celui qui exalte le dieu de la lune ». Sin Saïd, qui exécuta de grands travaux à Erech, et qui est compris dans la dynastie de Nemrod, pourrait avoir gouverné la Chaldée avant Ourcham. La liste dynastique cite enfin Irsou-sin, Rim-sin, Amar-sin, Sin-inoun et Sin-habel. Sin, devenu le qualificatif royal, était le nom de la grande divinité de la *ville d'Our*. C'est le dieu chaldéen par excellence, toujours préféré, à type africain.

Babylone devait bientôt l'emporter sur Our, et Ninive inquiéter à son tour Babylone. Ce furent vraisemblablement les Assyriens du nord venus en Chaldée qui, ne pouvant adopter les mœurs des Chaldéens, s'unirent aux Soumirs et aux Orientaux qui vivaient en Mésopotamie, et constituèrent une ville capitale, — Ninive, — à l'imitation de Babylone et d'Our. La séparation fut rapide entre Ninive et Babylone, entre les Assyriens du nord et les Assyriens du sud, les premiers vivant sur un terrain ingrat, les seconds jouissant des richesses d'un delta bien formé.

La civilisation ninivite, qu'assainissait pourrait-on dire le voisinage des montagnes arméniennes, eut aussitôt un caractère belliqueux. La confédération des principales villes, — Ninive, Resen, Kalach, Assur et Singar, — ayant chacune son roi, a des velléités de domination dès le début. Un sol rebelle, un climat dur parfois et les difficultés de l'existence, préparaient là un groupement d'hommes tumultueux et guerroyants.

La civilisation babylonienne au contraire, plutôt pacifique, se peut comparer à la civilisation des bords du Nil. Le Tigre et l'Euphrate arrosant bien le pays, les hommes y vivant d'un travail facile, les races s'y mélangèrent simplement, et il en résulta un ensemble de mœurs et d'aspirations très favorable à la formation d'une nationalité. Les Babyloniens s'adonnèrent avec complaisance aux préoccupations intellectuelles, et leur ambition aboutit au développement de trafics fructueux. L'exploitation des métaux et l'attrait des échanges firent naître en Babylonie une industrie ingénieuse, une navigation hardie. Les villes se multiplièrent où les arts et les sciences obtinrent de solides droits de cité. Étudier le ciel fut une passion, et les prêtres se trouvèrent prêts pour diviniser les mystères du firmament, pour régler le culte des astres. Les Babyloniens absorbèrent les Chaldéens au point de vue du groupement national, mais les Chaldéens demeurèrent comme les éducateurs de Babylone. Les astronomes assyriens, devins, sorciers, prêtres, formant une caste, furent toujours désignés sous le nom générique de Chaldéens.

Babylone influencera Ninive, plus brutale, mais admiratrice de la science et de l'habileté de la grande cité du sud. Suivant que, dans l'histoire, l'une de ces deux villes domine l'autre, l'historien pourrait employer, avec clarté, les dénominations successives d'Empire Ninivite ou d'Empire Babylonien ; mais la désignation générale d'Assyrie, d'Empire Assyrien, est bien la seule qui convienne, car le déplacement des *centres maîtres* ne modifia pas beaucoup les agissements du groupe humain formé entre la mer Persique et l'Arménie. Il n'y avait pas assez de différence, comme nécessités d'existence, entre les deux groupements, pour que leurs dominations successives imposassent, comme en Égypte par exemple, des changements historiques radicaux. Le culte, les mœurs et le langage même des Ninivites et des Babyloniens finirent par se confondre presque. Les races diverses venues en Assyrie s'y acclimatèrent, et il en résulta le *type assyrien*, spécial, caractérisé, que l'on voit sur les bas-reliefs de Khorsabad, de Nimroud et

de Koyoundjik. Ce type est semi-arabe, semi-persan, avec des angles touraniens au nord, et des rondeurs africaines au sud.

CHAPITRE III

DE 2500 A 1559 Av. J.-C. - Aryas en Mésopotamie. - Dynastie mède ou aryenne. -
Dynastie assyrienne. - Chodorlahomor. - Dynastie chaldéenne.- Ismidagan.-
Hammourabi.- Thoutmès Ier et Thoutmès III. - La confédération syrienne. - Rotennou
et Khétas. - L'empire chaldéen. - Civilisation. - Monuments. - Navigation. - Armes et
outils. - Cylindres. - Arts et sciences. - Magisme. - La caste des Chaldéens. - Influence
égyptienne.

VERS l'an 2500 avant notre ère, un élément nouveau vient modifier la constitution ethnique de l'Assyrie. Des Aryas blancs, que Bérose qualifie de Mèdes, envahissent la Mésopotamie qu'ils gardent pendant deux siècles. Cette invasion coïnciderait avec la grande émigration aryenne qui se produit au nord-ouest de l'Inde et au sud de l'Oxus, lorsque les Aryas de l'Indoustan et les Aryas de la Bactriane apparaissent dans l'histoire. D'autres Aryas, de même origine, quittant Pamire, seraient donc venus en Assyrie ? Quoi qu'il en soit, l'élément aryen se manifeste en Assyrie vers l'an 2500, ou l'an 2300 au moins, impressionnant assez la vie assyrienne pour que le souvenir en ait été conservé.

De cette *dynastie mède ou aryenne*, passante, aucun monument ne nous est connu. Nous n'avons pas encore lu un nom de souverain ayant la *physionomie aryenne*. Il a été dit que ces envahisseurs étaient des *barbares* comparés aux Chaldéens d'alors ?

La III^e dynastie assyrienne (2300-2100), qui succéda à la dynastie mède ou aryenne, serait originaire de Suse ou d'Élam ? De cette dynastie, la Bible cite Chodorlahomor *roi d'Élam*, Arioch *roi d'Élassar*, et Targal *roi des nations*, chef de tribus nomades. Ce Chodorlahomor, roi conquérant, traverse le désert de Syrie *jusqu'aux frontières de l'Égypte*, frappe Sodome et Gomorrhe, emmenant des prisonniers parmi lesquels se trouvait Loth.

Les annales assyriennes permettent au calcul chronologique de fixer, avec une certaine précision, en l'an 2295 avant notre ère *l'établissement de la dynastie élamite en Chaldée*. Aucune inscription n'a donné jusqu'ici le nom de Chodorlahomor, ni celui de Chodornakhounta ; mais le nom d'un Chodormaboq a été lu. Ce dernier *roi* se qualifie de *vainqueur de l'Occident* ; son fils dit de lui : *mon père a augmenté l'empire de la ville d'Our*. Cette déclaration est caractéristique : la ville où siégeait le pouvoir royal, en Assyrie comme en Égypte, donnait son nom à l'empire gouverné par le souverain. Zikar-sin, qui succède à Chodormaboq, porte un nom purement assyrien : *serviteur du dieu de la lune*. Ici se placent deux noms de rois qui pourraient être antérieurs à Zikar-sin, peut-être même à Chodorlahomor : Pournapouryas Ier et Kourigalzou Ier princes constructeurs. Kourigalzou Ier, se protégeant contre les Assyriens du nord, bâtit un château-fort dont les ruines, à Akarkouf, à l'ouest de Bagdad, sont considérables.

Voici qu'un Ismidagan édifie un temple à la divinité chaldéenne, à Oannès, en pleine Assyrie septentrionale, à Élassar, la Kalah-Scherghât actuelle. Cet acte prouve qu'une dynastie chaldéenne maîtrise alors toute l'Assyrie. En effet, à ce moment, l'empire Assyrien, pour la première fois peut-être, effraye l'Égypte ainsi que les peuples groupés à l'est et à l'ouest de l'Assyrie. Ismidagan régnait certainement en 1800 avant notre ère. Ses fils et successeurs, Gougoun et

Samsi-Bin, résidant à Our, royalement, surent conserver l'empire paternel. Une reine nous a laissé son nom gravé sur une tablette de terre cuite, texte unique. Puis c'est Hammourabi, roi très puissant, grand constructeur, roi de toute la Mésopotamie, empereur véritable.

Avec Hammourabi l'histoire d'Assyrie devient enfin vivante. Roi chaldéen, ayant peut-être abandonné Our, trônant à Babylone, ce souverain s'immortalisa en creusant un *canal royal*, en faisant exécuter le vaste système d'irrigation par lequel la Babylonie devint sérieusement habitable. Une inscription monumentale dit le grand œuvre du *roi puissant, roi de Babylonie, qui s'est fait obéir dans les quatre régions*. Son pouvoir, Hammourabi le tient des dieux, — de Ilu et de Bel ; — il l'a reçu pour régner. Il a approfondi *le fleuve* pour *la bénédiction des hommes*, pour *tous les peuples*, mais il a creusé *le canal* pour les Soumirs et les Accads : *J'ai, dit-il, porté les eaux des branches mineures du fleuve dans le désert, et je les ai fait déverser dans des fossés desséchés ; j'ai donné ainsi des eaux perpétuelles aux peuples des Soumirs et des Accads.... j'ai changé les plaines désertes en plaines arrosées, je leur ai donné la fertilité et l'abondance, j'en ai fait un séjour de bonheur.*

Roi prévoyant, *favori du dieu suprême*, Hammourabi a fait bâtir, au point même où le canal royal s'alimente de l'eau du fleuve, *un fort élevé, muni de grandes tours, dont les sommets sont hauts comme des montagnes*. Il y a donc un empire assyrien constitué.

Les successeurs d'Hammourabi, continuant la dynastie chaldéenne jusqu'en l'an 1559, maintiendront l'œuvre intelligente du *grand roi*, luttant contre toutes sortes d'ennemis, surtout contre l'Égypte de Thoutmès Ier, très fort, et ne succombant que sous les coups glorieux du pharaon Thoutmès III.

Le mélange des Asiatiques bruns et des Touraniens jaunes, qui s'était déjà modifié par la venue des Aryas blancs, va se compliquer davantage par l'arrivée des Africains rouges et noirs, ce qui causera de grands troubles en Assyrie. La brutalité lourde de l'homme du Touran pouvait à la rigueur s'accommoder de la légèreté cruelle de l'homme d'Asie, parce qu'il en résultait une sorte de compensation, la force et la ruse incitant une même défiance ; mais la pusillanimité africaine, toute gaie, insouciance, d'une part, et d'autre part les exigences morales de l'Aryen passionné d'ordre, durent gêner considérablement l'indolente imprévoyance, la rude confiance en soi, la profonde immoralité des premiers Assyriens.

L'Égypte, qui venait d'expulser les Pasteurs, et qui restait cependant, par ses prêtres et par ses scribes, sous la domination intellectuelle *des Asiatiques ignobles* dont elle croyait naïvement s'être délivrée, l'Égypte imbue de l'esprit asiatique, éprouvait en même temps la crainte de voir s'élever une grande puissance en Assyrie et le désir de s'emparer de l'empire nouveau, très prospère, créé entre les *deux fleuves d'Orient*.

Il y avait entre l'Égypte et l'Assyrie, entre le Nil et l'Euphrate, en Syrie, une confédération, — les Rotennou, — très remuante, très ambitieuse, que les Égyptiens confondaient avec les Assyriens. Ils ne se trompaient pas absolument, car les Assyriens *encore imparfaitement constitués* faisaient partie de la grande confédération des Rotennou, toute araméenne.

Le pharaon Thoutmès Ier, qui venait de châtier les Éthiopiens, marche contre les confédérés, prend le pays de Chanaan, traverse toute la Syrie, franchit l'Euphrate à Karkémish, bat les Rotennou en pleine Mésopotamie, et revient en

Égypte, glorieux, se contentant d'avoir fait dresser des stèles de victoire sur la *route militaire* qu'il vient de tracer. L'Assyrien était évidemment bien faible encore pour que le pharaon osât le traiter avec un tel dédain. En effet, dans la confédération des Rotennou, les princes de l'Osroène, ou Mésopotamie araméenne, figurent au même rang que les princes assyriens, et c'est une tribu syrienne, celle des Khétas, qui a la prépondérance dans le groupe.

Thoutmès III (1607) renouvelle l'entreprise de Thoutmès Ier, reprend la route d'Assyrie, franchit également l'Euphrate à Karkémish et s'enfonce dans les plaines de la Mésopotamie où le roi d'Assur, loin de combattre le pharaon, le reçoit magnifiquement, organisant pour le distraire des chasses qui ressemblent à de véritables expéditions. Les Syriens et les Assyriens, intimidés, chargèrent de tributs les soldats de Thoutmès. Les Égyptiens vinrent ensuite en grand nombre, pacifiquement, dans la vallée de l'Euphrate, y jouissant d'une absolue sécurité.

L'empire chaldéen qui venait de disparaître, fermant le cycle historique de l'an 4000 à l'an 1500 avant notre ère, avait eu sa civilisation propre, très importante, car les civilisations postérieures, en Babylonie comme en Ninivie, ne seront guère qu'une suite de la vie chaldéenne, avec moins d'originalité. Sur l'Euphrate et sur le Tigre, désormais, tout ce qui ne sera ni aryen, ni égyptien, ne procédera que de l'influence chaldéenne primitive ; c'est de la Chaldée que les Israélites emporteront une très grande partie de leurs croyances.

Cette Chaldée primitive avait déjà ses bibliothèques où se conservaient des *livres sacrés*, des *écoles sacerdotales* où s'enseignaient les *formules magiques*, où se récitaient les *incantations*, où se chantaient des *hymnes* qui nous promettent, un jour, la découverte des plus anciens et des plus curieux des Védas. Les œuvres d'astronomie, d'astrologie et de divination des *vieux Chaldéens* étaient bien connues des Assyriens de la période historique. Our fut le centre de cette civilisation. Les Chaldéens attirés par Babylone, ou saisis de l'esprit d'aventure, comme Abraham, n'abandonnaient *leur ville* qu'en emportant avec eux *l'esprit de Chaldée*, qui se répandra en Égypte, en Palestine, en Phénicie, et que nous retrouverons dans l'Inde, en Bactriane, en Grèce, à Rome, en Germanie, en Gaule, partout. Le Chaldéen est l'Asiatique par excellence, le rival né de l'Aryen, son corrupteur, incapable d'œuvre personnelle, charmeur parfait, grand exploitateur, poète, musicien, usurier, prêtre, ou tribun, suivant les circonstances.

De cette civilisation particulière, et non spéciale, car l'esprit chaldéen n'a probablement rien innové, quelques rares documents écrits nous sont parvenus ; mais la terre chaldéenne, remuée, a déjà livré de nombreux témoignages visibles, palpables, réels, et qui, rapprochés des choses écrites, permettent de décisives définitions.

Les ruines de la Basse-Chaldée, mises au soleil, expliquent ce que Babylone, cette *vierge fille des Chaldéens*, avait balbutié. Et d'abord, pas de pierres à bâtir, rien que du limon, rien que de la boue. Continuellement, les ouvriers pétriront des briques sur lesquelles le souverain estampera son nom ; séchés au soleil, ces *cubes* seront l'élément principal, souvent unique, des constructions assyriennes. Des roseaux entrelacés, enduits de bitume, relieront entre elles les assises successives de ces constructions. De loin en loin, avec une certaine régularité, des lignes de briques semblables, mais cuites au four, seront placées pour consolider l'édifice, l'habiller de son revêtement.

Sans bois de charpente, — car *la contrée est nue* dit Strabon, — les architectes se servaient exclusivement de troncs de palmiers comme de poutres ou de

piliers, qu'ils zébraient d'ajoncs et qu'ils couvraient ensuite d'une sorte de pâte colorée. Les portes étaient enduites d'asphalte, et la difficulté, faute de pierres et de bois, d'obtenir des toits plats solides, avait fait donner aux maisons la forme de hauts cônes.

Le type des édifices sacrés, uniforme, procède de la pyramide égyptienne dénaturée par les matériaux employés et l'utilisation voulue du monument. La nécessité de bâtir au-dessus de terrains constamment menacés d'inondation, obligeait à la construction préalable d'un terre-plein, d'un vaste remblai sur lequel, successivement, l'architecte plaçait une série de *terrasses* menant à la plate-forme du sommet. Là, une sorte de *chapelle*, carrée, recevait le dieu. Plus tard, c'est-à-dire à l'époque des fastes assyriens, *sur la hauteur*, la chapelle mystérieuse, inaccessible, recevra un *lit de repos* et une *table d'or*. Moitié temple, moitié observatoire, la pyramide chaldéenne ne répond à aucun sentiment. Elle est comme la base disproportionnée d'un édifice que personne ne peut voir, ou bien l'édifice lui-même, incompréhensible, ne disant pas sa destination.

La *maison du dieu* placée au sommet de la pyramide chaldéenne n'était qu'un prétexte ; le monument, en réalité, n'était bâti que pour rapprocher des cieux, la nuit, l'astronome chaldéen, excellent observateur, sachant bien le mouvement des astres, les jeux de la lune, et dont la mathématique a de la valeur. Mais, descendu de son observatoire, l'astronome chaldéen n'était qu'un astrologue, un devin, un sorcier, et c'est au nom du dieu qu'il ignorait qu'on l'entendait parler en maître, ordonner des cérémonies, des sacrifices, des expiations. Un jour vint où les astronomes chaldéens, devenus des prêtres, ne se préoccupant plus de la présence d'un dieu dans le *lieu élevé*, firent gravir les degrés de la pyramide sacrée par la *prophétesse*, qui était *une femme du pays* disent les textes, ainsi que *cela se passait dans le temple d'Ammon à Thèbes, en Égypte, comme à Patara, en Lycie*.

Les palais, énormes, étaient d'une architecture plus compliquée. De nombreux ouvriers, — des prisonniers généralement, comme en Égypte sous le règne des rois batailleurs, — confectionnaient les briques innombrables nécessaires. Une flotte de radeaux, soutenus par des outres gonflées, apportait d'Arménie, par le Tigre, les rares pierres employées au soubassement, au dallage ou au décor. La nature du sol ne permettant pas le creusement de fondations solides, la création et le tassement du remblai sur lequel l'édifice devait être construit, constituaient l'œuvre principale.

Sauf les dômes, très audacieux parfois, inquiétants à voir, l'architecte ne concevait que la masse imposante, l'accumulation des matériaux, l'entassement des briques, montagne artificielle dans laquelle on creuserait non pas des salles, car les voûtes en pisé n'eussent pas supporté d'écartement, mais des galeries, longues, aux parois revêtues d'un mortier asphalté et dans lequel l'ornemaniste fichait des cônes saillants, colorés, formant des dessins très simples, losanges, carrés ou chevrons. Aux murs, parfois, des lignes de briques superposées, en relief, et arrondies, donnant l'idée tranquillissante de supports, pourraient être considérées comme un commencement de colonnade. Ces palais n'annonçaient pas l'habitation, le *lieu de séjour* d'un souverain, d'un maître fastueux ; ils étaient comme des forteresses. L'acropole de Khorsabad, bâtie sur une montagne de briques, à quarante mètres de hauteur, défendait la ville avec un mur coupé de cent soixante-sept tours et large de vingt-quatre mètres.

L'énormité de cette architecture ne répond à rien ; l'ornementation elle-même y est sans art ; des ceintures de bas-reliefs, avec une rangée de briques émaillées, y constituent l'ornement extérieur exclusif. Les portes étaient flanquées de hautes figures sculptées, monstrueuses.

Les tombes, à Our, maçonnées en briques cuites, étaient assez discrètes. Un essai de voûte allongée, pointue, formée d'assises placées en encorbellement, ne manque pas de volonté. Des poteries grossières, modelées à la main, se trouvent près de ces tombeaux, avec des objets de nature diverse, en or, en bronze, en plomb, en fer. Le fer était rare, par conséquent précieux ; on en faisait des bijoux.

L'âge de pierre semble s'être prolongé très tard en Basse-Chaldée. Bien que le fer y fût connu et le bronze très employé, les outils étaient généralement de silex, assez grossièrement taillés. Les armes étaient également de pierre, haches, têtes de flèche, poignards et massues.

A l'imitation des cailloux roulés que le Tigre apporte d'Arménie, les Chaldéens, dans des pierres précieuses, taillaient et polissaient des cachets cylindriques sur le plat desquels on gravait, finement, comme en Égypte, un sujet. Un collier formé d'une série de cylindres était le signe de l'autorité sacerdotale ou politique ; le *chef des prêtres* et le *chef de tribu* se paraient de cet ornement. Les écritures cunéiformes de ces *cachets* conservèrent pendant longtemps leur caractère archaïque. L'art de la gravure, ou de la glyptique, qui s'y manifeste, tout égyptien, n'avancera plus.

L'absence d'enthousiasme est ce qui frappe dans l'art de Chaldée, dont l'impression s'imposa toujours aux Assyriens. La rectitude y est de la raideur, le simple s'y étale comme une pauvreté, l'ornementation elle-même n'y figure qu'à titre de concession regrettable. Ce n'est que très tard, vers la fin de l'histoire assyrienne, qu'un peu de fantaisie, sinon d'originalité, vint réchauffer ces froides œuvres. Les maîtres de cette civilisation particulière, considérant l'art comme inutile, craignaient-ils de le favoriser ? Jaloux de leur industrie, comme de leur science, les vieux prêtres de Chaldée redoutaient, semble-t-il, tout ce qui pouvait être, pour le peuple, une jouissance ou une instruction.

On peut dire que dès les premières dynasties chaldéennes, l'astronomie, en tant que science, existait déjà. Les observateurs patients du Bas-Euphrate connaissaient le ciel. Ils avaient mesuré l'espace et le temps. Ils avaient noté le déplacement annuel du point équinoxial sur l'écliptique et en avaient fait la base d'une *période* erronée, car leurs instruments étaient imparfaits, mais servant de base suffisante à leurs computs chronologiques.

De la mathématique, ou *science des nombres*, et de la physique, ou *science des forces*, ils savaient beaucoup ; mais ils n'utilisaient leur savoir qu'en vue de leur profit personnel, l'employant à impressionner leurs auditeurs, à exécuter des *merveilles*, sinon des miracles.

De même qu'astronomes intelligents, ils s'abaissaient à n'être que des astrologues se jouant de la sottise et de la crédulité des hommes, ainsi, prêtres, n'étaient-ils que des *magiciens*, des mages, devant le peuple les écoutant. Le magisme, qui n'est pas une religion certes, mais simplement un mode d'exploitation mystique, est essentiellement chaldéen. La lune, si singulière dans ses actes, était la divinité naturelle de cette religion fautive, et c'est elle qui, *sous les riches vêtements d'Istar*, devint l'adoration perpétuelle des Assyriens, avec le soleil pour frère, pour époux.

Le temple proprement dit ne viendra que plus tard, idée obscure, funèbre surtout, à laquelle l'esprit aryen communiquera l'ampleur et la clarté. Le Chaldéen ne sait encore que la chapelle étroite, élevée, inaccessible presque, hors ou loin de la vue des hommes ; mais il y a déjà, avant le temple, un corps sacerdotal, une *caste* très savante, très habile, toute remuante, à Our, au temps d'Abraham. Les membres de ce corps privilégié sont une aristocratie intellectuelle, un *corps savant* si l'on veut, une association exploitante dans tous les cas, admirablement organisée. C'est, dans l'histoire, la *caste des Chaldéens*.

La caste des Chaldéens reçut de l'extérieur la science qu'elle utilisa. La légende du *commencement des choses*, que les prêtres de Chaldée racontaient, avoue ces emprunts dont la vieille Égypte peut s'honorer. Le monde, dans la Genèse chaldéenne, *sorti du chaos*, fut peuplé par la volonté de Bel, et *le premier homme* apparut venant de la mer, *de l'océan Indien*, apportant à ceux qui, nés de lui, se multiplièrent, *l'art de bâtir des temples, de fonder des villes, de cultiver la terre*, leur révélant *les lois de l'architecture, des sciences et de l'arpentage*. C'est Oannès qui fut en même temps le premier homme et le premier dieu. Or, ce qu'Oannès enseigna aux hommes issus de lui, en Basse-Chaldée, c'était tout ce que l'antique Égypte connaissait alors. La légende a donc le caractère d'un fait historique. Bel, l'auteur du chaos, — Belus, Zeus, *groupeur de nuages et lanceur de foudre*, — divinité supérieure, primordiale, dominante à Babylone, *s'allie*, écrit Diodore, *au fondateur humain de la ville de Babylone venu par mer de l'Égypte, avec une colonie d'Égyptiens*.

CHAPITRE IV

DE 1559 A 1130 Av. J.-C. - La Mésopotamie vassale de l'Égypte. - Dynastie arabe ou syrienne, ou chaldéenne, ou chananéenne. - La statuaire. - La légende de Ninus et de Sémiramis. - Ninive et Babylone. - Bataille d'Élassar. - Adarpelassar bat Binbaladan. - Ninive l'emporte sur Babylone. - Téglath-Phalasar Ier, roi de Ninive, éclipse la gloire des Thoutmès. - Fin des Égyptes.

TOUTE la Mésopotamie, de Ninive à Babylone, avait accepté la suzeraineté du pharaon Thoutmès III. Dans les places fortes de l'Assyrie, il y avait des garnisons égyptiennes ; les relations entre les *gens de l'Euphrate* et les *gens du Nil* étaient constantes, sans animosité. Ni Thoutmès Ier, ni Thoutmès III, victorieux, n'avaient laissé de souvenirs cruels sur les bords de l'Euphrate, et, pourvu que les *vassaux* envoyassent à Thèbes les tributs consentis, les Assyriens demeuraient indemnes d'humiliations.

La souveraineté pharaonique s'exerçait très habilement d'ailleurs, par des moyens sûrs. L'Assyrie payait un tribut annuel au pharaon, envoyait des contingents militaires et obtenait ainsi, avec la paix, le droit de conserver ses princes ; mais les princes recevaient du pharaon leur investiture, étaient tenus d'envoyer leurs fils en Égypte *pour s'y instruire*, et ils savaient qu'au moindre acte de rébellion le *maître* les détrônerait, en gardant comme des otages leurs enfants confiés aux scribes thébains.

Les succès de Thoutmès III en Assyrie coïncident avec la fin de la dynastie chaldéenne (1559), vieillie plutôt que renversée, semble-t-il. Babylone avait supplanté Our ; Ninive s'élevait contre Babylone ; le Nord menaçait déjà le Sud.

A Babylone, une dynastie que l'on croit arabe succéda à la dynastie chaldéenne ; neuf rois y régnèrent de l'an 1559 à l'an 1134. Ces rois venaient-ils de la Syrie, intronisés par Thoutmès III, et appartenaient-ils à cette tribu fameuse des Khétas qui menait la confédération assyro-syrienne des Rotennou ? venaient-ils d'Arabie ? appartenaient-ils simplement à une famille chaldéenne ayant donné des garanties de soumission au pharaon ? Ou bien, deux dynasties se sont-elles succédé à Babylone, de l'an 1559 à l'an 1134, dont l'une, la première, aurait été syrienne, ou arabe, et la seconde chaldéenne ? Les noms de quelques-uns de ces dynastes paraissent appartenir à la langue chaldéo-touranienne. De documents arabes il résulterait *qu'après de longs combats*, la dynastie maîtresse de Babylone, sous la suzeraineté de Thoutmès III, aurait été chananéenne ? La statue du roi Nabou, — de cette dynastie, — et des inscriptions s'occupant du même prince, signalent une royauté douteuse, inquiète, plus que vassale. La dignité des premiers souverains a certainement disparu.

La statuaire babylonienne de cette période, — dite arabe, — mérite l'attention. La pensée est brutale, l'exécution grossière, mais l'intention s'y montre excessivement énergique et très sincère. L'imitation de l'art égyptien n'y est nullement dissimulée ; la recherche du réel, par la plus grande exactitude de la ligne et la plus extrême simplicité du modelé, en est la formule. Cependant les sculpteurs ne sont pas des Égyptiens ; leur main est trop lourde. Les Égyptiens, eux, à ce moment, en Assyrie, dressaient des stèles commémoratives et distribuaient en grand nombre, depuis Karkémish jusqu'à Babylone, ces menus objets d'usage commun et si richement travaillés dont nos musées sont enrichis.

Les magiciens de Chaldée connaissaient depuis longtemps la science et l'habileté des prêtres de Thèbes ; voici que les Ninivites et les Babyloniens vont apprécier à leur tour les artistes des bords du Nil. L'art assyro-chaldéen prend un essor, se laisse guider, adopte l'idée égyptienne, mais en dépassant la mesure. Les terres cuites de Babylone, très délicatement voulues, faites d'une terre pâle, ce qui est déjà une faute de goût, imitent bien les statuettes égyptiennes ; mais le type figuré, nécessairement assyrien, manque de grâce, est vulgaire plutôt que réel, court, trapu, ouranien en un mot. Plus tard, le type asiatique, meilleur, mieux fait pour la statuaire, bien proportionné, relèvera, par le choix du modèle plus que par le procédé d'exécution, la statuaire assyrienne, minutieuse. Plus tard encore, une autre influence artistique viendra stimuler le zèle imitatif des sculpteurs et des graveurs d'Assyrie, qui cisèleront des plats de bronze, exécuteront en haut et en bas-relief des sujets tourmentés, s'éloigneront enfin, et complètement, du grand style égyptien qui est le simple porté au sublime. L'imagination assyrienne, froide, incapable d'invention, conservera toutefois l'ornement égyptien.

Ce n'est pas Babylone cependant, si admirablement placée au nord de la Chaldée, en un pays fertile, qui héritera des splendeurs terminées de Our, l'antique, mais *le petit royaume de Ninive*, en Haute-Mésopotamie, si modeste que, dans la confédération des Rotennou, son roi ne valait pas plus qu'un roitelet syrien. Ninive, qui reçoit les brises épurantes de l'Arménie neigeuse, et qui ne peut vivre qu'à la condition d'un travail constant sur un sol ingrat, va absorber les « petits états » de même race qui l'entourent, et elle descendra jusqu'en Chaldée, pour s'en saisir comme de son bien. Les premiers rois de Ninive, — qui furent les premiers rois d'Assyrie, véritablement, — sont ainsi nommés dans Moïse de Khorène : Ninus, Chalos, Arbelus, Assebos, Abios, tous noms de villes (Ninive, Kalach, Arbèles, Nipour et Babylone). L'histoire, qui veut des certitudes, ne sait comme roi d'Assyrie régnant à Ninive, et non comme fondateur de dynastie, qu'Assourbelnisisou vivant en l'an 1450, qui fit un traité avec Karatadas *roi de Babylone*.

Le nom de Ninus, le *premier roi*, et celui de la reine Sémiramis, sont pourtant venus jusqu'à nous avec la ténacité d'une légende, le retentissement d'une épopée, l'éblouissement d'une féerie. On racontera pendant des siècles, que l'Assyrie étant ravagée au sud, Ninus délivra Babylone et prit toute la terre comprise entre la Méditerranée et l'Indus ; — qu'il construisit Ninive *en quadrilatère oblong*, avec une enceinte de quatre-vingt-neuf kilomètres, flanquée de quinze mille tours ayant chacune soixante-dix mètres d'élévation ; — qu'avant de marcher à sa conquête, vers l'orient du monde, et se trouvant à Ascalos, il rencontra Sémiramis, fille de Dercéto ou Atergatis, *déesse de la nature génératrice*, née de l'amour d'un *mortel* pour *une déesse immortelle*, épouse du roi Oannès *gouvernant en Syrie* ; — que Ninus s'allia à Oannès, marcha avec lui vers la Bactriane qu'il convoitait, Sémiramis armée en guerre l'accompagnant ; — que Sémiramis prit *la capitale des Bactriens*, et que Ninus enfin, émerveillé, l'enlevant à Oannès, l'épousa. Ninus mort, Sémiramis devenue *reine* construisit Babylone ?

La légende de Sémiramis — comme la légende de Ramsès II, le Sésostri des Grecs, — s'est accrue de tous les exploits, réels ou imaginaires, des souverains de l'Assyrie. Le point de départ, avec l'intervention d'Oannès, a bien le caractère nébuleux de l'idée chaldéenne, mais corrigé, dans le temps, par les historiographes attitrés des rois de Perse. Ninus est l'expression symbolique de la fondation de Ninive, comme Sémiramis est la personnification de la puissance

assyrienne, du « labeur assyrien » pour dire mieux. Elle combat, elle construit, elle organise, elle règne, on conspire contre elle, elle succombe et elle abdique. Cela est absolument humain. Et on lui attribue, alors, tout ce dont l'Assyrie peut s'enorgueillir, depuis l'édification du temple pyramidal de Bélus, bien antérieur à Ninive, — la tour de Babel, — jusqu'aux œuvres indéniables de Nabuchodonosor, aux travaux du roi Déjocès à Ecbatane, aux sculptures de Béhistoun qui disent les fastes de Darius fils d'Hystaspe. Il y eut une reine Sémiramis, — Sammouramit, — mais elle vécut *cinq siècles après l'époque de la Sémiramis légendaire*, et elle exécuta d'importants travaux à Babylone.

Le roman de la Sémiramis merveilleuse fut imaginé à la cour de Perse, sous le roi Artaxerxès Mnémon, et c'est Ctésias qui nous l'a transmis. C'est un conte asiatique, persan, issu de l'ardent cerveau d'un conteur voulant tout dire dans son récit, et que rien ne gêne, ni l'espace, ni le temps, ni l'impossible, ni le réel, et qui passerait toute sa vie à dérouler devant ses auditeurs les péripéties d'un poème dont le début lui échappe et dont il ignore la fin. Il y faut prendre garde, assurément ; mais il importe de ne les point dédaigner, ces contes, car le propre du menteur asiatique est d'édifier son œuvre, sans fondation, et sans couronnement, avec des matières de bonne provenance. La légende de Sémiramis, souvent absurde, dit exactement l'immensité de Ninive et de Babylone, elle est bien imprégnée de l'esprit assyrien. Presque toutes nos fictions ont une pareille origine ; c'est en Asie qu'il faut aller chercher les féeries européennes.

L'impression produite par la légende de Sémiramis fut extraordinaire. Le château de Van finit par être appelé Schamiramaguerd, *cité de Sémiramis* ; et, du temps de Strabon encore, tout ce qui étonnait en Babylonie, comme travaux publics, — môles, murailles, fortifications, canaux, lacs, routes et ponts, — était attribué à *la reine fameuse*.

Revenant à l'histoire (1450), le roi de Ninive, Boussour-Assour, successeur d'Assourbelnisou, confirma avec Pournapouryas, roi de Babylone, successeur de Karatadas, le traité d'alliance qui avait uni les deux souverains morts. Le roi de Ninive Assouroubalat (1400), qui succède à Boussour-Assour, donna sa fille au roi de Babylone Pournapouryas, cimentant l'union entre le nord et le sud de l'Assyrie. Par ce mariage, Babylone devait s'unir à Ninive, un jour. A Pournapouryas succéda Karahardas, *roi de Babel*, qui était le petit-fils d'Assouroubalat, roi de Ninive. Mais Karahardas n'était qu'un enfant lorsque le pouvoir lui échut, et Nazibougas, l'ayant assassiné, trôna à Babylone.

Les Assyriens de Ninive marchent aussitôt contre Nazibougas, menés par le souverain ninivite Assouroubalat, s'emparent de l'usurpateur, le tuent, et donnent le *trône de Babel* à Kourigalzou, second fils de Pournapouryas. Une lourde obscurité tombe ici sur l'histoire de Babylone ; on ne sait que quatre noms de rois, lus sur des monuments, — Bellikhous, Poudiel, Binlikhous 1er et Salmanassar 1er, — qui ont régné de l'an 1400 à l'an 1314. Salmanassar 1er eut pour fils Téglat-Samdan 1er, *qui prit la Babylonie et la Chaldée*.

L'année (1314) qui vit s'établir la prépotence ninivite a un grand caractère de précision. Ce ne fut pas une incorporation, la formation d'un royaume unique ; Babylone, vassale de Ninive, conserva *ses princes* avec un droit d'hérédité. Il y eut entre les suzerains de Ninive et les vassaux de Babylone des querelles de titres. Ninive affectait de donner aux *princes de Babel* la qualification de *rois de la Basse-Chaldée*, se disant, eux, *souverains uniques en Assyrie* et *vicaire des dieux à Babylone*.

Téglath-Samdan Ier étant mort à Ninive, son fils Belchodorossor lui succède et Babylone secoue le joug. Binbaladan, *monarque chaldéen*, chasse les Assyriens de la Chaldée, monte en Mésopotamie, rencontre et tue Belchodorossor et revient à Babylone triomphant, avec *le sceau royal de Téglath-Samdan* dans son butin. Ninive avait été pillée. Binbaladan se fortifie à Nipour, qu'il entoure d'un mur épais. Le successeur, à Ninive, de Belchodorossor, Adarpelassar, organise *le pays d'Assur*, forme une armée assyrienne, et inquiète assez Binbaladan pour que ce dernier marche sur Ninive une seconde fois. La rencontre, terrible, eut lieu sous les murs d'Élassar (1200). Adarpelassar l'emporta. La victoire du roi de Ninive fut retentissante à ce point, que le successeur du victorieux Adarpelassar, son fils Assourdayan, cessa de payer tout tribut à l'Égypte, envahit la Babylonie, qu'il pilla résolument, à titre de vengeance, et revint à sa capitale après avoir terrorisé l'Assyrie, *illustrant la nation de Bel, obscurcissant tout ce qui avait été avant lui*, dit une inscription.

Cette dynastie ninivite, guerrière, organisatrice, remarquable, eut après Assourdayan, Moutakkil-Nabou et Assourisisi, qui maintinrent haut le renom des rois de Ninive. Assourisisi frappe encore quelques révoltés, parmi lesquels un prince de Babylone, Nabuchodorossor, qui, deux fois, essaya sans succès d'envahir le nord de l'Assyrie. Téglath-Phalasar Ier, qui succéda à son père Assourisisi (1130) fut un monarque conquérant. Le temple d'Élassar, qu'il bâtit, reçut en gravure le récit de ses victoires. Cette inscription invoque les dieux de l'Assyrie, signale les *bons combats* contre les Mouhi, les Arméniens et les Syriens, raconte les fastes des chasses royales, énumère les travaux publics exécutés, et fulmine des imprécations contre ceux *qui voudraient altérer le récit gravé de ces exploits*. Les briques, lues, donnent une liste de souverains.

Il est probable que Téglath-Phalasar Ier mena ses armes victorieuses jusqu'aux environs de la mer Noire, chez les Mouhi qui seraient les Moschiens. Il est certain qu'il guerroya en Arménie, descendit en Médie, un peu, pour châtier les groupes hostiles ou menaçants, et qu'il vit la *mer supérieure*, la mer Caspienne.

Les Araméens de la haute Syrie ne pouvant se résoudre à reconnaître le prince d'Assur comme *seigneur*, Téglath-Phalasar franchit l'Euphrate, à Karkémish précisément, dompta les Khétas auxquels il imposa un tribut et s'en fut, sans être arrêté par le moindre insuccès, jusque dans l'Amanus. Dans une autre expédition, il traversa le Liban et vint à Aradus *voir la Méditerranée*. Le monument qui dit cet exploit nouveau cite, parmi les hauts faits qu'il énumère, la mort d'un dauphin harponné de la main du conquérant.

Téglath-Phalasar Ier éclipse la gloire des pharaons, des Thoutmès. L'Assyrie s'élève au dessus de l'Égypte. C'est du côté de Ninive que regardent maintenant, anxieuses, les tribus syriennes, jadis alliées comme des égales au roi grandi. Et cette puissance qui s'élève est inquiétante, parce qu'elle semble n'être animée que d'un goût de bataille, n'ayant rien à défendre et pour ainsi dire rien à conquérir. Aucun empire assyrien, en effet, n'est possible hors de la Mésopotamie, puisqu'au delà du Tigre, à l'est, et de l'Euphrate à l'ouest, il n'y a que des terres incultes, inhabitables, des déserts séparatifs, et que l'isolement de Ninive est une fatalité. Si donc, les rois d'Assyrie s'arment pour guerroyer hors des fleuves, c'est évidemment pour rançonner leurs ennemis et laisser ensuite à leur misère ceux qu'ils auront battus et pillés. Combien la puissance égyptienne était préférable, avec ses pharaons glorieux mais bons, n'exigeant que des formules de vassalité et des tributs relativement modestes. Ces temps sont finis.

L'Asiatique a envahi l'Égypte, l'a corrompue, l'a ruinée, favorisant ainsi l'ascension de la puissance assyrienne, pesante, insupportable.

Téglath-Phalasar, avec le produit de ses butins et au moyen des vaincus qu'il avait ramenés comme des esclaves, bâtit avec ostentation les monuments religieux de sa ville préférée, Élassar, et il réédifia le grand temple de l'Oannès chaldéen, construit d'abord par Ismidagan et détruit par Assourdayan.

Le couronnement de la gloire de Téglath-Phalasar I^{er} est dans ce fait, qu'alors qu'il était à Aradus, s'adonnant pour se distraire à la grande pêche dans la *mer d'Occident*, le prince de Tanis, le maître de la Basse-Égypte, lui envoya des ambassadeurs pour solliciter son amitié. *Le roi d'Égypte*, dit une inscription, *lui envoya comme cadeau extraordinaire un crocodile de son fleuve et des baleines de la grande mer*. La suzeraine d'hier, l'Égypte glorieuse, s'agenouille devant le vassal parvenu. C'est l'apogée de la puissance assyrienne, asiatique, et la fin des Égyptes.

CHAPITRE V

DE 1288 À 1110 Av. J.-C. - Décadence de l'Égypte. - Arisou et Nekht-Séti. - Ramsès III.
- La grande coalition : Libyens, Asiatiques et Européens. - Bataille de Péluse. -
Effondrement de l'Égypte. - Caricatures. - Les Ramessides. - Domination du corps
sacerdotal. - Divinités. - Culte. - Débauches et superstitions. - Le prêtre Her-Hor,
pharaon. - Piankhi et Smendès (XXIe dynastie).

TOUTE troublée, l'Égypte était tombée dans les mains du syrien Arisou, à la mort de Séti II, pendant que les grands fonctionnaires se disputaient l'héritage pharaonique vacant. Un patriote, Nekht-Séti (1288), ayant en lui du sang de Ramsès II, maître de Thèbes, attaque et expulse l'usurpateur, *remettant en état le pays tout entier qui était en désordre, tuant les rebelles dans le Delta, purifiant le grand trône d'Égypte.*

Ayant vu qu'en Égypte *les dieux avaient fait comme les hommes*, Nekht-Séti imposa *la paix* aux divinités, obtenant, après avoir rétabli l'usage des offrandes, qu'elles le reconnussent comme *un fils issu de leurs membres*. Il sanctionna ensuite le droit sacerdotal : *Il établit les temples avec les divines offrandes, afin que les devoirs fussent rendus aux ordres divins selon leurs droits*. Le corps des prêtres était donc demeuré très puissant dans le bouleversement général. Nekht-Séti s'associa son fils Ramsès, avec le titre de *Prince héritier*, et lorsque le *sauveur des Égyptes* mourut, sans aucune protestation Ramsès III lui succéda.

Ramsès III fut le dernier des grands pharaons. A son avènement, — Nekht-Séti, son père, ne s'étant dévoué qu'à la reconstitution de la monarchie, — les frontières de l'Égypte se sont singulièrement rapprochées du Nil. Des bandes de Bédouins pressent les colonies qui vivent autour des mines dans la presqu'île du Sinaï et des *points fortifiés* qui défendent l'est du delta. Les Libyens encombrant la Basse-Égypte, jusqu'à Memphis, Ramsès III marche contre les Libyens, leur imposant son autorité ; il châtie ensuite les Bédouins et s'arme pour envahir la Syrie,

Les Khétas, menacés, crurent le moment venu d'en finir avec les Égyptiens. Ils imaginèrent une coalition formidable devant laquelle l'Égypte devait inévitablement succomber : Toutes les hordes syriennes se précipiteraient sur le delta oriental, pendant que les Libyens, reprenant l'offensive, repousseraient les Égyptiens et que, du côté de la mer, des *masses d'hommes*, venus exprès, débarquant, formeraient comme le centre de la grande foule envahissante.

Les fastes de Ramsès III, inscrits à Médinet-Abou, disent, avec sa grande victoire, les peuples qui participèrent à l'invasion. Les types sculptés et les noms inscrits donnent à ce *mouvement* une importance capitale. C'est l'Europe qui commence à s'agiter, qui s'allie aux Asiatiques pour s'emparer du Nil. Les Libyens combattent à pied, suivis de leurs troupeaux de bêtes, moutons et bœufs, et peut-être de quelques chevaux, armés de leurs couteaux de bronze, redoutables, laissant tomber sur leur joue droite une longue mèche de cheveux blonds, tressés. Parmi les Asiatiques venus de l'est se distinguent les Khétas au nez arqué, et les Shasou nomades, bédouins, et les gens de Karkémish, de Kati, d'Arad et de Kadesh. Les *peuples des îles et de la mer*, distincts des Palestiniens, des Phéniciens et des Syriens, exactement inscrits, mais quelquefois insuffisamment dénommés, sont l'élément nouveau de la coalition qui comprend

toute la Syrie jusqu'à l'Euphrate, et s'étend sur toute l'Asie-Mineure, ayant attiré les Méditerranéens répandus sur les côtes ou vivant dans les îles.

Ces envahisseurs vinrent sur leur flotte, les uns ayant débarqué pour se joindre au gros des forces syriennes, les autres, plus audacieux, ayant osé naviguer vers le delta et pénétrer dans l'une des bouches du grand Nil, risquant un combat naval, à la grande et *frémissante* surprise des Égyptiens.

C'est dans les environs de Péluse que fut le point de rencontre très habilement choisi, la flotte devant forcer l'entrée du Nil pendant que les Libyens, de l'autre côté des embouchures, à l'occident, tiendraient en inquiétude les Égyptiens. L'attaque réelle, stratégique, eut lieu à l'est. Les envahisseurs, massés, en nombre, sont suivis de leurs femmes et de leurs enfants placés sur d'innombrables chariots. Les guerriers montent des *chars légers*, à double attelage. Les sculpteurs de Médinet-Abou, qui ont magnifiquement illustré ce heurt, semblent raconter un épisode des grandes batailles homériques. Il y a de l'énergie européenne, certainement, dans cette redoutable confiance en soi avec laquelle ces hommes viennent *prendre l'Égypte* ; mais il y a encore beaucoup de touranisme dans cette organisation lourde, irréfléchie, de hordes tassées allant à leur proie avec tout leur monde.

Ramsès III fut digne d'un tel événement. Il assura la défense des districts intérieurs, un à un, comme pour se préparer des victoires dans sa retraite possible, et il marcha droit aux envahisseurs. Sa colère, épouvantable, se voulut cruelle ; les Libyens furent impitoyablement massacrés : *Le pharaon les écrasa de son poids, pareil à une montagne de granit ; il les consuma comme un feu ardent ; ses pieds pesèrent sur les têtes des ennemis dont il serrait les chevelures dans ses mains*. Le triomphateur évalua l'importance de sa victoire par la quantité des restes humains que les soldats vainqueurs entassèrent devant ses yeux. L'ingénieuse cruauté des Égyptiens sut, à cette occasion, montrer au pharaon, par le choix des débris apportés, que ceux qui ne combattraient plus l'Égypte avaient été réellement des hommes.

Le texte célébrant la grande victoire de Ramsès III expose admirablement le danger libyen : *Ils s'étaient dit, pour la deuxième fois, qu'ils passeraient leur vie dans les nomes d'Égypte et qu'ils laboureraient les vallées et les plaines, comme leur propre territoire.... La mort vint sur eux en Égypte, car ils étaient accourus de leurs propres pieds vers la fournaise qui consume ce qui est pourri, avec le feu de la vaillance du roi qui sévit comme Baal du haut des cieux*. Il est remarquable d'entendre un pharaon d'Égypte, oubliant les divinités égyptiennes, — Osiris, Râ et Ammon, — évoquer le dieu des Assyriens, Baal. Cette ligne dit l'importance nouvelle de l'Assyrie, et l'extension de son influence. Vainqueur des Libyens, Ramsès III acheva sa mission. *Les chefs qui étaient devant lui furent frappés et tenus dans son poing ; ses pensées étaient joyeuses, car ces exploits étaient accomplis*.

Un autre texte dit la deuxième bataille, la *rencontre*, entre Raphia et Péluse, des Égyptiens et des hommes d'Europe : *Les embouchures du fleuve étaient comme un mur puissant de galères, de vaisseaux, de navires de toute sorte, garnis de la proue à la poupe de vaillants bras armés*. L'armée égyptienne était toute réunie, les *hommes de pied* massés sur des hauteurs, les *hommes de chars* retenant les chevaux *qui frémissaient de tous leurs membres et brûlaient de fouler aux pieds les nations*. Les Européens furent battus comme l'avaient été les Libyens, et Ramsès put dire : *Ceux* (les Libyens) *qui ont violé mes frontières ne moissonneront plus sur la terre ; ceux* (les Européens) *qui étaient sur le rivage, je les fis tomber*

étendus au bord de l'eau, massacrés comme dans un charnier, leurs navires chavirés, leurs biens à l'eau.

Cette double victoire épouvanta les Syriens. Les nations alliées de Khéta, Karkémish et Kati cessèrent d'inquiéter le monarque. Ensuite, Ramsès III entreprit une expédition du côté de l'Arabie. Les coalisés s'éloignèrent, se dispersant, les Asiatiques se dirigeant plutôt vers la Phénicie, les Méditerranéens allant, les uns s'installer à l'embouchure du Tibre, les autres occuper la Sardaigne.

Les fastes du temps des Thoutmès et des Sésostris venaient d'être dépassés, et cependant l'Égypte est finie. C'est Ramsès III qui, par ses victoires mêmes, va livrer aux Assyriens la vieille prépondérance égyptienne. Les Libyens qu'il a combattus, qu'il a si cruellement fustigés, le pharaon les retient, les incorpore dans son armée, les organise en une sorte de corps spécial, leur donne enfin, en plein delta, une importance redoutable. Les prisonniers de la grande coalition vaincue, Ramsès les *établit d'abord dans une forteresse*, leur assigne ensuite un territoire, en ne leur imposant qu'un tribut *en étoffes et en blé pour les temples et les greniers royaux*. Or, *nombreuses sont leurs familles, par centaines de mille*, dit une inscription. Depuis Abraham, les Asiatiques tenaient presque tous les emplois sur les bords du Nil ; sous Ramsès III, l'industrie égyptienne elle-même passe aux mains des étrangers, pendant que la *force* est entièrement confiée à des mercenaires. Toute à son luxe amollissant, à ses jouissances continuelles, l'Égypte n'a bientôt plus un soldat, plus un marin, plus un ouvrier, plus un manœuvre qui ne soit un étranger.

En même temps l'Éthiopien remonte le Nil, suivi de l'Africain noir, superstitieux, lubrique, et les mœurs égyptiennes, extrêmement asiatiques déjà, vont recevoir de ces éléments nouveaux, disparates, venus du nord, de l'ouest et du sud, d'extraordinaires impressions.

Au commencement de Ramsès III, l'Égypte semblait renaître. Le pharaon ordonna de grands travaux, enclavant par exemple un temple dans la cour immense de Karnak, édifiant le Ramesseum et le palais de Médinet-Abou, si vaste, demeure vraiment royale, *construction héroïque* où les piliers osiriaques se dressent, géants, où les colonnades ont l'aspect de forêts de pierre, où les parois disent, en sculptures brillamment coloriées, les œuvres guerrières du souverain.

Les tableaux des victoires de Ramsès, à Médinet-Abou, s'offrent comme une suite de faits étonnants, réels, comme un traité d'éducation militaire à l'usage des princes batailleurs. Les prisonniers sont des esclaves ayant chacun son type, son costume, son qualificatif. La *mauvaise race de Kousch*, c'est l'Éthiopien ; le vaincu *qui était sur la mer*, c'est le Méditerranéen repoussé ; le *vil chef des Khétas*, c'est l'Asiatique. Et pourtant, le véritable vaincu c'est Ramsès III. L'Égypte appartient à ceux qui, sur les parois de Médinet-Abou, suivent, humiliés par le ciseau de l'artiste, le char bondissant du triomphateur.

C'est le triomphe des vaincus et non son propre triomphe que Ramsès représente, assis sur son trône, dans une chaise que portent, sur leurs épaules, douze chefs, pendant que des officiers agitent le flabellum et qu'entouré de prêtres le pharaon se voit encensé comme un dieu. C'est le triomphe de l'Asie et non de l'Égypte, cet étalage luxueux des riches produits de l'Arabie, du *pays de la terre rouge*, et cette intervention directe du dieu *armant Ramsès*. Ces fêtes nombreuses, énumérées, chacune consacrée à quelque panégyrie ; ces cariatides

monstrueuses, encastrées dans le mur, représentant des prisonniers couchés sur le ventre, pris dans la construction ; ces scènes de gynécée, où le monarque joue aux échecs, caressant ses femmes de races diverses, celle-ci nue, couronnée de fleurs, aux hanches plates, svelte sans grâce, plutôt frêle, aux grands yeux, brune, gravement aimable, de chair molle, mais de sang chaud apparemment ; l'autre toute blanche, à la face arrondie, au nez arqué, au sein gras, souriante, évidemment gaie : — c'est l'Asie, tout cela, avec l'ardeur de ses convoitises, l'omnipotence de ses dieux, l'accentuation de sa paresse invétérée, son imagination cruelle, son insolence devant le faible et sa lâcheté devant le fort, son goût exclusif de jouissance et de domination, ses attentats perpétuels à la dignité de la forme humaine par l'exploitation abominable des sens, le mépris de l'être et l'exaltation de la chair.

L'Égypte s'effondre dans sa propre gloire. Même lorsqu'elle veut ressaisir son passé, ce passé lui échappe, ou se transforme. Ramsès veut-il honorer ses ancêtres, il les expose et les fait processionner sous des baldaquins ; fait-il illustrer son tombeau de peintures, ce sont des représentations curieuses, mais banales : les travaux de la *cuisine du pharaon*, les produits de ses domaines, ses armes diverses, sa flotte, ses musiciens et jusqu'à ses approvisionnements de vin y sont imagés. Et quant à l'artiste, il exécute tout rapidement, sans émotion, sans satisfaction ressentie. Plus de patience, encore moins d'enthousiasme. L'ennui du succès endort Ramsès, pendant que la facilité d'une vie luxueuse détruit l'Égyptien. La perte des richesses acquises semble être la seule crainte éprouvée. Les *magasins de dépôt* étaient munis de lourdes portes de cèdre, avec des serrures, des verrous de bronze, des barres épaisses.

Des officiers de Ramsès III, ligüés avec des femmes de son harem, ourdirent un complot contre le monarque. Le pharaon fit mourir les juges qui avaient condamné les coupables, parce que la sentence ne lui parut pas assez exemplaire. Les Grecs brodèrent un roman autour de ce récit. Ce qui était plus grave, c'est, avec l'audace de ceux qui voulaient détrôner Ramsès III, l'insolence de ses adversaires, publique. Des scribes se mirent à parodier étrangement, sur des papyrus, les magnifiques scènes de triomphe sculptées dans les pierres de Médinet-Abou ; la moquerie fit des grandes batailles de Ramsès III, un vulgaire combat de chats et de rats, et tel caricaturiste osa représenter le monarque dans son harem, sous l'image d'un lion ridicule caressant des gazelles.

Ces hardiesses prouvent le désœuvrement des Égyptiens. La domesticité, sinon l'esclavage, — car la bonté de l'Égyptien est persistante, — s'est considérablement multipliée ; les travailleurs de toute sorte sont étrangers, Nègres, Bédouins, Syriens, Arabes, Libyens, *hommes des îles de la Méditerranée* et de la péninsule italique, Étrusques, Grecs de l'Asie-Mineure. Les Hébreux de la terre de Gessen avaient accompli leur exode hors d'Égypte, mais un très grand nombre d'entre eux étaient restés sur les bords du Nil, aptes à tous les services.

Ramsès III se vante de la paix qu'il donna aux Égyptiens, de la douce vie que l'on vivait en Égypte, et il signale, dans une inscription fameuse, la sécurité avec laquelle, sous son règne, *la femme* pouvait *d'un pas large* aller où il lui plaisait d'aller *sans être outragée en chemin*. Ses ennemis, Ramsès les brave, étalant ses droits de vainqueur, *disposant de leur chair* ; son armée, il la compare à une troupe de taureaux *se préparant à combattre des chèvres* ; il affirme enfin, — et c'était vrai, — que *le pays fut bien rassasié sous son gouvernement*. Ce qu'il ne dit pas, ce qu'il ne voit pas, c'est la décadence de tout. Chose inouïe en Égypte, les architectes du tombeau de Ramsès III creusant son hypogée à Biban-el-Molouk, furent incapables d'obtenir la rencontre exacte des deux galeries

souterraines. — Les scribes écrivent des romans qui se terminent en plates féeries ; la langue est toujours claire, mais le style a pris un tour trivial.

La littérature du temps de Ramsès III, fortement impressionnée d'asiatisme, se complait aux bizarreries. Les divisions sociales s'accroissent. Les corporations, sinon les castes, se séparent. Non seulement les fonctions, mais encore les métiers se transmettent par héritage. La hiérarchie s'impose ; il y a partout des *chefs* ; la corporation des médecins elle-même a son ordonnateur principal. L'influence étrangère a tout envahi. Ramsès III fit construire dans la Basse-Égypte un palais de boue, fait de briques crues et de pisé, en imitation des monuments assyriens ; et sur les parois de cet édifice, comme à Médiénet-Abou, il fit illustrer ses exploits au moyen de briques moulées en relief, émaillées.

Ramsès III, *las*, associa son fils à son pouvoir, mourut bientôt, et ce fut la série des Ramsès se succédant, — les Ramessides, — *pharaons fainéants*, oisifs, *ne s'occupant que de leur plaisir*.

Le corps sacerdotal s'empare de l'esprit public. Le tableau des peines et des récompenses du tombeau de Sétî I^{er}, repris sous Ramsès V, devient une atroce fantaisie de prêtre, un *enfer* où les *âmes coupables* supportent d'horribles tortures. L'astrologie symbolique se mêle aux exaltations vers le ciel. Les étoiles ont des influences réelles ; l'étoile Sirius est la *maîtresse du cœur*, comme Orion *influe sur l'oreille gauche*. Tout idéal a disparu ; l'idée de génération elle-même, exprimée au tombeau de Ramsès IX, y est d'un symbolisme outrageant.

Les divinités s'absorbent en Râ, *soleil vivifiant, taureau de la troupe des dieux, illuminant la terre par sa chevelure, ayant l'éternité dans son poing, créateur des hommes, engendreur des dieux, à l'ombre duquel s'assied toute la terre*. Bès, le dieu grotesque, et cependant aimé, n'est plus qu'un fétiche ; on le sculpte sur les *chevets* où les dormeurs posent leur tête, pour que des *songes heureux* viennent remplir leur sommeil ; il est le dieu de la joie, de la danse et de la toilette. Le dieu principal enfin, c'est le pharaon régnant, un Ramsès peint en vert, colossal, orné de toutes les coiffures divines. Les prêtres servant le culte de ces divinités semi africaines, semi asiatiques, ne sont plus que des magiciens.

Le culte est tantôt lascif, tantôt stupide. On s'étale *ventre à terre* devant le dieu Râ, et devant le monarque *image de Râ*. Les prêtres sont surtout Éthiopiens à ce moment, semble-t-il ; des prêtresses venues d'Asie, de chez les Khétas, intrigantes, corruptrices au suprême degré, sèment la discorde. *C'est ainsi*, dit Homère, *que Néoptolémus, fils d'Achille, tua avec l'airain le héros Téléphile Eurypylos ; et autour de celui-ci de nombreux Kétéiens furent tués à cause des présents des femmes*.

La passion du plaisir, tout à fait africaine, utilise dans les temples et dans les villes, et sans vergogne, la profonde immoralité des *gens d'Asie*. Infatigable, l'Éthiopien chante, boit, s'enivre, danse sa joie, effrontément, entouré de chanteurs qui le stimulent, battant des mains, devant l'image sculptée d'un fétiche grossier, d'un serpent symbolique, d'un dieu à forme humaine, nu, vigoureux, puissant, représentation brutale, accentuée, en pierre ou en bois, des mâles œuvres de la divinité. Ce culte de débauchés a persisté dans l'Afrique intérieure où les fidèles accomplissent eux-mêmes, ivres, accouplés, les actes divins.

Le *Nègre stupide* et *l'Asiatique ignoble*, si durement qualifiés jadis par les vieux Égyptiens, sont les maîtres des Égyptes. L'Afrique a apporté le culte des animaux dangereux, la divinité redoutable, — le dieu-hache, — la crainte de *l'auteur des*

maux, le fétichisme et la sorcellerie, mais naïvement ; l'Asiatique, avec une extrême habileté, a mis en exploitation ces symboles et ces formules.

Les statues parlantes se sont multipliées. Osiris agit, *approuve de la voix* ; les fétiches se meuvent ; les amulettes en *cône* procurent la fécondité ; le serpent mystique devient actif ; Aaron frappe d'immobilité la vipère. Les divinités se spécialisent, se transportent pour opérer des miracles, au loin. Ramsès IX envoie le dieu Khons, de Thèbes, pour *guérir la fille d'un roi de Syrie* que possède un méchant esprit, un *mauvais dieu*.

Or le temple du dieu Khons, à Karnak, était devenu célèbre ; ses prêtres, redoutés, se disposaient à supplanter les pharaons. Le grand-prêtre Pahôr-Amoné portait le diadème royal, sa femme Ahmôs-Nofré-Atari était honorée comme une reine, ses fils se qualifiaient d'*enfants royaux*. Généraux, magistrats, gouverneurs de provinces, et même dieux, les prêtres dominaient tout, absolument, à la mort du onzième Ramsès.

Le *premier prophète d'Ammon*, Her-Hor, renversant la dynastie des Ramessides, se proclama roi. La Syrie et l'Éthiopie le reconnurent. Sa vie fut trop courte, sans doute, pour que la domination sacerdotale pût s'introniser définitivement. Le fils de Her-Hor, Pinotsem, ne succéda pas à son père. Un ou deux Ramsès passèrent encore sur le trône d'Égypte, et le fils de Pinotsem, Piankhi Ier, reprit le pouvoir *dans le sud* pendant qu'une dynastie spéciale, — la XXI^e (1110), — s'élevait à Tanis, au delta, fondée par Smendès.

La Syrie reprenait son indépendance. L'Égypte n'avait jamais eu de frontières plus rapprochées ; ses ennemis, l'entourant, étaient devenus très audacieux. L'art égyptien disparaît, étouffé ; le symbolisme hiéroglyphique énerve l'artiste, l'impatiente, le fatigue ; la fixation d'un canon sculptural frappe de stérilité les esprits.

Tandis que Thèbes décline, épuisée, le delta s'élève, *croît en intelligence et en autorité*. Tanis, Bubaste, Saïs, Mendès et Sébennytes supplantent Memphis. C'est une autre Égypte, une Égypte presque sans Égyptiens. Les descendants des Ramsès expulsés de Thèbes, réfugiés au delta, y conservent cependant quelque lustre ; c'est la fille de l'un de ces Ramsès déchus que Salomon épousera.

L'Euphrate va hériter des splendeurs du Nil *peuplé de monstres innombrables*. Les flottes égyptiennes qui sillonnaient la mer Rouge n'existent plus ; les Arabes du Yémen, ayant reformé leurs caravanes, bénéficient d'un trafic que les Chaldéens vont exploiter. La vieille histoire de l'Égypte est close.

CHAPITRE VI

DE 2500 A 900 AV. J.-C. - Égypte, Syrie, Assyrie. - Les Touraniens en Bactriane. - Zoroastre en Iran. - Les Aryas de l'Inde et de l'Iran. - Exode des Iraniens hors de la Bactriane. - Yezd, la ville sainte. - Les Iraniens en Perside et en Carmanie. - Iraniens et Touraniens en Médie. - Mèdes, Perses et Susiens. - L'assyrien Belkatirassou en Médie. - Formation du groupe mède, national. - La langue médique. - Les mages.

PENDANT que la vieille Égypte s'effondrait, que la Syrie, mal faite, ne se prêtant pas à l'organisation d'un royaume, se montrait rebelle même à l'existence d'une confédération, l'Assyrie admirablement placée, point central, — géographique et ethnographique, — des agitations humaines vers l'an 2000, recevait, retenait et amalgamait les hommes de toute race tombés dans sa double vallée comme dans un fond, voie creuse aux pentes irrésistibles, sorte d'égout à découvert allant des montagnes d'Arménie au golfe Persique. C'eût été, dans l'histoire, un empoisonnement, si les Mèdes et les Perses, un jour, à Babylone, n'eussent brûlé toutes ces pestilences au feu d'Ormuzd.

Avant Zoroastre, la Bactriane avait eu le sort de l'Égypte démoralisée par les Asiatiques ; les Touraniens y étaient venus, avec leurs larges pieds au contact stérilisant, et leur esprit brutal, pervertisseur des dignités humaines. Zoroastre prenant l'Iranien en pitié, entreprit de rendre ce peuple à ses destinées ; il fit assainir les marais, défricher les terres incultes, détruire les cimetières qui étaient des foyers d'infection, rétablissant le culte du corps humain, pourchassant, avec les vermines, les exploiters de la facile crédulité, les sacerdotés et les magiciens, les prêtres et les mages.

Les hasards de l'histoire, autant que les nécessités de la vie, devaient jeter les Iraniens hors de la Bactriane, les mettre en conflit, sur la route de leur exode, avec des masses d'hommes que Zoroastre n'avait pas moralisés. Ils iront vers une terre où de dures épreuves leur seront imposées, mais ils supporteront bravement ces épreuves, et ils conserveront malgré tout, et malgré tous, même dans leurs heures de découragement, le germe sacré que Zoroastre a mis en eux.

Le législateur de la Bactriane avait bien compris cette race aryenne de l'Iran, avide d'amour, saine, pure, et il l'avait armée, et il l'avait cuirassée pourrait-on dire, contre les perfidies asiatiques. C'est une grande consolation, dans le long désespoir qui naît de l'étude des œuvres humaines, que cette vaillance chez les Iraniens, — Bactriens, Mèdes, Perses, Parsis, — d'un sentiment moral bien provoqué, et persistant.

L'œuvre de Zoroastre avait été parfaite, et s'il avait dû consentir à de regrettables concessions, au point de vue religieux, sa morale était demeurée sainte, sa création intacte. On ne combinera plus de *religion*, dans le sens élevé du mot, qui ne se rattache à la combinaison zoroastrienne.

Il importe peu que la grande réforme de Zoroastre ait précédé ou suivi le grand exode des Aryas venus de Pamire et se divisant en trois tronçons, l'un allant vers l'Inde, l'autre vers l'Europe, le troisième descendant au sud, en Iran. L'essentiel c'est l'existence d'un groupe aryen en Bactriane, si puissamment endoctriné, que les plus grands déboires et les plus grands malheurs n'ébranleront ni sa morale,

ni sa foi, ni les œuvres pratiquantes témoignant de sa croyance et de sa moralité.

Il est également certain qu'une grande affinité de mœurs, de goûts et de tendances existe, dès ces époques reculées, entre les Aryas de l'Inde Védique cantonnés dans le Pendjab et les Aryas de l'Iran en Bactriane. Mais les hautes montagnes de l'Hindou-Kousch, les stérilités de la Carmanie et de la Gédrosie sont des obstacles qui tranchent nettement la séparation des deux principaux groupes aryens ; et c'est pourquoi les Aryens indoustaniques se livrent aux brahmanes, pendant que les Aryas iraniens, s'élevant au contraire, devenant de parfaits mazdéens, des divergences de religion et de langue s'accroissent de plus en plus entre les deux groupes.

Le groupe iranien s'organisa d'abord en Bactriane, en Sogdiane et en Margiane, très accru, ou bien rejoint par d'autres groupes de même origine, errants, attirés vers ce pays nouveau. Constitués, les Iraniens civilisés subirent une nécessité d'extension. Ils ne pouvaient se diriger vers l'est, à cause de l'Hindou-Kousch et des monts Soliman qui se dressaient, énormes, jusqu'à la mer Persique, masquant l'Indus ; et retourner au nord ne put venir à l'esprit d'un seul d'entre eux, car les Touraniens tenaient le pays entre Pamire et la mer Caspienne, complètement. C'est donc vers l'ouest, ou vers le sud, que les Iraniens devaient fatalement s'étendre. Ils marchèrent au sud, ayant à leur droite le désert de Khaver qui les inquiétait, à leur gauche la longue ligne infranchissable de l'Hindou-Kousch. Ils suivirent probablement le cours de l'Helmend, traversèrent sans s'y arrêter le pays difficile que ce fleuve arrose, pour arriver en Carmanie, c'est-à-dire au delà de toute stérilité.

L'émigration dut être très importante, car des groupes iraniens s'échelonnèrent le long de la route d'exode, depuis l'Arie jusqu'à la Carmanie, la Perside et la Susiane, contournant en somme tout le désert de Khaver. Yezd, à la limite sud-occidentale du désert, devint un centre religieux, presque une *ville sainte*.

Une autre théorie veut que les Aryas-Iraniens, partis de la Bactriane, se soient dirigés vers l'ouest directement, en droite ligne, se répandant en Hyrcanie et descendant ensuite au sud, vers la Susiane, la Perside et la Carmanie, jusqu'à Yezd. Le fait important, c'est l'extension des Aryas-Zoroastriens vers l'ouest de l'Iran. C'est à ce moment (2400), que l'histoire croit voir une dynastie aryenne en Mésopotamie. Si l'on constate qu'à cette époque le groupe Arya-Iranien est, dans cette partie de l'Asie, le seul qui soit puissamment civilisé, la présence de souverains aryas, d'organiseurs aryens entre l'Euphrate et le Tigre n'a rien qui doive surprendre.

En Perside et en Carmanie, les émigrants furent bien reçus. Sans doute de nombreux Iraniens, avant le grand exode, s'étaient déjà mélangés aux populations méridionales du grand Iran, groupes prêts à recevoir la parole zoroastrienne, ayant une civilisation propre, occupant un pays fertile, sain, mais dur de climat et très exigeant, donc favorable à l'homme de travail fouetté par les intempéries.

Au nord de la Carmanie et de la Perside, entre le désert de Khaver et les monts Zagros, dans le *milieu de l'Iran*, en Médie, les Iraniens se virent sinon arrêtés, du moins suspectés, menacés un peu. Cette partie de l'Iran était toute pleine de Touraniens venus du nord. Les épopées persanes célèbrent, là, dix siècles de luttes entre les deux races, nommant Madai la tribu iranienne qui l'emporta, non point en expulsant les Touraniens vaincus, mais en les dominant, sur leur propre

territoire. Le nom de Médie qui désigna décidément cette partie de l'Iran où les Iraniens et les Touraniens se mélangèrent, est attribué tantôt à la tribu aryenne qui, la première, y vint, — les Madai, — et tantôt à l'occupation même de ceux qui tenaient le pays ; *médi*, en langue touranienne, signifiant *pays, contrée*. Une autre étymologie est à citer : *maidhyo*, en zend, veut dire *milieu, centre*.

Le fait historique principal, c'est que les Touraniens occupaient la Médie géographique, et depuis longtemps, lorsque les Aryas-Iraniens l'envahirent ; qu'il y eut là un contact permanent de deux races distinctes, antagonistes, — la race tataro-finnoise, jaune-brune, et la race aryenne, blanche ; — que jamais la fusion des deux types ne se fit complètement ; que les Touraniens enfin, alors même qu'ils s'unirent politiquement et socialement aux Iraniens, en Médie, n'acceptèrent pas l'idée zoroastrienne. Il y avait une Médie ; il n'y avait pas de Mèdes, de *nation mède*. Les deux races occupant le sol y demeuraient séparées.

Il n'en fut pas de même en Perside où vivait une race spéciale, bien localisée, un ensemble de tribus occupant, avec la partie méridionale, maritime, du grand Iran, les îles du golfe Persique. Parmi ces tribus, celle des Pasargades se distinguait. Ce *pays* particulier, bien délimité, qui est l'Élam antique, ou Élymais, c'est le *pays de Paras* d'Esdras et de Daniel, le Fars des mahométans, le Farsistan actuel. Avec leurs montagnes neigeuses, leurs vallées fertiles, leurs plaines atrocement brûlées et le voisinage de la mer, ces *premiers Perses* étaient de vigoureux hommes, pasteurs, montagnards ou marins ; peu marins toutefois, l'exploitation des *routes mouvantes* appartenant aux Chaldéens, qui redoutaient les Persiens déjà.

Les Persiens, ou Perses, accueillirent bien les Aryas venus de Bactriane, les Iraniens, satisfaits de recevoir une morale et une religion qui répondaient admirablement à leur caractère. Et tellement, qu'avec un grand nombre d'arguments positifs, les Perses ont été qualifiés d'Aryens. Les Aryas-Iraniens venus en Perside y demeurèrent donc, nombreux.

Au nord de la Perside, immédiatement, en contact géographique avec la Basse-Chaldée, était la Susiane, entre la Médie et l'Assyrie par conséquent, situation qui devait donner à ce pays tourmenté une extrême importance. La population de la Susiane était alors plutôt touranienne ; le voisinage de l'Arabie explique suffisamment la marque du type arabe souvent constatée chez les Susiens. Là encore les Aryas-Iraniens s'introduisirent, mais avec hésitation.

En résumé, les premiers Mèdes furent des Touraniens, et plus tard, lorsque les Aryas se mélangèrent *aux premiers Mèdes*, le nom de Mada, ou Madai, devint un terme purement géographique *englobant tous les habitants de la contrée*. Et il se produisit ce fait singulier, que le qualificatif de *Mède* n'exprimant aucune nationalité, fut opposé au qualificatif de *Perse* désignant bien, lui, un groupe autonome composé de Persiens et d'Aryas-Iraniens, et que bientôt, historiquement, l'en-semble des groupes humains occupant l'Iran central, — Mèdes, Perses et Susiens, — fut qualifié de *Mède*, uniquement.

Le groupe Mède comprendra donc des Aryas parfaits, moralisateurs excellents, véritables sages, des sectateurs de Zoroastre en un mot, puis des Perses, rudes, sains, braves, devenus de fidèles zoroastriens, et des Touraniens abjects, appartenant à cette race tataro-finnoise, sorte de *fléau naturel n'agissant que pour la destruction des œuvres d'autrui*. Le Mède d'Eschyle, *à la longue chevelure*, sera le résumé de cet amalgame.

Le *Livre des Rois* de Firdousi raconte, fabuleusement, la longue lutte vraie entre le Touran et l'Iran en Médie. Les Touraniens finirent par accepter la domination de *l'aristocratie iranienne*. La lutte persistera, sourde, jusqu'au moment où, convoitant la Médie, un ennemi viendra menacer les Mèdes et constituer ainsi en faisceau définitif des groupes jusqu'alors séparés.

Les Assyriens de Belkatirassou (1000-900) voulurent conquérir la Médie précisément à l'époque où la domination iranienne tendait à s'y organiser. La politique assyrienne, toute asiatique, sut utiliser l'antagonisme des deux races tenant l'Iran central, et c'est en s'appuyant sur l'élément touranien, sympathique d'ailleurs à l'organisation gouvernementale assyrienne, que les Ninivites frappèrent les *occupants de la Médie*. Par l'émotion qu'il produisit, cet événement constitua, consacra le groupe mède, national.

L'organisation médique, sociale au moins, répondait aux vues zoroastriennes ; des classes, — et non des castes, — y existaient. Il y avait les Mages (*Magus*), magiciens, prêtres, devins, sorciers ; les Arizantes (*Ariyazantus*), de race aryenne, guerriers ; les Buses (*Buzâ, Bhûdja*), agriculteurs ; les Struchates (*Tchatrauvat*), pasteurs ; les Budiens (*Bûdiyâ*), ouvriers de la terre, tenus, serfs, et les Parétacéniens (*Paraitaka*), nomades. Il est remarquable que ces dénominations sont de langue assyrienne. On a essayé d'identifier chacun de ces groupes avec une race spéciale : les nomades et les serfs auraient été Bédouins, *gens du désert*, Arabes ; les pasteurs, Perses ; les agriculteurs, Autochtones ; les guerriers, Aryas ; les mages, Touraniens. Au point de vue du langage, il semblerait que les mages et les guerriers parlaient l'arya, et tous les autres groupes, le touranien ?

Venus de Touranie ou de Chaldée, les magiciens devaient avoir appris, devaient parler la langue des dominateurs, les *guerriers Aryas*. Il faut remarquer, en outre, l'absence d'une classe *trafiquante*, dédain absolument aryen. Pour l'Arya, et surtout pour l'Arya de l'Iran, le *marchand* était un être vil, ridicule ; ce mépris, quelques Israélites le partageront lorsque, exilés à Babylone, ils auront à souffrir du mercantilisme des Chaldéens. *Et tu multiplieras tes adultères avec la Chaldée*, dit Ézéchiël, *ce pays de trafiquants*.

Lorsque l'Assyrien Belkatirassou subjuguera les Mèdes, les Touraniens de Médie trouveront bien lourd le joug du dominateur, et ils se tourneront vers les Iraniens pour préparer leur délivrance. Arbace qui, le premier, provoqua l'envahisseur, était un pur Aryen. C'est là le grand triomphe de l'Iran sur le Touran, bien plus précieux que le gain d'une bataille : la prépondérance de l'élément aryen en Médie, désirable, y devint alors incontestée.

La langue touranienne, — idiome ouralo-altaïque, tatare, — demeura prédominante en Médie, mais elle se mélangea vite de locutions aryennes, c'est-à-dire indo-européennes, et elle finit par former cette langue spéciale qui est au milieu des inscriptions perses trilingues et que l'on a qualifiée de *langue de la Susiane*, ou mieux, de *langue médique*, car des inscriptions plus particulièrement susiennes ont été classées. Ainsi, l'idiome des Mèdes primitifs serait plutôt touranien ; mais l'esprit aryen y devint prédominant. Le mot *mède* est touranien ; les *Mèdes*, eux, deviennent Iraniens de plus en plus. Vers le vie siècle avant notre ère, les Iraniens de la Médie choisirent parmi les *signes* de l'écriture touranienne, ceux qui pourraient le mieux rendre *les articulations de leur langue spécialisée*, et il en résulta le système des *cunéiformes aryens*, très simplifié, presque entièrement alphabétique.

La religion zoroastrienne fut promptement acceptée par les Perses ; les Touraniens, eux, résistèrent à ce prosélytisme, mais sans passion. L'idée aryenne prévalut en Médie au point de vue de l'organisation gouvernementale.

Le territoire était divisé en communes se suffisant à elles-mêmes, ayant chacune un chef indépendant, formant, ensemble, une féodalité sans pouvoir supérieur. Cependant le groupe persien, très influent, finit par imposer l'idée monarchique que les Touraniens préféraient, et que les mages surtout favorisèrent comme susceptible d'amener le peuple à la conception d'un dieu personnel, sorte de roi suzerain, unique, dont ils seraient les ministres auprès des hommes.

L'influence morale des Aryas de la Bactriane sur le groupe médique des sectateurs de Zoroastre n'est pas contestée ; leur code, le code de l'Iran primitif, s'imposait. Le premier groupement, en tant que société organisée, est tout à fait aryen. Hérodote donne aux Mèdes, avec raison, le nom générique d'Aryas. Au point de vue purement religieux, l'influence aryenne fut faible. Il faut se rappeler d'ailleurs, que l'œuvre de Zoroastre en Bactriane ne fut religieuse que par condescendance, par soumission ; que le réformateur, libre, n'eût peut-être rien dit des divinités, si les *magiciens de Touranie*, soutenus par le roi, n'avaient impérieusement réclamé leur part de bénéfice dans la réforme ? En Médie, l'influence religieuse fut touranienne surtout.

Depuis le Haut-Oxus jusqu'en Chaldée, en passant par le sud de la mer Caspienne, la vallée du Tigre et le Schat-et-Arab, tout le long de la mer Persique, sur les côtes indiennes occidentales, — chez les Dravidiens, — et au nord, au delà de l'Oxus, dans les plaines de la Tatarie, à l'est de ces plaines jusqu'en Chine, et chez les Chinois, le *culte touranien*, plutôt que la *religion touranienne*, l'emporta, sorte de *sabéisme grossier, matérialiste*. La peur du mal et le respect de la puissance inconnue, du dieu par lequel le mal arrive et se répand, conduisit nécessairement à cet ensemble de pratiques lâches, honteuses, qui est le très logique système religieux des hommes du Touran. L'extase, l'hallucination, la superstition, le mystère, avec la cohorte inévitable des devins, des magiciens, des conjureurs et des sorciers, vinrent de chez les Finnois, les Tatares, les Touraniens.

Le peu de religion pure qui résultait du code zoroastrien, les mages venus de la Basse-Chaldée le dénaturèrent, et ce fut le *magisme*, dénomination excellente puisque le sacerdoce, en Médie, appartient aux mages exclusivement, de par la volonté des Touraniens et l'indifférence des Iraniens. Mais en Perside, chez les Persiens, les mages échouèrent ; l'idée zoroastrienne, très respectée, prise en bloc, défendue dans ses moindres parties, y fut conservée. Si bien, que lorsque Cyrus imposera la domination du groupe persien aux Mèdes tourano-iraniens de la Médie, il *rétablira la religion de Zoroastre*. Darius, dans son inscription de Béhistoun, déclare qu'il renversera les *temples et les autels* des mages en Médie, ceux-ci ayant entrepris de substituer *leur religion à la religion iranienne*.

L'édification de temples en Médie est un témoignage décisif. L'idée *d'élever une maison aux dieux* est exclusivement asiatique ; l'Aryen ne saurait concevoir cette singularité. Le temple aryen, *c'est l'enclos en plein air, le bois sacré*, a dit Renan. Il en est de même du culte et de la religion, que l'esprit aryen peut subir, mais qu'il n'imaginerait certainement pas. Ni les brahmanes védiques, ni les destours iraniens, ni les mages de Médie ne sont des Aryas. Les Égyptiens n'avaient que des tombeaux, tout le long du Nil, avant l'invasion des Asiatiques. L'Afrique et l'Europe doivent à l'Asie, les dieux, les temples, les cultes, les religions, et par conséquent les prêtres.

CHAPITRE VII

DE 1100 A 800 Av. J.-C. - Asiatiques et Européens. - Querelles en Assyrie. - Téglath-Phalassar Ier et Mardochidinakhé. - La dynastie de Belkatirassou. - Binlikhous II. - Téglath-Samdan II. - Assournazirpal. - Salmanassar IV et les rois de Juda et d'Israël. - L'art assyrien. - La Ninive antique. - La première Babylone. - Les villes assyriennes. - Les rois. - Bas-reliefs. - Guerres et chasses royales. - Harem.

LES grandes querelles avaient troublé la formation de l'empire assyrien. Mardochidinakhé, roi de Babylone, vassal du grand roi d'Assyrie Téglath-Phalassar Ier, s'était déclaré indépendant (1100), alors que son *maitre* guerroyait en Syrie. Téglath-Phalassar accourut, eut raison du prince révolté et reprit Babylone avec les villes de Dour-Kourigalzou et de Sippara. Le successeur de Mardochidinakhé fut Nabousapikzir, qui traita de la paix avec Assourbelkala, fils de Téglath-Phalassar Ier, en reconnaissant la suprématie de Ninive.

Assourbelkala laissa le trône de Ninive à son frère Samsi-Bin II, à qui succéda Assourabamar, prince affaibli que les Khétas syriens vainquirent en 1080 ou 1070. Cette défaite refoula les Assyriens à l'est de l'Euphrate, leur fit perdre toutes les conquêtes de Téglath-Phalassar et rendit possible, en Palestine, la formation des royaumes de David et de Salomon.

Babylone apprenant l'humiliation imposée par les Syriens au roi de Ninive, se délivra-t-elle de son suzerain ? C'est probable. Mais une dynastie nouvelle, très forte, apparut bientôt à Ninive, fondée par Belkatirassou, et qui remit Babylone sous le joug, la traitant avec dureté pendant un siècle.

Belkatirassou, ou Bélitaras, sera considéré comme ayant *inauguré la royauté* en Assyrie. Les successeurs de Belkatirassou, Salmanassar II, Irib-Bin, Assourdinakhé, Salmanassar III et enfin Assourédilili, renonçant à dominer les Syriens, convoiteront le *pays des Mèdes*. Les conséquences de cette convoitise seront incalculables ; le choc des Mèdes et des Assyriens ébranlera le monde.

Dominateurs des Mèdes, les Assyriens de Belkatirassou, pour la première fois, se trouvèrent en contact avec une civilisation aryenne, avec un *principe de société*, eux dont l'organisation n'avait été jusqu'alors qu'un effarement. La situation ne manque pas de grandeur : L'Égypte disparaît, agonisante, et l'Asiatique, auteur principal de cette œuvre néfaste en Afrique, se tourne vers l'Orient où, en pleine Asie, en Iran central, en Médie, la race aryenne, — indo-européenne, — vient de se constituer. En Égypte, l'invasion corruptrice, asiatique, avait été lente, s'exerçant chez un peuple doux, facile à tromper, que l'on pouvait réduire sûrement avec des jouissances. En Médie c'est une bataille, un choc entre les Asiatiques et les Européens, les premiers honteusement servis par les Touraniens qui les ont appelés, et par les prêtres de Chaldée, les mages, venus en Médie avec leurs ambitions ; les seconds, représentés et soutenus par les rudes Persiens, fils derniers de Zoroastre, défenseurs énergiques et résolus de la grande réforme aryenne. La civilisation assyrienne, asiatique, issue de la catastrophe d'Égypte, est donc en face de la civilisation aryenne, organisée, faite, en Médie.

A Ninive (956-936) Binlikhous II vient de succéder à Assourédilili. La chronologie assyrienne est désormais précise, un magistrat, — ou éponyme, — donnant son nom à l'année. En 936, Téglath-Samdan II succède à son père Binlikhous ; il

règne pendant six années, guerroyant surtout en Arménie, dans les environs des sources du Tigre.

En 930, le 2 juillet, jour marqué par une éclipse partielle de soleil, Assournazirpal monte au trône de Ninive, affirmant son vœu de conquêtes. Il fut en Arménie, dans la Commagène, dans le Pont, en Médie, en Perside un peu, et vers l'Inde, sans que l'on puisse dire toutefois jusqu'où le portèrent, de ce côté, ses armes victorieuses. Il installa solidement sa prépotence *sur toute la rive droite de l'Euphrate*, frappant avec force des révoltés qui avaient parlé trop haut en Assyrie, surtout en Basse-Chaldée, fustigeant avec rudesse Nabobaladan, roi de Babylone, son frère Zabdan et son général Belbaladan qui avaient essayé de soustraire la Babylonie à la domination ninivite. Il franchit ensuite l'Euphrate, bataillant au nord de la Syrie, soumettant les Khétas, traversant la chaîne de l'Amanus, le bassin de l'Oronte, et pénétrant dans le Liban. Le monarque affirme, dans les inscriptions qui exaltent sa force, qu'il fut *le maître du Liban*, qu'il descendit *en personne* dans la Phénicie pour *recevoir le tribut de Tyr, de Sidon, de Byblos et d'Aradus*. Peut-être ne fit-il que passer en Phénicie, évitant la Palestine où les rois de Juda et d'Israël (916) pouvaient, s'ils s'unissaient, l'inquiéter beaucoup, et laissant en paix *le royaume des Araméens de Damas*.

Cruel, féroce, Assournazirpal torturait ses vaincus devant le peuple. *Sur les ruines*, dit-il, *ma figure s'épanouit ; dans l'assombrissement de mon courroux, je trouve ma satisfaction*. Ailleurs, sur les murailles de son palais de Nimroud : *J'ai fait des prisonniers, aux uns j'ai coupé les mains et les pieds, aux autres le nez et les oreilles, à d'autres encore j'ai crevé les yeux ; j'ai élevé un mur auprès de la ville, pour y enfermer les vaincus vivants, et un autre pour y exposer les têtes des morts ; j'ai fait un monceau de têtes ; j'ai déshonoré leurs fils et leurs filles ; j'ai ravagé la ville, je l'ai démolie, je l'ai livrée aux flammes*.

Après chaque récit de victoire, le vainqueur se complaît à énumérer ses atrocités. Il fit construire le grand palais de Kalach, avec son énorme pyramide d'observation, sculpter des bas-reliefs nombreux, coupés sottement d'inscriptions répétées, tailler dans des blocs des taureaux gigantesques, à face humaine, et des lions colossaux, équarrir un monolithe effrayant, seuil du temple d'Adar-Samdan, l'hercule assyrien, pour y faire inscrire l'interminable récit de ses horreurs. Insistant sur sa généalogie royale, il se nomme *Assournazirpal, roi puissant, roi des légions, roi d'Assyrie, fils de Téglath-Samdan... qui était fils de Binlikhous... Il posséda les terres depuis les rives du Tigre jusqu'au Liban ; il soumit à sa puissance les grandes mers et tous les pays depuis le lever jusqu'au coucher du soleil*. Cette inscription, Assournazirpal la fit graver sur la poitrine de sa propre statue. Il mentait. L'énumération des *terres et des mers* que ce monarque terrifiait serait longue assurément, mais son empire réel était restreint.

Le successeur d'Assournazirpal, Salmanassar IV, guerroya plus encore que son père. C'est alors que le *royaume d'Israël* apparaît dans l'histoire comme capable de disputer un jour l'omnipotence au *Royaume d'Assyrie* (905-865). Toute la Chaldée, Babylone en tête, se révolte contre le roi de Ninive, violemment. Salmanassar, effrayé, fortifie Élassar pour garantir sa ville capitale menacée. Le grand palais central de Kalach, avec son obélisque de basalte, qui est son œuvre, dit sa victoire ; on y voit le souverain passer, victorieux, en Arménie, au Pont, en Médie, en Chaldée, en Syrie, *allant plus loin que ses prédécesseurs*. Sa rencontre des Madaï, ou Mèdes (842) est importante, car pour la première fois un prince assyrien voyait de ses yeux l'organisation aryenne.

De la vie assyrienne à cette époque, les ruines de Ninive, bien questionnées, nous ont livré quelques indications. La civilisation ninivite est distincte de la civilisation babylonienne ; le vieil empire chaldéen est tout à fait fini. L'ensemble des œuvres architecturales, ou autres, de Babylone et de Ninive, donne l'impression d'une unité d'aspirations, de formules, permettant de conclure à l'existence d'un *art assyrien* général ; mais là, comme en Égypte, l'uniformité de l'ensemble ne résiste pas à un examen attentif, et c'est très vite que l'artiste et l'archéologue,— l'artiste surtout,— se rendent compte, et radicalement, des différences absolues qui séparent Ninive de Babylone, et Babylone de l'antique empire chaldéen.

Tous les monuments, depuis les palais énormes jusqu'aux talismans gravés, jusqu'aux cylindres illustrés les plus petits, affirment ces différences, par le placement des ornements, le choix des sujets représentés, l'aspect des figures, le *faire* des auteurs. Les sculptures ninivites représentent des personnages trapus, lourds, touranisés, tandis que les artistes du sud, en Babylonie comme en Basse-Chaldée, ne concevront que des images relativement gracieuses, *fluettes*, très longues, simplifiées. Les héros sont différemment costumés : l'Assyrien du nord a des vêtements courts ; l'Assyrien du sud porte une longue robe, frangée, alourdie de volants plissés.

Les compositions de l'art chaldéen conservent longtemps un franc caractère primitif, sans recherche, tandis que l'art babylonien, influencé par les artistes de la Ninivie, nous donne des cylindres aux figurations compliquées, des essais de *tableaux* qui ressemblent aux œuvres chinoises, outrageant les règles de la perspective et toutes les lois de la proportion. Ce sont évidemment des Touraniens qui s'essayaient au métier d'artiste, en imitation des Chaldéens, et qui ne font qu'étaler avec maladresse leur grossièreté native.

Ninive imite Babylone comme Babylone avait imité Our de Chaldée. L'ancienne Ninive, toute tatare, touranienne, ne fut d'abord qu'une *agglomération de tentes et de huttes*, puis, sur un vaste terre-plein, très solidement bâti en couches successives de sables et d'argiles tassés, furent construits, en briques cuites au soleil, des monuments énormes protégeant des *groupes d'habitations*. L'ensemble de cette Ninive antique s'inscrivait dans l'angle que forme le grand Zab venant de l'est, allant au Tigre. Le *monticule* sur lequel fut le groupe nord, c'est Khorsabad ; au sud-ouest, c'est Kouyoundjik et Nebbi-Younous ; au sud, Selamiyah et Nimroud. Ces désignations sont celles des groupes ou *villages* actuels, bâtis sur les ruines de la ville ancienne.

Il est encore impossible de départager, dans ces ruines pourtant découvertes, étudiées et expliquées avec un très grand zèle, ce qui appartient à la Ninive des premiers temps et aux Ninives diverses qui, successivement, furent renversées et rebâties. La Ninive dont parle Diodore avait la forme d'un *quadrilatère oblong* de 27 kilomètres de longueur sur 16 kilomètres de largeur. La mesure est exacte, puisque d'une extrémité à l'autre des ruines visibles, de Nimroud à Kouyoundjik, il y a bien 27 kilomètres, et que les *palais* proprement dits s'élevaient à ces extrémités. Il ne semble pas que Ninive ait jamais été une cité véritable, avec ses voies, ses rues, ses places, ses maisons ; ce fut plutôt, au moins à l'origine, comme une sorte de campement où chacun s'installait à son gré, faisant un jardin autour de sa demeure et se réservant autour du jardin un champ de culture. Des murailles épaisses, flanquées de tours, défendaient le caravansérail touranien.

Les monuments de Ninive, identiques à ceux de Babylone, sont également faits de briques crues. Le procédé d'imitation, s'étendant jusqu'au choix des matériaux, accuse l'indolence asiatique, incurable, des Ninivites. Ils eussent pu, en effet, imaginer une architecture originale, indépendante de l'architecture babylonienne et chaldéenne, puisque le voisinage de l'Arménie mettait à leur portée des pierres et des bois, et que sur leur propre territoire des carrières pouvaient être facilement exploitées. — La pyramide de Nimroud a son mur de fondation en pierre. — Mais Ninive fit comme Babylone, et comme Our ; elle se contenta de pétrir, de mouler et de faire sécher au soleil, en forme de briques, les boues que le Tigre et le Zab lui apportaient. Les lions gigantesques du palais de Nimroud, sculptés, gardant les entrées principales, et qui ne sont que des *jambages de portes*, roides, de trois, quatre et cinq mètres de hauteur, ne modifient pas la plate donnée de l'architecture assyrienne.

Babylone, plus asiatique, quoique infestée de Touraniens, a cependant mieux que Ninive le caractère d'une capitale. Bien placée, l'Euphrate la traversant, menacée au nord par les Ninivites, au sud par les Chaldéens qu'elle a supplantés, à l'est par les Susiens, à l'ouest par les Nomades, Babylone dut se grouper, se concentrer en un point défendable, fortifié. La situation centrale de la cité, entre la mer Persique et la Mésopotamie, en faisait un lieu de passage, une station de trafic, ce qui l'enrichissait. Toutefois, ses œuvres architecturales ne s'écartent pas de *l'entassement de maçonneries* qui est la formule ninivite ; les enceintes, les tours, les temples, les pyramides, les palais, *masses de briques* toujours, ne laisseront, en s'effondrant, ni colonnes, ni chapiteaux, ni statues, ni ornements. Le temple de Bélus, ou Baal, — tour de Bélus, tour de Babel, — à Birs-Nimroud, est l'œuvre maîtresse de la première Babylone.

Il est écrit que la Babylone antique mesurait 22 kilomètres de longueur ; qu'un pont jeté sur l'Euphrate réunissait les deux *tronçons de la cité*, bien défendue par une touraille et un fossé, *avec ses rues droites au nombre de cinquante, et de quinze mille pas de longueur* ; qu'une voie circulaire, enceignant la ville, avait *soixante mètres de largeur*. Ces données résultant des descriptions contradictoires d'Hérodote, de Pline l'Ancien, de Philostrate, quant aux dimensions, de Strabon, de Ctésias, de Klitarque, de Quinte-Curce et de Philon, quant à la superficie occupée, s'adaptent difficilement à la Babylone d'un moment historique précis. Les œuvres bâties, de mieux en mieux traduites, permettront d'éclaircir ce problème. La tour de Babel, avec son enceinte carrée et ses *portes d'airain*, a déjà fourni de précieuses indications.

Babylone et Ninive, se disputant la prépondérance en Assyrie, n'étaient en vérité que des *campes* où se groupaient, pour y vivre en attendant la bataille, et pour y jouir de leur butin après la victoire, des hordes guerrières, remuantes. Autour de ce groupe central s'entassaient des populations venues de toute part, appartenant à des races diverses, échangeant leurs croyances et leurs goûts, mais vite étouffées dans la masse, écrasées sous la lourdeur touranienne.

Le souverain, qu'il règne à Babylone ou à Ninive, n'est jamais qu'un meneur de hordes, chef de bandes, soldat victorieux. Aucune idée de nation, encore moins de patrie ne se manifeste. L'Assyrie est un *empire* dont la ville capitale peut se déplacer, une *fiction* que le roi représente seul, et maintient. Cet empire ne se délimite pas sur le sol, il n'a pas de frontières réelles, définies ; il comprend un certain nombre de territoires et, en outre, un certain nombre *d'hommes* indépendamment du territoire que ces hommes occupent. C'est ainsi qu'Assournazirpal se dit en même temps, *roi des légions et roi d'Assyrie*.

Ce *personnalisme* se voit partout. Les palais des monarques ne sont que des forteresses, conçues non pas seulement en vue de *l'ennemi étranger*, mais en crainte des séditions populaires, des guerres civiles. Les sculptures *individualisent* les souverains, ne s'occupent que d'eux, exclusivement ; les figurations qui ornent les parois des monuments royaux sont brutalement coupées de récits égoïstes ; les trophées disent *les annales du roi* racontant lui-même ses prouesses, et les bas-reliefs, comme des poèmes épiques, célèbrent la gloire du triomphateur. Des *figures sacrées* sont au commencement de la théorie, sorte *d'avant-propos traditionnel*, puis des épisodes se succédant captivent l'attention du spectateur. C'est de l'histoire, en somme, dite, sculptée, gravée par un contemporain, pour l'unique gloire du monarque régnant.

Ainsi que les pharaons l'avaient fait en Égypte, les rois d'Assyrie voulaient immortaliser leurs exploits ; mais en Égypte, patiemment, les sculpteurs avaient ouvragé des monuments indestructibles, tandis qu'à Ninive les *annales immortelles* ne furent que plaquées sur des murailles de boue. Comme sur les parois des temples de Thèbes, on vit sur les parois des palais de Ninive, de *longues files de prisonniers et de tributaires* menées vers le roi victorieux, tantôt assis, tantôt debout, se voulant majestueux, n'étant que placide devant ces flatteries très froidement exécutées.

Dans les salles plus petites, hors de la pompe souveraine, le sculpteur, plus libre sans doute, accuse mieux sa valeur ; il y a vraiment de la verve dans la figuration des sièges, des escalades, des combats : les archers et les frondeurs y paraissent infatigables et acharnés ; les morts s'y entassent sous des pluies de pierres et de flèches, et les oiseaux de proie viennent en nombre, affamés, se repaître des chairs pantelantes. Le roi, qu'une divinité protège, ailée, planante, préside aux travaux belliqueux, bravant les quartiers de roches que lancent les assaillis, les jets de torches enflammées, de liquides brûlants, de chaînes à grappins. L'ardeur des assiégeants est bien exprimée, mais l'effort de l'artiste est trop visible. Les machines de guerre battant les murs sont mal agencées, invraisemblables, mal vues, par conséquent mal reproduites ; ces *mineurs* qui attaquent les murailles travaillent gauchement ; les supplications des vaincus demandant à vivre au prix de l'esclavage qui les attend, et qu'un autre tableau va exprimer, ont de faux gestes. Tout cela est excessif, outré, conçu bêtement, ou pour mieux dire sottement imité, car c'est de l'Égypte que le sculpteur a reçu ses modèles.

La ligne égyptienne si pure, si simple, est devenue raide en Assyrie, sèche, inexacte surtout. La naïveté sublime des sculpteurs de Thèbes ou d'Abydos n'est plus à Ninive qu'une outrecuidance. L'esprit assyrien ne pouvait pas plus concevoir la forme sculpturale vraie, que se restreindre à l'exaltation loyale du roi triomphant. Les premiers pharaons guerriers se firent représenter foulant aux pieds leurs ennemis, ou les tenant par la chevelure, ou les frappant de leurs glaives ; les pharaons des époques de décadence, devenus violents, ordonnèrent des massacres et les firent constater sur la pierre par des accumulations de débris humains ; — la cruauté de l'Assyrien l'incite dès le commencement à terrifier ceux dont il sollicite les hommages, et les parois des premiers palais sont horribles à voir. Les prisonniers inutiles, ceux qui ne pourront être employés, sous le regard du monarque *tenant son bâton levé*, à la construction des villes royales, servent à apaiser la colère du souverain, à repaître sa vengeance. Devant le maître satisfait, un scribe inscrit, froidement, la quantité de ceux que les bourreaux vont décapiter, mettre en croix, empaler, scier, écorcher vifs.

Assournazirpal fait amener un vaincu tenu par un anneau soudant ses lèvres, comme un animal, et de sa main il lui crève les yeux.

Le roi chasse, comme il se bat, cruellement, la gazelle, l'hémione, le cerf et le lion. Son repos, après le carnage des hommes ou des bêtes, il le prend dans son harem, mangeant, buvant, aimant devant ses esclaves, jeunes, chantant en s'accompagnant du kinnor qui est la harpe d'Asie, criarde, toute courte.

CHAPITRE VIII

DE 2000 à 800 Av. J.-C. - La Syrie et les Syriens. - Damas et Alep. - La Syrie géologique. - Le Liban. - Flore et Faune. - Routes, rivières et lacs. - Mer Morte. - Côtes. - Ethnographie. - Divinités localisées. - Druzes et Ansariehs. - Le Désert de Syrie. - Caravanes. - Trafics. - Les Araméens. - Influence chaldéenne. - La déesse Atagardis. - L'empire d'Israël.

IL y avait en Asie, à ce moment, comme un partage de territoires. L'Assyrien avait *droit* à la Mésopotamie et à la Chaldée ; l'Arménien occupait ses montagnes ; le Mède détenait l'Iran central ; à l'Arabe appartenait sa péninsule, comme le Nil aux Égyptiens ; l'Asie Mineure enfin devenait un monde particulier. On voit de franches divisions ethniques dans les *aires* géographiques exactement délimitées. Hors de certaines frontières nationales, tel *chef de nation* ne peut plus être désormais, s'il guerroye, qu'un conquérant ; s'il triomphe, qu'un suzerain. La Syrie seule, qui n'a plus la crainte de l'Égypte, que les Assyriens ne tourmentent pas, demeure indécise.

La Syrie géographique tient dans un triangle pointant au nord, dont le mont Amanus, le Liban occidental et le Jourdain sont le côté nord-ouest, l'Euphrate le côté nord-est, et dont la base, essentiellement vague, s'estompant, va se perdre dans le grand désert d'Arabie. On peut indifféremment placer en Syrie ou hors de Syrie, le Haut-Euphrate, le Liban, et dans une certaine mesure la vallée du Jourdain. Les Assyriens et les Perses mettaient en Syrie la Commagène, la Cyrrestique, la Piérie, la Palmyrène, l'Apamène, la Phénicie et la Judée. Les Romains acceptèrent cette *grande Syrie*. Il y eut même une Syrie n'ayant pour limite, à l'ouest, que la mer Méditerranée.

En réalité, la Syrie fut constamment diminuée ou agrandie, non pas à la volonté des Syriens, mais au caprice des maîtres temporaires du territoire. Les contrastes de toutes sortes qui s'y heurtent expliquent l'impossibilité d'en concevoir l'unité géographique, la difficulté d'y constituer un royaume, d'y maintenir même, compacte, un faisceau de peuples confédérés. Des divisions nombreuses, soudaines, nouvelles, imprévues, y troublent continuellement les départs que l'on y voudrait faire. Deux divisions principales s'imposent cependant : La *Syrie supérieure* ou Syrie du nord, allant au sud jusqu'à Palmyre, et la *Syrie creuse*, ou Cœlésyrie, entre les deux Libans.

Autant que la Syrie, le Syrien échappe à toute classification précise. Des silex trouvés dans le Liban ont prouvé l'existence préhistorique de troglodytes, près de l'ancien Lycus, vivant de leurs chasses. Le désert au centre duquel gisent les ruines de Palmyre fut autrefois un territoire bien cultivé, très peuplé, avec des villes importantes. L'histoire a conservé le souvenir de la *riche Antioche*, de la *voluptueuse Homs*, de la *puissante Ramlah*.

Voici Damas, que protègent les dernières collines du Djebel-Chaïk, en demi-cercle, abritant la ville des bisés froides venant du nord, et des souffles ardents venant du sud. La *ville glorieuse*, la *cité des délices* de Jérémie, est la dernière oasis des longues solitudes qui vont jusqu'à la Mésopotamie à l'est, jusqu'à l'Arabie profonde au sud. Alep, plus au nord, que l'oasis de Damas défend contre l'invasion des sables, dans une plaine onduleuse, toute rougeâtre, bien arrosée, jouit encore de ses coteaux riants, de ses jardins frais, de ses vergers fructueux.

Damas et Alep sont les deux dernières villes réellement syriennes. Les montagnes qui se dressent à leur ouest sont comme une autre Syrie, tourmentée, tantôt ouverte au nord, et glaciale, tantôt ouverte au sud, et brûlante, suivant le caprice des vallons, l'étendue des coteaux, le jeu des rivières, la brutalité des pics et des abaissements. *La Provence, l'Écosse et la Sicile*, a-t-on pu dire, *s'y trouvent à dix lieues de distance*. C'est exact.

Géologiquement, la Syrie est une montagne qui descend au sud perpendiculairement au mont Taurus, dont le versant occidental aboutit vite à la mer Méditerranée et dont le versant oriental, beaucoup moins rapide, s'abaissant peu à peu, par degrés, s'arrête à mi-chemin, s'ondulant ensuite en plateaux jusqu'à l'Euphrate. Une large vallée coupe la montagne syrienne en deux parties parallèles à la Méditerranée.

L'ossature de cette masse est faite d'un calcaire terne, qui apparaît comme une lèpre lorsque, une croûte d'humus se détachant, le *dessous* est mis à nu. Des grès, des basaltes, des schistes et des blocs de sel gemme se montrent çà et là. Peu ou pas de marbre, de porphyre, d'or, d'argent. Le Kesrouan a du fer. Aux environs d'Alep, on a trouvé du cuivre.

Le mont Liban est la montagne syrienne par excellence. Refuge et forteresse, c'est en lui que se conserveront les vestiges du passé ; il donne, en résumé, l'image exacte de la Syrie aux œuvres diverses. Couronné par le Sannin aux neiges persistantes, le Liban se dresse devant la mer, ayant *à ses pieds* le coton, le sésame, la canne à sucre, le tabac, le palmier, l'aloès, l'oranger, l'olivier, le mûrier et le pin ; donnant, plus haut, la vigne, le figuier, le chêne, le platane, et plus haut encore le cyprès, le sycomore, le cèdre et le sapin.

La flore libanaise, si riche, se retrouve sur toute la Syrie conservée ; car la diversité des climats s'y manifeste avec une brutalité identique. Le même jour, par un prompt déplacement, le Syrien peut rencontrer l'hiver, l'été, l'automne et le printemps. Les oliviers à l'huile fameuse, les aloès aux baumes recherchés, les mûriers si verts où les chenilles tissent leur soie, les vignes donnant le *vin d'or*, les pistachiers d'Alep, les pommiers, les poiriers, les pruniers, les cerisiers, les pêchers et les abricotiers de Saïda, étonnants, dont Volney cite vingt espèces, fructifient magnifiquement dans ce même pays ou s'étaient les nopals couverts de cochenilles et les indigos vigoureux. Les myrtes et les lauriers-roses, les lis blancs, les narcisses d'une suprême élégance, les anémones qui sont comme des étoiles tombées, les roses admirables, les jacinthes et les jonquilles, et les tulipes, et les gazons veloutés que piquent des fleurs rouges, innombrables, alternent, le long des coteaux, dans les vallées, sur les plages, avec les champs d'orge ou de froment.

Cette fertilité ne saurait s'expliquer par l'arrosage des rivières, car elles y sont rapides, peu abondantes, désireuses de s'aller perdre dans la grande mer par le plus court chemin. Ce sont les pluies qui, en hiver, pendant trois mois, tombent avec une lente et exacte continuité, et les rosées nocturnes en été, qui font de la Syrie un miracle perpétuel de végétation. La plaine du Hauran, dont la fécondité était devenue proverbiale, pourrait nourrir six millions d'âmes avec une étendue de quatre-vingts lieues. Les pâturages de Famieh, au nord de Hama, étaient encore cités au temps de Strabon. A Hama, dans un même verger, pourvu qu'une exposition raisonnée s'y prête, croissent, fructifient, l'oranger d'Asie et le dattier d'Afrique, à côté du poirier de Touraine et du pommier de Normandie. Les plantes grasses, frileuses, les violettes et les primevères y vivent proches des

cactus épineux. Des saules ombragent les bords de l'Oronte, ayant en face d'eux, sur le coteau, des bananiers.

Alerte, infatigable, toujours courant, le chacal caractérise les bêtes syriennes. Peu de carnassiers ; des loups, des ours et des hyènes, quelquefois des panthères, mais rarement. Le porc sauvage hante les bas-fonds. Le mulet et l'âne syriens sont des chefs-d'œuvre ; la solidité et la ténacité du premier, comme la beauté et le courage du second, ne sont nulle part égalés. Le cheval syrien est timide. Les laines que les Phéniciens de Tyr et de Sidon teignaient de pourpre, provenaient des magnifiques moutons de la Syrie.

Toute cette abondance, ces céréales, ces fruits et ces toisons n'enrichissent pas le Syrien, parce qu'il transporte difficilement ses produits. Pas un cours d'eau qui soit une voie praticable, pas une route qui ne franchisse, péniblement, des masses rocheuses très tourmentées. L'Oronte, ce fleuve principal, fuit avec une telle rapidité, que les Arabes le nomment *rebelle*, — *el Ari*, — et que ses eaux, claires et légères à la source, vite blanchies aux calcaires du mont Akkar, n'ont pas le temps de s'embrunir des terres rouges d'Alep, que l'Oronte traverse. Le Kasmieh, dont les eaux abreuvent les orges et les froments de la Bekaa, arrosant des forêts de mûriers, n'arrivent à la mer, près de Tyr, que par un étalement sur un terrain couvert de lauriers-roses. Le Jourdain enfin, qui pourrait être une issue, ne va qu'au lac Asphaltite, qui est une mer fermée.

Une mer intérieure, la *mer Morte*, inutilisable ; six lacs, — à Antioche, à Alep, à Famieh, à Damas, à Houleh, à Tibériade ; — deux fleuves, l'Oronte et le Jourdain, ne menant à rien, une vingtaine de rivières qui ne sont en réalité que des torrents, tel est le régime des eaux syriennes. La côte, très découpée, difficile, avec quatre baies et six caps, toute ouverte aux vents d'ouest, terribles, avec des fonds rocheux, est plutôt une défense qu'un attrait.

Les seules routes qu'eut la Syrie furent pendant longtemps celles que tracèrent, en y passant, les armées d'invasion allant et venant d'Égypte ou d'Assyrie. L'audace de ces *marches militaires* a laissé sur les rochers de Nahr-et-Kelb, au nord de Beyrouth, le Lycus antique, des témoignages gravés, imposants. Des hiéroglyphes et des cunéiformes y disent la gloire insolente des Ramsès, des Téglat-Phalassar, des Assournazirpal, des Assarahaddon et des Sennachérib.

Plutôt traversée que conquise par des *troupes* et des *bandes* armées, non seulement à l'époque où les deux grands empires de l'Euphrate et du Nil se disputaient l'avenir, mais encore lorsque les querelles des Israélites avec les *royaumes* de la Syrie centrale éclatèrent, et plus tard encore, et toujours, la Syrie libanaise, passage inévitable, devint un refuge où les mécontents et les craintifs, les révoltés pris de peur et les guerriers frappés de lassitude se choisirent un lieu de retraite ignoré.

C'est ainsi que l'ethnographie syrienne s'est compliquée. Aryas et Anaryas, Touraniens et Iraniens, Égyptiens et Assyriens, Hébreux, Mèdes et Perses, Grecs et Latins, Francs et Arabes, Ottomans, Turkomans et Bédouins, musulmans, chrétiens et catholiques, toutes les races, toutes les religions, toutes les sectes sont représentées en Syrie, dans le Liban surtout, tantôt mélangées, tantôt séparées, mais ayant suffisamment conservé, chacune, dans le type ou dans les mœurs, des originalités traditionnelles et caractéristiques.

L'idée syrienne par excellence, c'est le morcellement du territoire, à l'infini, chaque *parcelle* ayant sa tribu, son prince, son dieu. Le dieu d'un district a un *droit* qu'il exerce, mais qu'il ne tient pas à exercer, semble-t-il, hors de chez lui.

Tous les cultes, toutes les religions se croiseront en Syrie, comme s'y sont croisés tous les types, les uns tout à fait absorbés dans un type voisin, les autres encore distinctement reconnaissables. Ce sont les Druzes par exemple, qui pourraient fort bien être des Déruséens, c'est-à-dire une des dix tribus qui formaient la *confédération nomade* des Perses avant Cyrus, appartenant à la *classe des cultivateurs* ; les Ansariehs, robustes, blonds, *à tournure tout européenne*, batailleurs et non barbares, exempts de fanatisme, économes, presque Aryens, très éloignés dans tous les cas de l'Asiatique rusé et corrompu que représente bien *l'homme de Damas* dont la perfidie est devenue proverbiale : Chami, Choumi.

Le passage incessant des hordes guerrières ne fut pas la seule cause de la confusion ethnographique qui se produisit en Syrie ; le passage des caravanes y contribua pour une large part. Le désert syrien, ayant au nord-est l'Euphrate, navigable, menant au golfe Persique, et par le golfe Persique à l'Inde ; au sud, la péninsule Arabique, dont les ports sur la mer Rouge étaient depuis longtemps de grands entrepôts trafiquants ; à l'ouest, toute la Phénicie commerçante, — le désert syrien, plat, devait être nécessairement traversé par les caravanes transportant les choses échangées entre l'est, le nord, l'ouest et le sud de ce qui constituait alors le monde vivant, civilisé.

Les Araméens étaient les principaux exploiters de cette traversée du désert syrien, route unique. Ce sont les Ariméens d'Homère, d'Hésiode, de Strabon et d'Eusèbe. La Bible hébraïque dit qu'Aram était fils de Sem. Le livre des juges place Kousan, *le grand tyran*, roi *du pays d'Aram*, en Mésopotamie, *entre les deux fleuves*. Cette origine veut une constitution pastorale, patriarcale ; or les Araméens se signalent dès leurs origines comme agriculteurs et commerçants. Ce sont les Rotennou des inscriptions égyptiennes, véritables Syriens par conséquent, acceptant la suzeraineté des dominateurs, mais avec des vellétés inassouvies d'indépendance et des incapacités notoires d'exécution. La facilité de la vie au nord de la Syrie, alors très cultivée, explique la mollesse prétentieuse des Araméens. C'est des Araméens que Thoutmès III ramène captifs, *liés par leurs chevelures*.

L'état Syro-Araméen n'est à l'origine qu'une confédération de *tribus*, de *villes* ensuite, de *petits royaumes* enfin, prenant le nom de la ville que le prince occupe, — Soba (Zobah, Tsobâ), Hamath (Hémath, Émèse), Arpad, Maacha, Gueschour (Gessur, Gessen), Beth-Rehob, Dameschek (Damas). Chaque groupe araméen, au commencement, avait son chef, son *roi — melek*, — titre de noblesse, marque de supériorité plutôt que de commandement. Lorsque Saül et David sortiront de la Palestine, les Araméens vaincus deviendront les tributaires d'Israël. Les groupes se seront accrus, quelques chefs se seront élevés au-dessus des autres, et la confédération des Rotennou sera dominée, tantôt par le prince de Kadesh, tantôt par le prince des Khétas. Le prince des Khétas finira par donner le nom de son groupe à la confédération elle-même, et l'on cessera de redouter les Rotennou pour craindre les Khétas, les Hittites, les Héthéens.

Cette modification a cependant une importance, car elle se justifie historiquement. Les Rotennou que le pharaon Thoutmès Ier avait combattus, étaient une coalition des Araméens du nord de la Syrie et des Assyriens ninivites. Dans cette confédération, la tribu des Khétas se fit remarquer par sa bravoure, et lorsque Thoutmès III vint battre à son tour la coalition refaite, les Khétas se trouvaient à la tête des hordes armées. Karkémish, sur l'Euphrate, était la principale ville des Khétas.

Le contact des Araméens de l'origine et des Touraniens de la Mésopotamie mélangés de Chaldéens, avait imprimé au groupe purement syrien, des mœurs, des usages, une religion et des dieux asiatiques, bien que dans l'ensemble des Araméens de cette époque il y eût des représentants d'une race réfractaire aux abominations de l'Asie. Les Araméens-Rotennou, au début, vénèrent plutôt qu'ils n'adorent les *forces de la nature*, mais cette vénération se formule bientôt, et les divinités assyriennes, — Baal, le soleil, — Baal-Gad, la lune, — ils les adoptent, ayant toutefois une divinité à eux, Atergatis ou Dercéto, venue du ciel sous la forme d'un œuf *couvé par une colombe*.

La déesse Atergatis, couronnée de tours, porte au front tous les rayonnements de l'astre roi ; sa face est voilée ; elle tient d'une main le sceptre dominateur, de l'autre une quenouille munie de son lin, et elle est revêtue d'une étoffe qu'alourdissent des pierreries. L'idée est confuse, la manifestation est entourée de fantaisies. Dans cette conception, l'incohérence touranienne s'allie étrangement à la logique aryenne, au faste persan, au symbolisme égyptien, à la puérilité hindoue ; le culte d'Atergatis, lui, est tout à fait chaldéen, absolument asiatique. Les prêtres de la déesse dansent *au son des flûtes et des tambours*, se flagellant, se mutilant, se livrant à tous les transports d'une débauche sanctifiée, incompréhensible, *célébrant les mystères*, prostituant leurs femmes, sacrifiant leurs fils. Nous les retrouverons tout le long de l'histoire, ces monstres venus de Chaldée.

Les Khétas, ou Hittites, avaient une civilisation lorsque Thoutmès III vint les humilier. L'auteur de la Bible hébraïque cite leur première capitale, Débir, à l'ouest de l'Hébron, et qu'il appelle *la ville des livres*. Si Débir fut leur ville centrale primitive, Kadesh, la *ville sainte*, sur l'Oronte, et Karkémish sur l'Euphrate, devinrent leurs villes préférées, rivales un peu. Le groupement de peuples qui menaça Ramsès II (1400), qui comprenait les tribus *de la Mésopotamie*, du sud de l'Arménie et de l'Asie-Mineure, était mené par le prince des Khétas. En 1130 ces Khétas sont encore puissants en Syrie, *de l'Euphrate au Liban*, ayant soumis les tribus araméennes ; le *roi des Karkémish* avait alors de grands vassaux. Assournazirpal (883-858) et Salmanassar II (858-823) vinrent abattre l'orgueil des Khétas, *exigeant des hommes de Karkémish un énorme tribut d'or, de bronze, de plomb, et de pierres précieuses*.

Les monuments de l'antique Karkémish dénoncent l'influence néfaste, sur la civilisation des Khétas, de l'omnipotence sacerdotale de la Chaldée. La lutte morale entre l'Assyrie et la Syrie, entre Ninive et Karkémish eut, comme la lutte guerrière, des alternatives de succès et de revers. C'est lorsque le roi d'Assyrie Assourabamar, successeur de Samsi-Bin, qui avait provoqué les Khétas, fut battu par eux et perdit ainsi, en un jour, l'héritage impérial de Téglat-Phalassar I^{er} à l'ouest de l'Euphrate (1080-1070), que les Hébreux tranquilisés conçurent l'empire d'Israël.

CHAPITRE IX

La Bible. — L'histoire du peuple d'Israël. — La géographie biblique. - Moïse. - Divisions historiques. - Le Pentateuque : Genèse, Exode, Lévitique, Nombres, Deutéronome. - Josué.- Les Juges. - Cantique de Déborah. - Ruth. - Samuel. - Les Rois. - Chroniques. - Esdras et Néhémie. - Esther. - Judith. - Job. - Les Psaumes. - Les Proverbes. - L'Ecclésiaste. - Le Cantique des cantiques. - La Sapience. - Tobie. - Jonas. - Suzanne. - Bel. - Les pages de Darius. - Baruch. - Les prophètes ou nabis.

UN groupe d'Asiatiques, — les Ibris, ou Hébreux, — originaires de la Basse-Chaldée, améliorés par un long séjour en Égypte, va prendre en Syrie, entre le Jourdain et la mer, une importance que les Rotennou et les Khétas n'y avaient jamais obtenue. L'histoire de ce peuple est racontée dans une collection d'ouvrages ayant entre eux, comme lien, le seul titre du recueil : *la Bible*, c'est-à-dire *le Livre* par excellence.

La reconstitution de l'histoire vraie des Hébreux, au moyen de la Bible hébraïque, fut une entreprise très laborieuse parce que la race à laquelle appartenaient les principaux auteurs du livre sacré, se distingue par son incapacité presque totale à concevoir l'idée d'une *science historique*, et qu'après Jésus, le christianisme ayant adopté la bible des Juifs comme base du système religieux nouveau, il y eut aussitôt, et jusqu'à nos époques, une sorte de respect craintif, parfois ordonné, interdisant toute critique.

Le premier écrivain, le premier historiographe hébreu fut le *mazkir*, ou *moniteur*, chargé par le roi David de *rédigier les événements mémorables de chaque règne*. C'était un fonctionnaire, une sorte de scribe à l'esprit exalté, à la vue courte, tour à tour véhément et flagorneur. Le décousu du récit, l'in vraisemblance des épisodes intercalés, surtout l'évidente préoccupation de l'utilisation *actuelle* des faits racontés, nuisent à l'œuvre, la décolorent, quelque effort que fasse l'auteur pour donner à son style la fermeté qui manque à sa conviction. La poésie, admirable, y étouffe l'histoire ; et cette poésie elle-même, visant à l'utile, toute à son but, fragmentaire, n'a laissé ni une épopée ni une tragédie.

Richard Simon, le *fondateur de la critique biblique* au dix-septième siècle, donnant la première formule, voulut que l'on séparât, dans les cinq livres attribués à Moïse, ou Pentateuque, ce qui constituait la Loi, de tous les récits historiques qu'il considérait comme des parties récentes du recueil. Cette formule était audacieuse, car depuis Paul, la théologie chrétienne ayant donné aux textes bibliques une valeur appropriée aux besoins des églises, le *monument hébraïque* était devenu sacré.

En tant qu'œuvre historique, la Bible ne résiste pas à une simple lecture ; les incohérences, les contradictions, les impossibilités, accumulées comme à plaisir, s'y étalent à chaque page ; les affirmations s'y succèdent, souvent en un langage merveilleux, mais généralement avec une déplaisante effronterie. En acceptant sans contrôle les dires des écrivains hébreux, tout ce qu'il y a d'imaginé dans le grand œuvre écrit des Juifs a nui considérablement au vrai qui y est contenu.

La puérité de la géographie biblique aurait dû cependant, et de très bonne heure, frapper les esprits. Depuis la description topographique de l'Éden, bien orientale, mystique, jusqu'à la désignation du *point* où se trouve Jérusalem, ce

nombril de la terre suivant Ezéchiel, tout y accuse un absolu dédain de la science des lieux. L'appréciation du *temps*, ou chronologie, indécise, flottante, échappe à l'analyse.

Le premier livre, — la Genèse, — qui dit *le commencement du monde*, n'est qu'un emprunt aux ingénieuses théories de la Chaldée, et les *généalogies de patriarches* qui y sont gravement détaillées, manquent totalement de précision, sont incomplètes. L'importance des ascendants chez les Hébreux, comme chez les Arabes, a fait écarter tous les personnages non marquants et augmenter la durée des ancêtres dont la tradition a conservé les noms glorieux. Les Israélites ne comptaient d'ailleurs que par *générations*, et la base de ce calcul, exagérée, — quarante ans en moyenne, — est un élément de continuelles erreurs d'appréciation. C'est ainsi que le texte grec et le texte samaritain de la Bible ne concordent pas avec le texte hébreu, quant aux dates principales.

A défaut de monuments, la Bible fut presque l'unique instrument d'étude dont disposèrent les historiographes. Le commencement du recueil se divisait bien en cinq parties : la Genèse, ou *livre des origines*, l'Exode ou *livre de l'émigration*, le Lévitique ou *livre des prêtres et du culte*, les Nombres ou *livre des recensements* et enfin le Deutéronome ou *livre de la seconde loi*. Les autres livres du recueil se placent avec moins de certitude.

Aucun auteur biblique n'ayant signé son œuvre personnelle, une grande difficulté en est résultée pour le classement général. Les rabbins, reculant devant la gravité de cette classification, ont désigné les *livres* divers par l'un des premiers mots de chacun d'eux. En appliquant aux autres livres, comme aux cinq premiers, une méthode d'*ordre probable*, on a mis en tête, avec raison, les Héros, puis les Prophètes, ensuite les Prêtres, enfin les Légistes. Cet *ordre* est conforme à la suite historique de la vie d'Israël ; mais il ne saurait être absolu, un prophète comme Isaïe notamment, quoique postérieur à la période des prêtres, pouvant être considéré comme un héros. En réalité la Bible n'est pas un livre d'histoire, mais elle contient des éléments historiques très précieux, en grand nombre, qu'il faut dégager et placer à leur date. Il est douteux, par exemple, que Moïse sût écrire, alphabétiquement au moins, et il est certain que les Hébreux de la vallée de Gessen emmenés en exode par Moïse ne savaient pas lire, eux, et que par conséquent le *code en cinq volumes* qui est attribué au législateur des juifs ne fut *écrit* que beaucoup plus tard ; mais on doit retrouver dans ce code, formulé longtemps après la mort de Moïse, des idées, des prescriptions vraiment mosaïques, bien conservées.

L'histoire peut maintenant fixer, avec une suffisante exactitude, le *cycle de l'évolution israélite*. En l'an 1300 avant Jésus-Christ, le peuple d'Israël campé en Égypte, sur la terre de Gessen, a pour la première fois la conscience de son être ; en 450 le judaïsme est accompli. Avant 1300 c'est la période vague, fabuleuse, mythique ; de 1300 à 450 c'est la période héroïque, militante, ambitieuse ; en 450 l'expérience est terminée, la preuve est faite de l'impossibilité d'un empire juif.

La période mythique, exposée dans la Genèse, est toute chaldéenne ; c'est avec les fragments de Bérose que l'on parvient à y placer quelques dates. Dans la période héroïque, deux faits précis, indiscutables, donnent un excellent point de départ : c'est l'avènement du fils de Salomon et le schisme des dix tribus d'Israël, qui eurent lieu en l'an 975 avant notre ère, soit 387 ans avant la destruction du premier temple et la fin de la monarchie israélite (588).

Les principales divisions de l'histoire primitive d'Israël sont : les Origines, depuis l'arrivée d'Abraham en Chanaan jusqu'à la mort de Moïse ; la *République*, de Moïse à Samuel ; les *Rois*, de Saül à Sédécias. Les grandes périodes de l'histoire militante sont : la *première*, qui aboutit à la formation de la monarchie de David ; la *seconde*, qui se termine avec la ruine de Jérusalem ; la *troisième*, qui vit les Juifs asservis, englobés dans l'empire asiatique ; la *quatrième*, qui s'inaugure au *mouvement insurrectionnel* dont l'indépendance de Jérusalem résulta et qui aboutit à la destruction définitive du royaume des Israélites.

Les livres qui forment la Bible actuelle n'étaient probablement pas les seuls qu'eussent les juifs. Un certain nombre d'ouvrages, délaissés, détruits peut-être, devaient compléter le Code et les Annales hébraïques, réunis en un *corps* après la captivité, c'est-à-dire au moment de l'essai vraiment politique, et très beau, de la constitution positive d'un royaume juif. Innombrables sont les travaux au moyen desquels on a essayé de mettre en lumière les parties réellement anciennes de la Bible et d'assigner à chaque livre, avec sa date d'origine, celle de sa dernière rédaction.

L'unité de la langue biblique ne prouve pas un rédacteur unique, mais elle accuse un moment de révision générale, de coordination, de corrections. Le Pentateuque, collection des cinq livres dits mosaïques, et qui est la *charte du judaïsme*, résume, mais ne peut pas édicter *les idées religieuses, les principes de droit civil, les institutions du culte et les traditions nationales* d'une époque antérieure, de dix générations au moins, à l'époque de sa promulgation (600-500). Mais dans l'*ensemble* de lois, de doctrines, de récits qui forment le Pentateuque, se trouvent certainement des parties pieusement reproduites parmi lesquelles une saine critique doit reconnaître l'œuvre personnelle des grands Hébreux, depuis Moïse et Josué, Samuel et Saül, David et Salomon, Joël, Amos et le premier Isaïe, jusqu'à Jérémie, Ezéchiel, le deuxième Isaïe et Aggée.

L'absurdité naïve et la franche ignorance qui caractérisent certaines pages du Pentateuque marquent leur ancienneté. Promulgué au sixième siècle avant notre ère, le Pentateuque ne sait pas l'existence des Perses, et il parle cependant de Ninive comme d'une capitale centrale, de Babylone comme d'une ville subordonnée ; or le code inséré dans les livres mosaïques ne peut avoir été rédigé qu'à Babylone. La civilisation que le *code d'Israël* règlemente est sans aucun rapport avec la civilisation des Hébreux au moment de leur sortie d'Égypte, alors qu'ils campaient dans le désert ; il ne s'appliquerait même pas, *ce code*, à la vie des premiers occupants de Jérusalem.

Œuvre de temps et d'idées diverses, le Pentateuque, véritable code de l'avenir, voulu par ceux qui rêvaient et préparaient à Babylone la constitution de *l'empire israélite* et sa *domination universelle*, est une collection de fragments appartenant à toutes les époques, de l'an 2000 à l'an 600, c'est-à-dire depuis la sortie d'Abraham de Chaldée, jusqu'au jour de la *formation* de la Bible et de sa promulgation.

La divinité du Pentateuque elle-même accuse plusieurs tendances. Le dieu des premiers juifs, le dieu des Hébreux, c'est Élohim ; le dieu des Juifs organisés, des Juifs de Jérusalem, c'est Jéhovah. La différence des deux *esprits* est tellement évidente dans les cinq livres attribués à Moïse, qu'on a supposé deux rédacteurs, le Jéhoviste et l'Élohiste, le moderne et l'ancien. C'est au moment où la direction des Israélites passe de la main des prêtres à la main des légistes, que le Pentateuque apparaît, fini, avec une législation *récente*, introduite dans la trame de récits anciens conservés par la tradition, orale probablement.

Ce mélange de souvenirs antiques et de prescriptions actuelles, a fait des livres mosaïques un problème devant lequel de forts penseurs ont hésité. Luther, appréciant le Pentateuque, ne *s'effrayait pas* à l'idée que Moïse ne l'eût pas donné. Il est remarquable en effet qu'avant Jérémie Moïse est presque un inconnu. Ce sont les auteurs du Pentateuque, ces pandectes hébraïques, qui attribuent eux-mêmes à Moïse l'ensemble de la loi qu'ils viennent de codifier, sans doute pour que les Israélites respectent aussitôt cette compilation. La morale et l'ordonnance du Pentateuque, comme son ethnographie et sa géographie, Moïse n'aurait pas pu les prévoir ; cependant il y a dans les cinq premiers livres de la Bible, des faits de mœurs, des coutumes, des tendances qui sont antérieures à Moïse certainement.

Lorsque la Bible fut arrêtée et donnée aux Juifs, elle venait de subir des modifications profondes. Pas un seul des livres de l'*Ancien Testament* ne nous est parvenu intact.

Le Pentateuque, préparé par un *corps de prophètes*, dans un silence méditatif, devait donner au peuple hébreu, que rongeaient *les vices de sa constitution sociale et la dissolution de ses mœurs*, les éléments d'un droit public certain, défini, imposé. La dernière rédaction en fut arrêtée pendant l'exil.

Le premier des cinq livres formant le Pentateuque, — la Genèse, — pose solidement la base de l'édifice hébraïque. Tout est créé par Dieu, dans une période de temps déterminée, au nom d'une volonté suprême. L'exposé de cette cosmogonie est emprunté, presque littéralement parfois, à la cosmogonie chaldéenne, avec quelques incidents égyptiens. *La terre était informe et toute nue ; les ténèbres couvraient la face de l'abîme ; l'esprit de Dieu était porté sur les eaux. L'esprit de Dieu* c'est Chnouphis, le Noum égyptien, naviguant sur le liquide primordial. Le récit chaldéen de la création, inséré dans la Genèse biblique, était écrit déjà sur les tablettes assyriennes entre l'an 2000 et l'an 1500 avant Jésus, antérieurement donc à l'existence de Moïse. La formule des *dix patriarches* et le récit du *déluge* sont d'origine chaldéenne également.

La Genèse est une collection de fragments mythologiques de toutes provenances, un assemblage de traditions devenues communes chez les Asiatiques répandus des bords de la Méditerranée jusqu'à la double vallée assyrienne, et un peu au delà. La forme que le rédacteur de la Genèse spécialement hébraïque a donnée à son récit est presque identique à la forme babylonienne. Le culte primitif de la Genèse a le caractère védique, simple, grand, naturel : autel de pierre, libations onctueuses, consécration par les mains étendues, *Dieu nommé par son nom*, offrandes de végétaux et d'animaux, bûcher consumant les offrandes, la *flamme brûlant le don pour qu'il monte tout entier vers le dieu*.

La partie géographique de la *Genèse* est entièrement phénicienne, postérieure donc au règne de Salomon. L'histoire y est naïve, intercalée d'ailleurs, très hardie ; le récitant donne aux *lieux de l'exode* des dénominations qui ne pouvaient pas exister à l'époque de l'émigration hébraïque.

Le deuxième livre du Pentateuque, — l'Exode, — est *l'épopée nationale d'Israël*, le récit de la sortie d'Égypte. Ce poème en prose est relativement récent, puisque la *contribution exigée des Israélites* y est évaluée d'après le *sicle du sanctuaire de Jérusalem*. L'auteur ignore ce qu'était l'Égypte du temps de Moïse et comment les Hébreux y vivaient ; mais avec quelle habileté il coupe son récit, très intéressant, de prescriptions législatives, pour que le roman devienne un code. C'était le but principal du rédacteur.

Le code par excellence du Pentateuque ce serait le *Lévitique* ; mais il fut si souvent remanié, que l'on y chercherait vainement une impression exacte. Ce ne fut qu'une sorte de nomenclature, un *répertoire de lois* d'origines diverses.

Le quatrième livre du Pentateuque, — les *Nombres*, — est un entassement de formules, désordonné, dans un cadre historique douteux. Le but du rédacteur, seul, est évident ; il n'écrit que pour donner une sanction légale au privilège sacerdotal de la famille d'Aaron.

Le *Deutéronome*, cinquième et dernier des livres attribués à Moïse, promulgue une législation nouvelle, différente souvent de la législation des premiers livres, tout à fait contradictoire parfois. L'auteur du Deutéronome est un sage qui veut condenser raisonnablement la masse des incohérences jetées dans les premiers codes, — *Genèse*, *Exode*, *Lévitique* et *Nombres*, — et donner au moins de la vraisemblance aux récits surprenants imaginés. Il reprend l'exode guerrier, dont il coordonne les éléments, et semble avoir médité son œuvre. On dirait, un instant, qu'il cherche à faire excuser Moïse en atténuant ses prescriptions exagérées. Pour l'auteur du Deutéronome Moïse est irresponsable, car il ne fut qu'un intermédiaire entre la divinité courroucée, tonnante, et le peuple coupable, affolé, corrompu. Cependant l'esprit asiatique n'a pas abdiqué, et dans un désordre au moins relatif, l'auteur n'épargne pas aux Hébreux les ordonnances arbitraires, mélangées de préceptes d'une morale douteuse, d'une préoccupation d'offrandes qui dénonce un prêtre avide, au moins un lévite exigeant.

Les autres livres de la Bible appartiennent aux époques qu'ils racontent ; ils ne contiennent presque rien qui soit de nature à jeter quelques franches lueurs sur les commencements du peuple d'Israël. De même que le Pentateuque fut composé dans un but précis, au moment où les législateurs hébraïques voulurent donner une constitution et un culte au peuple, ainsi les autres livres ne devinrent *historiques*, consacrés, qu'en vue de la Jérusalem nouvelle conçue pendant l'exil.

Le *Livre de Josué* raconte les incidents qui précédèrent la conquête de la *Terre promise*, la soumission du pays, la répartition du territoire entre les tribus. Les exagérations, les impossibilités, les vantardises s'y succèdent comme de parti pris ; la légende y englobe jusqu'à la géographie, incroyable ; les chiffres s'y contredisent continuellement. Plusieurs narrateurs se réunirent pour former ce livre, probablement sans se préoccuper de mettre en concordance leurs récits.

Le *Livre des Juges*, qu'il serait plus exact d'appeler le *livre des chefs*, ou des *héros*, est un choix de traditions, écrites et orales. Il paraît avoir été composé en trois fois. Le *Cantique de Déborah*, qui y est intercalé, est une merveille ; c'est un poème, simplement, exaltant Baraq vainqueur des Chananéens.

Le *Livre de Ruth*, symbolique peut-être, exclu des livres prophétiques orthodoxes, semble en effet avoir été mal placé dans le recueil.

Les *Livres de Samuel*, — 1er et 11me, — sont bien historiques. De longues parties se font remarquer par l'absence absolue de préoccupations religieuses. Des inexactitudes volontaires y servent les intérêts du rédacteur. Le respect des *choses sacrées*, la crainte du monarque, l'omnipotence du prophète y sont formulées à l'aide de récits miraculeux. Des poésies sont placées dans le texte, çà et là, extraites d'anthologies poétiques antérieures.

Les *Livres des Rois*, — 1er et 11me, — sont à eux seuls une constitution. Le culte est centralisé, l'autel est unique, le prince est subordonné au prêtre ; David lui-même, mourant, y ordonne la *soumission à la loi écrite* de Moïse. La personnalité

des prophètes est devenue dominante. Les contradictions les plus étranges prouvent que *les livres des Rois* ne sont qu'un mélange de notices, de notes, de lambeaux de chroniques, cousus au mieux le mieux, mais sans art. Deux relations principales paraissent en constituer la trame. Ce ne sont, brodés dans ce tissu, qu'événements extraordinaires, miracles, incidents bizarres, ridicules, drolatiques parfois.

Les *Chroniques*, — Ire et IIe, — exposent une *conception théocratique*. Les dieux étrangers sont bannis, brisés, condamnés avec véhémence. La partie historique en est presque absurde. Les exagérations numériques du rédacteur donnent des armées supérieures en nombre à l'agglomération totale des nations en présence. On a qualifié l'auteur des chroniques de *falsificateur intentionnel*. Le style en est bas, entaché d'araméénismes. Un grand étalage de prétentions généalogiques, d'énumérations sacrées, de réglementations sacerdotales, — fêtes et cérémonies, multipliées, — de mensonges très détaillés, de fantaisies imperturbables, font de ce recueil spécial une œuvre de haute curiosité. L'auteur, d'une ignorance sereine, ne se préoccupe que de glorifier la théocratie, de faire tenir toute l'histoire d'Israël dans l'histoire de Jérusalem, de mettre au-dessus de tout, uniquement, le sacerdoce et la royauté. Le passé, les traditions, les *œuvres écrites*, rien ne l'embarrasse ; il modifie les textes, il ajoute, il retranche, il corrige, il supprime ou il crée, sans vergogne, tout à son idéal politique, absolu. Le chroniqueur avait la prétention d'expliquer ce qui était demeuré jusqu'alors inexplicable, de remplir toutes les lacunes des fastes d'Israël. C'est pourquoi les Grecs appelèrent les chroniques de Jérusalem, les *paralipomènes*, ou recueil des *choses omises*.

Le *Livre d'Esdras* est légendaire. On raconta que son auteur, après la ruine du temple de Jérusalem et la disparition des *livres de la loi*, s'étant retiré dans le désert, revint après quarante jours, ayant, dans sa retraite, intégralement *recomposé le trésor national*. Ce livre, en effet, est un *second code* où le savant légiste osa formuler sa pensée personnelle, importante, en la couvrant des traditions mosaïques. Ce qu'Esdras avait fait pour la loi, Néhémie le fit pour la coutume, codifiant à son tour, indépendamment d'Esdras, les traditions admises, continuées. Le style original de Néhémie, net, simple, en fait un Aryen. Son œuvre constitue le *Livre de Néhémie*.

Néhémie et Esdras sont des réformateurs. L'exil des juifs à Babylone a cessé ; Cyrus a autorisé la reconstitution du temple de Jérusalem, que les querelles des Israélites ne permettront pas d'édifier d'ailleurs, et Darius vient confirmer l'autorisation donnée par Cyrus. Une *nouvelle colonie* de Juifs, conduite par Esdras, sous le règne d'Artaxerxès Longue-Main, se dirige vers Jérusalem. C'est pour ce *noyau* d'Israélites réformés qu'écrivent Néhémie et Esdras, ou tels autres réformateurs, encore inconnus, aux travaux desquels ont été donnés les noms d'Esdras et de Néhémie.

Après les œuvres cosmogoniques, sociales, sacerdotales, historiques et constitutives de la Bible hébraïque, il y a les œuvres philosophiques, morales et littéraires. C'est le *Livre d'Esther*, que Luther expulsait du recueil sacré ; — le *Livre de Judith*, roman patriotique, dont l'original est perdu, que la Bible grecque recueillit, que le concile de Trente admira, comme délicieux ; — le *Livre de Job*, que l'on a cru antérieur aux livres mosaïques, œuvre d'un bavard irrésistible, divaguant, poésie fine, bien asiatique, toute de forme, dont la bizarrerie favorise et excuse à l'avance toutes les suppositions. On a pensé, non sans vraisemblance, que l'auteur aurait voulu, sous une forme ingénieuse, très

hypocritement, attaquer et vaincre un *dieu détestable*, le Jéhovah d'Israël, en en décrivant les œuvres.

Les *Psaumes*, attribués à David, composés après la promulgation de la loi, sont l'âme de la Bible. Il importe peu de discuter le classement de ces morceaux, car ils s'imposent comme une chose vivante. Ce recueil embrasse dix ou douze siècles d'émotions. Tout est dans ce livre, depuis l'Indra védique *qui fit le ciel de ses mains*, soleil resplendissant, *époux de l'aurore*, guerrier fournissant sa carrière dans le firmament, jusqu'aux pensées grecques, dites en hébreu. Des poèmes lamentables, funèbres, effrayants, se trouvent dans ce livre, à côté même de poésies très douces ; les élans religieux et patriotiques y dominent ; l'on y peut lire un chant d'amour.

Les *Proverbes*, attribués à Salomon, sont d'une époque où les prophètes avaient perdu toute autorité. Ce *choix de morceaux* est un *monument de la restauration judaïque*. L'auteur ne connaît que Jéhovah. Il est probable que beaucoup de sentences antiques, rajeunies dans leur forme, prirent place dans cette collection de *dictons populaires, de préceptes moraux, de règles de prudence*. La morale des Proverbes est un égoïsme coloré, que des paradoxes justifient, qu'une expérience froide sanctionne ; toute la sagesse s'y résume dans la *Crainte de Dieu*, et n'a pour objectif que la *meilleure vie matérielle*. Ça et là quelques énigmes, à la façon arabe, des jeux d'esprit, comme les vieux Égyptiens les aimaient, des grossièretés touraniennes, triviales, et des fantaisies malsaines, érotiques, telles que l'Asie seule en peut concevoir.

Le *Livre de l'Ecclésiaste*, autre recueil, bien personnel, presque signé, est l'œuvre d'un scribe égyptien mâtiné de grec, épicurien avant Épicure, sceptique, désespérant, insaisissable, manquant de goût, monarchiste et révolutionnaire, impatienté mais indolent, hanté de rêves ardents dans sa somnolence et finissant toujours par subir sa chair : *Hé bien, si rien n'y fait, mangeons, buvons, donnons-nous du bon temps ; la vie passe vite, jouissons du moment ; après, il sera trop tard*. C'est la chanson du roi Entew, chantée sur les bords du Nil bien avant qu'il y eût des Israélites en Palestine.

Le *Livre des Cantiques*, le dernier, est également un ensemble de courts poèmes lyriques, récités, sinon composés dans un harem, et d'une sincérité d'expressions que nulle œuvre poétique ne saurait dépasser. La personnalité de l'auteur éclate, toute volontaire, à chaque vers écrit. Tous les *genres* se trouvent dans ce divan, comme diraient les Arabes. Il y a du drame et de l'homélie, de la romance et de l'épigramme, du lyrisme, ample, et des jeux d'esprit, puérils. Peut-être pourrait-on donner à ces œuvres charmantes un classement ethnique, et rechercher, dans les idées et dans les formules, la race particulière de chaque auteur. On y rencontrerait la gaîté du Noir, la dignité de l'Arabe, la majesté pompeuse du Touranien d'Assyrie, la pureté profonde de l'Iranien persan, le sensualisme du Nomade, l'impudicité du Syrien voluptueux et la sincérité naïve, robuste, de l'Aryen.

D'autres livres, tour à tour admis et rejetés, complètent le *grand œuvre hébraïque* : un autre *Ecclésiaste*, perdu dans sa forme authentique, traduit en grec sous le titre de *Sagesse*, ou *Sapience*, recueil de sentences positives ; — le *Livre de Tobie*, bien iranien, d'une morale exquise, avec son mariage sanctifié et son ange gardien, si bon ; — le *Livre de Jonas*, conte oriental, fantastique, nébuleux, cachant trop son intention ; — le *Livre de Suzanne*, le *Livre de Bel*, le *Livre des Pages de Darius*, œuvres grecques, contes ; — le *Livre de Baruch*,

contemporain de Jérémie croit-on, mais trop violent contre *les philosophes et les mythologues* pour n'être pas du temps des Ptolémées.

Viennent ensuite les Prophètes, chacun à sa place, en un ordre rigoureux, chronologique, qu'il faut lire chacun à sa date, au fur et à mesure du développement de l'histoire d'Israël. Car les prophètes, ou *nabis*, ne furent que des politiciens voulant un pouvoir personnel entre le Prêtre et le Roi, conception purement asiatique, perpétuée, qui commence avec les magiciens de la Chaldée, triomphe en Israël après les rois, et se continue dans l'Orient moderne avec les cheiks, les santons et les derviches, tourneurs et hurleurs.

Les œuvres des prophètes sont, dans la Bible, les seuls documents vraiment contemporains de l'époque à laquelle appartiennent leurs auteurs, historiquement ; documents écrits et collectionnés au bon moment, ayant chacun sa personnalité responsable.

Les autres livres de l'ancien Testament donnent d'excellentes impressions, contiennent un très grand nombre de détails précieux ; mais 'le critique, en les lisant, doit ne pas oublier le but formel de ceux qui les composèrent en les appropriant à leurs intentions.

CHAPITRE X

DE 2500 A 1300 Av. J.-C. - Exode de Chaldéens en Mésopotamie. - Exode d'Abraham en Syrie, en Chanaan, en Égypte. - La vocation d'Abraham. - Élohim et Jéhovah. - La race hébraïque. - Abraham vainqueur de Chodorlahomor. - Isaac et Ismaël. - Jacob et Esaü. - Les Ismaélites. - Jacob chez Laban. - Rachel et Lia. - Massacre des Sichémistes. - Les douze fils de Jacob. - Joseph. - Les Hébreux en Gessen.

Arcs la nomenclature ethnographique de la Genèse, les Madai, ou Mèdes, sont exactement classés parmi les peuples de race japhétique, blanche ; or vers l'an 2500 avant notre ère, des *hommes blancs*, venus de l'est, s'emparent du Bas-Euphrate, refoulant à l'ouest et au nord la vieille civilisation chaldéenne terminée. C'est à ce moment, ou peu après (2500 ou 2000), que le patriarche Abraham abandonnant Our, la ville capitale de l'antique Chaldée, émigre en Syrie, en Chanaan.

Les causes du départ d'Abraham sont diversement exposées. L'auteur de la Bible hébraïque dit qu'Abraham *obéit à Dieu* lui ordonnant de quitter *le pays* ; les traditions arabes parlent d'Ab'ram *fuyant la colère de son père adonné au culte des fausses divinités*. D'après Josèphe, les Chaldéens auraient expulsé le patriarche parce qu'ils étaient *irrités de son mépris pour les idoles*. Vivant à Our, et témoin de l'invasion aryenne, Abraham dut concevoir l'idée d'une réformation religieuse pareille à celle que Zoroastre avait accomplie en Bactriane, que les Élamites-Aryens venaient d'apporter aux frontières mêmes de la Chaldée. Fils de ce Tharé qui mena le premier exode des Chaldéens vers le nord de l'Assyrie, Abraham est dit *de la race de Sem* par l'ethnographe biblique. C'est juste, car le patriarche chassé de Our, molesté, courant aux aventures, n'ayant trouvé de repos qu'en Chanaan, ne voulut encore qu'une Chaldéenne pour femme de son fils.

Le point de départ est net : *Et Abraham et Nacor* (fils de Tharé) *prirent des femmes. Le nom de la femme d'Abraham était Sarah. Et Tharé prit son fils Abraham, et son petit-fils Loth fils de Haran, et sa bru Sarah, la femme de son fils Abraham, et ils quittèrent ensemble Our des Chaldéens pour aller au pays de Chanaan*. Les émigrants remontèrent au nord, entre l'Euphrate et le Tigre, et quelques-uns d'entre eux s'installèrent en Mésopotamie pour y demeurer. C'est ce qui a fait placer Our, un instant, près des sources du Tigre, et donner aux Hébreux, pour pays d'origine, le nord de la Mésopotamie. L'auteur du Deutéronome lui-même, tombant dans cette confusion, dit d'Abraham : *Notre père était un Araméen nomade*. Nomade, Abraham le fut incontestablement, après son départ de Our surtout, avec sa famille, suivi d'un très grand nombre de Chaldéens.

La première émigration vers le nord, vers la Haute-Mésopotamie, fut la principale, et c'est en Mésopotamie plutôt qu'en Our que les Israélites placèrent leurs ancêtres. Isaac mourant recommande à son fils Jacob d'aller prendre une femme de sa race *dans la plaine de Mésopotamie*. — *Et Jacob*, dit l'auteur de la Genèse, *se mit en marche et alla au pays des Orientaux*.

Le groupe spécial dirigé par Abraham, qui s'était séparé de l'ensemble des émigrants chaldéens installés en Mésopotamie, fut désigné en Chanaan par cette appellation caractéristique : *ceux d'au delà du fleuve, Ibris, Ibérim, Hébreux*.

Abraham se dessine fortement, dès le début, comme un type original. Séparé de son groupe ethnique, il traversera la Mésopotamie déjà très peuplée, puis la Syrie toute vivante, et enfin l'Égypte organisée, sans jamais rien perdre de son caractère d'Ibris inconsistant, *pâtre nomade*, rêveur. Évidemment une ardente idée est au cerveau de ce grand Hébreu, sa vocation l'exalte ; distrait, tout ce qui n'aboutit pas à la réalisation de cette idée lui est indifférent, tout, jusqu'à sa femme Sarah, très belle, qu'il livre au pharaon d'Égypte pourvu que sa vie matérielle en soit assurée et que la paix demeure en ses esprits.

C'est avec raison que le judaïsme a fait d'Abraham son premier patriarche, la pierre angulaire de son temple vaste, idéal. *Abraham*, dit Jéhovah, *moi je suis ton bouclier*. Le dieu d'Israël peut défendre son auteur. C'est l'idée monothéiste, c'est la formule d'une religion épurante que ce Chaldéen fuyant Our apporte à l'Occident, car c'est de l'Ormuzd de Zoroastre qu'il a communié, c'est le Zend-Avesta qu'il a entendu. Mais Abraham est Chaldéen, il n'a rien en lui de l'Arya, et la grandeur de sa conception première, comme la simplicité des dogmes qu'il a entrevus, il les exposera en mauvais langage, il les formulera sans énergie, sans précision. Ses successeurs immédiats, — Jacob, Joseph, Moïse, — et ses descendants, — les juges, les rois, les prophètes, les rabbins, — feront de sa divinité iranienne un despote asiatique, très violent, et de ses leçons de morale un code ombrageux, surchargé de légendes. En très peu de temps, comme de force, les Hébreux d'Abraham exaltant Élohim devinrent les *serviteurs armés du Jéhovah d'Israël, cet Indra d'Asie*. Et ce furent des Israélites.

La race à laquelle appartenait Abraham était bien placée en Basse-Chaldée, entre les Touraniens du nord, les Aryas de l'est et les Arabes du sud. C'étaient les Asiatiques par excellence, faits aux rudes climats, aux lieux malsains, et tellement saturés de maladies, qu'une sorte d'immunité réelle en résulta pour leur chair. La lèpre semble être en eux comme un dérivatif perpétuel, un vaccin persistant, général, qui les tourmente, mais qui les protège, et avec lequel ils s'habituent à vivre. Cette surexcitation extérieure, superficielle, dégage bien le cerveau de l'Hébreu, qui conçoit rapidement les choses, en calcule avec soin les effets, et qui mûrirait bien sa pensée si sa passion n'était redoutable, parce qu'elle se manifeste par une chair chaude, impatiente, irritée.

Générateur parfait niais instrument déplorable, l'Hébreu sait mal la *mesure des choses* ; ses manifestations dépassent, jusqu'à l'outrage souvent, la limite vraiment humaine des sensations. Maître, son commandement est une cruauté ; roi, son gouvernement est un despotisme ; prêtre, son autorité est une tyrannie ; prophète, son prêche est une vocifération ; guerrier, sa bravoure est un acte horrible ; philosophe, sa quiétude est une lâcheté ; commerçant, son négoce est une duperie. Sa famille n'est qu'une association ; ses amours ne sont que des jouissances.

Cet Asiatique complet, il existe encore dans le Bas-Euphrate, au Schat-et-Arab, tout le long de la côte Persique méridionale. On le retrouve en nombre dans l'Afghanistan, jusque dans l'Inde, à Cochin surtout, où il se groupe. L'antique Assyrie en était toute pleine, puisque les prêtres chaldéens c'était eux. Aram en fut empestée ; la Médie, troublée ; l'Égypte, corrompue ; et ils vinrent en Palestine, améliorés, essayer d'une organisation nationale qui n'aboutit qu'à un échec, malgré l'excellente influence exercée, — croisements positifs, — par les

Égyptiens en Égypte, par les Arabes en Sinai, par les Aryas, — Mèdes et Perses, — à Babylone.

Répandus en Europe après leur défaite, traqués, honnis, détestés, les Israélites s'isolèrent nécessairement, par groupes, et perdirent ainsi, peu à peu, le bénéfice des croisements jadis commencés. Ils conservèrent les immunités de leur chair, résistant aux épidémies de toute espèce, aux misères de toutes sortes, extraordinairement vivaces partout, mourant moins que les Aryas d'Europe, se multipliant sans cesse, dans tous les pays, sous tous les climats, incités à l'œuvre génératrice, excellente, et par les prescriptions générales de leur code, et par les exigences morbides de leur chair constamment en feu, mouvementée.

Livrés à eux-mêmes, séparés du *monde aryen* dans l'Europe même, par d'injustes accusations d'abord et de sottises préventions ensuite, les Israélites s'éloignèrent de plus en plus des groupes ethniques auxquels ils s'étaient unis, — Africains d'Égypte à Gessen, Indo-Européens de Médie à Babylone, — et ils se distinguèrent bientôt, par le type et par les mœurs, des Européens auxquels ils devaient forcément se mêler. Or parmi les Israélites venus chez les Aryens, en Europe, deux types principaux se sont perpétués, qu'il importe d'aller surprendre à leurs sources et de suivre à travers les siècles, jusqu'à nous.

Les Chananéens ayant d'abord tourmenté Abraham, le patriarche s'était dirigé vers l'Égypte où de nombreux Asiatiques vivaient, chanteurs, danseurs et devins. Les *femmes d'Asie* avaient déjà séduit les Égyptiens ; c'est *au prix de leurs sœurs et de leurs filles* que les immigrants venus d'Asie avaient coutume de payer l'hospitalité des *gens du Nil*. Abraham fit comme avaient fait ses prédécesseurs, et la beauté de Sarah permit au patriarche, devenu *très riche en troupeaux, en argent et en or*, de retourner en Chanaan, à Mambri, près d'Hébron. Il acheta des esclaves et s'en fut prêcher sa réforme aux Philistins d'Abimélek, *plantant un tamaris sacré, invoquant le nom de Jéhovah, le dieu éternel*. On le voit ensuite au milieu des Khétas, des Syriens, se qualifiant d'*étranger*, demandant un terrain pour y creuser le tombeau de Sarah, le payant au *poids de quatre cents sicles d'argent*. Le rédacteur du Pentateuque, avec une habileté tout orientale, constate que ce paiement constitua un droit de propriété à la descendance d'Abraham *dans le pays des Khétas*.

Abraham avait connu, éprouvé les diverses races occupant ce qui représentait *le monde* à ses yeux, et il avait jugé que la terre de Chanaan, la Syrie occidentale ; serait le lieu le plus propice au succès de ses vues. La *race de Koush*, éthiopienne, qui occupait le Nil supérieur (les Chamites), Abraham l'abominait ; les Asiatiques de l'Orient (Sémites araméens et assyriens), le patriarche les détestait ; les Touraniens (Magog, Scythes), qui étaient *à la lisière septentrionale du monde*, le réformateur les redoutait ; les Chananéens seuls, encore nomades, errants, menant leurs troupeaux de pâturages en pâturages, lui paraissaient susceptibles d'être utilement prêchés.

Enrichi, Abraham intervient dans une querelle ; il défie Chodorlahomor *roi des Élamites* qui s'est emparé du neveu de Loth ; il délivre le prisonnier et revient aux Chananéens, vainqueur, *avec un butin considérable*. Cette bataille pourrait n'être qu'une légende, mais elle témoigne de la réputation d'Abraham en Syrie, *personnage politique*, premier *guerrier d'Israël*.

Abraham n'eut qu'un fils légitime, Isaac ; d'autres enfants lui furent donnés par des servantes, ou des esclaves, parmi lesquels Ismaël, fils de l'Égyptienne Agar.

Isaac, *le rieur*, et Ismaël, *le taciturne*, représentent bien les deux races différentes qui sont en Syrie et en Arabie ; le Syrien plutôt gai, frivole, bavard ; l'Arabe digne, grave, silencieux.

Jacob est le type par excellence de l'Oriental syrien, de l'Asiatique affiné, plein de *savoir-faire*, maître en l'art des ruses, sans scrupule, tout à la politique du succès : il vole effrontément le droit d'aînesse d'Ésaü, son frère, par des subterfuges, et il s'approprie les troupeaux de Laban, son beau-père, par les miracles d'une trop ingénieuse habileté. Le rédacteur de la Bible se complait à décrire ce *génie* spécial de Jacob. Dépossédé, réduit au rôle déplorable de *cadet*, Ésaü *tout couvert de poils* se dirigea vers les terres vastes pour y vivre en nomade, chassant. Jacob demeura sédentaire, véritable fondateur du groupe israélite en Chanaan. Isaac mort, nul ne dispute à Jacob le droit d'héritage qu'il a usurpé. Ésaü va en Édom, proche de l'Arabie Pétrée, du côté où vivait déjà Ismaël.

Les *gens d'Ismaël*, — les Ismaélites — s'étaient fait là une existence appropriée à leur situation. Exactement placés entre la Basse-Chaldée et l'Égypte, ils étaient devenus des intermédiaires entre les Assyriens et les Égyptiens dont ils servaient le trafic, ayant le monopole des transports. — *Ils virent*, dit la Genèse, *une caravane d'Ismaélites venant de Galaad, dont les chameaux portaient de la gomme, du baume et de la résine, qu'ils allaient faire passer en Égypte*. — C'est le moment précis où l'historien biblique, oubliant les origines d'Israël, essaye de donner aux Hébreux qui ont enrichi la *terre promise*, une sorte de droit national. Par Isaac né en Chanaan, ayant épousé une Syrienne *filles des Khétas*, les Israélites ont cessé d'être des Chaldéens, se sont séparés de l'Assyrie. *Ton père*, dit Ezéchiel au peuple d'Israël, *ton père est du pays de Chanaan et ta mère est des Khétas*. Et lorsque Jacob va vers l'Orient pour y *trouver une femme*, c'est vers Laban, — Laban *l'Araméen*, — qu'il se dirige. La scission est définitive. Les Assyriens, aussi bien ceux de la Chaldée que ceux de la Mésopotamie, comme les Arabes d'Ismaël et les Édomites d'Ésaü, sont maintenant *des étrangers*. Chanaan est la terre d'Israël.

La lutte entre Laban l'Araméen et l'Hébreu Jacob est curieuse, le second étant amoureux de Rachel fille de Laban, le premier exploitant l'amour de Jacob. C'est Jacob qui exploitera Laban. Les deux *politiciens* sont bien de la même race. Jacob aime Rachel et c'est Lia *aux yeux ternes* que Laban donne à Jacob, pour faire payer Rachel plus chèrement, ensuite.

Jacob part enfin avec les deux filles de Laban. Plus audacieuse que sa sœur Lia, Rachel, volant son père, emporte jusqu'aux *dieux pénates du vieillard*. Et la Bible dit de Jacob : *Cet homme eut du bétail nombreux, des chameaux, des servantes et des esclaves*.

Mais Jacob voulant une *ville centrale* dans laquelle les Hébreux s'organiseraient, choisit Sichem, la Naplouse actuelle, bien découverte, aux jardins ombreux, aux grands horizons. Jacob arrive donc à Sichem avec ses onze fils et sa fille Dinah. Le prince de Sichem ayant vu Dinah, qui était belle, et l'ayant désirée, la prit. Abraham s'était ainsi servi de la beauté de sa femme Sarah pour obtenir les faveurs du pharaon ; Isaac avait agi de même chez les Philistins avec Rébecca. Jacob, plus ambitieux, donnant au grand œuvre d'Abraham la consécration politique nécessaire, traite avec le prince de Sichem d'une alliance qui doit faire un peuple unique des Sichémites et des Hébreux. Cette alliance, un acte pénible mais solennel la consacra ; les Sichémites se feront circoncire. Le prince, tout à son amour, obtient cela de son peuple, et lorsque, ayant subi l'opération douloureuse, les Sichémites, en proie à la fièvre, plus qu'affaiblis, comme

émasculés, se traînent hors de leurs demeures, confiants, les fils de Jacob subitement armés, se jettent sur eux et les massacrent. Sichem ainsi prise fut pillée ; Dinah abandonna le prince ; les Israélites eurent une ville, et avec la ville ils possédèrent le territoire environnant. L'historien biblique ne dissimule rien de cette intrigue épouvantable, mais il la justifie comme la vengeance du viol de Dinah, excuse insuffisante, car la virginité des filles d'Israël n'a pas alors, et n'aura pas ensuite, pendant longtemps au moins, autant d'importance.

Il ne conviendrait pas, certes, de prendre à la lettre tous les récits de la fondation d'Israël, depuis l'exode d'Abraham jusqu'à l'acte monstrueux de Jacob ; mais il est impossible de n'en pas souligner l'esprit. Le massacre des Sichémites domine l'histoire d'Israël ; il justifiera plus tard de semblables abominations ; il constitue une sorte de droit politique ; il est un système, un exemple, une instruction. Jacob agit en dominateur imbu de la volonté divine ; après lui, tout ce qui n'appartiendra pas à Israël ne méritera pas de pitié.

Les fils de Jacob maîtres de Sichem se nomment Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar, Zabulon qu'il avait eus de Lia, avec Dinah, sa fille unique, Dan, Nephthali, Gad et Assur qu'il avait eus de deux servantes, Joseph et Benjamin, fils de Rachel.

La destinée de Joseph, en Égypte, entraîne la destinée des fils de Jacob. D'abord simple « scribe » de l'Égyptien Putiphar à Tanis, ensuite *scribe du pharaon*, prenant le nom de Zaphnath-Panéah, le fils de Jacob épouse la *filles d'un prêtre de On* et ne tarde pas à prendre en mains, sous l'autorité du monarque, le gouvernement des Égyptiens. Sa politique fut extraordinaire. L'Égypte subissant une épouvantable famine, Joseph accapare tous les grains, ne les restituant ensuite aux affamés qu'en obtenant de chacun d'eux l'abandon de sa propriété personnelle. L'Égypte tout entière devint ainsi comme le domaine du souverain. Ceux qui ne possédaient rien, durent s'engager au paiement de lourds impôts dans l'avenir. Les *terres sacerdotales* seules demeurèrent hors du domaine pharaonique ; les prêtres seuls ne furent assujettis à aucune redevance. Ces prêtres étaient des Asiatiques, des compatriotes de Joseph, qu'il favorisait.

Glorieux et infatué, l'Hébreu Joseph, ce *rêveur*, disposait de l'Égypte. Son droit, *la parole de l'Éternel le légitima*, dit la Bible. Et se souvenant alors, bien qu'un peu tard, de son père Jacob et de ses frères qui souffraient de la misère générale en Chanaan, il les appela et leur assigna la *terre de Gessen*, vallée très fertile du delta, comme lieu de séjour et d'exploitation. Le ministre du pharaon se conduisait en Égyptien véritable ; en introduisant les Hébreux dans le delta, il voulait de bonne foi en faire des Égyptiens. Il se trompait ; la ténacité du caractère hébraïque devait empêcher l'absorption.

Installés dans la terre de Gessen, les Israélites s'y multiplièrent, assez mêlés aux Égyptiens pour qu'à première vue un étranger pût les confondre, leur esprit seul demeurant réfractaire aux mœurs, aux coutumes des bords du Nil. Leurs impatiences toutes remuantes contrastaient avec la lente quiétude des Égyptiens ; ils se querellaient, s'organisaient mal, dédaignant les soins corporels, se laissant envahir par la lèpre, devenant des objets de dégoût. Le pharaon s'inquiétait parfois de leurs œuvres. La Bible raconte, sans que rien soit venu jusqu'ici justifier cette accusation, que le *maître de l'Égypte* ordonna le massacre des enfants mâles d'Israël devenus trop nombreux. Cette sentence est invraisemblable, car on voit les pharaons veiller constamment sur les Hébreux qui sont de précieux travailleurs, corvéables, très dociles.

Ce qui n'est pas douteux, c'est le développement rapide, incroyable, du *peuple d'Israël* en Gessen. La multiplication des familles fut et demeura toujours l'étonnante faculté du groupe hébraïque. *Quel héritage de Jéhovah que les enfants ! quel salaire que le fruit du ventre !* dit un psaume. Ce don de procréation incessante, les Israélites en jouiront partout, sous tous les climats, dans toutes les circonstances, groupés ou disséminés, supportés ou poursuivis, riches ou misérables ; en tous temps comme en tous lieux, les familles israélites prospéreront. Aucun autre groupe humain, au monde, ne saurait disputer aux Israélites cette indiscutable supériorité.

Les Égyptiens qui avaient été jadis envahis par les Asiatiques Hyksos, qui détestaient les *nomades*, ces *pâtres de brebis*, accueillirent cependant bien les Israélites. De continuels croisements, même par mariages réguliers, mélangèrent les deux sangs. Les femmes israélites, *vigoureuses*, plaisaient aux Égyptiens, et les Israélites, — comme Ismaël et Joseph, — aimaient les égyptiennes, moins exigeantes, très saines.

L'organisation sociale des Israélites de Gessen n'avait rien qui pût ombrager les pharaons. Les familles y demeuraient très distinctes, la réunion libre de quelques familles y formant des *clans*, des *tribus*, plutôt dirigées que commandées par un chef, un zaken, ou scheikh. Ces tribus étaient des *maisons de pères*. Aucune cohésion d'instinct, aucune tendance vers la constitution d'une nationalité, d'un groupe fort n'était menaçante ; au contraire, des querelles continues divisaient les tribus. *Ne vous brouillez pas en route* dit Joseph, dans ses adieux bienveillants à ses frères retournant vers Jacob.

Les pharaons redoutaient si peu les Hébreux, — les Obérions, — qu'ils les gouvernaient au moyen de scribes de race hébraïque, et qu'ils abusèrent de leur facile autorité. Ramsès II avait exigé des *hommes de Gessen* de grands labeurs, pénibles, humiliants ; le pharaon Ménéplitah Ier, vainqueur des Libyens, voulant fortifier la Basse-Égypte, avait ordonné la construction de *murs de clôture*, de forteresses, de tours de vigie et de *camps retranchés*, que les Hébreux durent exécuter péniblement. C'est lorsque, redoutant de nouvelles exigences, ils se souvinrent de Ramsès II, que les Hébreux s'agitèrent, inquiets. Cette agitation prit de l'importance, parce que les Israélites rongés de maladies commençaient à dégoûter les Égyptiens, qui les maltrahaient en les insultant. Ils se mutinèrent. Le pharaon qui tenait à conserver au delta ces *lépreux* innombrables, cette légion de travailleurs, les eût facilement ramenés à l'obéissance, si l'un d'eux, — Moïse, — n'avait été là avec l'ambition de continuer l'œuvre d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

CHAPITRE XI

DE 1400 A 1300 Av. J.-C. - Moïse à la cour de Ramsès II ; chez les Madianites ; devant Ménéphthah Ier. - Les dix plaies d'Égypte. - La verge d'Aaron. - Exode des Israélites. - La Pâque. - Passage de la mer Rouge. - L'esprit et l'œuvre de Moïse. - Les deux Israélites. - L'autel et le tabernacle. - La traversée du désert. - Miracles. - Le veau d'or. - Moïse au Sinaï. - La Loi. - Aaron chef du sacerdoce. - Révolte et châtement du lévite Coré. - Aspersions sanglantes. - Le Décalogue.

EN paix, et non pacifiée, l'Égypte de Ramsès II était toute asiatique. La cour du pharaon, encombrée d'officiers et *d'amis dorés*, de littérateurs et de savants, de scribes et de magiciens, s'adonnait à l'imprévoyance, éprise des *modes syriennes*. Des prisonniers enrôlés de force et des contingents douteux fournis par les temples, étaient l'unique armée du pharaon. Dans son harem, las, le *maître* éprouvait le dégoût de sa souveraineté. L'hébreu Moïse avait vécu, enfant, dans le palais de ce roi, entouré de rhéteurs, instruit *dans toute la science des prêtres*.

Des origines de Moïse, la Bible hébraïque ne donne guère que des récits fabuleux. Le pharaon avait décrété la mort de tous les mâles nouveau-nés chez les Hébreux de Gessen, et parmi les victimes jetées au Nil, une prédestinée, avait été *sauvée des eaux* par la fille du monarque, Hermonthis : c'était Moïse ?

Moïse est dit fils de Amram et de Jochabed, de la tribu de Lévi ; Aaron est son frère ; Miriam est sa sœur. Les annales hébraïques sont contradictoires relativement à la famille du *héros sauvé*. Manéthon qualifie Moïse de *prêtre d'Héliopolis* et Josèphe l'envoie guerroyer en Éthiopie. Il y avait en effet des Israélites dans l'armée égyptienne à ce moment.

La légende hébraïque touche au vrai lorsqu'elle raconte l'adolescence du législateur. Moïse tue un Égyptien, *dont il enfouit le cadavre dans le sable* ; mais dénoncé par un Israélite, redoutant la colère du pharaon, il part *pour aller demeurer dans le pays de Midian*, ou Madian, en Arabie. Là, les filles de Jéthro remarquent *cet homme égyptien*, qui devient le berger des troupeaux du Madianite, et Moïse passe quarante années à vivre ainsi loin du Nil, loin des Hébreux. C'est dans ce pays de Madian, à Horeb, que Moïse *entendit la voix du dieu de ses pères*, qu'il vit apparaître Jéhovah dans le *buisson ardent*.

Dépositaire des traditions chaldéennes, sachant bien, en conséquence, le dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, Moïse avait appris chez les prêtres de Ramsès II les pratiques par lesquelles un corps sacerdotal s'impose, et il allait connaître, en fréquentant des Aryas-Iraniens, toute la morale de Zoroastre. Les prêtres égyptiens n'ignoraient pas le zoroastrisme, mais ils le dédaignaient comme nuisible à leurs vues d'exploitation asiatique. Moïse, qui était de sang chaldéen, ne pouvait pas apprécier la grandeur du Zend-Avesta ; tout à son ambition personnelle, sa méditation le portait à concevoir une *société nouvelle* dont il serait en même temps le pharaon, le législateur et presque le dieu.

Les Madianites campaient sur la route des caravanes trafiquant entre la mer Rouge et la Chaldée, sur un point de la mer Rouge où s'échangeaient, avec des produits de toutes sortes, des idées de toutes provenances. Moïse passa quarante années dans ce pays, chez Jéthro, parfaitement tranquille, préparant

en silence ses projets, prenant à chacun, — Assyrien, Arabe ou Aryen, — un bloc du monument dont il combinait alors les assises. *Et il arriva, dit la Bible, dans ce long espace de temps, que le roi d'Égypte mourut.* Moïse, prêt, n'ayant plus de crainte, quitta le pays de Madian.

Aaron son frère, demeuré en Égypte, prévenu, alla sur la route par où Moïse devait revenir. Il le rencontra *monté sur un âne, avec sa femme et ses enfants, ayant le bâton de Dieu dans sa main.* Le futur législateur des Hébreux reprit vite son influence sur les bords du Nil, le pharaon Ménéphthah I^{er} régnant. Une invasion de Libyens venait d'être repoussée par l'armée égyptienne, presque toute composée d'Asiatiques, et le pharaon, pour se garantir, venait d'ordonner de grands travaux de défense, que les Israélites de la vallée de Gessen devaient édifier. Moïse entendait profiter des impatiences qui allaient agiter les Hébreux, pour les emmener hors de l'Égypte, en exode, pensant que le pharaon, très affaibli par sa dernière guerre, serait incapable de poursuivre, surtout de ramener de force les émigrants.

Il est difficile de suivre ici le rédacteur de la Bible intéressé à faire merveilleux, à dramatiser un incident assez simple au fond. Aaron et Moïse se rendent auprès du monarque, lui demandant de permettre aux Hébreux d'aller *sacrifier à Jéhovah dans le désert.* Ménéphthah leur répond durement, les renvoyant *à leur labeur,* ordonnant même d'alourdir les charges qui pesaient sur les Israélites. Moïse, *qui était influent aux yeux des officiers du pharaon et aux yeux du peuple* dit la Bible, ose entrer en lutte avec le souverain, qu'il invective, qu'il menace, qu'il frappe au nom de l'Éternel courroucé.

Le pharaon ordonne un nouveau massacre des enfants mâles de Gessen ; Moïse et Aaron persistent dans leurs objurgations. De là ce récit des *dix plaies d'Égypte,* attribuées par le chroniqueur biblique à la colère de Jéhovah, et qui ne sont en réalité que des fléaux naturels, venant chaque année, ordinairement, tourmenter les Égyptiens plus ou moins, et que l'imagination hébraïque a violemment colorés. Les grenouilles, les moustiques, les blattes et les cancrelats, les pustules malignes sur la peau des hommes et des bêtes, les orages soudains chargés de grêle, les obscurcissements des vents du sud, pleins de sable, avec les *ténèbres* qui en résultent, les *maladies frappant les nouveau-nés,* enfin le *Nil rouge, puant,* c'est-à-dire le Nil de la crue, ne sont que des phénomènes réguliers, périodiques, dans la longue vallée du Nil. Et quant à la verge d'Aaron changée en serpent, c'est un miracle qui se manifeste encore en Égypte, où la vipère halé, roide comme un bâton, ne se détend qu'à la voix du psyllé. *Ils sont,* dit un psaume, *comme la sourde vipère qui ferme ses oreilles, qui n'écoute point la voix du charmeur, du magicien instruit dans son art.*

C'est Moïse qui agit, c'est Aaron qui parle, car Moïse n'était pas orateur : sa parole, difficile, le trahissait souvent ; il balbutiait, peut-être même bégayait-il : *Je suis incirconcis des lèvres,* lui fait dire l'auteur du Pentateuque. Le premier effort de Moïse pour jeter les Israélites hors de l'Égypte paraît avoir échoué ; ce serait Aaron qui, prenant la parole, aurait fini par persuader les Hébreux. Aaron était comme le prophète de Moïse : *Alors l'Éternel dit à Moïse : Vois ! Je te fais dieu pour Pharaon, et Aaron ton frère sera ton prophète.* Cependant Moïse avait le bâton du commandement.

Aussitôt après le coucher du soleil, — à minuit, dit un passage de la Bible, invraisemblable, — les émigrants obéissant à Aaron quittaient en masse la terre de Gessen : *Et je ferai obtenir à ce peuple les bonnes grâces des Égyptiens, de sorte que quand vous partirez vous ne partirez pas les mains vides. Mais chaque*

femme demandera à sa voisine et à celle qui demeure dans sa maison, des objets d'or et des habits pour en revêtir vos fils et vos filles, afin de dépouiller les Égyptiens. La Bible évalue à six cent mille, *sans compter les femmes et les enfants*, la quantité des Israélites qui partirent de Gessen. Plusieurs chiffres contradictoires sont donnés dans la Bible même. Le mouvement d'exode entraîna beaucoup de *non Israélites*. Grossie de ces *étrangers*, la masse des émigrants est citée comme ayant atteint le total de *trois millions d'hommes*, partis *avec des troupes nombreux*, ce qui n'est pas admissible. On ne saurait admettre davantage que l'exode se soit accompli *en une seule nuit*.

La prédication d'Aaron avait séduit, en même temps que les Hébreux, des habitants du delta, — Égyptiens et Libyens, — que les continuelles batailles tourmentaient et qui suivirent les Israélites auxquels Moïse, *par la bouche de son frère*, avait promis des merveilles. Ces étrangers, moins audacieux, timorés même, n'ayant pas surtout, comme les Asiatiques l'ont à un si haut degré, le goût des déplacements rapides, confièrent aux Hébreux les vêtements, les bijoux et les divinités qu'ils voulaient emporter. C'est en *emportant* ces richesses, sans se préoccuper probablement de ceux qui les leur avaient confiées, que les Hébreux, en cette circonstance, *dépouillèrent*, suivant l'expression biblique, les Égyptiens.

Dès le matin de la sortie d'Égypte, l'exode pouvait être considéré comme définitif. L'abandon de Gessen était un acte, un fait ne permettant pas le repentir. Il y eut certainement un grand enthousiasme parmi les Hébreux lorsqu'ils se sentirent les maîtres d'eux-mêmes, conduits par un chef accepté, de leur race, les dirigeant vers un *pays de délices*, les délivrant de cette vie instable qu'ils menaient en Gessen, toujours sous le coup d'un caprice royal, assujettis à des labeurs humiliants et improductifs.

Le souvenir du premier « repas public » hors de Gessen ne se perdit jamais ; il se perpétua en une date précise qui devint le commencement de l'ère d'Israël, nouvelle. *Alors l'Éternel parla à Moïse et Aaron, au pays d'Égypte, en ces termes : ce mois-ci sera pour vous le premier des mois, en tête des autres mois.* Ce fut, à jamais, le commencement de l'année hébraïque, la fête du *passage* (*pésah*, *pasha*), la *pascha* des Grecs, la Pâque.

Le pharaon s' alarma du départ des Hébreux qui étaient pour lui des travailleurs excellents, corvéables, et qui avaient enlevé à l'Égypte un certain nombre d'habitants du delta. L'armée égyptienne poursuivit donc les *coupables*, et ce danger fit instantanément ce que Moïse eût mis sans doute beaucoup de temps à obtenir, la cohésion des Hébreux. Il y eut aussitôt, évidemment, un groupement d'hommes ayant la conscience de son être, le sentiment d'une indispensable solidarité. Par des tatouages aux mains, au front, *entre les deux yeux*, les émigrants se firent des signes de reconnaissance, de distinction.

Le pharaon poursuivit les Hébreux, de Gessen jusqu'à *la mer aux algues*. L'armée, comprenant six cents chars et beaucoup d'infanterie, n'arriva au golfe de Suez qu'après que les Israélites l'eurent passé.

Les Égyptiens essayèrent-ils de poursuivre les Israélites en suivant le même chemin, à marée basse ? et la haute marée survenant, l'armée égyptienne tout entière fut-elle submergée, engloutie ? C'est probable. Et il n'y a là rien d'extraordinaire, rien de miraculeux surtout, pour qui sait le jeu des marées à Suez. Dans la Bible, le récit veut être étonnant : *Alors l'Éternel dit à Moïse : étends ta main contre la mer, pour que les eaux reviennent contre les Égyptiens,*

leurs chars et leurs cavaliers. Le rédacteur du livre hébraïque use ici du même procédé qu'il employa pour dire les sept plaies d'Égypte ; il transforme en incident surnaturel un phénomène non seulement ordinaire, mais encore périodique, inévitable. L'Océan, dans la mer Rouge, comme partout où vont ses eaux, a son flux et son reflux ; mais à Suez la marée est assez perfide pour que l'erreur des Égyptiens s'explique de soi. La mer, en se retirant, laissa ses victimes sur les plages. *Et les Israélites virent les Égyptiens morts sur le bord de la mer.*

Les contradictions et les obscurités du texte biblique n'ont pas permis de fixer encore avec précision l'itinéraire des Hébreux allant à la recherche de la terre promise ; recherche en effet, car Moïse ne savait pas exactement où elle était située. L'irréflexion et la légèreté paraissent caractériser déjà les œuvres du législateur ; ses pensées semblent ne pouvoir mûrir que dans un long silence ; ses décisions rapides sont presque toujours de mauvaises décisions. L'esprit de Moïse est plus violent que prompt, plus audacieux qu'intelligent ; il ne paraît même pas se rendre compte de son incroyable et continuelle imprévoyance. Mais lorsqu'il a longtemps et froidement réfléchi, pesé et mesuré les choses, il est vraiment capable de formuler l'excellent résumé d'une sage combinaison.

Ayant pris en main l'héritage intellectuel d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, il se l'approprie et le définit avec succès, en y appliquant des *formes* égyptiennes, iraniennes, arabes, même touraniennes un peu. Il y a un grand fond d'éclectisme dans les œuvres de Moïse, d'apparence si radicales.

Les modifications géologiques du golfe de Suez, très importantes, compliquent l'étude de l'itinéraire suivi par les émigrants. Il est certain qu'après avoir traversé le désert d'Égypte et le golfe de Suez, les Hébreux ne purent pas marcher directement vers la Palestine, — si tant est que Moïse s'était assigné ce but, — parce que les Philistins tenaient le pays, en force. Les Israélites durent en conséquence se rejeter à l'est, aller vers le Sinaï. C'est la période très pénible de la *vie au désert*, des *plaintes amères*, des regrets et des désespoirs. « Pourquoi nous avez-vous fait partir d'Égypte pour nous mener dans ce triste lieu, ce lieu où l'on ne peut semer, où il n'y *ni figuier, ni vigne, ni grenadier, et pas d'eau à boire.* Ou bien : *Oh ! que ne sommes-nous morts de la main de l'Éternel en Égypte, pendant que nous étions assis auprès de la marmite à viande et que nous avions de quoi manger à satiété ! Car vous nous avez conduits dans ce désert pour y faire mourir de faim tout le monde.*

L'ensemble des émigrants était peut être plus égyptien qu'hébraïque. A Gessen, comme tout le long du Nil, les *indigènes* avaient recherché les femmes asiatiques, et les enfants, par leurs types, et les jeunes hommes, par leurs tendances, démontraient l'influence considérable que le sang d'Égypte avait eu déjà sur le sang de Chaldée. Dans beaucoup de familles israélites la «mère» était égyptienne.

Les deux types, — le premier, le principal, chaldéen ; le second, important, africain, égyptien, — s'alliaient à merveille, conservant presque leurs qualités respectives. Il y eut dès l'exode deux courants distincts dans la vie d'Israël : le *courant de Chaldée*, morbide, surexcitant, néfaste, et c'est l'Israélite amaigri, remuant, insupportable et corrompueur ; le *courant d'Égypte*, sain, calmant, réparateur, et c'est l'Israélite gras, pondéré, charitable, excellent. Le premier, fléau véritable, descendant direct des Asiatiques de Chaldée, ne sait rien au delà de sa jouissance personnelle, prêt à tout sacrifier, — Foi et Patrie, — à cet intérêt exclusif ; l'autre, auxiliaire indispensable, apporte au monde aryen trop bon, se

lassant vite, la ténacité dans la recherche, la patience dans l'épreuve, la solidarité dans la misère, l'espérance indomptable dans le malheur, qualités essentielles que l'Aryen léger, très imitatif, emprunte à l'Israélite métissé d'Égyptien, qui a persisté, et qui est nécessaire.

L'influence égyptienne, dans la masse hébraïque, serait donc prépondérante au moment de l'exode. L'embryon de culte que Moïse a emporté, ou plutôt qu'Aaron prépare, — car Aaron laissant à Moïse le pouvoir civil ne tardera pas à s'approprier le pouvoir religieux, — n'est qu'un emprunt aux temples de Memphis et de Thèbes. Le premier matériel du culte hébraïque est identique au *matériel sacerdotal* des bords du Nil ; c'est l'arche faite de bois d'acacia, la *bari* égyptienne, la *barque sacrée*, que l'on promenait dans les processions, *au centre de laquelle s'élevait une petite chapelle, ou naos, contenant l'image de la divinité*. Le naos des Hébreux c'est le tabernacle, *ombragé par des sphinx* aux ailes repliées en avant, les *chérubs*. La bari hébraïque, *l'arche d'alliance*, était portée comme la bari égyptienne, sur un brancard.

Trois mois après leur sortie d'Égypte, les Israélites arrivaient au Sinaï, célébrant une grande Pâque. La traversée du désert racontée par les auteurs bibliques est légendaire. Ils avaient bien le droit, ceux qui venaient de subir tant d'épouvantes, dont les souffrances étaient encore vives, de s'enivrer de leurs récits. Ceux qui plus tard, de bonne foi, recueillirent ces contes, purent parler des *eaux jaillissantes* venues à la voix de Moïse, de la *nuée céleste* protégeant Israël contre les ardeurs du soleil, de la *manne* continuellement tombée, des *cailles* très abondantes envoyées par l'Éternel, phénomènes ordinaires encore une fois, sauf la source miraculeuse, — nuages orageux, transsudation nourrissante des tamarix, passage des cailles, annuel, — que la rhétorique juive voulut transformer en miracles. Cependant l'imagination des rédacteurs ne parvint pas à concilier les traditions diverses relatives au point géographique où *l'eau de la querelle*, — car les Israélites se disputèrent avec véhémence à cette occasion, — où l'eau de la source miraculeuse avait jailli ; et l'étrange idée fut alors écrite d'un *rocher marchant*, qui avait suivi Moïse, renouvelant ainsi de loin en loin, sur la route, le miracle continué, unique.

Absolument égyptienne apparut la piété des Israélites au Sinaï ; la première divinité honorée de manifestations populaires, le *veau d'or*, n'était autre que le bœuf Apis. Ce n'est pas un culte encore, il n'y a pas de religion, pas d'holocaustes, pas de sacrifices, pas de prêtres ; le peuple est réuni pour un repas public, devenu joyeux, c'est-à-dire africain, égyptien. *Et le peuple s'assit pour manger et boire, puis ils se levèrent pour danser.*

Cette tolérance d'Aaron troubla Moïse ; les deux frères ne s'entendirent plus. La colère du législateur s'appesantit sur son peuple, et la Bible parle d'un massacre de *trois mille hommes*, le grand prêtre Aaron cependant épargné. Cet acte de tyrannie asiatique étant accompli, Moïse songe à son œuvre mal inaugurée, et il se retire, allant vers le silence. Il monte au Sinaï, qui devient *un lieu sacré*, une *hauteur sainte*, sur laquelle il ne marche que pieds nus.

La cosmogonie hébraïque était chaldéenne ; la législation que Moïse va résumer et les moyens qu'il emploiera pour faire triompher sa loi, seront iraniens. Zoroastre avait reçu la loi d'Ormuzd *dans l'oreille*, après avoir *traversé une montagne toute en feu* ; de même Moïse, sur le mont Sinaï, entendra la parole de Dieu au sein des éclairs, dans le bruit des tonnerres, et comme Zoroastre, instruit, il transmettra à son peuple la volonté de l'Éternel. *Moïse parlait et Dieu lui répondait dans le tonnerre.* — Moïse descend, consacré, transfiguré ; les

Israélites sont encore tellement Égyptiens, qu'ils le voient sous la forme de l'Ammon de Thèbes, rayonnant, *cornu*.

Quoi faire maintenant ? Le désert du Sinai était comme une impasse. Où aller ? Le vœu des Israélites eût été de retourner au delta ; Moïse n'y pouvait même pas songer. Et comment aller vers le nord, en Palestine, en Chanaan, en Syrie ? L'Égypte y était encore trop puissante, trop renommée. Les émigrants étaient des ennemis du pharaon que les alliés des Égyptiens devaient combattre, châtier. Il était évident qu'une *autre génération d'Hébreux* pourrait seule achever l'exode. Moïse s'appliqua donc à préparer la *nation prochaine*, armée, qui aurait à conquérir la terre promise.

Trente-huit années s'écoulèrent pendant que les Israélites, sans s'écarter d'une zone relativement étroite, parcoururent le désert de *l'égarement*, — le Tyh-Bénou-Israël des Arabes, — au sud jusqu'à Éziongaber, sur le golfe Arabique, au nord peut-être jusqu'à Kadesh-Barna. La Bible parle peu de cette époque. Elle cite cependant la révolte d'un lévite, — Coré, — ce qui prouve au moins l'essai d'une organisation cléricale.

Moïse s'applique à faire les Israélites obéissants, disciplinés. Des luttes avec les Amalécites et les Moabites, qui sont les voisins immédiats du campement hébreu, s'honorant d'un lointain passé, viennent suspendre les querelles qui déjà divisent Israël et les vellétés de retour en Égypte qui se manifestent. Josué est l'instructeur guerrier des Hébreux. La première bataille, importante, contre les Amalécites, servit bien le vœu de Moïse. L'armée nouvelle marcha contre Amalek, et ce fut la *guerre pour Jéhovah*. La victoire donna aux Israélites leur première consécration. Moïse a *son peuple* enfin, son *armée* ; il peut convoiter la terre d'autrui. Jéthro, rassuré, lui *ramène alors sa femme et ses fils*, au désert.

Il y a maintenant une constitution hébraïque, un groupe d'hommes mus par un sentiment commun, pas tout à fait une nation sans doute, mais un peuple. Si Moïse ne sait pas encore où il conduira ce *peuple*, au moins est-il parvenu à l'organiser. Il est malheureusement bien difficile de savoir cette organisation avec exactitude, parce que le Pentateuque, où se trouvent les éléments de cette étude spéciale, est plein d'interpolations, de corrections, d'erreurs mêmes, volontairement introduites dans la tradition mosaïque. Les lois des premiers temps ne pouvaient pas convenir toutes aux temps nouveaux que préparaient les juifs de Babylone lorsqu'ils rédigeaient la Bible, et bien des prescriptions auxquelles Moïse n'avait pas songé, furent alors introduites dans le code, sous l'autorité de son nom.

Trois fois Moïse se retira vers le mont Sinai pour rédiger la Loi. Son premier décalogue, il le détruisit ; le second, certainement modifié, — s'il ne fut refait en entier par Jérémie même, — laisse voir cependant la volonté mosaïque.

Comme l'avait fait Zoroastre proclamant l'unité d'Ormuzd, Moïse proclame l'unité de l'Éternel ; la morale qui résulte ensuite de la Loi est iranienne, c'est-à-dire pure, aryenne, avec quelques despotismes asiatiques et quelques égoïsmes égyptiens. Le respect du *père* y est sagement ordonné, mais la formule est semblable à celle du scribe Phtah-Hotep : *Le fils qui reçoit la parole de son père deviendra vieux à cause de cela*. Une longue vie est la récompense promise. Le culte demeure égyptien, les rites également, ainsi que les prescriptions hygiéniques. C'est comme *animal de Set, de Typhon*, que depuis longtemps l'Égyptien maudit le porc, ne veut pas qu'on se nourrisse de sa viande impure.

L'organisation politique est hébraïque, c'est-à-dire chaldéenne, asiatique. Chaque chef de clan a conservé son autorité spéciale ; c'est en réunissant ces chefs, ces *scheiks*, en s'assurant de leur concours, que Moïse peut légiférer, *proposer les choses que l'Éternel a recommandées*. Le décalogue, deux fois, a été *écrit avec le doigt de Dieu* sur la stèle ; deux fois l'Éternel a *parlé à Moïse face à face, comme un homme parlerait à un autre homme* ; et cependant le consentement des *scheiks* n'en demeure pas moins indispensable. La colère de Moïse brisant les premières *tables de la loi* n'a pas impressionné la placidité de ces *scheiks*. C'est très égyptien cela. La divinité n'épouvante pas Israël ; la loi seule, consentie, lui est un frein. *Ta loi seule est sans bornes*, dit un psaume.

Moïse s'impatientait, parce qu'il avait conçu son Jéhovah terrifiant au nom duquel il voulait mater le peuple, et que le peuple demeurerait indifférent à Jéhovah, chacun ayant conservé sa divinité préférée. Alors Moïse institue un corps sacerdotal et place Aaron à la tête de la « tribu privilégiée ». Le lévite Coré, frustré, en révolte, ayant été frappé au nom de Jéhovah, le peuple prit violemment parti pour Coré contre Aaron. La peste décimant Israël, Moïse n'hésite pas à déclarer que le fléau est la vengeance de Jéhovah contre son peuple.

Les rites fixés par Moïse et appliqués par Aaron sont purement asiatiques, dès le début. Ce sont de larges immolations sur les autels, de continuelles coulées de sang : *Et il prit la moitié du sang et le mit dans les bassins, et de l'autre moitié il aspergea l'autel*. C'est devant l'autel rougi que le peuple doit acclamer l'Éternel, lui jurer obéissance : *Moïse prit le sang et en aspergea le peuple*.

De ce baptême, Israël ne se lavera pas ; c'est par le meurtre, et cruellement, que sa domination voudra s'imposer. Jérusalem et Babylone pourront se tendre la main, par dessus la Syrie, comme des sœurs, et c'est à bon droit que les Israélites et les Assyriens se disputeront la prépondérance, alors que l'Égypte sera tombée en agonie et que les Perses ne se seront pas encore montrés. Jérusalem sera vaincue par Babylone, Babylone sera prise par Cyrus, et il y aura dans l'univers une formidable dispersion d'Asiatiques, haineux et insinuants, mages et prêtres, courtiers et colporteurs, charmeurs et rapaces, virtuoses et usuriers, corrupteurs des esprits et des sens, échangeant et transportant de l'est à l'ouest, du sud au nord, avec toutes les séductions, toutes les ignominies.

Ce fut la grande faute de Moïse, d'imposer l'esprit chaldéen à ce peuple nouveau tout impressionné de l'esprit d'Égypte, avec ses divinités diverses, excellentes, issues d'Osiris, — bœufs tranquilles, vaches généreuses, chats câlins, — et de proclamer ce Jéhovah bruyant, parfois ridicule, qui va jusqu'à se préoccuper des ustensiles religieux, des *meubles du temple*, exigeant de *l'or à profusion*, s'écriant : *Moi, l'Éternel, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux, punissant la faute des pères sur les fils*, et prononçant la peine de mort à tout propos.

Trop sanguin, horriblement personnel, irréfléchi, Moïse proclame cette divinité au moment même, presque, où de sa propre bouche, il vient de résumer son code iranien, d'emprunter son décalogue à Zoroastre : *Honore ton père et ta mère, afin que tes jours se prolongent dans le pays que l'Éternel ton Dieu te donne ; tu ne tueras point ; tu ne commettras point d'adultère ; tu ne déroberas point ; tu ne déposeras point contre ton prochain comme témoin menteur ; tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain, ni son esclave, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni rien de ce qui appartient à ton prochain*. Telle est la loi, suffisante.

Et c'est Moïse, cependant, qui malgré l'influence zoroastrienne fait asperger le peuple avec le sang de victimes égorgées.

CHAPITRE XII

DE 2200 A 1300 Av. J.-C. - La terre promise. - Josué et Caleb. - Les Chananéens. - La marche des Hébreux. - Balaam. - Moabites et Madianites. - Victoire d'Israël. - Butin. - Recensement. - Partage du territoire conquis, à l'est du Jourdain. - Mort de Moïse. - Son œuvre. - La Palestine. - La Samarie. - La Galilée. - La destinée d'Israël. - Jérusalem. - L'enfer.

LES Israélites quittèrent le désert du Sinaï sous l'autorité de Moïse, mais conduits par Hobab, qui était un *homme de Madian*. Une chaleur intolérable les accablait, des maladies de toutes sortes rongeaient leur peau ; ils n'avançaient, marchant au nord, qu'en exhalant de longs murmures. La première réelle et longue *station* fut faite à Kadesh-Barna, dans le désert de Pharan, au sud de la mer Morte. C'est là que Moïse vit toute l'étendue de son imprévoyance. La terre *promise* échappe aux émigrants ; Moïse ne sait pas où Chanaan se trouve. Douze Hébreux choisis parmi les plus fidèles, qui avaient été chargés d'explorer le *pays*, reviennent découragés, après quarante journées d'absence, n'ayant vu de leurs yeux aucune des merveilles annoncées. Josué et Caleb, seuls, conseillèrent d'avancer, de pénétrer en Chanaan, d'en expulser les Chananéens.

La Bible fait de ces Chananéens des descendants de Cham divisés en onze tribus, tenant tout le pays allant de la Méditerranée au Tigre et de l'Arabie au Caucase, englobant donc la Phénicie, la Palestine, la Syrie tout entière et la Mésopotamie. L'histoire n'a pas encore constaté de *Chananéens*, dans le sens ethnique du mot, antérieurement à l'an 2200 avant notre ère. Les véritables Chananéens, à cette époque, n'étaient qu'une tribu syrienne, de *race chamite*, ou africaine si l'on veut, mais parlant une *langue sémitique*, asiatique. Cette tribu expulsa les Raphaïms qui occupaient le Liban et descendit ensuite en Palestine. Ce refoulement des Chananéens de Syrie vers l'ouest montagneux, on l'a attribué, soit à une invasion aryenne d'*hommes blancs*, qui coïnciderait assez avec le grand mouvement des Aryas vers l'Europe, qu'on retrouve bien dans les traditions syriennes et arabes, soit à des convulsions naturelles, à des *tremblements de terre* les obligeant à fuir un sol trop tourmenté. Telle fut l'opinion d'Hérodote.

Le *pays de Chanaan*, pour les Israélites de l'exode, c'était la Palestine et la Phénicie, vues d'ensemble, vaguement, c'est-à-dire tout le pays compris entre la mer Méditerranée et le Jourdain qui est parallèle à la mer. Les Phéniciens ne sont pour eux que des *Kénaanim*. Mais le pays de Chanaan promis par l'Éternel s'augmentera proportionnellement aux convoitises des Hébreux ; et il ira, au sud jusqu'au désert, jusqu'à la mer Rouge, à l'est jusqu'en Mésopotamie, à l'ouest jusqu'à la Méditerranée. « Je fixe vos limites depuis la mer des algues jusqu'à la mer des Philistins, et du désert au grand fleuve », dit l'Exode.

Les onze tribus chananéennes que la Bible nomme, au moment où Israël va guerroyer, sont les Sidoniens, les Aradiens et les Sémaréens, au bord de la mer, *tribus maritimes*, et les Héthéens, les Jébuséens, les Amorrhéens, les Gergéséens ; les Hévéens, les Sinéens, les Hamathéens et les Arcéens, *tribus continentales*.

Les Sidoniens étaient probablement les seuls qui fussent installés ; les autres tribus, très indépendantes, avaient cependant chacune son roi. Les Héthéens, ou

Khétas, étaient alors, dans le groupe chananéen, la tribu guerrière par excellence, comme les Sidoniens étaient *marins*, déjà. La Bible parle des Amorrhéens gigantesques, *hauts comme des cèdres*, défendant la forteresse de Kadesh. Les Jébuséens occupaient le territoire où devait être bâtie Jérusalem. Tels sont les ennemis d'Israël. *Lorsque l'Éternel, votre Dieu, vous aura fait entrer dans le pays où vous allez vous rendre pour en prendre possession, et qu'il aura chassé devant vous de nombreux peuples..., sept peuples plus nombreux et plus puissants que vous, et que l'Éternel, votre Dieu, vous les aura livrés, et que vous les aurez battus, alors vous devrez les mettre au ban ; vous ne ferez point de pacte avec eux, et vous ne leur ferez point grâce. Vous ne contracterez point avec eux des mariages..., vous renverserez leurs autels, vous briserez leurs colonnes, vous abattrez leurs Astartés et vous brûlerez leurs idoles.* La décision de Moïse était formelle ; la *terre de Chanaan* était à prendre, à conquérir.

Les Raphaïms *braves et vigoureux*, qui avaient été expulsés du Liban par les Khétas-Chananéens, s'étaient mélangés aux envahisseurs demeurés en Palestine sans rompre leur groupement particulier, et ils finirent par imposer leur langue à leurs dominateurs. La Bible énumère les *peuplades* de Raphaïms : Émin, Énacim, Zonzin, Zonzommin, Awin, Kénites, etc. Les Émin ou Yémin, ce sont les *géants* mythiques dont parle la Genèse, les Titans bibliques, idée que l'on retrouve en Assyrie dans l'histoire du *rebelle Nemrod* et de la tour de Babel. *Le pays par lequel nous avons passé..., nous y avons vu les géants, de la race des géants ; nous croyions n'être que des sauterelles, et tels nous leur apparaissions.*

Au moment du grand exode israélite, ces Raphaïms robustes étaient parmi les Chananéens vers lesquels Moïse avait envoyé des chefs, des *émirs*, en éclaireurs. Sauf Caleb et Josué, les envoyés considérant l'entreprise comme irréalisable, Moïse, vivement impressionné, déclara que la terre promise n'appartiendrait pas à la génération vivante, parce qu'elle mourrait dans le désert en *punition de ses crimes*, mais à la génération qui viendrait ensuite, purifiée par les souffrances d'Israël : *Vos cadavres à vous resteront dans ce désert, et vos fils seront pâtres durant quarante ans, et porteront la peine de votre infidélité, jusqu'à ce que vous soyez morts au désert jusqu'au dernier.* Ce sacrifice de tout un peuple, ce formidable holocauste devait satisfaire Jéhovah, apaiser son courroux, valoir aux *prochains Israélites*, ainsi qu'une récompense après l'expiation, la possession du *bien d'autrui* désiré, convoité. *Et quand l'Éternel, votre Dieu, vous aura conduits dans le pays qu'il a promis de vous donner, en le jurant à vos pères, Abraham, Isaac et Jacob, dans ces grandes et belles villes que vous n'avez pas bâties, dans ces maisons remplies de toutes sortes de biens que vous n'avez pas amassés, à ces citernes creusées que vous n'avez pas construites, dans ces vignes et ces olivaias que vous n'avez pas plantées, et que vous en jouirez à satiété, alors gardez-vous bien d'oublier l'Éternel qui vous a tirés du pays d'Égypte, de ce lieu de servitude... Autrement la colère de l'Éternel, votre Dieu, s'enflammerait contre vous et il vous exterminerait de la surface de la terre.*

Les quarante années passées dans le désert, tant de souffrances vaillamment supportées, dues à l'incapacité de Moïse, aboutirent à l'organisation purement militaire d'un peuple mené par un Dieu violent, cruel, promettant la jouissance du bien d'autrui, faisant de ce vol une récompense divine. *Souvenez-vous du chemin que l'Éternel, votre Dieu, vous a fait faire à travers le désert, ces quarante ans durant, afin de vous humilier, et de vous mettre à l'épreuve pour connaître votre cœur, pour savoir si vous observiez ou non ses commandements.* L'épreuve est faite ; Israël s'est montré indocile ; une autre génération jouira des

biens promis, mais pleinement. C'est le dernier chant, c'est le dernier cantique de Moïse :

*J'enivrerais mes flèches de sang,
Mon glaive se repaîtra de chair,
Du sang des tués et des captifs,
De la tête chevelue de l'ennemi.*

Le *chemin de l'exode*, dans le désert, avait été périlleux ; les regrets d'avoir quitté l'Égypte ne cessaient pas. *Et les Israélites recommencèrent à se lamenter et à dire : Ah ! si nous avions de la viande à manger ! Nous nous rappelons les poissons que nous mangions en Égypte, gratuitement, et les concombres, et les melons, et les poireaux, et les oignons, et l'ail ! Maintenant, nous jeûnons !*

Les Édomites, qui étaient entre le Sinaï et la mer Morte, ayant refusé le passage aux Hébreux, ils étaient revenus sur leurs pas, en inclinant au sud-ouest. Dirigés du côté de la mer, de nouveaux obstacles les forcèrent à descendre au sud jusqu'au golfe Arabique, à Éziongaber. Mais le séjour dans les environs du Sinaï étant devenu absolument intolérable, ils partirent de nouveau, en évitant cette fois les Édomites, c'est-à-dire en se tenant à distance de leur frontière, ne provoquant pas les Moabites qui étaient à la côte sud-orientale de la mer Morte, ni les Ammonites qui s'étendaient au nord-est des Moabites, traversant donc le désert paisiblement, toujours à l'orient de la mer Morte. Arrivés au torrent de Zared (Ouady-Karak), c'est-à-dire en plein pays moabite, ils le passèrent et furent jusqu'au torrent d'Amon.

L'Arnon franchi, les Israélites se heurtent aux Amorrhéens *gigantesques*, aux Émorites, et ils les battent. Cette victoire enhardit Moïse qui provoque Og, le roi syrien, *chef de Basan*, venant au secours de Sihon, le chef des Amorrhéens vaincus. Og est un aventurier toujours guerroyant, que les Chananéens eux-mêmes redoutent. Les Israélites lui infligèrent un échec retentissant, et ils prirent le pays que nul n'osa leur disputer, jusqu'au mont Hermon. Toute la rive gauche du Jourdain était conquise.

Alors le roi de Moab, Belak, qui avait laissé passer cette *masse de gens*, s'allie au chef des Madianites, son voisin immédiat, pour chasser les Hébreux. Mais avant d'en venir à la bataille, il essaye d'exploiter la crédulité malade des émigrants, il envoie à leur camp un magicien, un devin, Balaam, qui doit prononcer des oracles et maudire le *peuple nouveau*. Balaam vint en Israël, exaltant la grandeur souveraine de Baal-Phégor, la divinité moabite. Moïse, après avoir menacé de mort ceux qui s'adonneraient à ce *culte voluptueux*, déclara la guerre aux Madianites.

Les Israélites s'ébranlent, serrés, rapides, effrayants ; *et les Moabites dirent aux scheiks des Madianites : maintenant cette tuasse de gens va dévorer tout ce qui est à l'entour, comme le bétail broute la verdure. — Ils s'élancent, haletants comme le buffle... Voyez ce peuple ! comme la lionne il se lève ; comme le lion il se redresse ; il ne se repose qu'il n'ait dévoré sa proie et bu le sang de ses victimes.*

Israël triomphe, et Balaam, lâchement envoyé pour maudire Israël, le bénit, *Jéhovah parlant par sa bouche*. Et tout Israël écoute l'oracle que prononce cet inspiré *dont les yeux sont clos lorsqu'il entend la parole de l'Éternel*. Moab étant ainsi doublement vaincu, les vainqueurs l'envahissent ; mais c'est les Moabites

en définitive qui triompheront, non point par leurs armes, qui sont brisées, mais par les caresses de leurs femmes, par l'irrésistible séduction de leurs lascivités, par les débauches savantes de leur culte.

A Sittim, la vieille ville, les *filles moabites* entraînent au *festin de leurs dieux* les plus braves parmi les guerriers d'Israël, *et le peuple y prit part*. Moïse assembla les scheiks, prononça la condamnation des coupables, qu'il fit *attacher au gibet*, à la face du soleil, disant aux juges : *Égorgez chacun de ces gens qui se sont attachés au culte de Baal-Phégor*. — Pinéhas reçut pour lui et pour ses descendants le titre de grand sacrificateur, parce qu'il avait transpercé de sa lance, *par les ventres*, un Israélite et une femme madianite s'aimant devant le dieu d'Assyrie.

Une guerre d'extermination fut faite aux Moabites et aux Madianites qui valut aux vainqueurs un grand butin. La cruauté des Israélites victorieux fut épouvantable. La razzia s'étendit sur toutes choses, la mort s'abattit sur tous les fronts. Et cependant Moïse jugea qu'on avait laissé vivre trop de femmes, et il y eût un second massacre où les vierges seules furent épargnées, *pour être prises*. Des rites de purification renouvelés pendant sept jours lavèrent Israël de toutes ces horreurs, assainirent pieusement le butin, dont une part importante fut réservée au corps sacerdotal organisé, — aux Aaronites, — ainsi qu'aux Lévites, ces serviteurs *fonctionnant dans la demeure de l'Éternel*.

Le succès cimentait l'union d'Israël, si mal préparée par Moïse. Après l'anéantissement de Moab et de Madian, un recensement constata plus de six cent mille hommes *en état de porter les armes*. Moïse, alors, compléta-la loi qu'il avait donnée, et il désigna Josué comme son successeur, en lui imposant toutefois l'obligation de ne rien faire sans avoir consulté le grand-prêtre Éléazar. Toujours irréflecti, Moïse oubliait les ennuis que son frère Aaron lui avait suscités, et il s'imaginait qu'Israël, au point de surexcitation où il l'avait mené, pourrait vivre sans dictateur.

Il y eut un commencement d'organisation, une prise de possession du territoire, effective. La tribu de Ruben s'installa à l'est de la mer Morte ; la tribu de Gad s'appropriâ, au nord des Ruben, toute la rive orientale du Jourdain, jusqu'au lac de Tibériade ; et la tribu de Manassé reçut le territoire à l'est du lac de Tibériade, au nord de Gad. Ces tribus s'engagèrent à participer, dans l'intérêt des autres tribus, à la conquête de la Chanaan véritable, à l'ouest du Jourdain.

Ainsi, chaque tribu recevra sa *terre* au fur et à mesure de la conquête. La tribu de Lévi seule, — les Lévites, — consacrée au service de Jéhovah, ne possédant rien, vivra aux dépens des autres tribus. Plus tard, quarante-huit villes seront livrées à l'exploitation des Lévites, parmi lesquelles six seront des *asiles* où nul n'aura le droit de poursuivre un meurtrier.

Moïse, affaibli, épuisé, ordonna la lecture *publique* de la Loi par périodes déterminées, institua la fête des Tabernacles, bénit Israël, installa Josué, se retira sur le mont Nébo et mourut, laissant une œuvre mal ébauchée, très légèrement conçue, violemment poursuivie, incohérente, ayant en elle tous les germes des divisions qui devaient faire le malheur des Hébreux.

A la mort de Moïse les Israélites sont encore en état d'anarchie, incapables de concevoir une unité sociale, sans dieu, sans roi, formant une confédération de tribus, — douze d'abord, puis onze seulement, la tribu de Lévi ayant été tenue hors du partage, et douze ensuite, la tribu de Joseph ayant été divisée en tribu d'Éphraïm et tribu de Manassé, — confédération sans lien, chaque clan ayant sa

bannière, sa *marque* distinctive, presque ses intérêts particuliers. Josué n'est qu'un *chef* désigné par Moïse, tenant son droit de commandement du grand-prêtre Éléazar, qui l'a sacré d'un geste, par *l'imposition des mains*. Israël n'est qu'un immense campement où chaque groupe se distingue du groupe voisin, non pas seulement par son groupement même, isolé, mais par une série de signes spéciaux, tatouages, houppes colorées, broderies aux vêtements.

La Loi mosaïque, œuvre positive, et qui subsistera, comprend une doctrine avec sa morale, une divinité avec ses attributs, un culte avec ses cérémonies et un code social. Le gouvernement, dictatorial, mène une démocratie ; des magistrats — les *anciens* et des *scheiks*, élus, — sont des arbitres plutôt que des juges ; des scribes instruisent ou excitent les groupes suivant les cas, ne consultant que leur propre volonté. Les tribus, séparées, peuvent agir chacune sans consulter l'ensemble de la nation, sans se préoccuper de l'intérêt général. Le territoire conquis est partagé définitivement, sans possibilité d'aliénation ; l'usufruit des domaines peut être cédé, mais la propriété totale doit toujours revenir au propriétaire primitif, représenté par ses descendants.

Israël n'est pas exclusif, tous les étrangers sont admis à participer à sa vie ; sauf quelques ennemis irréconciliables, aucune *race* n'est dédaignée en fait. Moïse prit une femme chez les Kouschites un instant abominés ; Salomon composera son harem avec des vierges de toutes provenances.

La loi a la forme d'une instruction plutôt que d'un code ; le législateur semble y douter de son influence, malgré l'intervention permanente d'un Dieu sévère, méchant. Moïse, dictateur, se fait *grand juge*, mais il accepte soixante-dix conseillers ; la hiérarchie de ces conseillers est toute zoroastrienne : *Tu choisiras parmi le peuple des hommes capables... et tu les mettras à leur tête, comme chefs de mille, chefs de cent, chefs de cinquante et chefs de dizaines*. Aaron est le chef du corps sacerdotal, hiérarchie spéciale comme en Iran, maître du culte, ou pour dire mieux, ordonnateur des cérémonies, car Moïse n'a pas institué de culte, n'a pas organisé de religion, dans le sens élevé du mot.

L'histoire du peuple d'Israël résultera de ce mauvais point de départ. Le législateur des Hébreux n'a pas eu l'impression exacte des besoins intellectuels de la société qu'il formait, dont le fond était assyrien, chaldéen surtout, asiatique donc, mais tout à fait modifiée par un long séjour en Égypte, grandement influencée par les étrangers venus de toutes parts se joindre ensuite aux émigrants.

A chaque changement de règne, lorsqu'il y aura des rois en Israël, à chaque avènement de grand-prêtre, quand le sacerdoce sera dominant, à chaque apparition de nabi, quand les prophètes deviendront les maîtres du peuple, Israël changera de gouvernement, de divinité, de croyances, d'aspirations. L'intérêt personnel pourra toujours, en Israël, s'attaquer à des traditions mal implantées, renverser des autels mal bâtis, rêver continuellement d'organisations nouvelles. Moïse laisse Aaron introniser le bœuf Apis, la divinité égyptienne, et puis, pris de fureur, après avoir fait massacrer impitoyablement les adorateurs de ce dieu, il donne la grande-prêtrise à Aaron, le principal coupable. Il renverse Élohim, le dieu chaldéen, vraiment hébreu, pour lui substituer Jéhovah, le dieu terrible. Frappé de ces incohérences, manquant de foi, de foi quelconque, le peuple instituera la royauté malgré Samuel, écouterà les prophètes malgré les prêtres, applaudira à des alliances politiques fâcheuses malgré ses nabis clairvoyants, se livrera à toutes les débauches de la chair et de l'esprit malgré ses moralisateurs,

n'écoulant que son caprice, incapable de rien fonder, de rien conserver, outrecuidant et querelleur, paresseux et désordonné.

La Terre promise que Josué va conquérir, entre le Jourdain et la *grande mer*, ne pouvait pas être plus mal choisie. Infructueuse, la Palestine devait résister jusqu'à la fin, jusqu'à la ruine, à l'accomplissement du rêve absurde que Moïse avait fait, trompant le peuple. La *terre d'Israël*, magnifique, *arrosée de miel et de lait*, n'était en réalité qu'une *pauvre terre* montagneuse, désolée, sèche. *Le pays dans lequel vous passerez, pour en prendre possession*, dira le Deutéronome, — mais trop tard, — *est un pays de montagnes et de vallées qui ne s'abreuvent que par la pluie du ciel... Il n'est pas comme la terre d'Égypte où tu jetais la semence et l'arrosais avec ton pied*. Il est trop tard en effet, l'erreur est commise ; Israël est *monté en Palestine*, il a gravi les hauteurs pénibles, il ne peut plus revenir sur ses pas.

Les limites de la Palestine ont été variables. Les Romains l'ont divisée exactement en Galilée, Samarie et Judée à l'ouest du Jourdain, Pérée à l'est. Chacune de ces divisions constitue un tout géographique séparé, ayant sur ceux qui l'habitent une influence spéciale, nuancée. La Palestine hébraïque n'a pas dépassé les sources du Jourdain au nord, les déserts du Sinaï au sud, la Syrie à l'est, la Méditerranée à l'ouest. Et cependant la terre *promise* devait s'étendre de l'Euphrate à la grande mer, *à la mer de l'Occident*. — *Nul ne vous résistera*, avait dit l'Éternel, *car je répandrai la crainte et la terreur devant vous sur tout le pays où vous passerez*.

La plaine de Moab, à l'est du Jourdain, était fertile, mais bien étroite ; la plaine de Saron, *aux gras pâturages*, ne pouvait guère recevoir que quelques troupeaux ; la plaine de Jéricho s'enorgueillissait avec raison de ses palmiers ; mais quelle âpreté, quelle désolation que ce territoire des Jébuséens où Jérusalem allait être construite, avec sa vallée de Guehinnân (la géhenne), qui deviendra comme la représentation de l'enfer. Le Jourdain, ce *ruisseau de lait et de miel*, n'était qu'un fleuve décoloré, coulant mal dans sa vallée stérile, encroûtée de sel, maigrement ombragée de saules, envahie d'inutiles roseaux, improductifs.

Des montagnes de calcaire, nues, friables, trouées de cavernes, courant du nord au sud parallèlement au Jourdain, s'ouvrant après Jérusalem pour laisser s'étaler la mer Morte aux eaux lourdes, bitumeuses, se rejoignant ensuite au mont Seïr et continuant ainsi jusqu'au golfe Arabique, ou mer Rouge, séparaient bien la Palestine dévastée de la Syrie fructueuse. Deux cônes principaux émergent à l'ouest de cette ligne séparative : le mont Thabor, près du lac de Tibériade, tronqué, couvert de buissons, et le mont Carmel, à l'ouest du Thabor, rocailleux, dominant la plaine de Saron. *Au désert sera donnée la beauté du Carmel et de la plaine de Saron*, dit Isaïe ; plus véridique, Amos s'écria : *Les pâturages des bergers sont en deuil et la tête du Carmel se dessèche*. C'est le contraste entre le rêve et la réalité.

Pays de jardins délicieux, petits, bien ombragés, où le philosophe peut attendre en paix la mort qu'il désire, avec des fruits exquis parfois et des fleurs superbes, où le sceptique pris de dégoût peut oublier l'humanité, la Palestine n'offre aucune ressource à la nation qui voudrait y croître, y resplendir ; et ce fut l'irréparable faute de Moïse, avec son ignorance des besoins de son peuple, d'avoir choisi ce lieu néfaste pour y mener Israël. Tourmenté par la faim, le *peuple de Jéhovah* devait fatalement y vivre du tourment des autres, et s'y corrompre en outre, sûrement, dans les délices naturels de quelques coins trompeurs, rares.

A l'ouest, un pays plat, sans eau, à la terre triste, noire, gluante, déchirée de crevasses volcaniques, avec des montagnes formées de roches calcaires et crétacées, aux vallées riantes, aux flancs verdis, aux sommets absolument stériles. A l'est, la Pérée déserte, sablonneuse, *trop sauvage pour produire des fruits de noble espèce* a dit Josèphe, et le Hauran caverneux, basaltique, noir. Partout des ravins profonds, avec des chênes avortés sur les hauteurs. Telle est la Judée, la Terre promise, et donnée, de Jérusalem à la mer ; perfide, couverte au printemps de tulipes et d'anémones, capable de fournir une moisson, certes, mais dont l'humus rougeâtre ne résiste pas aux premiers rayons de l'été, se crevasse et montre le sol *tout écorché et tout fendu*, avec des figuiers rachitiques, résistants, et des chardons énormes s'élevant au-dessus des buissons épineux, innombrables. La Judée fut fertilisée un jour, mais au prix de quels efforts ! et pour combien de temps ! C'était à l'époque, sans doute, où sur les bords d'une mer généralement impraticable vivait la *voluptueuse Jaffa*, embaumée de jasmins.

Bien autrement propice à l'association des hommes était la Samarie, au nord de la Judée, vraiment fertile, avec sa belle plaine d'Esdreton, verte de mûriers, aux montagnes pittoresques et protectrices, faites pour donner un asile sûr et sain, aux *peuples* aimant la libre disposition d'eux-mêmes. Moïse ignorait la Samarie, surtout la Galilée, plus au nord, et charmante.

La Galilée avait son lac Méron, haut, boueux, mais fertilisant, et son lac de Tibériade, dont le fond est de sable, aux eaux limpides et douces, étonnement poissonneux, sur les bords desquels croissaient des arbres aux fruits renommés.

La Samarie montagneuse n'a déjà plus qu'un Jourdain aux rives empierrées, et dont les eaux tièdes, devenues très bleues, vont au lac de la Palestine, à *la mer de Sel*, la *mer Orientale* du Pentateuque, le *lac Asphaltite* des Grecs et des Romains, la *mer de Loth* des Arabes, la *mer Morte* enfin, bien nommée, des Eusèbe et des Saint Jérôme, œuvre évidente de feux souterrains, désolation navrante et légendaire.

C'est vers le nord, vers la Samarie d'abord, vers la Galilée ensuite, que les Arabes et les Égyptiens, — les Égyptiens surtout, — mélangés aux Hébreux, pris d'un irrésistible ennui, se dirigèrent de préférence.

Les arbres fruitiers, sur les déclivités des ravins favorables, dans les vallées bien protégées, étaient nombreux en Palestine ; le pommier, le poirier, le noyer, le cerisier, l'abricotier, l'amandier et le pistachier y vivaient facilement ; l'olivier s'y développait à l'aise, largement, donnant une huile légère qui fut le *tribut d'Égypte* pendant longtemps. Il y avait des forêts en Éphraïm, mais peu étendues, avec des chênes d'espèces variées. Les chênes de Basan fournissaient des rames aux Tyriens et des idoles aux Asiatiques. Des plants de figuiers et de palmiers assuraient aux Israélites des aliments précieux. Le blé, le froment, l'orge, le millet, les lentilles et les fèves étaient le fond de la nourriture des Hébreux. Les *épis de froment grillés* sont l'offrande que le Lévitique conseille.

Des fleurs merveilleuses, sur toutes les terres conservant un peu d'humidité, depuis le lis blanc, superbe, et les roses, et les jacinthes, et les jonquilles, et les narcisses, et les giroflées de Saron, remarquables, jusqu'aux bouquets de henné d'Engaddi, les touffes éclatantes du genêt vivace, les ricins glorieux, les absinthes, les ciguës, les roseaux de marais et les papyrus.

Toute parfumée, ayant l'étonnant baumier que l'on apporta triomphalement à Rome sous Pompée, la Palestine était en somme peu nourrissante. Tacite et

Justin ont vanté la fertilité du sol de la Judée, mais c'est à tort ; Strabon, plus exact, a nié cette richesse. *Le plus beau de tous les pays*, suivant la parole d'Ézéchiël, parole d'exilé s'il en fut, n'était en réalité, comme l'a dit nettement Strabon, qu'un *sol pierreux et stérile, ne valant pas la peine que l'on se battît pour sa possession*.

Par un travail intense, continu, avec de grands efforts, certaines parties de la Palestine peuvent être bien cultivées ; les chaleurs tropicales des bords du Jourdain et les fraîcheurs réelles, bien que relatives, des vallons et des hauteurs, y permettent des cultures diverses. Les *champs des Philistins* ont été célébrés dans la Bible, ainsi que les *jardins d'oliviers*, et le Lévitique n'énumère pas sans complaisance les fruits que les Israélites fidèles *doivent*, et peuvent par conséquent, offrir à Jéhovah, sur l'autel.

L'agriculture biblique était active, laborieuse. *Point de bœufs, greniers vides* dit un des proverbes ; ou encore : *L'abondance de la récolte dépend de la vigueur du bétail*. Mais le travail de la terre était pénible, les routes, montueuses, indirectes, imposaient de longs transports, au moyen de *chars à moissons*. Les troupeaux étaient la véritable richesse d'Israël.

Regarde bien à ton bétail et sois attentif à tes troupeaux...

Les moutons servent à te vêtir, les boucs à acheter un champ.

Le lait des chèvres te nourrit, toi et ta famille,

Et fournit à l'entretien de tes servantes.

Maître des *moissons et des vendanges*, Jéhovah est l'unique dispensateur de la vie en Israël. C'est lui qui donne la pluie et la rosée, qui crée les jardins et les pâturages, et c'est lui qui détruit ces *dons* en faisant un orage plein de grêle, en envoyant du sud un souffle brûlant, en déchaînant les sauterelles dévastatrices, en desséchant, en un jour, le sol hier encore bien arrosé. C'est la terre du Jéhovah de Moïse, exactement, tantôt fructueuse et bonne, tantôt stérile et résistante, donnant trop ou rien, à son caprice, et tellement bizarre que nul ne saurait approfondir ses facultés.

Irresponsable, l'Israélite subira là sa destinée, heureux des récoltes qu'il obtiendra, toujours prêt à réclamer les moissons d'autrui aux jours des famines inévitables. Pendant les douces périodes, Israël se réjouira dans les chemins, en brandissant les palmes du dattier, il ornara son oreille et son cou, à la façon égyptienne, de fleurs admirables, librement venues, et il s'enivrera, sur les coteaux, du vin de Judée, exquis. Jacob bénissant Israël voit cet avenir : *Il attache à la vigne son ânon et au cep le petit de son ânesse ; il lave son vêtement dans le vin et son manteau dans le sang des raisins. Il a les yeux pétillants de vin et les dents blanches de lait*. La Genèse, le Deutéronome et Isaïe parlent du *sang de raisin*, et Michée exprime la paix par ces paroles : *Ils demeureront chacun sous sa vigne et sous son figuier*.

De telles séductions, étalées devant des hommes qui venaient de vivre au désert, étaient bien faites pour les enthousiasmer, et ils ne virent pas l'énormité de la faute qu'ils allaient commettre en s'installant, eux dont les familles s'accroissaient si vite, et outre mesure, sur un territoire incapable de les nourrir, en bâtissant Jérusalem sur une hauteur toute cahotée, indéfendable au nord, très mal placée.

Et c'est gaiement que les Israélites vivront là, d'abord, n'ayant aucun regard vers l'avenir, ne prévoyant ni les convulsions naturelles qui détruiront Sodome et Gomorrhe, Adana et Séboin, ni les *combats pour l'existence* qu'ils devront fatalement livrer aux hommes sur ce sol ingrat, couvert de cendres, n'ayant pas même dans ses profondeurs le cuivre et le fer dont Moïse avait parlé.

C'est bien dans les environs de Jérusalem que devait naître la conception du Séôl, de l'enfer : *Et la terre ouvrit sa bouche et les engloutit, eux et leurs familles, et toutes les personnes qui étaient à Coréh, et tout leur avoir, et ils descendirent vivants au Séôl, eux et tout ce qui leur appartenait, et la terre se referma sur eux.* On sent encore le Séôl partout, souterrain, refermé, autour de la Jérusalem sainte, devenue turque, déshonorée.

CHAPITRE XIII

DE 1350 A 1200 AV. J.-C. - Passage du Jourdain. - Prise de Jéricho. - Partage de la Palestine. - Mort de Josué. - La Phénicie. - Histoire des Phéniciens. - Adonis. - Phéniciens et Grecs. - La toison d'or. - Sidon et Tyr. - Le pieu de Baal. - Les Pélasges. - Premières colonies agricoles. - Les Phéniciens en Grèce. - Les bêtes et les hommes. - Jérusalem la pacifique.

APRÈS la mort de Moïse, les Israélites voulurent passer le Jourdain. C'était une agglomération d'hommes rêvant d'un territoire où, sans travail, ils pourraient vivre une vie très douce, promise d'ailleurs. Sans les étrangers, qui formaient encore la grande majorité des émigrants, on eût difficilement obtenu la permanence d'une armée. Elle existait cependant cette armée, divisée en *légions de mille et de cent*.

Écoutez, Israélites ! Vous allez aujourd'hui passer le Jourdain, pour soumettre des peuples plus grands et plus puissants que vous, de grandes villes avec des murs qui touchent au ciel. Le Deutéronome qui parle ainsi n'enregistre qu'une légende. Il n'y avait pas assez de discipline chez les Israélites *au cou raide*, alors, pour que leur chef osât les mener à l'assaut de villes fortifiées. *Comme des sauterelles*, la masse du *peuple imprudent et insensé* s'ébranla, sous la direction de Josué fils de Noun, et le Jourdain fut franchi, de l'est à l'ouest.

La partie législative du Deutéronome, toute asiatique, toute chaldéenne, est contemporaine de cet événement ; la guerre y est une razzia et la victoire, un droit d'abus, complet : *Vous jouirez du butin de vos ennemis que l'Éternel votre Dieu vous aura donné.* Le législateur ordonne *de ne pas couper les arbres fruitiers* et de *se saisir, pour les garder, des femmes étrangères*.

Le Jourdain passé, des espions pénétrèrent dans Jéricho, qui était la première ville à l'ouest du fleuve, en franchissant le mur d'enceinte, en descendant chez la courtisane Rahab, dont la maison était adossée aux remparts. Jéricho, *la ville des palmiers*, tombée «*au bruit des trompettes*, est livrée au pillage d'Israël. Chacun possédera ce qu'il aura pris, sauf les *objets de métal*, qui appartiennent au temple futur de Jéhovah. L'Israélite Akan, qui désobéit à cet ordre, fut lapidé et son cadavre brûlé hors du camp.

Le Deutéronome, qui veut donner une très grande importance au passage du Jourdain, à la chute de Jéricho, sanctifie ces premiers actes de possession. Campés à Gilgal, tous les étrangers, qui étaient en si grand nombre dans la nation, durent subir le *signe d'alliance*, furent circoncis *avec des couteaux de pierre*, en un lieu qui garda le nom de *colline des prépuces* ; le livre ajoute que l'armée de Jéhovah ne pénétra sur la terre promise, devenue *terre sacrée*, que pieds nus.

Les habitants de la ville d'Aï, à l'est de Jéricho, après Béthel, voulurent arrêter les envahisseurs qui les massacrèrent, après les avoir attirés dans une embuscade. L'armée d'Israël marcha ensuite vers le nord, jusqu'à Sichem, qui fut prise à son tour. C'est alors que Josué fit ériger, sur le mont Hébal, un autel où la loi de Moïse fut écrite, en gravure.

Une coalition de Chananéens se forma pour résister à l'invasion. Les Khétas du sud, les Jébuséens, les Amorrhéens *qui habitaient les montagnes* et les

Chananéens proprement dits *tenant les plaines voisines de la mer et du fleuve*, unis contre Josué, lui infligèrent une défaite. Surpris sans doute, certainement étonnés, les Israélites s'enfuirent, se dispersant. *Ah ! s'écrie Josué, que ne nous sommes-nous décidés à rester au delà du Jourdain... que dois-je dire après qu'Israël a tourné le dos à l'ennemi ?*

Pendant un parti de Chananéens, — les Hévéens de Gabaon, — s'étant prononcé pour Israël, Adonisek, roi des Jébuséens, réunit les peuples d'Hébron, de Jérimoth, de Lachis et d'Églon, pour châtier l'allié des Israélites. Josué provoque les *cinq nations*, les bat, s'empare des cinq rois, *pose son pied sur leurs nuques* et les fait pendre. C'est à propos de cette bataille que le rédacteur de la Bible hébraïque, prenant à la lettre l'image, toute aryenne d'ailleurs, d'un cantique antérieur à Josué, célèbre le miracle du soleil s'arrêtant pour laisser aux Israélites le temps de vaincre.

Josué prend Mackedab, Libnah, Lachis, Églon, Hébron, Débri, dont il extermine les habitants. Tout le sud de la Palestine est aux Hébreux. Une seconde coalition se forme sous le commandement de Jabin roi de Hazor, *le plus puissant prince du pays*. Les deux armées se rencontrent en Haute-Galilée, près du lac Méron (Samochonitis). La victoire reste à Josué, qui poursuit les vaincus, au nord, jusqu'aux premiers contreforts du Liban. Un dernier succès, contre les Énacim du sud extrême, valut aux Israélites la pleine possession du territoire convoité. En six ou sept années, trente et une principautés chananéennes avaient été détruites, tout le pays *traversé par le Jourdain*, depuis le mont Hermon et Baal-Gad au nord, jusqu'à l'extrémité méridionale de la mer Morte, jusqu'au *pays des Édomites*, avait été conquis. *Et le pays fut en repos, la guerre ayant cessé* dit la Bible, inexactement.

Les tribus d'Israël se partagèrent *le pays*. Manassé et Éphraïm, ayant la succession de Joseph *le proluxe*, et qui étaient vigoureux comme des arbres *dont les branches passent au travers du mur*, reçurent d'abord leurs parts : Manassé eut la terre à l'est du Jourdain, du lac de Méron au sud du lac de Tibériade, et, à l'ouest du fleuve, une partie de la plaine de Saron ; Éphraïm eut, avec l'autre partie de la plaine de Saron, la montagne de Sichem, avec la ville, et un territoire allant à l'est jusqu'au Jourdain. C'est sur la terre d'Éphraïm que resplendira Samarie. A l'est du Jourdain, Gad *le coureur* eut la terre comprise entre le lac de Tibériade et la mer Morte. Le pays au sud de Gad, jusqu'à la frontière des Moabites, à l'est de la mer Morte, appartient à Ruben *bouillant comme les eaux*.

A l'ouest du Jourdain, en descendant du nord au sud, la terre d'Israël fut ainsi partagée : Nephthali, *agile et beau parleur*, eut la partie comprise entre le lac de Méron et le lac de Tibériade, mais pressé à l'ouest par Aser *le berger gras*, à qui la côte fut donnée, ayant au sud la part de Zébulon *le maritime* qui, malgré ce qualificatif, ne reçut ni une anse du lac de Tibériade, ni une crique de la Méditerranée. Au sud immédiat d'Aser, de Nephthali et de Zébulon groupés entre le lac de Tibériade et la mer, Issachar *le maigre, l'âne osseux*, eut les bords du Jourdain, presque jusqu'à la mer Morte, séparé de la grande mer, à l'ouest, par la portion donnée en sus à Manassé et par le territoire d'Éphraïm. Issachar, Manassé et Éphraïm formaient donc comme un deuxième groupement, entre le lac de Tibériade et la mer Morte. Au sud de ce groupe, deux parts échurent à deux tribus placées l'une à côté de l'autre ; la part confinant à la mer fut donnée à Dan, *qui était ondulant comme une vipère*, et la part confinant au fleuve fut

livrée à Benjamin, *le sauvage, le loup*. Dan avait Joppé, la Jaffa actuelle ; Benjamin avait Jéricho et devait avoir Jérusalem.

Juda, *le jeune lion*, eut le territoire au sud du groupe Dan-Benjamin, et la part de Siméon *le maudit* vint après, limitée à l'ouest par les Amalécites, au sud par les Édomites. La tribu de Lévi, vouée au service de l'Éternel, n'eut aucun territoire, mais il lui fut assigné quarante-huit villes ou *bourgades*, avec *leur alentour*, et elle entendit sanctionner son droit à la *dîme des fruits de la terre* sur tout Israël. Josué, pour sa part personnelle, eut *la bourgade qu'il demandait*, Timnath-Sérah, dans les montagnes d'Éphraïm. *Il bâtit la bourgade et s'y établit*, dit la Bible.

Le partage étant fait, le tabernacle et l'arche d'alliance furent apportés à Siloh, sur le territoire d'Éphraïm, Josué étant un Éphraïmite. Un grand changement s'est produit dans l'organisation d'Israël. Moïse avait institué la dictature sociale, désirant une sorte de monarchie aryenne, paternelle, mais absolue ; or Josué n'est plus qu'un capitaine distribuant sa conquête comme un butin, se réservant sa part, formant une confédération dans laquelle sa propre tribu est favorisée.

La conquête de la Palestine était moins complète que ne l'affirme l'auteur biblique. Gaza, Gath, Azoth, Ascalon et Accaron n'avaient pas été frappées ; tenues par les Énacim, ces villes allaient être bientôt prises par les Philistins, ce qui était grave. L'emplacement où devait s'élever Jérusalem restait aux *gens de Jébus*, enclavé dans le propre territoire de Juda. Et puis beaucoup de Chananéens étaient demeurés sur le territoire partagé, tolérés par les Israélites.

Josué vieilli, inquiet, réunit *le peuple* à Sichem, lui ordonna de poursuivre *sans pitié* la guerre aux Chananéens, proscrivit avec véhémence le culte des dieux étrangers, fit édifier un monument commémoratif *sous un chêne*, voulut être enseveli dans «un roc de Timnath-Sérah » et mourut, plus imprévoyant encore que Moïse, sans désigner son successeur. Peu après mourut à son tour le grand-prêtre Éléazar. Ces événements s'accomplissaient dans la seconde moitié du quatorzième siècle (1350-1300) avant notre ère.

Les dernières paroles de Josué, si belliqueuses, qui contrastent avec les affirmations pacifiques de la Bible, exprimaient très exactement la situation d'Israël. La guerre devait être reprise, et continuée, car les victoires du grand capitaine n'avaient été que de hardis coups de main, et le partage du territoire demeurait comme une manifestation provisoire. Le livre de Josué est rempli de vantardises, les mensonges y sont accumulés comme à plaisir ; c'est de la rhétorique assyrienne, toute pure : Il y est question d'un camp de deux millions d'hommes ? d'un massacre de trente-deux mille vierges ? d'une bataille où six cent mille combattants s'effrayent d'une poignée de Philistins ? La ville de Jéricho, détruite, *rasée*, subsistait complètement.

Les tribus de Juda et de Siméon obéirent aux derniers ordres de Josué en attaquant l'ennemi. La ville de Bezec, entre la mer et le Jourdain, succomba ; dix mille Chananéens y périrent, avec leur roi Adonibezec, supplicié. Les Jébuséens résistèrent dans Jérusalem, bien que les environs fussent occupés par les Israélites. Gaza fut soumise, puis Ascalon, puis Accaron, et enfin Béthel, livrée par trahison.

Les tribus de Dan, de Manassé, d'Éphraïm, d'Azer, de Zabulon et de Nephthali, qui ne ressentaient pas les ardeurs belliqueuses de Juda et de Siméon, avaient accepté les Chananéens, vivaient avec eux, épousaient leurs filles, condescendaient à leurs mœurs, nourrissant l'idée d'une pacification définitive.

C'est ainsi que pendant longtemps le littoral de la Palestine demeura hors de l'esprit d'Israël, et que la gloire de Josué n'y fut pas retentissante.

Si les Israélites, sauf Juda et Siméon, désiraient vivre en paix avec les Chananéens demeurés en Palestine, et si les Chananéens de la Palestine, de leur côté, acceptaient de vivre avec leurs envahisseurs, il n'en était pas de même au nord et au sud *du pays pris et partagé*. Au sud, flanquant la tribu de Juda, il y avait les Philistins ; au nord, à côté et au-dessus de la tribu d'Aser, il y avait les Phéniciens, avec leurs villes importantes, parmi lesquelles Sidon, Tsor (Tyrus, Tyr), Achzib (Ecdippa), et Aco.

Dans l'ensemble des onze tribus chananéennes qui étaient venues (2500-2400) expulser les Réphaïms, une, — la tribu des Sidoniens, ou des Aradéens, ou des Sémaréens, — avait cherché sur la côte, pour s'y installer, un point favorable, entre Byblos (Gebal), au nord de la Beyrouth actuelle, et Aco, la Ptolémaïs des Grecs (Acre). Cette tribu toute chaldéenne, composée de marins ayant l'usage de la mer Persique, incapables de vivre autrement *que dans des nefes*, après avoir choisi d'un regard sûr les meilleurs emplacements maritimes, s'était mise à explorer la *grande mer*, ayant constaté que les étoiles du ciel d'Occident étaient les mêmes que celles du ciel Persique.

Les Chananéens maritimes, ou Sidoniens, se mirent en relations avec les Arabes dont il parlaient la langue, et ce fut aussitôt un peuple de marchands n'ayant que la passion de l'enrichissement perpétuel, par le courtage et le trafic, intermédiaires obligés entre les hommes de races diverses, favorisant, avec les échanges des produits, les échanges des idées et des corruptions. Ce sont là ces hommes de la Phoinikié d'Homère, *pleins de mensonges, habiles et rusés, amenant sur leurs nefes noires mille choses frivoles*.

La Phénicie était admirablement située, face à la mer, regardant l'Europe, c'est-à-dire l'avenir, protégée par des montagnes parallèles aux rivages, avec des forêts donnant d'excellents bois pour la construction des vaisseaux. Au nord, il y avait la ville d'Aradus (Arvad), bâtie lourdement, avec d'énormes pierres, close de murs épais, et sa nécropole, Antaradus (Tortose) ; puis, en descendant vers le sud, en suivant la côte, Simyra (Sumreh, Tsemar), la capitale des Sémaréens, la *citée royale* ; Byblos (Gebal, Djebel), la ville des Sinéens, *sacrée*, fameuse par ses mystères, ayant le tombeau d'Adonis, le *dieu par excellence* ; Béroth ou Béryte (Beyrouth), la *ville des citernes*, frontière des Sidoniens ; Sidon (Tsidon), la *mère* des cités phéniciennes ; et Tyr (Tyrus, Tsour, Sour) avec son rocher, et Misrephoth, et Achzib, et ACO (Acre).

L'histoire de ces Chananéens maritimes, de ces Asiatiques, de ces *hommes de Phoinikié* », est divisée en quatre grandes périodes. La première se termine en l'an 1500 avant notre ère, alors que les Phéniciens *renoncent à la vie nomade pour devenir des trafiquants*. La deuxième période (1500-1000), ou période de Sidon, très prospère, voit l'Égypte et l'Assyrie convoiter les richesses phéniciennes, s'en disputer l'exploitation ; c'est alors que les Sidoniens vont au loin fonder des colonies. La troisième période (1000-886), ou période de Tyr, commence à la décadence de Sidon ; les bords de la Méditerranée sont couverts de colonies phéniciennes, Carthage est fondée. La quatrième et dernière période, qui commence à l'an 886, voit Carthage remplacer Tyr et les Grecs supplanter les *hommes de Phénicie*.

Venus de Chaldée avec l'unique connaissance des choses maritimes, les Sidoniens ne songèrent d'abord qu'à exploiter le *désert mouvant* si vaste devant

eux, la *grande mer verte*. Les trafics qu'ils inaugurèrent prirent vite une grande extension, et c'est pour servir ce trafic, ressentant le besoin de *correspondre* et de *noter*, qu'ils empruntèrent aux Égyptiens les signes hiéroglyphiques au moyen desquels ils composèrent un alphabet. C'était le moment (2214) où des Chananéens nomades, les Pasteurs, — les Hyksos, — envahissaient la vallée du Nil. L'alphabet phénicien, avec ses vingt-deux lettres, servit à *écrire* les langues asiatiques, notamment l'hébreu.

Les échanges de toutes sortes entre Égyptiens et Phéniciens furent constants. Les Asiatiques-Hyksos avaient importé en Égypte le dieu Phtah, puis Baal, Set, Astarté, Anata, et l'Égypte exporta en Chanaan presque toutes ses divinités. Il y eut un moment où les Phéniciens se vantèrent de leur *origine égyptienne*, se faisant enterrer dans des cercueils semblables aux cercueils de Thèbes, adorant les dieux comme on les adorait à Memphis, accouplant les noms des divinités asiatiques et des divinités égyptiennes comme pour former un unique panthéon.

La grande et délicieuse *forme divine* que toute l'Asie occidentale adorera, tendrement, le mythe vraiment adorable d'Adonis, qui fit la gloire de Byblos, était un mélange d'histoire et de fantaisie où le souvenir de l'Osiris égyptien dominait. A l'heure de la fête annuelle, les *femmes de Byblos* allaient sur le bord de la mer, pieusement, le sein ému, recueillir *la tête de l'amant de Baaeth*, que le flot devait apporter, *dans un vase d'argile, ou dans une corbeille de papyrus*. C'est d'Égypte, c'est du Nil que venait ainsi, chaque année, *le front divin de l'Adonis ressuscité*.

La recherche de l'étain indispensable aux fondeurs de l'Égypte et de la Babylonie, fut le premier stimulant de la navigation lointaine des Sidoniens. A l'époque des Pasteurs, les Chaldéens avaient le monopole de ce trafic ; or les Sidoniens n'étaient que des émigrants de Chaldée. Ils allèrent d'abord vers le Pont-Euxin, *avec leurs nefes creuses*, et Sidon fut *la ville riche en airain*. Quand les Égyptiens expulsèrent les Pasteurs (1703), la marine sidonienne était déjà considérablement développée. Ces Phéniciens hardis, infatigables, sillonnant la mer, préparaient les Grecs qui, les voyant passer, surpris d'abord, attentifs ensuite, devaient être bientôt leurs concurrents victorieux. C'est lorsque la marine pélasgique, brutalement, chassa de l'Archipel les Phéniciens, leur barrant les routes, que ceux-ci, menacés, mettant le cap vers les extrémités de la Méditerranée, franchirent les *colonnes d'Hercule* — Gibraltar, — et s'en furent jusqu'aux îles britanniques, pour approvisionner d'étain les Italiotes et les Hellènes. Ils avaient, avant cela, mis en exploitation les mines espagnoles de Tharsis.

Tout à leurs trafics, n'ayant que la passion de la richesse, les Sidoniens demeurèrent en paix avec les pharaons belliqueux, Amenhotep Ier, Thoutmès Ier, Thoutmès III, Séti Ier et les Ramsès. Ils fournissaient de l'étain à l'Égypte, et l'Égypte leur donnait des grains en échange ; ils prêtaient des vaisseaux et des marins aux pharaons, et les pharaons les laissaient s'enrichir. Le lucre était à ce point le but dominant et exclusif des Phéniciens, qu'alors qu'ils s'approprièrent un territoire, au loin, pour y fonder une colonie, ils l'attribuaient au pharaon régnant, ne se réservant que le monopole commercial des lieux conquis. La flotte égyptienne, dans la Méditerranée et dans la mer Rouge, était sidonienne alors. L'Égyptien avait l'horreur de la mer, ce *domaine impur de Set*, comme l'Arya généralement. L'esprit mercantile, industriel et trafiquant, tout asiatique, animait Chanaan. Les ruines chananéennes, en Phénicie, ne sont que des débris de cuves, de pressoirs, de vis, de meules, d'instruments de production.

De 1700 à 1400, sous la domination égyptienne acceptée, la prospérité de Sidon est merveilleuse. Elle trafiquait dans l'Archipel et dans la mer Noire ; elle fondait Chypre (Citium) et Itanus en Crète ; elle semait en Asie-Mineure et en Grèce des colonies qui devenaient aussitôt *jalouses de leur personnalité* ; elle exploitait les mines d'argent de Siphnos et de Cimolos, et les mines d'or de Thasos ; elle s'emparait de toutes les criques, elle faisait franchir à ses navires l'Hellespont et le Bosphore, imaginant la légende des roches symplégades *prêtes à écraser quiconque tenterait de suivre ses marins*. De la Colchide, alors, les Sidoniens rapportaient des richesses : l'or extrait du sable des rivières, ou bien arraché aux flancs du mont Oural, l'étain très pur des Ibères et des Albaniens du Caucase, le plomb, l'argent et les *métaux ouvrés* des Chalybes, un bronze fameux, du fer affiné, en barres, et peut-être l'acier. Tout cela venait de la *terre mystérieuse*, du pays où se trouvait la *toison d'or*. Les nefsidoniennes fréquentaient les côtes de l'Épire, de l'Italie méridionale, de la Sicile et de l'Afrique septentrionale, y fondant les *comptoirs* de Cambé, où fut Carthage, et d'Hippone, près de Cambé, *lieu fort, ceint de murailles*.

L'Égypte était le marché principal du trafic sidonien. Les *trafiquants* Chananéens de Phénicie, dans tout le delta, jusqu'à Memphis, avaient dans les villes leurs quartiers distincts. Sidon était la *ville-mère*, la métropole où les négociants et les marins s'instruisaient, où les bénéfices venaient toujours aboutir. Aussi la *mère* dominait-elle toute la Phénicie, sauf Gebal (Byblos) toutefois, qui avait une certaine indépendance, et dont les colonies en Chypre et à Mélos, en Archipel, ne relevaient pas de Sidon. Tyr n'était encore qu'une petite ville, secondaire, mais elle possédait le temple du dieu Melkarth, l'Hercule tyrien des Grecs, semblable au temple du dieu chaldéen de l'île de Tyr (Tylos) en mer Persique.

Pendant que Sidon s'améliorait au contact de la civilisation égyptienne, Tyr conservait, avec les traditions chaldéennes, toutes les abominations asiatiques, et notamment le dieu Melkarth, cône lourd, symbolique, monstrueux, donnant à l'idée lubrique l'ampleur du gigantesque, comme si l'énorme prouvait la supériorité. C'était l'*aschèra*, ou *pieu de Baal*, que les sages d'Israël maudiront et que les Assyriens adoraient, vénéraient, jusqu'à porter à leurs cous, suspendues, des pierres coniques semblables, protectrices et stimulantes. Tyr devait à ce culte, à l'habileté des prêtres chaldéens qui l'entretenaient, une autorité que Sidon n'osa pas lui disputer plus tard. Ce fut le *centre religieux* en Phénicie, comme Abydos en Égypte, comme Our en Chaldée, et les Sidoniens eux-mêmes y vinrent avec leurs piétés craintives. Chaque année, toutes les villes chananéennes de Phénicie, — Sidon avec elles, — envoyaient des *ambassades* respectueuses aux prêtres du dieu Melkarth, avec des présents et des victimes.

Sidon manquait de prévoyance. Les Phéniciens se précautionnaient peu d'ailleurs ; leurs ports étaient plutôt placés à l'extrémité des caps exposés que dans le fond des baies couvertes ; le voisinage d'une île suffisait à fixer leur choix. Ils furent surpris le jour où la marine pélasgique vint leur disputer le monopole des trafics maritimes, et l'apparition des Danaéens, d'un autre *peuple de la mer*, les trouva pour ainsi dire sans défense. La fable des Argonautes n'est que la légende de cette substitution. Des Pélasges, *osant passer entre les roches symplégades*, s'en furent en Colchide, — à Colchos, — conquérir la *toison d'or*, cette source de la richesse phénicienne, tandis que d'autres, traversant la Méditerranée, du nord au sud, allant en Libye, s'y mêlèrent aux Aryens venus d'Italie, aux Philistins venus de Crète, aux Sicules, aux Sardones, aux Maxyes, déjà répandus tout le long de l'Afrique du Nord, et s'allièrent aux Tyrrhéniens et aux Achéens, formant ainsi la grande coalition libyo-pélasgique sous laquelle l'Égypte des Ramsès faillit

succomber. Il n'y eut plus de navigation phénicienne possible en mer Noire, et dans la Méditerranée orientale ; les *corsaires pélasges* vinrent inquiéter sérieusement les Phéniciens de Sidon, dépossédés de leurs établissements dans l'Archipel.

Sans colonies, Sidon devait disparaître, car son territoire ne pouvait pas nourrir ses habitants. Tous les Chananéens que le *brigand Josué* avait épouvantés, étaient venus en Phénicie, du côté de Sidon, et Sidon les avait embarqués pour aller fonder au loin des colonies agricoles, ce qui était une innovation. On croit trouver en Béotie, à Thèbes, qu'habitaient alors les Aones et les Hyantes, un exemple de cette colonisation *orientale*, asiatique, dont le fondateur mythique serait Cadmus. La lutte du *serpent fils de Mars* contre Cadmus, symboliserait la répulsion qu'éprouvèrent les autochtones à accueillir les colons Chananéens. Des deux groupes tenant le pays, les Hyantes ayant été battus et expulsés, ce sont les Aones qui auraient reçu les Phéniciens. Ces Aones, *nés de la terre*, seraient les Spartes.

Le phénicien Cadmus est chassé ; Penthée règne après *le héros phénicien* ; les Asiatiques s'imposent une seconde fois ; le fils de Cadmus, Polydorus, règne à son tour ; la lutte continue entre le *Grec* et le *Phénicien*, entre les descendants de Cadmus et ceux des Spartes, lutte terrible, lamentable, se prolongeant jusqu'à l'époque d'Œdipe, où le roman finit, où l'histoire apparaît. Mais ici la légende est très importante, parce qu'elle dit l'incontestable venue des Chananéens-Phéniciens en Béotie, incident dont les conséquences furent fatales au développement du génie grec.

Cette expansion asiatique n'a pas seulement affecté la Grèce ; elle s'était insinuée en Afrique, dans la vallée du Nil d'abord, antérieurement à l'époque d'Abraham, et elle s'y était étendue à l'époque de Moïse ; et quand les Asiatiques partis de Sidon vinrent en Libye, ils y trouvèrent des hommes de leur race déjà installés. La langue punique ne différait pas beaucoup de la langue des Hébreux, par conséquent de la langue des Phéniciens. La colonisation phénicienne au nord de l'Afrique fut plus importante que celle de Thèbes en Béotie ; les Chananéens agricoles s'y fixèrent solidement, se mélangeant aux autochtones, formant la race libyo-phénicienne bien caractérisée.

Pendant que les Chananéens de Sidon, — maritimes et agricoles, — quittant la Phénicie, allaient influencer de leur sang les Africains de la Libye et les Européens de Thèbes, en Grèce, exportant ainsi de l'Asiatique en Méditerranée, les Philistins installés au sud de la Palestine, sur la côte, entre la Palestine et l'Égypte, organisés, importaient de l'Européen en Asie. Les Philistins blancs, *issus de Japhet*, venus de Crète, avaient fait partie de la confédération libyo-pélasgique dont Ramsès III avait été menacé. Vaincus, leur flotte détruite, ces *Crétois* s'établirent sur le littoral de la Méditerranée, autour de Gaza, d'Azoth, d'Ascalon, de Gath et d'Accaron, adoptant la langue des Chananéens qui les accueillirent. *J'étends ma main contre les Philistins*, dit Ézéchiël, *et j'extermine ces Crétois*. Par leur race et par leur situation, les Philistins furent les ennemis irréconciliables des Israélites ; il n'est pas de malédiction que les Hébreux ne prononcent contre ces *incirconcis*, rudes, *grands forgeurs de fer*.

Les destinées de la Philistie étaient inévitables. Favorisés par la décadence de l'Égypte, les Philistins grandirent avec rapidité, se firent une marine, tourmentèrent gravement les Israélites et les Sidoniens, tinrent Israël sous le joug pendant plus de cinquante années, ruinèrent Sidon sur mer (1209) et firent que Tyr, où les Sidoniens ruinés se réfugièrent, domina toute la Phénicie.

Trois groupes importants sont donc en présence, occupant chacun une partie de la Palestine, du Liban à l'Égypte, de la Méditerranée au désert de Syrie. Qui l'emportera, des Phéniciens très tenaces, des Israélites très remuants, ou des Philistins très organisés ? Les Phéniciens et les Israélites, de même origine, de même race, Asiatiques venus vers l'Europe, ne se mélangeront pas aux Philistins-Aryas, Européens venus vers l'Asie ; on distinguera toujours, en Palestine comme en Syrie, l'Asiatique du Philistin.

Sur ces bords méditerranéens, orientaux, se rencontraient déjà les bêtes d'Europe et les bêtes d'Asie, depuis la gazelle des sables jusqu'au grand cerf, jusqu'au chamois. Il y avait des lions dans les forêts de Basan, et des ours *furieux* dans les montagnes. Les hyènes, les panthères, les onces et les sangliers, — *l'animal des roseaux*, — vivaient en Palestine et en Syrie aux temps bibliques. Les loups et les renards, comme le lapin, y étaient rares, mais des chacals innombrables, en troupes, *peureux, voraces et hurlants*, infestaient le pays.

Dans les troupeaux des Israélites figuraient la chèvre de Mambré, aux longues oreilles, aux cornes petites, élégantes, au poil court, roux, et le mouton touranien à large queue grasse. Le berger qui menait paître ces bêtes, se creusait des trous d'abris dans la terre, et regardait le ciel étoilé, la nuit, comme en Chaldée. A la *fête de la tonte*, chaque année, des bergers d'Israël prophétisaient, comme à Our.

Le bœuf et l'âne, domestiqués, venaient d'Afrique ; le cheval, importé d'Égypte sous le règne de Salomon, d'origine touranienne, est cité pour sa *bravoure* ; les Israélites méprisèrent le chien, qui tenait cependant leurs villes propres. Ils n'aimaient pas les bêtes, ces Asiatiques ; lorsque Moïse voudra protéger les oiseaux, il ne songera qu'à la mère : *Tu renverras la mère et tu prendras les petits*. Peu de poules. Le coq fut banni de Jérusalem. Les aigles, les corbeaux et les autours de la Palestine sont européens ; des colombes *d'une blancheur éblouissante* y volent dans les palmes du dattier, tandis que sur les mûriers, des *vers* diligents tissent leur soie, et que des cochenilles préparent leur *sang rouge* sur les nopals. Mais voici les abeilles, innombrables, et les frelons, dangereux, et les mouches, à ce point insupportables, qu'une divinité, — Baal-Zeboul, — fut érigée en Philistie en préservation de ce fléau. Les scorpions, les sauterelles et les serpents, redoutés, rendaient presque inhabitables certaines régions du pays.

Il y a un étonnant parallélisme entre les bêtes et les hommes venus en Palestine, de l'est, de l'ouest, du nord ou du midi. La Bible compare souvent, et avec orgueil, la marche des Israélites massés, au vol des sauterelles dévastatrices ; les Assyriens y sont presque toujours qualifiés de *frelons*, et les Égyptiens, de *mouches*. Job parle du crocodile rugueux, *invulnérable*, de l'hippopotame *dont les os sont des tubes d'airain*, qui est à ses yeux comme *le chef-d'œuvre de la création*, de l'autruche insouciant et folle, *sans intelligence*, et de l'onagre libre, *indompté*. Job n'est qu'un poète ; il n'y a jamais eu de crocodile ni d'hippopotame en Palestine, l'onagre n'a jamais habité que les déserts de la Syrie. L'autruche a disparu des environs de Karkémish.

Attirées par les fleurs admirables de la Galilée, et par le ciel menteur, si pur, qui s'étend sur la Palestine, les bestioles insupportables y sont venues de toutes parts, et de toutes parts, également, sont arrivés, mus par une grande illusion, les Chananéens, les Hébreux et les Philistins.

L'erreur mosaïque s'acheva dans une ironie. En plein chaos, sur le point le plus désolé, le moins défendable de cette terre ingrate, Israël bâtit sa ville centrale,

et il la nomma Jérusalem, — Yeroschalem, — la *Pacifique* ! la ville *héritage de paix* !

CHAPITRE XIV

DE 1288 A 1051 Av. J.-C. - Anarchie en Israël. - La femme. - Les juges ou suffètes. - Othoniel, Aod, Déborah, Gédéon, Abimélek, Jephté. - Les Philistins. - Exploitation du sacerdoce. - Théocratie. - Samson. - Samuel. - École de prophètes. - La royauté. - Saül. - David. - L'armée d'Israël. - Les Tyriens. - Divinités phéniciennes. - Tyr et Jérusalem.

AUSSITÔT après la mort de Josué, l'anarchie se mit en Israël, chacun aspirant au rôle de *chef*, critiquant les conseils des *anciens*. Le sacerdoce, qui dans une certaine mesure pouvait devenir le lien de ces hommes, était dans les mains du grand-prêtre Phinéas, très vieux, inintelligent. De longues querelles, scandaleuses, divisaient le corps sacerdotal. Les *Lévites* disputaient la prépondérance aux prêtres, aux *Aaronites*. Les tribus se jalouaient, rivales, ouvertement. L'esprit asiatique enfin, l'emportait sur l'esprit égyptien ; le *vieux Chaldéen*, abominable, utilitaire, surgissait.

Le mépris de la femme caractérise cette période ; mère, épouse, sœur, ou fille, elle n'est qu'une *parente nécessaire*, faisant partie de la famille, mais très peu. Pour l'Israélite de cette époque, l'hôte de passage est plus sacré que ne le sont toutes les femmes de sa maison réunies. Une troupe de jeunes hommes, pris de désirs monstrueux, réclame un lévite d'Éphraïm, très beau, qu'un vieillard vient de recevoir dans sa demeure. La passion des réclamants étant bruyante, le *vieillard* sort vers eux et leur dit : *Mes frères, n'agissez pas ainsi ; puisque cet homme est entré dans ma maison, ne commettez pas une pareille infamie. Voici ma fille qui est vierge, et la concubine de mon hôte... usez d'elles comme il vous plaira, mais cet homme qui est chez moi ne subira pas votre infamie.* Le corps outragé de la victime livrée fut dépecé le lendemain, pour que chaque tribu reçût *une part du cadavre* et prit l'engagement de châtier la tribu des Benjaminites, *habiles à lancer la fronde*, à laquelle les coupables appartenaient.

Ce débordement de sauvagerie asiatique coïncide avec l'absence d'autorité gouvernementale. Les juges, ou suffètes, conseillers temporaires plutôt que magistrats, n'ont que l'autorité de leur valeur personnelle. *Dans ce temps là, il n'y avait pas de roi en Israël et chacun faisait ce qui lui semblait bon.*

Les Araméens de Syrie qui étaient venus au nord-est de la Palestine, autour du mont Hermon, attirés par la faiblesse d'Israël, avaient déjà soumis quelques tribus. La crainte de la domination araméenne fit que des suffètes prirent en main, héroïquement, la cause d'Israël. Le juge Othoniel humilia le *grand tyran*, le roi des Araméens ; mais Israël ne fut délivré de cette honte que pour subir presque aussitôt l'insulte des rois de Moab, d'Ammon et d'Amalek coalisés.

Le suffète Aod, — Aod *le gaucher*, dont *la longue épée battait les cuisses*, — fut le héros de cette délivrance. Aod attaqua les Philistins, au sud, et les Chananéens, au nord, qui avaient pour roi Jabin et pour chef d'armée Sisara, *fier de ses neuf cents chars de guerre*. Les Israélites battus, saisis d'épouvante, se désespéraient, lorsque la prophétesse Déborah, qui vivait errante, entre Rama et Béthel, *parlant sous un palmier*, suscita Barac fils d'Abinoam. Le chef de l'armée chaldéenne, Sisara, fut assassiné par Jahel. Mais Israël était trop désorganisé pour que ce crime lui profitât :

Et l'on ne voyait ni bouclier ni lance,

Parmi les myriades d'Israël.

Israël vivait par les chemins, trotinant sur ses *ânesses roussâtres*, ou somnolant, *étendu sur les tapis*, entre les bercails, *écoutant les flûtes*... La victoire elle-même ne secoua pas l'indifférence des Israélites ; le butin laissé par les Chananéens vaincus avait été précieux cependant : *une fille ou deux par homme*, et *des étoffes teintes, et des tissus bigarrés*...

En paix au nord, les Israélites restaient menacés au sud par les Philistins, tourmentés au sud-est par les Nomades. Voici le suffète Gédéon. Cette fois, Israël a son stratège. L'armée marchant contre les Madianites eut sa ligne d'attaque, — trois cents hommes, — et ses *réserves*. Gédéon déclara la guerre en renversant un autel de Baal, et il infligea d'atroces supplices aux vaincus. Les bourgs de Madian furent détruits. Après la victoire, Gédéon dédaigna la royauté qui lui fut offerte, et il se retira dans *sa maison*, avec une image de Jéhovah. Ce *dieu* lui était apparu sous un térébinthe, jadis, pendant qu'il battait du froment dans sa cuve, pour lui dicter sa mission, lui promettre la victoire. Dans sa retraite, Gédéon vécut paisiblement de l'exploitation de ce *Jéhovah miraculeux*.

Le fils de Gédéon, — Abimélek, — utilisant la gloire de son père, s'en fut à Sichem, la grande ville d'Éphraïm, *qui le désirait*, et réunissant *des vagabonds et des misérables*, s'étant débarrassé de ses frères en les égorgeant, il se fit un royaume, désireux de l'agrandir par les combats. Au siège de Thébès, une meule lancée par une femme lui brisa le crâne. Cette tentative avait montré qu'un guerrier pouvait plaire au peuple, qu'il y avait les éléments d'une royauté en Israël, que la force valait un droit. Né dans le harem de Gédéon, à Sichem, Abimélek n'avait été que le fils d'une esclave.

Ce fut au *fils d'une courtisane*, au chef d'une *bande* tenant les grands chemins, à Jephté, que les Israélites confièrent leur défense quand les Ammonites vinrent de nouveau les provoquer. Jephté dicta ses conditions : *Je n'accepterai le commandement, que si les Israélites me reconnaissent pour leur chef*. Le pacte étant conclu, la victoire confirma le droit de Jephté. Le vainqueur offrit à *la divinité protectrice* sa propre fille venue au-devant de lui, *toute joyeuse, avec des tambourins et des chœurs dansants*, et qui mourut sans plainte, soumise, ne regrettant que sa virginité inutilisée. Ce barbare ignorait évidemment la loi de Moïse ; ses dieux étaient assyriens. En Israël, d'ailleurs, Jéhovah n'est plus qu'une divinité perdue dans la foule : *Cependant les Israélites continuèrent à faire ce qui déplaisait à l'Éternel ; ils adorèrent les Baals, et les Astartés, et les dieux d'Aram, et les dieux de Sidon, et les dieux de Moab, et les dieux des Ammonites, et les dieux des Philistins, et ils abandonnèrent l'Éternel, et ne l'adorèrent plus*.

Les successeurs immédiats de Jephté, — Abesan, Ahialon, Abdon, — voulurent semble-t-il supprimer la guerre par le mélange des peuples. Abesan unit ses trente fils à *trente vierges étrangères* et donna ses *trente filles à trente étrangers*. Mais les Philistins du sud (1209), affranchis de la suzeraineté égyptienne, grossis de nombreux émigrants nouvellement venus de Crète, ayant ruiné Sidon et terrorisé la Phénicie, convoitaient la terre d'Israël. Ces dominateurs inspiraient à leurs vaincus une certaine admiration, parce que l'esprit aryen était en eux ; l'ordre qui présidait à leurs actes, la méthode avec laquelle ils agissaient, étonnaient les Israélites brouillons, impatients,

désordonnés. Sans prêtres et sans devins, divisés en républiques distinctes, loyalement confédérées, les Philistins étaient fiers de leur organisation.

Depuis la sortie d'Égypte, chaque génération en Israël avait eu son système de gouvernement. Après les dictatures guerrières des Othoniel, des Aod, des Déborah, des Gédéon et des Jephthé, le peuple désira confier ses destinées au grand prêtre, à Héli. Jusqu'alors embryonnaire, le sacerdoce va s'affirmer, mais il n'obtiendra jamais la faveur publique ; il n'y aura pas de clergé dans les temples, ni dans les synagogues plus tard.

Le grand-prêtre Héli, *vieux et pesant*, se laissa mener par ses fils Ophni et Phinéhas, qui ne songèrent qu'à exploiter leur soudaine importance. *Profanant les lieux saints, détournant les offrandes, faisant des femmes qui veillaient au seuil du tabernacle* les complices assidues de leurs débauches, les fils du grand-prêtre imaginèrent un culte monstrueux. Le dévergondage le plus éhonté présidait aux cérémonies, aux *fêtes de Jéhovah*. Le goût de la cléricature devint comme une rage ; tous les Israélites voulaient être les prêtres de cette religion, les serviteurs, les lévites de ce culte.

Cette épreuve de gouvernement théocratique donna vite ses fruits ; les Philistins vinrent jusqu'à Siloh s'emparer de l'arche d'alliance. Le grand-prêtre Héli, stupéfait, tomba la face contre terre devant l'autel, *se rompant la nuque*. Le mosaïsme allait s'effondrer, la nationalité naissante d'Israël, compromise, allait disparaître, lorsqu'un héros, Samson, vint renouveler les merveilles des suffètes guerriers. Le Samson légendaire étouffe, écrase, ridiculise presque le Samson vrai, patriote, fort. Voué au Seigneur dès sa naissance, — *nazir*, — l'enfant prédestiné, *annoncé à sa mère avant sa conception*, s'était abstenu de vin, avait consacré ses cheveux, ce qui constituait le naziréat. Ses noces *qui durèrent sept jours*, ses batailles invraisemblables, ses *tours de force* inouïs, ses victoires féeriques, sa mort si naïvement romanesque, ne sont qu'un conte oriental. Très habilement, les Philistins qui avaient emporté l'arche d'Israël, qui l'avaient déposée dans le temple de leur dieu Dagon, la rendirent aux Israélites, croyant suspendre ainsi l'agitation nationale que les prêtres entretenaient ; mais la faute était commise : l'idée religieuse, provoquée, allait être avec Samuel le grand élément de la reconstitution hébraïque.

Samuel, qui avait *servi Dieu sous les yeux d'Héli*, s'empara du pouvoir théocratique, rassembla le peuple à Maspah, en Gad, ordonna un jour de jeûne *pour apaiser l'Éternel*, se proclama suffète. La politique de Samuel est simple ; il exécute ce que les successeurs de Jephthé avaient tenté, c'est-à-dire l'union des Chananéens et des Israélites en Palestine. Revenant aux traditions premières, il prêche le monothéisme, sans prévoir les effets de sa parole d'ailleurs. Résidant à Rama, inspectant Israël au moins une fois chaque année, Samuel fait du prophétisme un moyen de gouvernement, se donne comme le *porte-parole* de l'Éternel, avec lequel il cause avec familiarité, et fonde ensuite une école de nabis, — de prophètes, — nouvelle inconséquence qui va susciter en Israël un élément de discorde nouveau, terrible.

Les prophètes, ou nabis, sortes de mages exaltés, deviendront les ennemis des prêtres et des lévites, nécessairement. Après Moïse, Samuel est le plus aveugle des législateurs. Son étonnement n'est égalé que par sa colère, qui fut violente, furieuse, lorsque les Israélites vinrent logiquement lui demander un roi. Ce réformateur naïf n'avait pas prévu qu'en faisant intervenir Dieu dans le gouvernement des hommes, et directement, le *souverain* du ciel allait être représenté par *un homme* sur la terre, et que la monarchie était l'inévitable fin

de toute théocratie constituée. En créant une école de prophètes, Samuel a multiplié les intermédiaires entre l'Éternel et l'humanité, il a faussé l'instrument de maîtrise, il s'est donné des rivaux, en même temps qu'il s'est assuré des ennemis irréconciliables dans le *corps des prêtres*, que *le corps des nabis* menacera. Les Israélites viendront offrir la royauté à Samuel lui-même (1079) ; l'imprévoyant grand-prêtre la refusera.

Tout ce qu'il y avait d'artistes en Israël, — littérateurs, poètes, musiciens, — vint à l'école des nabis, et ce fut, comme en Égypte, aussitôt, un corps de scribes ambitieux, aptes à tout, vivant aux dépens du peuple, conseillers fatals, adversaires redoutables, chroniqueurs, historiographes, tribuns, charmeurs, devins, sorciers, prophètes enfin, c'est-à-dire *voyants* et *prêcheurs*, recevant la parole de Dieu *par l'oreille*, la distribuant au peuple *par la bouche*.

Revêtus d'un costume spécial, sachant toutes les séductions, les nabis chanteront leurs œuvres en s'accompagnant de la harpe et du luth, ou suivis de musiciens jouant de la flûte et du kinnor. Aèdes irresponsables, ils iront par Israël, et hors d'Israël, la mémoire toute pleine des anthologies hébraïques, ou déroulant des étoffes couvertes d'écritures, créant une éloquence avec une langue rebelle, suppléant à l'harmonie des mots qui manque à l'hébreu, par le parallélisme des idées, le balancement des phrases répétées, exprimant l'énergie par la violence des termes et le radicalisme des intentions. Il en fut qui traversèrent Israël comme des fous, et dont les poésies sont admirables.

Celui qui avait créé l'école des nabis, dominatrice, ne pouvait pas comprendre le gouvernement d'un seul, la royauté ; Samuel avait donc institué ses fils comme juges. Mais ainsi que les fils d'Héli avaient abusé du pouvoir sacerdotal, les fils de Samuel allaient abuser du pouvoir politique ; ils furent vite dénoncés comme *prenant des cadeaux, faisant fléchir le droit*. C'est alors que *tous les scheiks d'Israël* s'assemblèrent et vinrent chez Samuel, à Rama, pour lui dire : *Vois-tu, tu es devenu vieux et tes fils ne marchent pas dans tes voies ; or donc, établis sur nous un roi pour nous gouverner, comme l'ont tous les peuples*. Jéhovah protesta par la bouche de Samuel. Il était évident que *le roi*, ne songeant qu'à ses intérêts, compromettrait la divinité au nom de laquelle il exercerait le pouvoir.

Samuel, de plus en plus inhabile, croit qu'il épouvantera le peuple en lui disant ce que sera le roi désiré : *Voici quelle sera la règle du roi qui régnera sur vous. Il prendra vos fils pour lui et les mettra sur son char, et sur ses chevaux, et ils courront devant son char ; il en fera ses capitaines de mille hommes et ses capitaines de cinquante hommes ; il leur fera labourer ses champs et récolter ses moissons, et fabriquer ses armes de guerre, et ses équipages. Et vos filles, il les prendra pour parfumeuses, et pour cuisinières, et pour boulangères. Vos meilleurs champs, vos vignes, vos plantations d'oliviers, il les prendra pour les donner à ses officiers. De vos semailles et de vos vignes, il prendra la dîme pour la donner à ses eunuques et à ses courtisans. Vos esclaves et vos servantes, vos meilleurs bœufs et vos ânes, il les prendra pour faire sa besogne. De votre bétail il prendra la dîme, et vous-mêmes vous serez ses esclaves. Et quand alors vous crierez à cause du roi que vous vous serez choisi, l'Éternel ne vous exaucera pas. — Mais, ajoute la Bible, le peuple refusa d'écouter la voix de Samuel. — Et l'Éternel dit à Samuel : donne-leur un roi.*

Samuel choisit Saül, le Benjaminite, comme roi d'Israël, parce que Saül était beau, vigoureux, très grand, *dépassant le peuple depuis les épaules*, et paraissant de caractère doux. Cependant le grand-prêtre hésite ; il retarde

l'intronisation du roi qu'il envoie guerroyer chez les Ammonites. Cette épreuve satisfait sans doute Samuel, car il consentit à *sacrer* Saül, devant le peuple. L'enthousiasme des Israélites se manifesta singulièrement ; ils demandèrent au roi, en signe d'allégresse, et comme un aliment devenu nécessaire à leur joie exubérante, l'ordre de massacrer tous ceux qui n'avaient pas voulu de la royauté. Saül refusa cette faveur.

Samuel rédigea une sorte de constitution, qui fut placée dans le tabernacle, aux termes de laquelle le roi ne devait être qu'un héros *toujours armé, sans cour, ni résidence fixe, aux ordres de Jéhovah*, c'est-à-dire aux ordres du grand-prêtre. Cette subordination était inadmissible, car les *héros* eux-mêmes n'avaient jamais été les maîtres des troupes qu'ils menaient au combat. Saül devait, comme ses prédécesseurs, consulter ses soldats avant d'engager les batailles. Mais Saül était un roi véritable, sachant son but. Ses premiers actes souverains furent de distribuer des terres aux guerriers, puis de licencier une partie de ces soldats enrichis, ne conservant autour de lui qu'une *garde personnelle*, bien recrutée ; de s'emparer des fonctions sacerdotales, diminuant ainsi l'autorité de Samuel ; d'envoyer son fils Jonathan provoquer les Philistins, pour savoir leurs forces, afin de marcher ensuite, sûrement, et de sa personne, contre l'ennemi.

E y eut de grandes perplexités en Israël, car les armes manquaient. Avec dix mille hommes résolus, dont le noyau était précisément cette garde d'élite que Saül avait formée, le roi battit successivement les Ammonites, les Moabites, les Iduméens, les Syriens de Sobat et les Nomades, ne s'arrêtant que devant l'Euphrate, le fleuve assyrien. Pendant la longue paix (1097-1058) qui résulta de ces victoires imprévues, Saül forma la première *armée d'Israël*, commandée par Abner.

Le roi Saül vivait simplement, obéissant en cela aux vœux de Samuel qui avait proscrit toute pompe royale ; mais il affectait de gouverner les Israélites contrairement aux conseils du grand-prêtre. Les Amalécites ayant provoqué Israël, Saül dut marcher contre eux, les vaincre, s'emparer de leur roi Agag, rapporter un butin, mais il laissa la vie aux vaincus. Samuel, qui avait *ordonné* l'extermination des Amalécites, apprenant la conduite du roi vainqueur, accourut au triomphe, tua de sa main le roi prisonnier et maudit Saül.

La rupture entre Saül et Samuel, inévitable, devint éclatante. Le grand-prêtre, furieux, dissimulant sa colère, suscita un rival au roi, sacra David, fils de Jessé, berger dont le courage était connu, *qui avait lutté contre un lion et un ours*. Saül était populaire parce qu'il avait chassé les *devins* et les *nécromanciens*, mais les prêtres et les nabis le détestaient. Vieillissant, las sans doute, entouré d'intrigues, pris de dégoût, le roi devenait la proie de l'ennui. Ce fut le berger David que Samuel fit envoyer à Saül, pour distraire le monarque, en lui chantant des *chansons accompagnées*. David vint avec sa harpe et sut charmer le vieux roi, qui mit en lui toute sa confiance.

Les Philistins bravaient Israël, conduits par Goliath, guerrier redoutable, *au casque d'airain, à la cuirasse couverte d'écailles*, et qui avait hautement défié, avec des injures, les *bataillons du Dieu vivant*. David, envoyé par Saül, tua Goliath, et le roi plein de reconnaissance, enthousiaste, lui donna comme femme sa fille Michol, qui était amoureuse du jeune héros. Le frère de Michol, Jonathan, aimait aussi David, d'une amitié profonde. Les nabis célébrèrent les prouesses de David, et si bruyamment, que le vieux Saül en éprouva de la jalousie. *Saül a tué ses mille et David ses dix mille* chantaient partout les femmes d'Israël, en dansant.

D'habiles intrigues ayant activé la jalousie de Saül, jusqu'à la férocité, le roi décida la mort de son charmeur. David eût succombé, sans l'amour de Michol, sans l'amitié de Jonathan et l'attention intéressée du grand-prêtre Achimélek. Prévenu, le *berger* s'enfuit chez Achis, prince de Gath, simulant la folie, ou plutôt l'hébétisme, pour n'éveiller aucun soupçon. Vivant parmi les Philistins, il se battit avec eux contre les Israélites, se mit ensuite à la tête d'une bande d'aventuriers, et vécut une vie active, pillant les caravanes, jouissant de ses vols, prenant en route, pour femme, — car Michol était demeurée auprès de son père, désolée, — Abigaïl, veuve du riche Nabal, et Achinoam, la vierge d'Esdrélon. La fureur de Saül persistait ; il brandissait sa lance disant *Je clouerais David au mur*.

Les Philistins qui savaient ces choses marchèrent de nouveau contre Israël, ayant David auprès d'eux, sinon dans leur armée. Les Israélites furent battus, platement, à Gelboé. Saül, en démence, fit égorger le grand-prêtre Achimélek et *quatre-vingt-cinq* de ses compagnons, dans la ville de Nob, et il se suicida. *Alors Saül dit à son écuyer : tire ton épée et me la passe par le corps, pour que ces incirconcis ne viennent m'outrager en m'achevant*. L'écuyer, saisi de respect, n'osa pas obéir à son maître. *Alors Saül saisit l'épée et se jeta dessus*. Le triomphe des Philistins fut comme l'apothéose de David, que Samuel fit roi. Et David, régnant, chanta la gloire de Saül, en belles paroles.

David étant roi, à Hébron (1058), le fils de Saül, Jonathan, *ôta le manteau qu'il portait* pour le donner à son ami, ainsi que ses vêtements, son épée, son arc et sa ceinture, en signe d'alliance. Le diadème et le bracelet de Saül furent apportés au souverain nouveau, pendant qu'à Mahnaïm on acclamait *roi d'Israël* un autre fils de Saül, Isboseth. Ce prétendant avait pour lui Abner, chef des troupes. Mais Abner vit bientôt la grande force de David, que Samuel soutenait, et il se rapprocha du *roi véritable*. Doutant de la sincérité de ce rapprochement, David fit assassiner Abner, ensuite Isboseth. Isboseth laissait un fils *boiteux*, incapable de gouverner, que David épargna.

La tribu de Juda, seule, avait jusqu'alors nettement reconnu David comme successeur de Saül ; mais les scheiks des autres groupes vinrent s'humilier devant le monarque entouré de *compagnons robustes*. David, certes, eût désiré la paix ; mais il y avait auprès de lui un prophète, — Nathan, — qui rêvait, comme Samuel, l'extermination des ennemis d'Israël. Très superstitieux, David obéit à Nathan, vainquit les Moabites, les Syriens de Sobah, avec leur roi Hadadézar, les Syriens de Damas, et à l'autre extrémité du royaume, les Amalécites, les Iduméens et les Ammonites.

Victorieux, David aurait voulu vivre à l'égyptienne, bâtir des villes, construire des temples, des palais, administrer son royaume, jouir de son pouvoir, oublier dans le calme et le repos, entouré de poètes et de musiciens, sa longue et rude vie de condottiere. Une coalition formidable vint l'arracher à son rêve ; toutes les peuplades couvrant le sol entre le Jourdain et l'Euphrate s'étaient levées contre Israël. David battit ces *peuples* jusqu'au grand fleuve de Mésopotamie, à l'est, et descendit au sud jusqu'à la mer Rouge, enlevant aux Iduméens orientaux les ports d'Éziongaber et d'Élath ; il revint en écrasant les Ammonites.

Tout le David des premiers temps fit irruption ; aucun supplice ne fut épargné aux vaincus, aucun scrupule n'arrêta le vainqueur. Il vit, décidément, que sa puissance ne résultait que de son glaive, que s'il n'était pas un exterminateur il faillirait à sa mission. Ses prisonniers, il les fit torturer, ainsi que cela se pratiquait en Assyrie, avec des scies, des haches, des herses, des roues de chars, larges et lourdes ; les *troupes prises*, divisées par bandes, *groupées au*

cordeau, il les fit massacrer, jetant dans des fours surchauffés, ou mutilant à plaisir les princes les plus redoutables, les guerriers de Basan, ces *forts taureaux*. Les razzias étant prolongées, complètes, les butins affluaient, avec de l'argent et de l'or. Puis, après l'ivresse des vengeances, l'Asiatique David se repaissait de ses propres sens, jusqu'à satiété, dans la ville tombée, sur les ruines fumantes, au bruit des pleurs et des lamentations. Il y avait maintenant une armée d'Israël, que Saül avait organisée, solide, et que David venait de faire redoutable en l'enivrant.

A Tyr, la grande ville phénicienne qui avait succédé à Sidon ruinée par les Philistins, régnait Hiram. Ce prince crut que la marine tyrienne et l'armée hébraïque, unies, pourraient défier toutes les puissances, et il offrit au roi d'Israël un pacte d'amitié pour tenir en échec l'Égypte et l'Assyrie. David accepta.

Les Tyriens, nous, redoutaient David. Héritière de Sidon, la *Tyr phénicienne*, sorte de métropole religieuse, était pleine de prêtres craintifs, avec son sanctuaire central et rayonnant, très riche. La chute de Sidon avait presque détruit l'idée de nation phénicienne. La Phénicie était comme une succession de villes ayant chacune son autonomie, libres mais confédérées, à l'exception toutefois des Aradiens très fiers et très jaloux de leur indépendance. Le monarque, le *roi de Tyr*, ne gouvernait qu'avec un conseil de magistrats et la participation effective des prêtres. Les ambassades religieuses, qui venaient au moins une fois chaque année au temple de Melkarth, apportant les offrandes et les vœux des colonies phéniciennes, constituaient un lien politique, donnaient aux prêtres cette influence dont ils se prévalaient.

L'activité de Tyr était surprenante. N'ayant qu'une armée de mercenaires, comme pour laisser à chaque Phénicien la libre disposition de son individualité, elle recrutait ses *guerriers* parmi les Libyens d'Afrique et les Lydiens d'Asie-Mineure. Les marins, ainsi que la garde d'élite chargée de maintenir l'ordre dans la ville même, étaient originaires d'Arad. Les *nefs de Tyr* allaient trafiquer dans l'océan Indien ; depuis les côtes de l'Afrique orientale jusqu'au Malabar, rapportant avec les produits du Yémen, les richesses d'Ophir, qui furent célèbres, et dont on cherche encore le lieu vrai.

Les colonies de Tyr se multipliaient partout, sauf en Grèce, où les Grecs maintenant s'affirmaient. Les fondations d'Utique, au nord de l'Afrique, de Gadès (Cadix), de Tharsis *la nouvelle*, de Malaca *la ville des salaisons*, de Sex *la ville que le soleil brûle*, d'Abdère, la moderne Almería, sont de cette époque (1150-1050). Les Phéniciens de Tyr vinrent également en Sicile, *chez les Sicules*, et leurs marins *rencontrèrent l'île de Sardaigne, en naviguant*. Toute la Méditerranée occidentale, Tyr l'exploitait, choisissant avec beaucoup d'intelligence les points de colonisation qu'elle peuplait aussitôt d'agriculteurs.

Les premiers *émigrants*, venus de Chaldée en Phénicie, s'étaient d'abord mélangés aux Chananéens bruns habitant la côte, ensuite aux Aryens venus de Libye, comme mercenaires, et qui étaient blancs. Ces métis de races croisées se distinguaient ; c'étaient les Bastuli. Toutes sortes d'êtres vivaient à Tyr, port central où les nécessités du trafic et le goût du lucre attiraient, puis retenaient les hommes. Le gouvernement de Tyr s'appliquait admirablement à ces diversités.

Les divinités phéniciennes se pliaient également aux exigences d'une telle situation, se modifiant suivant les majorités. Il y eut la *double Istar*, — Astoreth

(Astarté) —, l'Istar excessive, turbulente, sanguinaire, et l'Istar voluptueuse, *présidant à l'œuvre de la reproduction des êtres*, dont le culte n'était qu'une prostitution, déesses représentant bien, avec netteté, les deux fins asiatiques, la férocité dans l'exaltation de l'esprit ou l'anéantissement dans le plaisir des sens. Les divinités égyptiennes importées, plus simples, avec une auréole de pureté extrême, *divine*, étaient des déesses calmes, ayant enfanté des dieux *sans perdre leur virginité*. Les divinités chaldéennes, toutes asiatiques, bien qu'empruntées au nègre lubrique et naïf, par l'intermédiaire du Dravidien grossier, disaient monstrueusement, sous la forme d'un cône, — *pierre noire* ou *dieu montagne*, — *lingam, phallus*, — la préoccupation dominante de ces êtres bas. Le culte d'Élégal à Émèse se développait autour du cône chaldéen.

Mais si les manifestations de la *divinité* étaient diverses en Phénicie, l'*idée de Dieu* y était unique. Dieu, pour l'Asiatique, c'était le *chef suprême*, qui ordonne et auquel il faut obéir, de l'existence duquel on ne doit pas douter : Celui qui est. Les vocables peuvent changer, le sens persiste : c'est Baal, le *maître* ; Adonis, Adonai, le *seigneur* ; Moloch, le *roi* ; divinités individuelles ayant leur domaine, leur territoire localisé, maîtresses ici, et non là... *Cependant les officiers du roi d'Aram leur dirent : Leurs dieux sont des dieux de montagnes, c'est pour cela qu'ils nous ont vaincus ; mais nous allons les combattre dans la plaine et nous les vaincrons.*

Le culte de ces divinités conduisait fatalement à des horreurs : *Ils font mourir par le feu leurs fils et leurs filles en l'honneur de leurs dieux*, dit le Deutéronome. Il fallait cette épuration suprême, ce sacrifice violent, affreux, pour équilibrer, dans le culte même, toutes les infamies que les prêtres avaient sanctifiées. Ces prêtres lâches et superstitieux, sans freins, horriblement dévergondés, dansaient, gambadaient, se mutilaient devant les statues. La souffrance physique volontaire n'est qu'une forme de la débauche, dernier terme de la satiété, ou manifestation de l'impatience, ou calcul de l'épuisé, ou tentative de l'inassouvi, ou rêve de l'inconscient.

Aucune foi quelconque ne guidait ces hommes que la crainte de l'inconnu surexcitait. En plein Israël, Élie fait égorger les prêtres de Baal, et saisi de peur ensuite, il va consulter Jézabel, la Sidonienne. Tant de contradictions, d'insanités, menaient les penseurs à l'athéisme. *L'impie dit dans son cœur : Il n'y a point de Dieu*. Ce ramassis de divinités qui constitue à ce moment le panthéon phénicien, est ce qu'adore Israël ; il n'y a pas beaucoup de différences entre les autels de la Phénicie et les autels de la Palestine. Les deux *groupes* sont prêts à s'entendre, sinon à s'unir ; leurs goûts et leurs intérêts les rapprochent.

Au nord, les Araméens sont devenus puissants, déjà leurs guerriers ont pris Hamath aux Chananéens et toute la Pérée aux Israélites ; au sud, les Philistins sont à redouter. Les craintes qui énervent Israël, Tyr les partage, car l'empire d'Assyrie étant incapable d'action et l'Égypte se mourant, les Araméens et les Philistins peuvent impunément tomber un jour sur la Palestine et sur la Phénicie. La Tyr d'Hiram et la Jérusalem de David désirent la paix, mais leur quiétude ne peut résulter que de leur *force* manifestée. Tyr a la flotte, Jérusalem a l'armée ; Tyr est riche, Jérusalem est pauvre ; Tyr paiera les frais de l'alliance, Jérusalem engagera ses armes et son sang.

Hiram et David s'étant ligués (1051), la confiance du roi d'Israël s'affirme. Sûr de la paix, il demande à Hiram *des architectes et des ouvriers* pour édifier à Jérusalem un temple central, une *maison pour l'Éternel*.

Hiram Ier mourut, mais David maintint son alliance avec le successeur du roi de Tyr, Abibaal. Les Hébreux et les Tyriens restèrent fidèles à cette politique. Les *Annales de Tyr*, retrouvées par fragments dans les œuvres de Ménandre, donnent une réelle certitude à l'histoire importante de ces temps troublés.

CHAPITRE XV

DE 1051 A 1019 Av. J.-C. - Vieillesse, abdication et mort de David. - La société hébraïque. - Monothéisme. - Les prophètes Gad et Nathan. - Salomon, roi. - L'empire d'Israël. - La cour. - L'armée. - Alliance avec les Phéniciens et les Égyptiens. - Juda et Israël. - Les revenus de Jérusalem. - La reine de Saba. - La nouvelle Tyr. - Hiram et Salomon.

LES rois de Tyr s'exagéraient la force d'Israël. David avait été vraiment victorieux par ses armes, mais il n'eût pas été capable d'utiliser ses succès. La démoralisation rongait le *peuple de Dieu*. Dans sa propre famille, David avait de redoutables ennemis, envieux, atroces. Son fils Amman mourut assassiné sous les yeux du roi après avoir violé sa sœur Thamar, et le frère d'Amman, Absalon *aux beaux cheveux*, ayant soulevé dix tribus, chassa le roi, son père, que la populace ameutée insulta : *Va-t'en, va-t'en, meurtrier, scélérat ! Jéhovah fait retomber sur toi tout le sang de la famille de Saül à la place duquel tu t'es fait roi, et il remet la royauté à ton fils Absalon*. Jalouses de la tribu de Juda, les autres tribus se vengeaient sur le roi David, *par l'ordre de l'Éternel* dit la Bible.

Cependant le roi d'Israël revint à Jérusalem, mais pour y vivre une vieillesse déplorable. *Et quand le roi David fut vieux et avancé en âge, on le couvrait de vêtements, mais il ne pouvait se réchauffer. Et ses serviteurs lui dirent : Qu'on cherche pour mon seigneur le roi une jeune fille vierge, afin qu'elle serve le roi et le soigne et qu'elle couche entre ses bras, pour que mon seigneur le roi se réchauffe*. Méprisé, David vit son héritage ouvert avant sa mort ; il entendit les prétendants se disputer sa couronne ; il surprit les femmes de son harem mêlées aux intrigues tramées contre sa royauté. Il abdiqua, comme le faisaient les pharaons d'Égypte, en désignant son successeur (1019), disant : *que le prêtre Çadoq et le prophète Nathan oignent mon successeur comme roi d'Israël, et vous sonnerez de la trompette, et vous crierez : Vive le roi Salomon ! C'est lui que j'ordonne pour être prince sur Israël et sur Juda*. Or, dans cette solennité, la déclaration du monarque n'était que la formule de sa vengeance ; les dernières paroles du roi contiennent le germe du schisme qui va diviser le *peuple de Dieu* : Juda est nettement séparé d'Israël. Et l'intervention de Çadoq et de Nathan, ordonnée, met aux prises, met en rivalités les trois antagonistes : le roi, le prêtre et le prophète.

Les derniers jours de David sont pleins de ce méchant esprit. Son *testament* est abominable. Il dicte à son successeur, à Salomon même, la condamnation de Joab qui avait été l'exécuteur de ses crimes : — *Tu ne laisseras pas descendre ses cheveux blancs en paix dans le séôl* ; — et il prépare, et il assure la mort de Simeï, parce que Simeï l'a insulté, disant : — *Tu as près de toi Simeï... celui-là même qui proféra contre moi une malédiction insolente le jour où je marchais sur Mahnaim. Quand il descendit à ma rencontre vers le Jourdain, je lui jurai par Jéhovah : je ne te ferai point mourir par l'épée ! Or, tu ne le laisseras point impuni, car tu es un homme habile, et tu sauras bien comment tu auras à le traiter pour faire descendre dans le séôl ses cheveux blancs teints de sang*. Cruellement vindicatif, haineux, parjure, David mourut, *s'endormit avec ses pères*.

La prépotence d'Israël s'était étendue de l'Euphrate à la Méditerranée ; il y avait eu une monarchie israélite, avec sa capitale consacrée et son gouvernement. La *citadelle de Jébus*, l'*acropole de Sion*, devint la *cité de David*, glorieuse. Au recensement fait pour la réglementation des impôts et des corvées, on avait compté un million d'*hommes adultes* en Israël et *quatre cent soixante et dix mille* en Juda, ce qui donnait une population totale d'au moins cinq millions de personnes.

Le gouvernement s'exerçait par la volonté du roi, plutôt grand juge que monarque, car chaque tribu, — et dans chaque tribu, chaque bourg, — avait son trésorier. A la cour de David, imitée des cours égyptiennes en cela, vivaient des ministres, des conseillers, des prêtres, des scribes, un *chef général de l'armée* et un *préposé aux corvées*.

L'armée comptait vingt-quatre mille soldats, Asiatiques. Une garde d'élite, spéciale, veillant à la sécurité du roi, était formée d'*archers de Crète*, de Philistins par conséquent, et de Cariens, *hommes de bronze au casque chargé d'aigrettes*. Les chefs de l'armée de guerre la commandaient à tour de rôle ; les troupes vivaient du territoire traversé, national, ami ou hostile. Les stratèges ne manquaient pas de méthode ; la tactique divisait les *forces* en *corps de troupes* ; le heurt s'exécutait *ligne contre ligne*, avec des réserves bien disposées.

La société hébraïque ne pouvait plus bénéficier de la gloire du roi David. S'étant dispensés de tout labeur, les Israélites, amollis, s'affaiblissaient chaque jour davantage ; et il ne faudra considérer que comme des accès de nervosisme, comme un résultat même de l'affaiblissement social, les ressauts qui, de temps en temps, donneront l'illusion d'une énergie. Ce sont des esclaves, — des Éthiopiens ordinairement, — qui travaillent pour les Israélites, en Israël. Les *pâtres de brebis*, ces vieux Hébreux qui auraient pu conserver à la nation son ancien caractère, farouches, devenaient agriculteurs, se mêlaient aux Chananéens, finissaient par descendre en Phénicie. Les Israélites avaient d'ailleurs le sentiment de leur faiblesse, et ils s'imaginaient que par la *multiplication des enfants* ils rendraient au peuple sa force perdue. La stérilité de la femme devenait un malheur, une honte, un *châtiment* ; rien ne fut épargné de ce qui pouvait accroître, en nombre, *le peuple de Dieu*. Le mélange des Israélites et des Chananéens, par l'amour, se fit largement ; la polygamie en résulta.

La politique de David, trop centralisatrice, valut à Jérusalem une importance onéreuse. Le produit des razzias ne suffisant plus, il fallut établir des impôts, avoir une *troupe de mercenaires* pour obliger au paiement des dîmes, à l'exécution des corvées. La présence de l'arche à Jérusalem consacrait une centralisation religieuse. Le roi déposa le *signe d'alliance* dans le tabernacle, transporté sur la *hauteur* qui fut l'acropole de Sion. C'est alors que David eut l'idée d'édifier un temple monumental, bien plus pour égaler les splendeurs des pharaons, que pour donner à l'Éternel une maison digne du dieu. Tout Israël, — avec les prophètes, — s'éleva contre la réalisation de cette idée. La fixité de la *maison divine* répugnait à l'Hébreu encore nomade, et les onze tribus d'Israël ne pouvaient pas voir *d'un œil favorable* la construction d'un temple sanctifiant le territoire de la douzième tribu, la *tribu de Juda*.

Les revenus de la royauté étaient, pour le roi, comme des revenus personnels. Le produit des razzias et des pillages étant incertain, la rentrée régulière des impôts étant douteuse, David s'appropriä de grands domaines, se mit surtout à exploiter des troupeaux qu'il envoyait au désert, aux plaines de Saron, grasses, sur les

coteaux du mont Carmel, verts et parfumés. Dans *ses maisons*, il entassait des métaux. Le trésor qu'il laissa valait beaucoup.

L'installation de l'arche à Jérusalem, sa transportation sur la hauteur, solennelle, inaugura le vrai culte hébraïque, tout à fait imité des cultes égyptiens. La procession qui se déroula sur les flancs de l'abrupt rocher fut semblable aux théories qui se développent, magnifiquement sculptées, sur les longs murs des temples d'Abydos et de Thèbes. David, précédant l'arche, presque nu, enthousiaste, affolé, se mit à danser devant les porteurs, comme le font encore devant leurs fétiches les Nègres de l'Afrique intérieure, et devant leur Christ crucifié les prêtres catholiques d'Abyssinie. David scandalisa les femmes qui regardaient passer la procession.

L'édification projetée du temple, le simulacre de son inauguration surtout, affirmaient le monothéisme d'Abraham, consacraient Jéhovah comme unique dieu, contrairement aux idées polythéistes enracinées dans l'esprit d'Israël. Le *sanctuaire* inauguré exigeait un service, des cérémonies, un rite. David qui voulait un culte national, exclusif, s'institua comme premier sacrificateur, *officia* personnellement, et il détruisit ainsi l'autorité religieuse que chaque père de famille avait jusqu'alors conservée dans sa maison, sous sa tente, maître du choix de sa divinité.

Le culte institué fut charmant, plein de séduction : — *On voit ta procession, ô Dieu ! la procession de mon roi et dieu vers le sanctuaire. Les chantres en tête, en arrière les musiciens, au milieu, des jeunes filles battant le tambourin. Bénissez Dieu en chœur. — Et David et tout Israël dansaient devant l'Éternel, avec toutes sortes de branchages, et avec des harpes, des luths, des tambourins, des cistres et des cymbales.* Héman était le *chef de la musique sacrée, le conseiller du roi dans les affaires de Dieu, pour sonner de la trompette.* Deux cent quatre-vingt-huit Israélites, musiciens, formaient le chœur chantant les cantiques dans la maison de l'Éternel, *sous la direction du roi.*

Le prophète Nathan protestait tout haut contre l'édification du temple. — *Jéhovah ne veut pas de maison, mais seulement une tente.* — Fidèle aux leçons de Samuel, l'énergique nabi n'admettait pas davantage que le roi d'Israël fût plus qu'un *guerrier* aux ordres de Jéhovah.

David, donc, affirma *le dieu d'Israël*, despote, violent, batailleur, — l'Iaheweh-Cebaôt, — et fit un pacte avec lui : Il n'y aura plus désormais d'autre dieu que Jéhovah, mais le roi d'Israël, uniquement, représentera Jéhovah sur la terre. C'est alors sans doute que David promit à l'Éternel de lui bâtir un temple, comme il avait ordonné de bâtir sa propre maison, son palais. *Et Hiram, le roi de Tyr, envoya à David une députation, et du bois de cèdre, et des charpentiers, et des maçons, qui bâtirent une maison à David.*

Michol, la fille de Saül, la première femme de David, étant demeurée stérile, le roi ouvrit son harem à des concubines et à des esclaves. Cette faiblesse, avec tous les abus qu'elle laisse supposer, livrait le roi aux hommes qui pouvaient agir sur ses craintes superstitieuses, aux prophètes Gad et Nathan, ses conseillers. Le nabi Nathan avait une influence considérable sur le monarque, parce qu'il connaissait le meurtre d'Uri lâchement assassiné pendant le siège de Rabbath-Ammon, David ayant *désiré la femme de cet officier, qui était belle*, — Bethsabée, — qu'il épousa *après le temps du deuil*, et dont il eut un fils.

Les mœurs de David furent celles d'un pirate heureux plutôt que d'un aventurier, car il y eut beaucoup de bravoure et quelque grandeur dans son étonnante vie.

Berger farouche, fanatique, rusé, charmant, Samuel l'avait bien choisi ; assez audacieux pour porter au loin et bien défendre la bannière de Jéhovah, et trop superstitieux pour se délivrer jamais de l'influence des prophètes. Poète et musicien, la mémoire pleine des anthologies hébraïques, d'un grand goût littéraire, très séduisant en conséquence, mais profondément calculateur, froid, ingrat, cruel, rancunier, hypocrite au besoin, comédien excellent, héros parfait sur toutes les scènes, David répondait admirablement à ce que Samuel avait attendu de lui.

Un de ses fils étant en agonie, David s'humilia devant le prophète Nathan, il jeûna, il *passa la nuit couché par terre* afin de fléchir la colère de Jéhovah ; l'enfant mourut, et aussitôt le roi de retourner à sa fête perpétuelle, disant : *Tant que l'enfant vivait, je jeûnais, et je pleurais, car je disais : qui sait ? Jéhovah peut avoir pitié de moi et l'enfant vivra ! Maintenant qu'il est mort, pourquoi jeûnerais-je ? — Et David consola sa femme Bethsabée... et elle enfanta un fils qui devint Salomon.* — Il s'unit aux Philistins pour vaincre et détrôner Saül ; Saül vaincu s'étant suicidé, David écrit un poème exaltant sa victime, le roi Saül. — Il désire Bethsabée, qui est mariée à un officier dont le dévouement le sert ; il fait assassiner le mari, il enlève la femme, et il déplore ensuite son crime, magnifiquement...

Ayant le don du beau langage, incapable de création, maître de terres infructueuses, organisateur d'un culte théâtral, tout extérieur, despote accusant sa faiblesse par sa cruauté, et méprisant l'humanité qu'il ensorcelle avec les pompes de sa cour et les harmonies de ses compositions, tel fut David. Par son caractère et par ses œuvres, il caractérise l'Hébreu *au cou raide*, ingouvernable et vaniteux, que Moïse invectivait et que les grands nabis détesteront, tout aux jouissances vagues, comme aux arts douteux, préoccupé de soi, poursuivant avec une violence irréfléchie, avec des contradictions inqualifiables, d'immédiates et rapides satisfactions.

Adonias, le fils du roi, ayant appris que son père avait désigné Salomon comme son successeur, voulut disputer l'héritage à son frère. David fit sacrer précipitamment Salomon, *venu sur la mule royale*, oint *avec l'huile conservée dans la corne*, et les Israélites acclamèrent le roi. Adonias assaillit Salomon dès son avènement ; mais Salomon fit mettre à mort le compétiteur, ainsi que Joab son complice, bien que ces condamnés se fussent réfugiés près de l'autel. *Et l'on sonna de la trompette, et tout le peuple cria : Vive le roi Salomon ! Et on jouait de la flûte, et on était dans une grande joie, et la terre retentissait de leurs cris.* Le grand-prêtre Abiathan, qui avait sans doute favorisé les vues d'Adonias, fut déposé.

Salomon, roi, battit les dernières tribus chananéennes encore remuantes ; il arrêta, au moment même où elles allaient se produire, et par une simple menace, les velléités d'indépendance de l'Iduméen Hadad et du roi de Damas, Rasin (Rézon) ; puis il inaugura son règne par une grande fête, en sacrifiant mille victimes à l'Éternel, chez les Benjaminites, à Gabaon. *L'empire s'étendit au loin, pacifique, glorieux : Juda et Israël étaient nombreux comme le sable sur les bords de la mer. On mangeait, on buvait, on se réjouissait. Et Salomon régnait sur tous les royaumes, de l'Euphrate au pays des Philistins, et jusqu'à la frontière de l'Égypte.*

Le gouvernement de Salomon continua le gouvernement de David, un peu plus égyptien qu'asiatique cependant. Sa cour se formait des mêmes hiérarchies admises par les souverains de Thèbes ; mêmes fonctions, mêmes titres, même

cérémonial. La corvée égyptienne, l'appel arbitraire des *hommes groupés pour exécuter un travail*, Salomon l'appliqua outre mesure ; c'est par milliers, et continuellement, que les *serfs* travaillaient pour le roi d'Israël. On vit des corvées *mensuelles* de dix mille hommes expédiées au Liban pour y couper des bois. Le roi employait de préférence à ces travaux, comme les pharaons en Égypte, de force, les prisonniers et les étrangers, réservant aux Israélites de plus nobles obligations : *Ceux-ci furent ses gens de guerre, et ses officiers, et ses capitaines, et ses satellites, et ses traîtres aux équipages, et ses cavaliers*. Cinq cent cinquante chefs menaient les corvées, constamment en œuvre, car c'est par elles que Salomon construisit *et sa maison, et la maison de l'Éternel, et la muraille de Jérusalem tout à l'entour*.

Il y avait à la cour des quantités de scribes, de secrétaires d'État, un chef de l'armée, un chef des conseillers, un chef des chambellans, un *ami du roi*, un intendant de la maison royale, un administrateur des revenus et douze officiers spécialement chargés de l'approvisionnement des victuailles. L'énumération de ce que consommait la *maison du roi* est interminable.

Le premier soin de Salomon avait été de constituer une armée forte, — soixante mille hommes, — et d'entourer de murailles Jérusalem, Héser, Mageddo, Baalath et Gaza. Contre les Assyriens, le roi bâtit Palmyre (Tadmor), au nord-ouest du désert de Syrie, *poste avancé*, fortifié, qui devint une station trafiquante, admirablement placée, sur la route des caravanes servant le grand commerce qui s'effectuait entre le golfe Persique et la Phénicie.

Se sentant le maître de son royaume, le roi voulait régner pacifiquement. Sa politique fut d'une réelle habileté ; des alliances précieuses lui permirent d'être, comme il le désirait, plus somptueux qu'un roi d'Assyrie, plus bâtisseur qu'un pharaon. Il s'allia avec Tyr *l'industrielle*, pour en recevoir les artistes et les matériaux nécessaires à la splendeur de Jérusalem, et il entretenit des relations avec le pharaon de la Basse-Égypte, parce que les troupes égyptiennes savaient l'art de *prendre les villes fermées*. La ville chananéenne de Guéser, qui résistait, devenue insupportable, fut assiégée et prise par les troupes d'Égypte, puis donnée à Salomon par le vainqueur, comme dot, le pharaon Psousennès ayant conduit sa fille au harem du roi d'Israël.

Cette alliance des Égyptiens de Psousennès, des Phéniciens de Hiram et des Israélites de Salomon, fut surtout profitable au successeur de David, très intelligent, très habile, très sage, et qui sut admirablement exploiter sa situation centrale, bien protégée. Jusques au fond de l'Arabie, la réputation de Salomon fut retentissante ; la reine des Arabes de Saba vint en personne, plus que curieuse, rendre hommage au souverain des Hébreux, *très puissant et très beau*.

La grande faute de David, c'est-à-dire la prépondérance accordée à la tribu de Juda sur les autres tribus, par la constitution de Jérusalem comme ville capitale, politique et religieuse, ne donnait pas encore ses fruits amers, mais elle ne pouvait déjà plus être rachetée. Il y avait séparation admise, consommée, définitive, entre Juda et Israël. Livrés à toutes les jouissances de leur triomphe, les Israélites ne prévoyaient plus rien : *Chacun, de Dan à Beerséba, — de l'extrême nord à l'extrême sud, — vivait à l'ombre de sa vigne et de son figuier, durant les jours de Salomon*.

L'enrichissement d'Israël était logique, car Israël servant d'intermédiaire aux trafiquants des deux mondes, — l'Occident et l'Orient, l'Europe et l'Asie, — protégeait ce trafic, et recevait, sans aucune chance de perte, sous la forme de

taxes légitimes *de transit*, une large part des bénéfices universels. Cet enrichissement était déplorable, car la terre hébraïque n'en devenait pas plus fructueuse, et le moindre arrêt de mouvement devait précipiter dans la ruine tout Israël, qui n'avait ni le goût, ni la science du travail.

Le trésor de Jérusalem s'alimentait du produit des impôts, qui étaient excessifs relativement à l'étendue de la terre occupée par les Israélites, des taxes payées par les *marchands* sédentaires, des *prélèvements* auxquels les caravanes traversant le territoire étaient assujetties, des *tributs* servis par les rois vassaux et les gouverneurs, des *présents* qui affluaient de toutes parts. *Le roi Salomon devint plus grand que tous les rois de la terre, en richesse et en sagesse... Et chacun lui apportait son présent, des vases d'argent et d'or, des manteaux, des armes et des aromates, des chevaux et des mulets, année par année.* La reine de Saba vint au roi *pour l'éprouver par des énigmes, avec une très grande suite, des chameaux portant des aromates, et beaucoup d'or, et des pierres précieuses.*

Une heure de guerre en Phénicie, c'est-à-dire une suspension des œuvres commerciales, et la Jérusalem de Salomon s'effondrait. Mais les rois de Tyr n'ayant pas d'armée, ne vivant que du trafic que les Israélites protégeaient, et qu'ils pouvaient sinon détruire, au moins entraver, les rois de Tyr demeuraient subordonnés aux rois d'Israël. Hiram II, qui avait succédé à Abibaal, (1028), venait de châtier les colons de Citium (Chypre) révoltés contre la métropole phénicienne. Cet acte de force valant au souverain un réel prestige, il désira voir, comme son allié Salomon, *sa ville* embellie et bien défendue. Il fit reconstruire les temples de Melkarth et de la déesse Astoreth, et il réunit ensuite, par un beau travail de remblai, *l'îlot sacré de Melkarth* à l'îlot sur lequel était bâtie la *cité maritime*. Ce terre-plein reliant les deux îles ayant été largement exécuté, une ville nouvelle s'y forma que les Grecs ont nommée Eurychoron, la Tyr insulaire.

Des digues protectrices, des quais solides, la création d'un port nouveau au sud de l'île agrandie, et la construction d'un *palais pour le roi*, firent de la Tyr d'Hiram II, toute créée, — insulaire, — la rivale triomphante de la *vieille Tyr* — Pahtyrum, — presque abandonnée sur le rivage. *Et Hiram, dit le rédacteur du Livre des Rois, envoya ses officiers à Salomon dès qu'il eut appris qu'on l'avait oint roi à la place de son père ; car Hiram avait toujours aimé David.*

CHAPITRE XVI

DE 1019 A 978 Av. J.-C. - Salomon et Hiram. - L'art phénicien. - Architecture chananéenne. - Le premier temple de Jérusalem. - Le palais de Salomon. - Polythéisme du roi d'Israël. - Navigation. - Ophir. - Commerce. - Palmyre (Tadmor). - La vieillesse de Salomon. - Jéroboam révolté. - L'Égypte : XXle dynastie. - Le pharaon Sésac, ou Sheshonk Ier. - Mort de Salomon.

DAVID avait réuni des matériaux de toute espèce, pierres, bois et métaux, pour la construction de la *maison de Dieu*, mais il manquait aux Israélites des artistes et des praticiens capables d'exécuter le vœu du roi. Les architectes, les conducteurs et les fondeurs vinrent de Tyr ; les charpentiers et les tailleurs de pierre, de Gebal (1017). Les escouades d'Israélites et de Chananéens envoyés au Liban par Salomon, pour y couper des cèdres, étaient conduites par des hommes de Phénicie. *Et les ouvriers de Salomon et les ouvriers de Hiram, et les gens de Gebal*, dit la Bible, *équarrissaient et préparaient le bois et les pierres pour la construction du temple*. Ce passage du Livre des Rois est singulier, si l'on songe à la loi de Moïse, formelle, interdisant aux Israélites de *tailler les pierres, d'employer le fer* pour l'autel de Jéhovah. Les Sidoniens fournis par le roi de Tyr recevaient un salaire.

Hiram envoya du fer, de l'or, du bronze et des marbres à Salomon, et il fit teindre, dans ses teintureries déjà célèbres, en pourpre, en hyacinthe et en écarlate, les étoffes précieuses que le roi d'Israël destinait à l'ornementation du monument. Les bois de Syrie, — cèdres et cyprès principalement, — étaient amenés au port de Jaffa au moyen de radeaux.

Salomon offrit au roi de Tyr, *vingt villes et bourgs de la Galilée* ; mais il n'est pas certain qu'à ce moment le roi d'Israël pût disposer de cette offrande. Ceux qui, parmi les Israélites, après la conquête, avaient souffert de la vie en Judée, s'étaient dirigés vers la Galilée en se détachant de plus en plus du groupe bruyant qui se nationalisait ; c'étaient les Égyptiens, mélangés aux Israélites depuis l'exode, nombreux, qui s'étaient surtout éloignés. En outre, les tribus d'Aser et de Nephthali, qui campaient au nord du territoire, en Galilée, avaient avec les Phéniciens, par la vallée de Méron, des relations plus fréquentes, plus suivies qu'avec les Israélites des autres tribus. Hiram dédaigna l'annexion de ces *villes* et de ces *bourgs* qui ne l'inquiétaient pas : *Et Hiram*, dit le texte biblique, *sortit de Tyr pour voir les bourgs que Salomon lui avait donnés, et ils ne lui convinrent pas*. Plus habile que Salomon en cette circonstance, Hiram obtint, en compensation, que le roi d'Israël s'engageât à fournir annuellement, aux Phéniciens de Tyr, une certaine quantité *de blé, de vin et d'huile*. Aveuglé par sa vanité, Salomon ne vit pas qu'en accédant à ce désir, il rendait le royaume d'Israël tributaire de l'empire de Phénicie.

Le *vœu de David*, l'édification du temple, était une mesure politique, centralisatrice. Malgré Moïse et ses successeurs, les Israélites n'acceptaient pas encore l'unique Dieu d'Abraham ; ils sacrifiaient à toutes les divinités, brûlant des parfums *sur les hauteurs*, s'intéressant à la marche étonnante des étoiles, veillant trop, dans le frais silence des nuits, et traînant ensuite, le jour, dans les rues, leurs corps énevrés, enfiévrés, frappés de lassitude. David avait pensé qu'à ce peuple mou, *au cou raide*, il fallait des leçons visibles, et il avait imaginé de

faire bâtir un *temple unique, élevé à la gloire de l'unique dieu*, comme démonstration.

Mais dans tout Israël, on n'eût pas rencontré un seul homme qui fût capable de *formuler* la pensée de David. Les prophètes, très beaux parleurs, ne savaient rien au delà de leur parole, sinon danser peut-être. Ni le temple de Jérusalem, ni le palais de David, ni le palais de Salomon, terminés, ne seront en conséquence des œuvres hébraïques ; et il n'y aura jamais, à proprement parler, d'architecture israélite.

Les Phéniciens, eux, avaient une architecture, d'origine chaldéenne, modifiée par la double influence des Égyptiens aux vastes et simples formules, et des Aryas de Grèce, au goût exquis, encore un peu mesquin, mais juste. Les villes phéniciennes, — Tyr surtout, très grecque en cela, — étaient petites, à rues étroites, *pour que les étrangers venus de loin*, a-t-on dit, *pussent y faire beaucoup d'achats en peu de temps*, et protégées par des murailles crénelées, flanquées de tours lourdes, massives. Les artistes phéniciens s'appliquaient à la rapidité de l'exécution, recherchant l'effet. Le bâtiment immuable de l'Égyptien ne convenait pas aux hommes de Phénicie qui, ne croyant à la durée de rien, ne considéraient leurs cités que comme des entrepôts momentanément bien situés. Obtenir vite et sans trop d'effort la jouissance des yeux, étonner autrui par un déploiement de richesse, tel était le but des Phéniciens constructeurs.

Le prêtre phénicien, s'il ne croyait pas à la durée des choses, entendait que l'on y crût autour de lui. Les pierres employées à la construction des premiers monuments religieux de la Phénicie furent donc énormes, de grand poids ; l'on éleva des murailles frustes, circulaires, formant deux enceintes accouplées, deux *tentes* bâties solidement sur un terrain creusé, une crypte, une grotte. Dans cette masse, des colonnes sans entablement, c'est-à-dire des *supports de pierre*, recevaient des draperies ; c'était comme un autel, un point central d'attention, où la divinité trônait : — ou bien Astarté, dont le symbole était à Paphos, sœur de l'Isis égyptienne, charmante, livrée à la prostitution chaldéenne en Phénicie, y devenant un *cône* lisse ; — ou bien Dagon, moitié poisson, moitié homme, comme l'Oannès de Chaldée. — Mais, qu'elles fussent de pierre ou de bois, ces divinités étaient couvertes de bijoux faciles à enlever, ayant une valeur, dont les prêtres trafiquaient, de temps en temps.

La statuaire de ces hommes s'éloignait peu de la monstruosité. Ne concevant pas la noblesse des choses, le sculpteur ne recherchait ni l'élégance, ni la dignité ; ses œuvres étaient de sottes figures, très mouvementées, d'une musculature puissante, trapues, étalant « un rire stupide » et définitif sur une face plate. Ces artistes étaient sans doute des Touraniens ne connaissant que la statuaire égyptienne, influencés par les Chaldéens qui réclamaient des divinités en action, agissantes, ou prêtes à agir.

Les Aryas venus en Phénicie, des îles grecques évidemment, y apportaient un art réel, l'art du ciseleur. Homère a parlé d'un vase d'argent, admirable de ciselure, et qui était *l'ouvrage des Sidoniens*. Les objets d'ornementation, bien compris, — bois rares, ors ouvragés, verreries, — desservaient un trafic important, étaient une industrie florissante. Hors de ces détails, l'artiste n'existe pas ; on ne le rencontre, ni en Phénicie, ni en Palestine ; ce ne sont, ici et là, qu'ébauches grossières, dépourvues de tout sentiment, de toute originalité. Pas un dessinateur qui, par un trait, ait exprimé le désir du simple, la passion du vrai, le zèle du beau. Et cependant quels hommes, en ces temps passés, eurent mieux et plus que les Phéniciens, les matières essentiellement artistiques ? Robustes,

hardis, savants même, les Phéniciens instruits en Chaldée étaient surtout des charpentiers habiles à *transformer les forêts en flottes*, à bâtir des *maisons de bois*.

Le temple de Jérusalem, voulu par des Israélites et bâti par des Phéniciens, conçu en imitation des vieux temples du Nil, avec toutes les gênantes et absurdes restrictions de la loi mosaïque ne pouvait que caractériser une confusion. L'architecture chananéenne, précédente, n'avait rien qui fût capable d'atténuer la grossièreté phénicienne, la brutalité israélite. Quand Jacob et Laban imaginèrent le monument qui devait *témoigner de leur alliance*, une pyramide de pierres jetées sur un point exprima complètement leur idée. Lorsque les Chananéens consacraient un lieu, ils l'*entouraient* d'une série de hautes dalles, frustes, fichées en terre. Les murailles de Sodome et de Gomorrhe, retrouvées, sont des constructions massives, sans art aucun.

La restitution théorique du premier temple de Jérusalem est difficile. Le texte biblique égare plutôt le chercheur, parce que les prophètes du temps de la servitude à Babylone, préparant la réédification du sanctuaire, formulaient un *plan nouveau* en prétextant une description de l'ancien. Le problème a peu d'importance, car sauf la richesse de certains détails et la somme de travail dépensée, de *l'effort accompli*, rien dans les divers temples de Jérusalem, — le premier détruit en 588, le second détruit en 37, le troisième rebâti en 35, — ne mérite la longue attention de l'artiste.

Le mont Moriah, sur lequel le temple devait être bâti, fut nivelé, de fortes murailles soutenant les terres. Cette œuvre fondamentale, vraiment grande, ne se peut comparer qu'aux travaux de remblai qu'exécutaient les Égyptiens pour y *asseoir leurs villes*. Le temple proprement dit, orienté *vers l'aube*, comme en Égypte, était au milieu de deux enceintes formant deux cours, — idée toute phénicienne, — l'une réservée aux *sacerdotes*, l'autre, la cour extérieure, destinée au peuple et *aux étrangers*. Divisé en trois corps successifs, le monument était sans unité. En avant, des pylônes égyptiens se dressaient, avec une porte centrale, relativement petite, donnant accès à la *cella*, partie principale de l'édifice, conduisant au *sécos*, ou *saint des saints*, au sanctuaire. Le reste du bâtiment n'était en somme qu'un lieu de réunion, couvert. Le sanctuaire, bas, ne se voyait pas de l'extérieur.

A l'intérieur, trois galeries superposées, formant trois étages, donnaient accès à des chambres, à des cellules où s'entreposaient le matériel du culte, les provisions rituelles, les offrandes faites à Jéhovah, les trésors du corps sacerdotal. Il est probable qu'un certain nombre de ces *chambres* étaient habitées par les prêtres officiants et par les lévites, leurs serviteurs. Cette disposition particulière était entièrement empruntée aux temples égyptiens. Des escaliers tournants menaient à ces galeries. Les murs, extérieurement, se dressaient *en fruit*, c'est-à-dire en lignes fuyantes, s'élevant en diminution d'épaisseur. C'était une *maison*, et rien de plus, rectangulaire, percée de fenêtres nombreuses.

Le rite exigeant de continuelles fumigations, assainissantes, des sacrifices par le feu, les fumées de l'encens eussent incommodé les prêtres, à la longue, si des ouvertures n'avaient été pratiquées dans les murs pour renouveler l'air saturé de parfums. Ces fenêtres, larges à l'intérieur, allaient à l'extérieur en se rapetissant, comme des meurtrières, afin que le courant chassant l'air chaud en fût activé. Le sanctuaire, le *lieu très saint*, était plutôt sombre. *Jéhovah a déclaré vouloir vivre dans l'obscurité* dit la Bible.

Les ustensiles du culte et les ornements du temple accusent seuls une préoccupation artistique. A l'entrée, deux colonnes *isolées*, de bronze, lisses, creuses, se dressaient en imitation des obélisques flanquant les portes des temples égyptiens. Sans bases, ces colonnes portaient un chapiteau *en forme de nénuphar*. Des boiseries sculptées couvraient les murs, intérieurement, planches de cèdre, d'olivier et d'acacia, dorées, avec des *tapis multicolores où paraissaient des kérubins*, belles étoffes, de lin tissé généralement, chargées de broderies vivement teintées. Des agrafes d'or reliaient entre eux les tapis tendus. Extérieurement, des tentures de poil de chèvre, retenues par des agrafes de bronze, tombaient le long des murs jaunes, croit-on.

Des rideaux *de fin lin* et des voiles brodés, supportés par des colonnettes, séparaient l'entrée du temple proprement dit, du *lieu saint*, ou bien divisaient le *lieu saint* du *saint des saints* où reposait l'arche d'alliance contenant *les tables de la loi*. Dans le temple il y avait la *table des pains de proposition*, en bois d'acacia, dorée, portant des vases d'or, et le *chandelier d'or pur*, à sept branches, *d'une seule pièce*, œuvre de Besabel : *A sculpter des fleurs d'or et des calices en amande, tout son art s'était exercé*. Soixante et dix lampes brûlaient dans le temple, la nuit, chacune ayant ses *mouchettes et ses cendriers d'or pur*. Sur l'autel des parfums, tout en or, les lévites entretenaient un bûcher de branches aromatiques.

L'autel des sacrifices, en bois d'acacia, *revêtu d'airain*, sur lequel brûlait éternellement le *feu sacré*, et le bassin de bronze servant aux ablutions, *fait avec les miroirs des filles d'Israël*, étaient à l'extérieur, dans la *cour du peuple*.

Les objets nécessaires au culte, d'un métal précieux, comprenaient des vases, des raclaires, des bassins, des plats, des cuillers, des fourchettes, des éteignoirs, des encensoirs et des *tubes de purification*, en or, en argent ou en bronze. La richesse de ces ustensiles, l'accumulation des matières précieuses partout répandues, le luxe inouï des costumes sacerdotaux, devaient contraster avec la nullité artistique du monument. Aucune sculpture vivante, parce que Moïse avait interdit la représentation de l'homme *en images*, et nulle grandeur de lignes, parce que l'idée dominante, asiatique, avait été de construire un caravansérail pour les prêtres et les lévites, avec une *chambre* spéciale consacrée à Jéhovah, et non d'édifier un *palais à l'Éternel*. Salomon avait dit nettement, que la véritable *demeure de Jéhovah* était dans les cieux.

Sur les bois rares, ciselés, couraient des guirlandes de fruits et de fleurs, avec des kérubs aux ailes éployées, éperviers égyptiens à tête humaine, mélange de l'Isis protectrice des momies de Thèbes et du férouër de l'Iran, cet *ange gardien* du Zend-Avesta. Les étoffes, très riches, bleues, rouges et jaunes, étaient *parsemées de travaux de tisserands*, brodées à l'égyptienne. La terrasse du temple était *recouverte d'une lame d'or*.

Le costume des prêtres, des *cohènes de la famille d'Aaron*, était assyrien, fait de lin pur, rehaussé d'une riche ceinture, très longue, *avec les radieuses couleurs blanc, hyacinthe, pourpre et cramoisi*. Le grand-prêtre, ou cohène-hagadol, avait un costume particulier, bizarre, frangé de clochettes sonnantes ; il portait sur la poitrine un *pectoral* enrichi de *quatre rangs superposés de pierres précieuses*, et il se coiffait d'un diadème d'or.

Le palais de Salomon, ou *maison pour le siège de la royauté*, séparé du temple par une vallée sur laquelle le roi fit jeter un pont, a-t-on dit, ne valait pas plus que la *maison de Jéhovah*. Les descriptions qui en ont été recueillies rappellent le Ramesseum de Thèbes, moins l'ampleur. C'est d'abord la salle hypostyle, avec

ses quarante-cinq colonnes *prismatiques et quadrangulaires*, en bois de cèdre, et deux salles menant au harem. L'or, l'ivoire, l'onyx et le marbre s'y combinent avec les panneaux de bois, sculptés, représentant des fruits, des fleurs, des arbres *aux rameaux et aux feuilles pendantes*, sur des murs diversement peints. Dans la salle où Salomon trône, sur sa *chaise d'ivoire* aux six gradins flanqués de lions, une ornementation assyrienne se fait remarquer ; il y a, appendus aux murs, de grands boucliers d'or. La valeur intrinsèque des matières employées constitue la richesse de ce palais, toute d'emprunt.

L'impossibilité de rien créer, avec une aptitude merveilleuse à tout exploiter, semble être la caractéristique de la race israélite. Le maître de Cicéron et de César, Apollonius Mélon d'Alabande, avait fait cette remarque déjà. Acceptât-on comme vraies toutes les magnificences du temple de Jérusalem décrites par Ézéchiël, prit-on à la lettre toute cette rhétorique descriptive, que pas une seule originalité n'en résulterait. Cette absence d'art est inquiétante, parce qu'elle explique l'histoire d'Israël. L'art, par l'effort qu'il nécessite, par l'aliment cérébral qu'il est, attire à lui, dans toute société formée, ceux qu'une vie ordinaire ne satisfait pas, les esprits anormaux, c'est-à-dire les génies, et les cerveaux malades, congestionnés ; il les captive, il les retient, il les utilise, il les use. Dans une société sans art, les névropathes s'impatientent, vont au bruit, troublent tout et précipitent les catastrophes. Sans art, Israël était donc fatalement condamné aux tapages, aux querelles, à l'esclavage, à la dispersion. Les Israélites ne devaient donner au monde qu'une littérature, la littérature des nabis, splendide, mais infructueuse, n'ayant affirmé ni une morale, ni une patrie, ni un dieu.

Salomon lui-même, qui va construire le temple du dieu d'Abraham, croit-il à l'existence de cette divinité ? Ayant ouvert son harem, successivement, à une fille du roi de Tyr, à une fille d'un prince des Khétas, à une fille d'un pharaon de la Basse-Égypte, son propre palais devient le refuge des divinités de toute sorte, phéniciennes, syriennes et égyptiennes, qu'adorent ses femmes. Salomon ne veut qu'étonner le monde par la splendeur de ses actes ; c'est pour cela qu'il entreprend de bâtir la *maison de Dieu*. Le roi de Tyr et le roi d'Israël sont faits pour s'entendre ; ils s'admirent mutuellement.

Grâce à son puissant allié, qui est le maître des déserts, Hiram enverra ses Phéniciens trafiquer directement avec l'Inde. Les produits indiens venaient en Phénicie déjà, mais par des intermédiaires onéreux installés sur le bord de la mer Rouge, au sud de l'Arabie, ou dans le fond du golfe Persique. Hiram a compris qu'une alliance avec les Israélites lui permettrait d'envoyer des caravanes qui, traversant la Palestine, iraient au golfe Arabique, en mer Rouge, et qu'il serait facile de créer là, aux ports d'Élath et d'Éziongaber, une flotte marchande. Cela fut fait ainsi (1017-994). Des vaisseaux semblables à ceux qui desservaient le commerce phénicien en Méditerranée, qui allaient jusqu'en Égypte, jusqu'à Tharsis, et que la Bible nomme à cause de cela *vaisseaux de Tharsis*, naviguèrent en mer Rouge, sur la côte orientale d'Afrique, dans l'océan Indien.

Cette navigation directe supprima les intermédiaires qui s'échelonnaient sur la côte d'Arabie, le long de la mer Rouge ; l'affaiblissement considérable de l'Égypte permit à cette exploitation de se développer. La flotte avait été construite à Élath et à Éziongaber, *aux bords de la mer des Algues*, avec des *bois de Judée*. Les dépenses de la construction furent sans doute payées par le roi d'Israël, mais à bord des *nefs*, parmi les équipages, il n'y eut pas d'Israélites. Déjà du temps de

Thoutmès III (1703) les trafics maritimes ne s'exerçaient dans la mer Rouge qu'avec des marins de Sidon.

La première expédition des *marins de Tyr et de Jérusalem*, alliés, dirigée vers Ophir, revint avec un *trésor* d'épices, d'aromates, d'or, d'argent et d'ivoire, que les deux souverains se partagèrent équitablement. *Une fois en trois ans, la flotte de Tharsis venait chargée d'or et d'argent, d'ivoire, de singes et de paons*. Cette opération triennale, quelque fructueuse qu'elle fût, n'aurait pas suffi aux exigences de Salomon, aux somptuosités de sa vie royale. Le grand mouvement des caravanes par la vieille route tracée entre l'Arabie et la Phénicie se continuait, donnant à la *reine du désert*, à Palmyre, — Tadmor, — une extrême importance. Tadmor était la *grande richesse de Jérusalem*.

Avec Hiram, et comme son associé, Salomon envoyait des flottes marchandes jusqu'aux extrémités occidentales de la mer Méditerranée. Il s'était réservé le monopole des échanges entre les Israélites et les Égyptiens, et, seul, il possédait les chevaux que les Syriens achetaient en grand nombre. Ces chevaux venaient de l'Égypte, ainsi que des chars bien agencés, de jolies étoffes, légères, et des *filles soyeux*. Les *caravanes de marchands du roi* portaient aux Égyptiens, du plomb, de l'étain et du cinabre. Israël s'enrichissait outre mesure. *L'argent devint à Jérusalem comme les pierres*.

Le *poids des choses*, évalué, — sicle, *shekel*, — était alors le signe représentatif des échanges. Telle quantité d'or ou d'argent, en lingots, en anneaux, en orfèvreries même quelquefois, se donnait en compensation de la marchandise désirée. C'était une monnaie.

La mort d'Hiram II (994) laissa le roi d'Israël vieillissant, accablé de richesses, terminant mal sa longue vie dans son harem, pendant que son peuple, trompé par de fausses splendeurs, commençait à sentir l'instabilité de sa fortune, à prévoir une ruine imminente, douloureuse. *Salomon*, dit le Livre des Rois, *aima beaucoup les femmes étrangères... Il avait sept cents femmes légitimes et trois cents concubines, et ces femmes détournèrent son cœur*. Le harem du roi d'Israël se composait de femmes venues de tous pays, avec leurs mœurs, avec leurs dieux, et l'Astarté des Sidoniens, et le Moloch des Ammonites, et le Chamos des Moabites, et le Baal d'Assyrie, et l'Osiris d'Égypte eurent leur culte et leurs autels, dans le palais du roi d'abord, dans le temple de Jéhovah ensuite.

La religiosité malade de l'Israélite ne pouvait pas jouir du culte que Samuel avait institué ; le Jéhovah terrible, exigeant, souvent insupportable, n'attirait pas l'Hébreu, qui se laissait plus volontiers conduire, le soir, vers « les sommets doucement éclairés par la déesse lune ». Là, rafraîchissant son corps, en même temps que ses esprits, il s'adonnait à cette foi voluptueuse que prêchaient les prêtresses d'Istar, ces courtisanes dont les autels étaient moelleux. Ce culte, au fond, était celui du roi, tout égyptien d'allure, tout asiatique de sentiment. Comme un pharaon de Thèbes ou de Memphis, Salomon honorait sa mère, qu'il plaçait *à sa droite*, dans son palais ; comme un Asiatique, il méprisait *ses femmes*, dans son harem.

La paix d'Israël n'était que superficielle. Les tributaires se rendaient assez exactement compte des troubles qui résultaient d'un enrichissement trop rapide, des paresseuses qui alourdissaient ce peuple vivant avec trop de facilité. L'Édomite Hadad, encouragé, sinon soutenu par les Égyptiens, prit le *pays voisin de la mer Rouge*, ce qui était grave, parce que la possession de ce *territoire* par les

Israélites justifiait l'alliance des *hommes de Tyr et de Jérusalem*. Le Syrien Rami, de son côté, se fit *roi de Damas*.

Voici que le serviteur le plus aimé du vieux roi, *le jeune et doux Jéroboam*, dont les femmes du harem avaient le droit d'être jalouses, quittant Jérusalem, s'en fut en Éphraïm, prétendant *régner sur Israël*. Averti par le prophète Abdias, Salomon se dressa furieux, et il réussit, par la promptitude de sa menace, à épouvanter le rebelle qui, fuyant la mort, dut se réfugier en Égypte, chez le pharaon Sésac, ou Sheshonk.

Les tributaires s'agitaient de plus en plus ; l'Égypte devenait menaçante ; Jérusalem, complètement démoralisée, sans pudeur, étalait ses plaies. L'insolence des grands et la lâcheté des petits, la vénalité des juges, la corruption des prêtres, le scepticisme des guerriers, la perversité du peuple, avaient fait qu'en Israël, à ce moment, chacun se méfiait d'autrui. *Un homme sûr, où le trouver ?* Ivre, le *peuple de Dieu* s'abandonnait, lorsque la mort du roi (978), laissant la couronne à Roboam, réveilla la nation, toute somnolente. *Et tous les peuples rassemblés vinrent s'adresser à Roboam en ces termes : Ton père nous a rendu le joug dur ; mais toi, allège maintenant cette dure servitude et le joug pesant que ton père nous a imposé, et nous voulons te servir.*

Salomon n'avait été qu'un despote admirablement servi par les circonstances, héritier d'une situation qu'il n'eût pas été capable de créer, et qu'il compromit. L'influence égyptienne, encore toute vibrante en Moïse, s'est dissipée ; avec Salomon, Israël est redevenu asiatique, tout à fait. Le successeur de David a gouverné la Palestine comme l'eût fait un roi d'Assyrie, avec cette seule différence, que, sans contact avec les Touraniens, Salomon fut un délicat, un bel esprit, un lettré. La légende de Salomon, partout colportée, avec *son anneau magique* le rendant *maître des bons et des mauvais esprits*, fut tissée en Perse, plus tard, selon toute évidence. On lui attribua l'ensemble des œuvres littéraires de son époque, les *Proverbes*, le *Cantique des Cantiques*, même l'*Ecclésiaste*. S'il ne fut pas l'auteur des Proverbes et des Sentences, — *masals*, — collectionnés dans la Bible hébraïque, du moins est-il probable qu'un grand nombre de ces *émissions* durent *tomber de ses lèvres*. Il se plaisait à résoudre des énigmes, ce qui était un jeu égyptien ; à parler devant des sages, ainsi que cela se fait en Arabie ; il dut apprécier par dessus tout, ces courts poèmes que les femmes de son harem improvisaient, et dont les meilleurs, recueillis avec soin, n'ayant entre eux que le lien d'une idée semblable, — l'amour, -forment le *Cantique des Cantiques*.

Asiatique, Salomon ruine son peuple en croyant l'enrichir ; il détruit l'œuvre de ses prédécesseurs. Le monothéisme d'Abraham, il l'ignore ; et c'est son polythéisme qui prépare la révolution des nabis, ces monothéistes impérieux. En édifiant le temple, en sanctionnant une prêtrise aristocratique, en terminant la période où *chacun sacrifiait suivant sa volonté*, il a suscité contre Jérusalem, devenue métropole religieuse, toutes les jalousies. Le nord et le sud de la Palestine sont divisés ; Jérusalem commence à sentir son isolement. C'est chez les Éphraïmites, c'est-à-dire chez les voisins immédiats de la tribu qui a Jérusalem en elle, que Jéroboam se rend lorsqu'il veut détrôner Salomon ; et c'est en Égypte que Jéroboam traqué se réfugie, non point pour s'y repentir de son insuccès, mais pour y préparer, avec le pharaon régnant, une expédition contre Israël.

Il fallait que la Jérusalem de Salomon fût bien affaiblie pour que l'Égyptien osât écouter Jéroboam. Pendant un siècle (1110-980) les villes du delta, Tanis,

Bubaste, Sébennyts et Saïs, s'étaient disputé la prépondérance en Basse-Égypte. Thèbes, déchue, toute aux prêtres, n'était qu'une *ville singulière*, antique, où les voyageurs curieux affluaient, Éthiopiens et Assyriens surtout. L'influence asiatique y était à ce point dominante, que les pharaons affectaient de ne pas donner à leurs fils des noms égyptiens.

Les souverains du delta étaient en relations avec les *chefs* de la Syrie et de la Palestine. Salomon avait épousé la fille d'un pharaon. L'alliance des Israélites et des Égyptiens eût été durable, si le delta avait appartenu aux Égyptiens ; il n'en était pas ainsi, puisque l'armée égyptienne était toute composée de Libyens Mashouahs, blonds, Aryens presque, détestant les Asiatiques. Dompté au sud par le prêtre qui l'épouvante avec son rituel, maîtrisé au nord par le Libyen qui l'a subjugué, l'Égyptien est un esclave. *A qui appartiens-tu, et d'où es-tu ? Et il répondit : je suis un Égyptien mâle, esclave d'un homme Amalécite, et mon maître m'a abandonné parce que je suis devenu malade il y a trois jours.* On dira de l'Égypte, bientôt, proverbiallement, qu'elle est une *maison d'esclaves*.

La xxie dynastie égyptienne (1110-980) comprend Si Mentou (Smendès), Psiouka (Psousennès Ier), Neferkara, Amenemkam, Ousorkon Fr, Psinakhés et un autre Psiouka II (Psousennès II). Sésonkhis (Sheshonk Ier, le *Sésac* de la Bible), qui fut *régent* pendant la vie de Psiouka, prit le pouvoir en inaugurant la xxiiie dynastie, bubastite (980-810). La Basse-Égypte était devenue l'asile de tous les aventuriers. Les pharaons obéissaient plutôt à *leurs gardes libyens* qu'ils ne leur donnaient des ordres.

Sésac, — ou Sheshonk Ier, — fut un de ces *pharaons obstinés* dont parla Samuel, tout à son but, rêvant la prépotence. Il reçut Jéroboam devenu criminel, fuyant, parce que Jéroboam représentait les tribus israélites jalouses de la tribu de Juda, dénonçant le roi Salomon comme un incapable, un impie. Les récits fabuleux que Jéroboam faisait des richesses de Jérusalem, mettaient en éveil les convoitises libyennes, puissamment alimentées d'ailleurs par la haine de race qui séparait ces Africains arianisés des Israélites chaldéens. C'est en promettant ces richesses à sa soldatesque exigeante, que le pharaon Sésac put, par eux, s'imposer à tous les petits princes du delta. Pharaon principal, presque suzerain, l'influence de Sésac s'étendit vers le sud, le long du Nil, un peu plus chaque jour.

La mort de Salomon étant survenue, Sésac, guidé par Jéroboam, marcha sur Jérusalem, sans hésiter.

CHAPITRE XVIII

DE 888 A 759 Av. J.-C. - Joram assiégé dans Samarie. - Élisée et Hazaël. - Ochozias. - Jéhu. - Jézabel. - Athalie. - Joas et Joïada. - Zacharie lapidé. - Amasias. - Joachas. - Ben-Hidri III. - Prêtres et prophètes. - Joas pille Jérusalem. - Amasias. - Ozias. - Joatham. - Jéroboam II. - Amos, Joël et Isaïe. - Le Messie. - Interrègne. - Osée. - La grande prostitution d'Israël. - Manahem II, vassal du roi d'Assyrie.

Au moment même où le royaume de Juda était ravagé par les Nomades du sud alliés aux Philistins, le royaume d'Israël entra en guerre, de nouveau, contre le roi de Damas, Ben-Hidri. L'attaque avait été si rapide, que Joram dut se retrancher dans Samarie. La misère des Israélites, dans Samarie bloquée, fut épouvantable ; ils en vinrent à ne vivre que de leur propre chair. Une panique parmi les assiégeants délivra les Samaritains ; et les Israélites pillèrent le camp des Syriens subitement abandonné, plein de provisions.

Ben-Hidri étant malade à Damas, fit appeler le *grand guérisseur*, le prophète Élisée, et il lui envoya son officier fidèle, Hazaël, pour le complimenter sur la route. Élisée prophétisa la mort de Ben-Hidri et l'avènement d'Hazaël. Hazaël hâta le dénouement prédit par le prophète, en assassinant Ben-Hidri, se fit roi, et reprit la guerre contre Israël. Élisée vit alors son imprudence.

En Juda, le fils de Joram, Ochozias (888), que sa mère Athalie dominait, s'allia à Joram d'Israël pour combattre les Syriens d'Hazaël. La ville de Ramoth fut prise ; Joram, blessé, fit retraite vers Esdrelon, avec Élisée. Le roi, bien que superstitieux, doutait de l'intelligence d'Élisée depuis l'avènement d'Hazaël, et il ne consultait plus le prophète. Élisée, mécontent, comme l'avait fait Samuel jadis contre Saül en suscitant David, choisit un *guerrier* très brave, *cavalier intrépide*, animé d'un grand zèle pour Jéhovah, *lançant son char comme un enragé*, — Jéhu,— et devant l'armée réunie à Ramoth, il le sacra roi d'Israël.

Jéhu, entraînant l'armée, acclamé par le peuple, se dirigea vers Esdrelon où se trouvaient le roi d'Israël, Joram, et le roi de Juda, Ochozias, qui marchèrent vers les révoltés. La rencontre eut lieu près du champ de vigne de Naboth. *Jéhu ajusta son arc et atteignit Joram entre les épaules, de manière que la flèche traversa son corps et qu'il s'affaissa sur son char*. Ochozias, blessé à son tour, alla mourir à Mageddo.

Le roi Jéhu venant d'entrer en vainqueur à Esdrelon, Jézabel, que les prophètes détestaient, surprise dans sa maison, toute parée, venant d'étendre ses fards sur ses joues, fut précipitée par des eunuques, son corps abandonné à la voracité des chiens. Des bandes d'assassins, menés par des prophètes, massacraient tous ceux qui, de près ou de loin, tenaient aux derniers souverains : les *prêtres de Baal*, les *amis du roi*, les *grands de la cour*. Le temple de la divinité phénicienne fut détruit et la statue de Baal jetée au feu. Élisée triomphait donc à Samarie.

En Juda, aucun prophète n'était assez audacieux pour oser sacrer un nouveau dynaste, pour ordonner le massacre des impies. La mort d'Ochozias (887) n'avait laissé que des enfants mineurs, dont la phénicienne Athalie était la tutrice. Quel Élisée, en Juda, eût été capable de lutter contre Athalie, régente, et qui voulait substituer sa propre dynastie à la dynastie de David. Elle fit égorger tous les enfants d'Ochozias, qui étaient ses petits-fils, et elle eut le pouvoir pendant six

années (887-881), le dieu Baal ayant supplanté Jéhovah dans le temple de Jérusalem.

La Chronique raconte que la sœur d'Ochozias, *femme du grand-prêtre Joiada*, avait sauvé de la mort un des petits-fils d'Athalie, Joas, *âgé d'un an*, que le grand-prêtre instruisit dans le temple, et qu'il sacra roi de Juda dès que l'enfant eut atteint sa septième année. Athalie, instruite, accourut ; mais le grand-prêtre la fit prendre et assassiner : *Et la population était dans la joie, et la ville resta tranquille, lorsqu'on fit mourir Athalie par l'épée*. Le cadavre de la reine fut jeté sous les pieds des chevaux, les *autels de Baal* furent renversés, et Mathan, prêtre de la divinité assyro-phénicienne, frappé, *mourut devant l'autel*.

Les prophètes l'emportaient à Samarie avec Élisée ; les prêtres l'emportaient à Jérusalem avec Joiada, vrai roi pendant la minorité de Joas. Avec Jézabel et avec Athalie, la Palestine était devenue comme phénicienne ; le temple de Jérusalem n'était plus qu'une succursale du temple du Melkarth tyrien.

Tuteur du nouveau roi de Juda, de Joas enfant, le grand-prêtre Joiada donna d'abord au jeune monarque les deux femmes qui commencèrent son harem, et il voulut ensuite que l'on réédifiât le temple. Les grands trafics n'apportant plus de *trésors* à la ville sainte, la bonne volonté des Israélites seule était à exploiter : *Alors le prêtre Joiada prit un coffre, dans le couvercle duquel il pratiqua un trou, et le plaça à côté de l'autel, à la droite de l'entrée du temple ; et les prêtres gardiens du seuil y déposaient tout l'argent qui était apporté à la maison de l'Éternel*. A sa mort, le grand-prêtre Joiada eut les honneurs d'une sépulture royale.

Joas, devenu le maître de ses actes, accueillit les divinités phéniciennes. Le grand-prêtre Zacharie, fils et successeur du grand-prêtre Joiada, menaça Joas des châtiments de l'Éternel. Joas fit lapider Zacharie.

Élevé dans le temple, Joas méprisait les prêtres de Jéhovah. Le roi de Syrie, Hazaël, ayant menacé Jérusalem, le roi de Juda acheta la paix avec *les trésors de l'Éternel*, ce qui était un sacrilège. Il y eut, dès lors, une grande querelle entre le monarque et les prêtres, ceux-ci dénonçant l'impiété du souverain, celui-là accusant les serviteurs de Dieu de s'approprier *les amendes* payées pour le rachat des péchés. La conspiration des sacerdotés fut terrible ; elle aboutit à l'assassinat de Joas. Le cadavre du roi n'obtint pas la sépulture royale.

Le successeur de Joas, Amasias (840-811), épouvanté, se soumit aux triomphateurs, renversa les idoles phéniciennes, laissant toutefois subsister les *sanctuaires sur les hauteurs*, où le culte des divinités charmantes était persistant. Amasias fit mettre à mort les assassins de Joas, en épargnant leurs fils, contrairement à la loi. Il fit ensuite une guerre heureuse aux Iduméens, dont il prit la ville capitale, Séla, la Pétra des Grecs. Les défenseurs de Séla, prisonniers, ayant été réunis sur une hauteur coupée en falaise, le roi les en fit précipiter, vivants, pour *leur rompre le cou*. Cette victoire valut à Amasias une grande réputation. Pour nuire au roi, les prêtres lui conseillèrent de tenter *par la force* l'union d'Israël et de Juda ; Amasias, sottement, marcha contre Joas qui régnait à Samarie.

Le parallélisme moral entre Jérusalem et Samarie est cette fois encore remarquable. Un roi de Juda s'était humilié devant le roi de Damas, *en achetant la paix aux Syriens* ; un roi de Samarie, Jéhu, va de même s'assujettir volontairement au roi d'Assyrie. Or Jéhu avait été choisi par le prophète Élisée, comme Joas avait été sacré par le grand-prêtre Joiada. Élisée, qui avait été trahi

par Hazaël, fut également la dupe de Jéhu, qui, roi, ne rétablit pas le culte de l'Éternel et laissa debout le *veau d'or de Jéroboam*. Les prophètes ne tourmentèrent pas Jéhu mentant à ses promesses, sans doute parce que les Syriens d'Hazaël, qui *occupaient les provinces à l'est du Jourdain*, étaient une menace permanente devant laquelle l'intrépidité du *roi cavalier* avait sa valeur. Mais Jéhu, qui ne désirait pas guerroyer contre Hazaël, rechercha l'alliance du roi d'Assyrie, Salmanassar V, lui envoyant de l'or, de l'argent, des *vases de diverses espèces*, et des sceptres *qui sont la main du roi*. Cet acte d'humiliante vassalité ne devait qu'éveiller les convoitises des Assyriens, comme la peur de Joas avait fait l'outrecuidance du roi de Syrie.

Le successeur de Jéhu, Joachaz (859), agit contre les Syriens qu'il harcela et tint en échec, mais au prix de son armée, qui fut *dispersée comme une poussière qu'on foule*. La crainte des Syriens explique le silence des prophètes, alors que Joachaz laissait se multiplier les images de la déesse Astarté. Le successeur de Joachaz, Joas (842), reconstituant l'armée, accentua la politique de son père contre les Syriens, dont le chef, Hazaël, venait de mourir, laissant le commandement à un troisième Ben-Hidri. Joas battit Ben-Hidri III, roi de Damas, reprit toutes les villes que Joachaz avait perdues, et défia les Moabites *arrogants, orgueilleux, insolents et fanfarons*, qui tenaient le pays entre la mer Morte et le grand désert d'Arabie. A ce même moment, le roi de Juda, Amasias, massacrait les Iduméens vaincus.

Le roi de Juda et le roi d'Israël, victorieux, pouvaient, en s'unissant, constituer fortement la nation hébraïque. L'antagonisme entre Jérusalem et Samarie était malheureusement de ceux qui veulent l'anéantissement de l'adversaire ; une véritable haine séparait les *prêtres* de Jérusalem et les *prophètes* de Samarie. Joas et Amasias étant glorieux chacun de son côté, la guerre entre les deux *maîtres* devenait inévitable.

Le roi de Juda, Amasias, marche contre le roi d'Israël (839), et il est battu. Joas entre dans Jérusalem, *par une brèche*, s'empare du roi de Juda, pille le temple et revient à Samarie avec des otages : *Et il prit tout l'or et l'argent, et tous les vases qui se trouvaient au temple et dans les trésors du palais royal, et de plus des otages, et ensuite il s'en retourna à Samarie*. Le roi de Juda, prisonnier, paya sa liberté chèrement ; il ne revint à Jérusalem que pour y constater la prépondérance des prophètes, pour s'y entendre accuser d'idolâtrie, puis condamner comme coupable *d'avoir menacé un nabi qui le réprimandait*. Une conspiration eut vite raison du monarque, que l'on assassina, à Lachis.

Ozias, ou Azarias, *le belliqueux*, que le prophète Zacharie dominait, succéda au roi Amasias (811), reprit Éloth aux Iduméens, Gath et Azoth aux Philistins, battit les Ammonites et dompta les Nomades de Gurbaal. Roi très intelligent, Ozias rêva d'une Judée fructueuse, bien cultivée, et il exalta le laboureur et le vigneron. Il fit creuser des puits dans le désert, bâtir des forts çà et là, pour la protection des troupeaux, et il essaya, ensuite, de se délivrer du joug des prêtres, en s'emparant du pouvoir sacerdotal ; mais les prêtres, unis aux prophètes semble-t-il, eurent raison du roi. Un jour qu'il officiait, les nabis déclarèrent qu'Ozias venait d'être frappé de la lèpre, et le monarque, séquestré dans la maladrerie de Jérusalem, y mourut. La lèpre ravageait la Palestine, bien que le séjour des villes eût été interdit aux lépreux. Hors des villes même, l'existence de ces malheureux était à ce point intolérable, qu'un grand nombre préféraient aller vivre chez les Araméens.

Le successeur d'Ozias, Joathan (758), *énergique et pieux*, augmenta les fortifications de la Judée, restaura le temple, rebâtit Jérusalem et soumit les Ammonites ; il mourut après avoir permis au peuple de *sacrifier sur les hauteurs*. La persistance avec laquelle les rois de Juda, alors même qu'ils proclamaient le dieu d'Abraham, unique, laissaient en paix les Judéens sacrifier aux divinités étrangères, *sur les hauteurs*, amènerait à croire que ce culte spécial, très séduisant, était au moins toléré par le corps des prophètes, en opposition au culte rigide du temple, profitable au seul corps sacerdotal. La lutte entre les prêtres et les nabis, très vivace à Jérusalem, ne s'était pas encore manifestée à Samarie ; c'est pourquoi la *cité de David* s'effondrait pendant que la *ville de Samar* s'élevait.

Le successeur de Joas, Jéroboam II (825), porta la puissance israélite à son apogée. Servi par le nabi Jonas, qui avait prophétisé la victoire, Jéroboam II vit trembler Damas et Hamoth, et prit le pays *qui était à l'est du Jourdain* , depuis Hamoth jusqu'à la mer Morte. Les riches butins dont s'enrichit Samarie suscitèrent la jalousie des Judéens. Un prophète de Juda, Amos, vint à Béthel, puis à Dan, discourir contre le luxe et la mollesse d'Israël, dénonçant *l'injuste oppression des enrichis* , ameutant le peuple, menaçant le roi d'une invasion. Cette grande colère d'Amos, avec ses menaces retentissantes, attirèrent l'attention des Assyriens vers la Palestine, préparant ainsi les maux d'Israël. Le grand-prêtre de Béthel demanda la mort du prophète maladroit, que le roi Jéroboam se contenta d'expulser, le renvoyant en Judée.

Les menaces d'Amos, naturellement, se réalisèrent. L'Assyrien convoitant les richesses d'Israël, venant d'apprendre la faiblesse des Israélites, ose d'abord quelques provocations. Les prophètes, coalisés, de plus en plus imprudents, légers, voyant venir les Assyriens, les annoncent comme des vengeurs que l'Éternel envoie. Pris de panique, les Israélites se prosternent devant les nabis infatués. Des prophètes accourus de toutes parts se multiplient, pullulent. Les discours sont divers, le thème est unique : le peuple de Jéhovah va périr, l'Éternel est en courroux, aucun roi n'est capable d'apaiser le dieu ; il faut se soumettre au châtement inévitable, ne compter que sur le Sauveur que Dieu suscitera, selon sa volonté, à son heure, par la parole des nabis. *Le juste de Sion sera comme une lumière éclatante, et son Sauveur brillera comme un flambeau allumé. Je choisirai des hommes que je marquerai de mon sceau.*

Les prophètes Amos, Joël et Isaïe étaient infatigables. Amos prédit la ruine, annonce une révolution sanglante, *l'éventrement des femmes enceintes* , la malédiction d'Israël et de Juda ; c'est une rage.— Joël, au style clair et recherché, très dramatique, à l'expression vive et juste, ne voit pas de salut hors du peuple, hors de la démocratie d'Israël, de la *communauté puissante* ; dans l'avenir qu'il prévoit, qu'il désire, qu'il prêche, *chacun sera son prophète* , il y aura une immense égalité, pourvu que nul ne se laisse abattre, que tous renoncent aux démonstrations hypocrites : *Déchirez vos cœurs et non vos vêtements... Appelez le peuple, sanctifiez la communauté.* — Isaïe, qui débute, ne croit pas à la théorie de Joël ; monarchiste, il localise sa malédiction et voit le Sauveur, le Messie, le *juste de Sion* , par qui la paix viendra, *gouverneur s'appliquant à la justice, connaissant le droit* ».

Samarie a maintenant autant de prophètes que Jérusalem ; et en Judée, comme en Israël, chaque discoureur a son but, son style, son moyen. Dans les villes, et hors des villes, sur les grandes routes, *aux carrefours* , les prédicateurs irresponsables vocifèrent leurs invectives, crient leurs dénonciations, proclament

leur sagesse. L'un pousse le peuple contre les rois qui entassent des crimes et des forfaits dans leurs demeures ; l'autre affirme qu'il ne faut qu'un seul chef avec beaucoup de conseillers ; celui-ci vante le courage, bénit l'audace ; celui-là ordonne la prudence, exalte la pusillanimité. L'anarchie intellectuelle d'Israël, épouvantable, n'est égalée que par sa corruption : *Sur mon peuple ils ont jeté le sort. échangeant le garçon contre la courtisane, et vendant la fille pour du vin à boire*, dit Joël. On trafique des êtres humains. *Le fils et le père courent après la fille*, dit Amos. Israël est *un fruit mûr, pourri* ; l'usure le ronge. L'Éternel, le *Dieu des astres*, qui rugit du haut de Sion, *passera le niveau sur Israël*.

Les prophètes ne négligent rien de ce qui peut conduire à la réalisation de leurs sinistres prophéties. A la mort de Jéroboam II, il n'y eut plus de roi en Israël (784-773). Au milieu de l'anarchie, le prophète Osée constate lui-même *la fin des choses*. Obscur, procédant par allusions, avec de petites pensées, mais désespéré, décourageant, parfois impitoyable, animé d'un patriotisme maladroit, Osée dénonce la *grande prostitution d'Israël*, qui a pris de faux dieux pour amants, qui s'abandonne à des amours coupables, lucratifs. Il accuse les rois qui *ont fait alliance avec l'Assyrien*, qui *ont porté de l'huile en Égypte*, et il maudit les prêtres *qui ne seront pas épargnés*, ces prêtres que l'on rencontre *par bandes assassines sur la route de Sichem*. Samarie est perdue, son monarque est *un copeau que le vent emporte* ; Éphraïm est dépeuplé, *il n'aura plus d'enfants* ; Israël a *semé le vent et ne récoltera que la tempête*.— *Plus ils devenaient nombreux, a dit l'Éternel, plus ils péchaient contre moi. Je changerai leur gloire en ignominie*. Tribuns incapables, les nabis précipitent la chute d'Israël.

Après un interrègne de onze ou douze années, Zacharie, fils de Jéroboam II, prend le pouvoir qui était vacant. Six mois après (772), un rebelle, Sallum, tue Zacharie, terminant ainsi la dynastie usurpatrice de Jéhu. Un mois après, Manahem, *chef de troupe*, qui commandait à Thirsa, marche sur Samarie qu'il prend, et tue Sallum. Phul, qui est roi de Chaldée et d'Assyrie, vient menacer Manahem ; mais Manahem, qui veut régner, sollicite l'amitié de Phul, *lève un impôt* pour payer au roi d'Assyrie l'armée que ce dernier envoie au roi d'Israël *redoutant les Israélites*.

Manahem meurt, et son fils Phacéias, qui lui succède (762), est aussitôt assassiné par un officier, Phacée, *chef des chariots*. Le prophète Osée déclare que tous les rois d'Israël mourront ainsi : *Il n'y a dans ce pays ni vérité, ni charité, ni connaissance de Dieu. Faux serments, mensonges, meurtre, vol, adultère, tous ces crimes se répandent, et le sang vient se joindre au sang... Ils sont tous surchauffés comme un four, et ils dévorent leurs juges ; tous leurs rois tombent, nul d'entre eux ne m'invoque... Ils se sont donné des rois sans moi, ils ont élevé des princes sans que je le susse ; de leur argent, de leur or, ils se sont fait des idoles, afin qu'ils soient exterminés*.

Un second Manahem, roi, — Manahem II (759), — renverse Phacée, l'assassin de Phacéias, à Samarie, avec l'appui du monarque assyrien dont il se reconnaît le vassal. L'inévitable destin d'Israël s'accomplit.

CHAPITRE XVIII

DE 888 A 759 Av. J.-C. - Joram assiégé dans Samarie. - Élisée et Hazaël. - Ochozias. - Jéhu. - Jézabel. - Athalie. - Joas et Joïada. - Zacharie lapidé. - Amasias. - Joachas. - Ben-Hidri III. - Prêtres et prophètes. - Joas pille Jérusalem. - Amasias. - Ozias. - Joatham. - Jéroboam II. - Amos, Joël et Isaïe. - Le Messie. - Interrègne. - Osée. - La grande prostitution d'Israël. - Manahem II, vassal du roi d'Assyrie.

Au moment même où le royaume de Juda était ravagé par les Nomades du sud alliés aux Philistins, le royaume d'Israël entra en guerre, de nouveau, contre le roi de Damas, Ben-Hidri. L'attaque avait été si rapide, que Joram dut se retrancher dans Samarie. La misère des Israélites, dans Samarie bloquée, fut épouvantable ; ils en vinrent à ne vivre que de leur propre chair. Une panique parmi les assiégeants délivra les Samaritains ; et les Israélites pillèrent le camp des Syriens subitement abandonné, plein de provisions.

Ben-Hidri étant malade à Damas, fit appeler le *grand guérisseur*, le prophète Élisée, et il lui envoya son officier fidèle, Hazaël, pour le complimenter sur la route. Élisée prophétisa la mort de Ben-Hidri et l'avènement d'Hazaël. Hazaël hâta le dénouement prédit par le prophète, en assassinant Ben-Hidri, se fit roi, et reprit la guerre contre Israël. Élisée vit alors son imprudence.

En Juda, le fils de Joram, Ochozias (888), que sa mère Athalie dominait, s'allia à Joram d'Israël pour combattre les Syriens d'Hazaël. La ville de Ramoth fut prise ; Joram, blessé, fit retraite vers Esdrelon, avec Élisée. Le roi, bien que superstitieux, doutait de l'intelligence d'Élisée depuis l'avènement d'Hazaël, et il ne consultait plus le prophète. Élisée, mécontent, comme l'avait fait Samuel jadis contre Saül en suscitant David, choisit un *guerrier* très brave, *cavalier intrépide*, animé d'un grand zèle pour Jéhovah, *lançant son char comme un enragé*, — Jéhu,— et devant l'armée réunie à Ramoth, il le sacra roi d'Israël.

Jéhu, entraînant l'armée, acclamé par le peuple, se dirigea vers Esdrelon où se trouvaient le roi d'Israël, Joram, et le roi de Juda, Ochozias, qui marchèrent vers les révoltés. La rencontre eut lieu près du champ de vigne de Naboth. *Jéhu ajusta son arc et atteignit Joram entre les épaules, de manière que la flèche traversa son corps et qu'il s'affaissa sur son char*. Ochozias, blessé à son tour, alla mourir à Mageddo.

Le roi Jéhu venant d'entrer en vainqueur à Esdrelon, Jézabel, que les prophètes détestaient, surprise dans sa maison, toute parée, venant d'étendre ses fards sur ses joues, fut précipitée par des eunuques, son corps abandonné à la voracité des chiens. Des bandes d'assassins, menés par des prophètes, massacraient tous ceux qui, de près ou de loin, tenaient aux derniers souverains : les *prêtres de Baal*, les *amis du roi*, les *grands de la cour*. Le temple de la divinité phénicienne fut détruit et la statue de Baal jetée au feu. Élisée triomphait donc à Samarie.

En Juda, aucun prophète n'était assez audacieux pour oser sacrer un nouveau dynaste, pour ordonner le massacre des impies. La mort d'Ochozias (887) n'avait laissé que des enfants mineurs, dont la phénicienne Athalie était la tutrice. Quel Élisée, en Juda, eût été capable de lutter contre Athalie, régente, et qui voulait substituer sa propre dynastie à la dynastie de David. Elle fit égorger tous les enfants d'Ochozias, qui étaient ses petits-fils, et elle eut le pouvoir pendant six

années (887-881), le dieu Baal ayant supplanté Jéhovah dans le temple de Jérusalem.

La Chronique raconte que la sœur d'Ochozias, *femme du grand-prêtre Joiada*, avait sauvé de la mort un des petits-fils d'Athalie, Joas, *âgé d'un an*, que le grand-prêtre instruisit dans le temple, et qu'il sacra roi de Juda dès que l'enfant eut atteint sa septième année. Athalie, instruite, accourut ; mais le grand-prêtre la fit prendre et assassiner : *Et la population était dans la joie, et la ville resta tranquille, lorsqu'on fit mourir Athalie par l'épée*. Le cadavre de la reine fut jeté sous les pieds des chevaux, les *autels de Baal* furent renversés, et Mathan, prêtre de la divinité assyro-phénicienne, frappé, *mourut devant l'autel*.

Les prophètes l'emportaient à Samarie avec Élisée ; les prêtres l'emportaient à Jérusalem avec Joiada, vrai roi pendant la minorité de Joas. Avec Jézabel et avec Athalie, la Palestine était devenue comme phénicienne ; le temple de Jérusalem n'était plus qu'une succursale du temple du Melkarth tyrien.

Tuteur du nouveau roi de Juda, de Joas enfant, le grand-prêtre Joiada donna d'abord au jeune monarque les deux femmes qui commencèrent son harem, et il voulut ensuite que l'on réédifiât le temple. Les grands trafics n'apportant plus de *trésors* à la ville sainte, la bonne volonté des Israélites seule était à exploiter : *Alors le prêtre Joiada prit un coffre, dans le couvercle duquel il pratiqua un trou, et le plaça à côté de l'autel, à la droite de l'entrée du temple ; et les prêtres gardiens du seuil y déposaient tout l'argent qui était apporté à la maison de l'Éternel*. A sa mort, le grand-prêtre Joiada eut les honneurs d'une sépulture royale.

Joas, devenu le maître de ses actes, accueillit les divinités phéniciennes. Le grand-prêtre Zacharie, fils et successeur du grand-prêtre Joiada, menaça Joas des châtiments de l'Éternel. Joas fit lapider Zacharie.

Élevé dans le temple, Joas méprisait les prêtres de Jéhovah. Le roi de Syrie, Hazaël, ayant menacé Jérusalem, le roi de Juda acheta la paix avec *les trésors de l'Éternel*, ce qui était un sacrilège. Il y eut, dès lors, une grande querelle entre le monarque et les prêtres, ceux-ci dénonçant l'impiété du souverain, celui-là accusant les serviteurs de Dieu de s'approprier *les amendes* payées pour le rachat des péchés. La conspiration des sacerdotés fut terrible ; elle aboutit à l'assassinat de Joas. Le cadavre du roi n'obtint pas la sépulture royale.

Le successeur de Joas, Amasias (840-811), épouvanté, se soumit aux triomphateurs, renversa les idoles phéniciennes, laissant toutefois subsister les *sanctuaires sur les hauteurs*, où le culte des divinités charmantes était persistant. Amasias fit mettre à mort les assassins de Joas, en épargnant leurs fils, contrairement à la loi. Il fit ensuite une guerre heureuse aux Iduméens, dont il prit la ville capitale, Séla, la Pétra des Grecs. Les défenseurs de Séla, prisonniers, ayant été réunis sur une hauteur coupée en falaise, le roi les en fit précipiter, vivants, pour *leur rompre le cou*. Cette victoire valut à Amasias une grande réputation. Pour nuire au roi, les prêtres lui conseillèrent de tenter *par la force* l'union d'Israël et de Juda ; Amasias, sottement, marcha contre Joas qui régnait à Samarie.

Le parallélisme moral entre Jérusalem et Samarie est cette fois encore remarquable. Un roi de Juda s'était humilié devant le roi de Damas, *en achetant la paix aux Syriens* ; un roi de Samarie, Jéhu, va de même s'assujettir volontairement au roi d'Assyrie. Or Jéhu avait été choisi par le prophète Élisée, comme Joas avait été sacré par le grand-prêtre Joiada. Élisée, qui avait été trahi

par Hazaël, fut également la dupe de Jéhu, qui, roi, ne rétablit pas le culte de l'Éternel et laissa debout le *veau d'or de Jéroboam*. Les prophètes ne tourmentèrent pas Jéhu mentant à ses promesses, sans doute parce que les Syriens d'Hazaël, qui *occupaient les provinces à l'est du Jourdain*, étaient une menace permanente devant laquelle l'intrépidité du *roi cavalier* avait sa valeur. Mais Jéhu, qui ne désirait pas guerroyer contre Hazaël, rechercha l'alliance du roi d'Assyrie, Salmanassar V, lui envoyant de l'or, de l'argent, des *vases de diverses espèces*, et des sceptres *qui sont la main du roi*. Cet acte d'humiliante vassalité ne devait qu'éveiller les convoitises des Assyriens, comme la peur de Joas avait fait l'outrecuidance du roi de Syrie.

Le successeur de Jéhu, Joachaz (859), agit contre les Syriens qu'il harcela et tint en échec, mais au prix de son armée, qui fut *dispersée comme une poussière qu'on foule*. La crainte des Syriens explique le silence des prophètes, alors que Joachaz laissait se multiplier les images de la déesse Astarté. Le successeur de Joachaz, Joas (842), reconstituant l'armée, accentua la politique de son père contre les Syriens, dont le chef, Hazaël, venait de mourir, laissant le commandement à un troisième Ben-Hidri. Joas battit Ben-Hidri III, roi de Damas, reprit toutes les villes que Joachaz avait perdues, et défia les Moabites *arrogants, orgueilleux, insolents et fanfarons*, qui tenaient le pays entre la mer Morte et le grand désert d'Arabie. A ce même moment, le roi de Juda, Amasias, massacrait les Iduméens vaincus.

Le roi de Juda et le roi d'Israël, victorieux, pouvaient, en s'unissant, constituer fortement la nation hébraïque. L'antagonisme entre Jérusalem et Samarie était malheureusement de ceux qui veulent l'anéantissement de l'adversaire ; une véritable haine séparait les *prêtres* de Jérusalem et les *prophètes* de Samarie. Joas et Amasias étant glorieux chacun de son côté, la guerre entre les deux *maîtres* devenait inévitable.

Le roi de Juda, Amasias, marche contre le roi d'Israël (839), et il est battu. Joas entre dans Jérusalem, *par une brèche*, s'empare du roi de Juda, pille le temple et revient à Samarie avec des otages : *Et il prit tout l'or et l'argent, et tous les vases qui se trouvaient au temple et dans les trésors du palais royal, et de plus des otages, et ensuite il s'en retourna à Samarie*. Le roi de Juda, prisonnier, paya sa liberté chèrement ; il ne revint à Jérusalem que pour y constater la prépondérance des prophètes, pour s'y entendre accuser d'idolâtrie, puis condamner comme coupable *d'avoir menacé un nabi qui le réprimandait*. Une conspiration eut vite raison du monarque, que l'on assassina, à Lachis.

Ozias, ou Azarias, *le belliqueux*, que le prophète Zacharie dominait, succéda au roi Amasias (811), reprit Éloth aux Iduméens, Gath et Azoth aux Philistins, battit les Ammonites et dompta les Nomades de Gurbaal. Roi très intelligent, Ozias rêva d'une Judée fructueuse, bien cultivée, et il exalta le laboureur et le vigneron. Il fit creuser des puits dans le désert, bâtir des forts çà et là, pour la protection des troupeaux, et il essaya, ensuite, de se délivrer du joug des prêtres, en s'emparant du pouvoir sacerdotal ; mais les prêtres, unis aux prophètes semble-t-il, eurent raison du roi. Un jour qu'il officiait, les nabis déclarèrent qu'Ozias venait d'être frappé de la lèpre, et le monarque, séquestré dans la maladrerie de Jérusalem, y mourut. La lèpre ravageait la Palestine, bien que le séjour des villes eût été interdit aux lépreux. Hors des villes même, l'existence de ces malheureux était à ce point intolérable, qu'un grand nombre préféraient aller vivre chez les Araméens.

Le successeur d'Ozias, Joathan (758), *énergique et pieux*, augmenta les fortifications de la Judée, restaura le temple, rebâtit Jérusalem et soumit les Ammonites ; il mourut après avoir permis au peuple de *sacrifier sur les hauteurs*. La persistance avec laquelle les rois de Juda, alors même qu'ils proclamaient le dieu d'Abraham, unique, laissaient en paix les Judéens sacrifier aux divinités étrangères, *sur les hauteurs*, amènerait à croire que ce culte spécial, très séduisant, était au moins toléré par le corps des prophètes, en opposition au culte rigide du temple, profitable au seul corps sacerdotal. La lutte entre les prêtres et les nabis, très vivace à Jérusalem, ne s'était pas encore manifestée à Samarie ; c'est pourquoi la *cité de David* s'effondrait pendant que la *ville de Samar* s'élevait.

Le successeur de Joas, Jéroboam II (825), porta la puissance israélite à son apogée. Servi par le nabi Jonas, qui avait prophétisé la victoire, Jéroboam II vit trembler Damas et Hamoth, et prit le pays *qui était à l'est du Jourdain* , depuis Hamoth jusqu'à la mer Morte. Les riches butins dont s'enrichit Samarie suscitèrent la jalousie des Judéens. Un prophète de Juda, Amos, vint à Béthel, puis à Dan, discourir contre le luxe et la mollesse d'Israël, dénonçant *l'injuste oppression des enrichis* , ameutant le peuple, menaçant le roi d'une invasion. Cette grande colère d'Amos, avec ses menaces retentissantes, attirèrent l'attention des Assyriens vers la Palestine, préparant ainsi les maux d'Israël. Le grand-prêtre de Béthel demanda la mort du prophète maladroit, que le roi Jéroboam se contenta d'expulser, le renvoyant en Judée.

Les menaces d'Amos, naturellement, se réalisèrent. L'Assyrien convoitant les richesses d'Israël, venant d'apprendre la faiblesse des Israélites, ose d'abord quelques provocations. Les prophètes, coalisés, de plus en plus imprudents, légers, voyant venir les Assyriens, les annoncent comme des vengeurs que l'Éternel envoie. Pris de panique, les Israélites se prosternent devant les nabis infatués. Des prophètes accourus de toutes parts se multiplient, pullulent. Les discours sont divers, le thème est unique : le peuple de Jéhovah va périr, l'Éternel est en courroux, aucun roi n'est capable d'apaiser le dieu ; il faut se soumettre au châtiment inévitable, ne compter que sur le Sauveur que Dieu suscitera, selon sa volonté, à son heure, par la parole des nabis. *Le juste de Sion sera comme une lumière éclatante, et son Sauveur brillera comme un flambeau allumé. Je choisirai des hommes que je marquerai de mon sceau.*

Les prophètes Amos, Joël et Isaïe étaient infatigables. Amos prédit la ruine, annonce une révolution sanglante, *l'éventrement des femmes enceintes* , la malédiction d'Israël et de Juda ; c'est une rage. — Joël, au style clair et recherché, très dramatique, à l'expression vive et juste, ne voit pas de salut hors du peuple, hors de la démocratie d'Israël, de la *communauté puissante* ; dans l'avenir qu'il prévoit, qu'il désire, qu'il prêche, *chacun sera son prophète* , il y aura une immense égalité, pourvu que nul ne se laisse abattre, que tous renoncent aux démonstrations hypocrites : *Déchirez vos cœurs et non vos vêtements... Appelez le peuple, sanctifiez la communauté.* — Isaïe, qui débute, ne croit pas à la théorie de Joël ; monarchiste, il localise sa malédiction et voit le Sauveur, le Messie, le *juste de Sion* , par qui la paix viendra, *gouverneur s'appliquant à la justice, connaissant le droit.*

Samarie a maintenant autant de prophètes que Jérusalem ; et en Judée, comme en Israël, chaque discoureur a son but, son style, son moyen. Dans les villes, et hors des villes, sur les grandes routes, *aux carrefours* , les prédicateurs irresponsables vocifèrent leurs invectives, crient leurs dénonciations, proclament

leur sagesse. L'un pousse le peuple contre les rois *qui entassent des crimes et des forfaits dans leurs demeures* ; l'autre affirme *qu'il ne faut qu'un seul chef avec beaucoup de conseillers* ; celui-ci vante le courage, bénit l'audace ; celui-là ordonne la prudence, exalte la pusillanimité. L'anarchie intellectuelle d'Israël, épouvantable, n'est égalée que par sa corruption : *Sur mon peuple ils ont jeté le sort échangeant le garçon contre la courtisane, et vendant la fille pour du vin à boire*, dit Joël. On trafique des êtres humains. *Le fils et le père courent après la fille*, dit Amos. Israël est *un fruit mûr, pourri* ; l'usure le ronge. L'Éternel, le *Dieu des astres*, qui rugit du haut de Sion, *passera le niveau sur Israël*.

Les prophètes ne négligent rien de ce qui peut conduire à la réalisation de leurs sinistres prophéties. A la mort de Jéroboam II, il n'y eut plus de roi en Israël (784-773). Au milieu de l'anarchie, le prophète Osée constate lui-même *la fin des choses*. Obscur, procédant par allusions, avec de petites pensées, mais désespéré, décourageant, parfois impitoyable, animé d'un patriotisme maladroit, Osée dénonce la *grande prostitution d'Israël*, qui a pris de faux dieux pour amants, qui s'abandonne à des amours coupables, lucratifs. Il accuse les rois qui *ont fait alliance avec l'Assyrien*, qui *ont porté de l'huile en Égypte*, et il maudit les prêtres *qui ne seront pas épargnés*, ces prêtres que l'on rencontre *par bandes assassines sur la route de Sichem*. Samarie est perdue, son monarque est *un copeau que le vent emporte* ; Éphraïm est dépeuplé, *il n'aura plus d'enfants* ; Israël a *semé le vent et ne récoltera que la tempête*. — *Plus ils devenaient nombreux, a dit l'Éternel, plus ils péchaient contre moi. Je changerai leur gloire en ignominie*. Tribuns incapables, les nabis précipitent la chute d'Israël.

Après un interrègne de onze ou douze années, Zacharie, fils de Jéroboam II, prend le pouvoir qui était vacant. Six mois après (772), un rebelle, Sallum, tue Zacharie, terminant ainsi la dynastie usurpatrice de Jéhu. Un mois après, Manahem, *chef de troupe*, qui commandait à Thirsa, marche sur Samarie qu'il prend, et tue Sallum. Phul, qui est roi de Chaldée et d'Assyrie, vient menacer Manahem ; mais Manahem, qui veut régner, sollicite l'amitié de Phul, *lève un impôt* pour payer au roi d'Assyrie l'armée que ce dernier envoie au roi d'Israël *redoutant les Israélites*.

Manahem meurt, et son fils Phacéias, qui lui succède (762), est aussitôt assassiné par un officier, Phacée, *chef des chariots*. Le prophète Osée déclare que tous les rois d'Israël mourront ainsi : *Il n'y a dans ce pays ni vérité, ni charité, ni connaissance de Dieu. Faux serments, mensonges, meurtre, vol, adultère, tous ces crimes se répandent, et le sang vient se joindre au sang... Ils sont tous surchauffés comme un four, et ils dévorent leurs juges ; tous leurs rois tombent, nul d'entre eux ne m'invoque... Ils se sont donné des rois sans moi, ils ont élevé des princes sans que je le susse ; de leur argent, de leur or, ils se sont fait des idoles, afin qu'ils soient exterminés*.

Un second Manahem, roi, — Manahem II (759), — renverse Phacée, l'assassin de Phacéias, à Samarie, avec l'appui du monarque assyrien dont il se reconnaît le vassal. L'inévitable destin d'Israël s'accomplit.

CHAPITRE XIX

DE 905 A 704 Av. J.-C. - L'Égypte après Sheshonk. - L'Assyrie. - Salmanassar IV. - Samas-Bin. - Binlikhous III et Sammouramit (Sémiramis). - Salmanassar V. - Assourédillili II. - Assourlikhous (Sardanapale). - Arbace. - Phul-Balazou, roi de Babylone. - Téglath-Phalassar II. - Nabonassar. - Phacée et Achaz. - La grande faiblesse de Juda. - Transportation. - Salmanassar VI. - Le pharaon Schabak. - Sargon. - Mérodach-Baladan. - La nouvelle Ninive. - Le palais de Khorsabad. - Sennachérib.

AVEC Sheshonk, l'Égypte était un instant revenue à ses traditions antiques. Le pharaon belliqueux n'avait fait que montrer sa force aux juifs, prenant Jérusalem, pillant le temple, sans idée d'annexion. Les successeurs de Sheshonk laissèrent sa gloire inutilisée ; et ce fut au sud du Nil, en Éthiopie, qu'une Égypte nouvelle se forma, trop faible encore cependant pour inquiéter. C'est à l'empire d'Assyrie qu'allait échoir la domination.

Le roi de Ninive, Salmanassar IV, qui avait pressenti sa destinée, partit en guerre presque dès son avènement (905). La série de ses campagnes, distinctes, est nettement énumérée sur des monuments contemporains. Une confédération de princes syriens, menée par Ben-Hidri, roi de Damas, et qui comprenait des peuples venus du rivage de la mer, *s'étant fiés à leurs pieds rapides*, fut vaincue et dispersée par Salmanassar, à Karkar. Les troupes du roi d'Israël, Achab, avaient pris part à la bataille, ainsi que celles de Matanbaal, roi d'Arvad, d'Adonibaal, roi de Sidon, et de Djendib, scheik de Nomades venus d'Arabie. Les confédérés s'unirent une seconde fois contre Salmanassar IV (896), qui les battit de nouveau, prit et *détruisit par le feu* la ville forte de Karkémish. Un an après, le vainqueur était en Amanus, terrorisant le pays traversé, *prenant quatre-vingt-neuf villes* dont les habitants furent tantôt massacrés, tantôt *emmenés en captivité*. Une inscription dit qu'en 892, une armée de cent vingt mille hommes tenait les *vastes territoires* du roi d'Assyrie.

Pendant que Salmanassar IV guerroyait en Syrie, Babylone s'insurgeait, chassait son vice-roi Mardochinaddinsou, couronnait Mardochbelousati. Le suzerain employa deux années (898-897) à soumettre les Chaldéens de Babylone, à leur imposer de nouveau Mardochinaddinsou. Salmanassar IV franchit le Zab, pour aller guerroyer au nord de la Médie, jusques à l'est de la mer Caspienne (890), où campaient des Touraniens indépendants, redoutés. Puis il revint en Syrie, où le nouveau roi de Damas, Hazaël, l'inquiétait ; et l'ayant battu, bien qu'insuffisamment, il voulut retourner au mont Amanus (885), pour *y couper des poutres de cèdre*. Les impertinences d'Hazaël obligèrent Salmanassar à revenir pour le battre complètement. Les villes phéniciennes, Tyr, Sidon et Byblos, *qui avaient peur*, firent un acte de vassalité volontaire en envoyant des tributs au monarque victorieux. C'était pour se délivrer de ce même roi de Damas, devenu menaçant, que le roi d'Israël, Jéhu, avait appelé le roi d'Assyrie. Le bas-relief d'un monument de Salmanassar IV représente Jéhu prosterné devant le roi d'Assyrie, omnipotent.

Salmanassar IV prit l'Arménie (877), qui se souleva de nouveau quatre ans après (873), pour tomber sous les armes d'un général assyrien, d'un tartan. Cinquante villes d'Arménie, parmi lesquelles Van, furent pillées. Le roi était au nord de la Médie, dispersant des hordes de Touraniens, menaçantes.

Salmanassar IV régnait de la mer Méditerranée à la mer Caspienne, tenant son empire dans sa main, lorsque son fils Assourdaninpal, *que vingt-sept villes soutenaient*, se révolta. Le souverain accourut, mais les troupes se prononcèrent pour le rebelle, et Salmanassar, *bloqué dans Ninive*, y mourut. Babylone se fit indépendante en proclamant Mardochlatirib roi de Chaldée.

A la mort de Salmanassar IV (870), son fils aîné Samas-Bin ayant exigé le pouvoir, l'armée, intimidée, ne soutint pas Assourdaninpal, et le roi légitime vint à Ninive pour y établir sa souveraineté, *avec l'aide des grands dieux, ses maîtres*. Le roi d'Assyrie marcha aussitôt contre Babylone, où régnait Mardochlatirib, soutenu par les Susiens et les Élamites ; il bat les Chaldéens, égorge cinq mille prisonniers *sur le champ de bataille*, et règne en paix, semble-t-il, ensuite, sauf une deuxième révolte des Chaldéens, peut-être, que le souverain châtia.

A Samas-Bin succéda Binlikhous III (857), dont l'empire, vaste, incontesté, allait de *la mer du soleil levant à la mer du soleil couchant*, et qui s'illustra en battant Marih, roi de Damas, *qui vint embrasser ses genoux*. Chaque année du règne de Binlikhous est marquée par une expédition. Ses armées victorieuses allèrent jusqu'en Ariane, sous l'Hindou-Kousch, ce qui était pour les Assyriens d'alors l'extrémité orientale du monde. Sous ce roi, la peste désola les villes assyriennes (849-834). A la cessation du fléau, le monarque ordonna la célébration d'une sorte de jubilé religieux (834), et il fit édifier un temple au dieu Nébo (833). La statue de cette divinité mentionne Sammouramit, *l'épouse du prince*, la Sémiramis des légendes.

Binlikhous fit bâtir des quais le long de l'Euphrate traversant Babylone, et construire un grand palais, quasi-pyramidal, en terrasses successives, plantées d'arbres. Ces œuvres émerveillèrent les Babylonniens, qui les attribuèrent à *l'épouse du roi*, à Sémiramis (Sammouramit). L'importance donnée à la *reine* par Binlikhous, fait unique dans les annales assyriennes, s'expliquerait en Égypte, où plusieurs pharaons ne tinrent que de leur *épouse* le droit de gouvernement qu'ils exerçaient. Binlikhous III aurait-il été un Égyptien, par sa mère ? Le caractère de ses travaux donne du poids à cette hypothèse. Il est évident que la part de gloire, sinon d'autorité, accordée à Sémiramis par Binlikhous III, est absolument contraire à l'esprit asiatique, si méprisant pour la femme. Peut-être Binlikhous voulut-il témoigner aux Babylonniens de ses sentiments pacifiques, en désignant Sémiramis comme régente. Sammouramit aurait, dans ce cas, régné nominalement à Babylone, et c'est ainsi que s'expliquerait l'attribution légendaire qui lui fut faite de travaux *merveilleux* ordonnés en réalité par le souverain ninivite, Binlikhous III.

Salmanassar V, qui succéda à Binlikhous III (828), dut agir en Arménie pour y réprimer des vellétés d'indépendance (827-822), et maîtriser Damas (819) qui se dérobait. La guerre était l'inévitable vie des Assyriens ninivites. La Mésopotamie du nord, prise entre les montagnes arméniennes, le désert de Syrie, l'Iran et la Chaldée toujours en révolte, ne pouvait vivre que de butins, ne se maintenait que par la gloire de ses monarques batailleurs. C'est pourquoi les guerres s'éternisaient, à l'ouest, à l'est, au nord, seulement suspendues lorsque la Chaldée, sérieusement, secouait le joug de la *cité impériale* . Il en fut ainsi à l'avènement d'Assourédilili II succédant à Salmanassar V (818) ; plus de conquêtes, mais de continuelles insurrections. Une peste vint décimer les Assyriens (811-805), qu'une éclipse de soleil (*13 juin 809*) épouvanta. L'épuisement des hommes valut enfin à l'Assyrie une ère de paix (804).

Assourédilili II laissa le pouvoir à Assourlikhous, non point à Ninive, abandonnée, mais à Élassar. Assourlikhous revint à Ninive, bravement (800). Deux expéditions guerrières, peu importantes, mais bien menées (795-794), lui permirent de *faire la paix dans le pays*, selon son vœu. Assourlikhous, — le Sardanapale de la légende, — sortait peu de son palais, vivant dans son harem, ignorant le peuple, ou le dédaignant, s'imaginant, comme le roi Salomon en Israël, que sa propre richesse, son propre repos et ses propres satisfactions étaient suffisantes. Une armée composée de mercenaires gardait mal le souverain, à qui les tributs étaient apportés de toutes parts, nombreux et riches, par les *peuples* encore assujettis, dociles et silencieux, mais ayant en eux le sentiment de leur délivrance prochaine. Le maître de Ninive s'enivrait d'encens, s'étiolait dans l'ombre fraîche de ses chambres royales, n'entendant guère que les chants voluptueux de ses femmes, ses trésors entassés étant la seule joie de son regard. La Ninive de Sardanapale, comme la Jérusalem de Salomon, toute resplendissante, allait disparaître, écrasée sous le poids de ses fausses richesses, accumulées.

Dans la troupe des étrangers gardant le roi, il y avait Arbace, *chef des contingents mèdes*. La légende raconte qu'Arbace vit son maître, un jour, dans le palais, *vêtu en femme et filant du lin, au fuseau*. Le fait peut être imaginé ; l'idée a l'importance d'un coup de massue. A Babylone, le prince vassal de Sardanapale était un homme violent, *terrible*, Phul, le Bélésis des historiens grecs. A l'est de la Babylonie, un Susien, Soutrouk-Nakhounta, voulait régner. Le Mède Arbace, le Chaldéen Phul et le Susien Soutrouk-Nakhounta s'unirent pour le renversement de Sardanapale. Le monarque était à ce point méprisé, que les conspirateurs ne donnèrent leurs ordres aux *chefs de contingents*, et aux *princes vassaux*, qu'après douze mois de préparatifs.

Chaque année, les contingents gardant les villes d'Assyrie se remplaçaient, et il en résultait un grand mouvement de troupes. Ce fut le moment choisi pour la révolte. A Kalach, quarante mille guerriers, debout, en armes, proclamèrent la déchéance d'Assourlikhous. Alors le roi sortit de son palais, apparaissant aux Ninivites comme un héros ressuscité. Pour ce despote blasé, la bataille devenait une distraction, la mort pouvait être une jouissance. Le peuple éprouva la fascination du mystérieux, et il obéit, terrorisé, à ce fantôme, à cette honte vivante soudainement sortie de sa corruption. Arbace, le Mède, l'Aryen, comptait sur sa bravoure ; Soutrouk-Nakhounta s'inquiétait ; Phul, lui, très Chaldéen, sachant pertinemment son rôle, croyait au succès. Trois fois Assourlikhous repoussa les attaques des mercenaires révoltés ; à la quatrième rencontre, Phul, prophétisant avec effronterie, dit que si *les troupes gardaient leur position pendant cinq jours, les dieux interviendraient en leur faveur*. Le contingent de Phul, tout Chaldéen, s'affermi dans sa foi.

Assourlikhous attendait de la Haute-Médie, des environs de la mer Caspienne, un contingent nouveau qui devait tomber sur *les hommes de Phul* et les disperser. Ce contingent, composé d'Assyriens, venu, se prononça pour la révolution. Assourlikhous, en rage, mais non désespéré, rentra dans Ninive, qui était bien murée. Un oracle mal inspiré, très imprudent, avait annoncé que la grande Ninive, imprenable, ne succomberait que si *le fleuve*, — le Tigre, — devenait son ennemi.

Le siège de Ninive durait depuis deux ans, lorsque les eaux du Tigre débordé vinrent abattre un pan du mur. La panique s'empara des Ninivites, qui laissèrent la ville ouverte aux assaillants. Retranché dans son palais, avec ses trésors et

ses femmes, Sardanapale se prit à penser aux tortures possibles ; il conçut, en un éclair, toutes les horreurs qu'il eût été capable d'imaginer pour se venger de Phul et d'Arbace, et reculant d'épouvante, il se livra volontairement à la mort, avec tous les siens, dans les flammes d'un incendie.

La rage des Mèdes et des Babyloniens s'épuisa sur Ninive, qui fut *détruite avec soin*, et de telle sorte, que pas une pierre, pas une brique ne demeura intacte. Le débris d'une statue est tout ce qui reste de cette splendeur. Avec la *cité impériale*, disparut l'ancien empire assyrien, la vieille civilisation ninivite, touranienne. Et l'on vit trois groupes humains, distincts, se manifester : les Mèdes d'Arbace, les Babyloniens de Phul, les Susiens de Soutrouk-Nakhounta.

Phul-Balazou (789), ennemi réel de Ninive, vainqueur principal, — car Arbace n'avait recherché que l'indépendance des Mèdes, et le Susien ne désirait que son propre affranchissement, — Phul-Balazou, *roi de Babylone*, s'annexa toute l'Assyrie septentrionale avec les *pays Araméens* au nord de la Mésopotamie. C'est ce Phul qui s'en fut en *pays d'Israël*, précédé d'une réputation extraordinaire (770), et dont Manahem se déclara le vassal.

Cependant le départ des Mèdes et des Susiens, satisfaits, ayant rompu la coalition devant laquelle Sardanapale avait succombé, les Ninivites campés sur les ruines de leur ville, réunis, apprenant la mort de Phul (747), acclamèrent un prince descendant de Belkatirassou, qui prit le nom royal de Tégloth-Phalassar II.

Aussitôt, Tégloth-Phalassar II marcha contre les Babyloniens, qui se défendirent admirablement, mais succombèrent. Il reprit l'Osrhoène et le *pays au nord de la Syrie* ; il battit avec facilité les Arméniens qui voulaient, imitant les Mèdes d'Arbace, s'organiser en *peuple indépendant* ; et il se dirigea vers la ville d'Arpad, en Syrie, qui le défiait. A Babylone, le successeur de Phul-Balazou (747), Nabonassar, se déclara *hors de Ninive*, accentuant cette séparation en faisant brûler « toutes les archives ninivites », comme pour anéantir le passé, inaugurant une ère nouvelle. Cette manifestation, l'histoire l'a consacrée ; la *Nouvelle Babylone* commence effectivement avec l'ère dite de Naborassar (747). Le siège d'Arpad, qui retenait le roi de Ninive en Syrie, favorisait singulièrement l'audacieuse tentative du roi de Babylone.

En Israël, le *peuple* venait de rendre à Phacée le trône de Samarie que Manahem II s'était approprié (733), et Phacée s'alliait à Rasin, roi de Damas, pour renverser Joathan, roi de Juda. Dans ce projet, Jérusalem devait être livrée à Ben-Tabeël, fait vice-roi en Judée, gouvernant les Judéens comme prince vassal du roi d'Israël régnant à Samarie. La mort de Joathan suspendit l'exécution de ce plan, qui fut repris, identique, contre Achaz son successeur. Achaz, troublé, appela à son secours les troupes de l'Assyrien Tégloth-Phalassar II.

Le roi de Juda ne savait plus rien des traditions hébraïques. Ses dieux étaient étrangers ; il se prosternait devant les Baals de pierre et les *pieux* de bois. Le culte monstrueux du Moloch phénicien lui paraissait simple. *Il ne fit point ce qui plaisait à l'Éternel son dieu*, dit le Livre des Rois, *il fit même passer son fils par le feu, selon l'abominable coutume des peuples que l'Éternel avait chassés devant les Israélites, et il sacrifiait et brûlait de l'encens sur les hauts lieux et sur les collines, et sous tout arbre touffu.*

Tégloth-Phalassar II, appelé par Achaz, accourut au moment où les troupes du roi de Damas et du roi d'Israël, — Rasin et Phacée, — venaient d'infliger une série de défaites au roi de Juda. Le roi de Ninive secourut trop son allié ; il prit Damas, tua Rasin, dévasta la Syrie, pénétra en Israël, et s'adjugea toute la

Pérée et toute la Galilée, dont il transporta les habitants en Assyrie. Achaz s'effraya des convoitises assyriennes, et pour éloigner Téglath-Phalassar II, il lui remit tous les trésors du temple de Jérusalem.

C'est de Damas, où il s'était rendu sans doute pour s'humilier devant le monarque assyrien, que le roi de Juda envoya au prêtre Urie (Ouriah) le dessin d'un autel de Baal, *surchargé de symboles*, qui remplaça l'autel de Jéhovah dans le temple bâti par Salomon. Les divinités assyriennes prenaient possession de Jérusalem. Le sanctuaire du dieu d'Abraham et de Jacob fut bientôt abandonné, puis fermé.

Les Iduméens et les Philistins exploitèrent la grande faiblesse de Juda, en pillant la Judée, prenant des villes. Achaz mourut (727), privé de sépulture. En Israël, Phacée, qui subissait le joug assyrien, mourut assassiné par Osée. Téglath-Phalassar II, pensant que les transportations d'hommes qu'il avait ordonnées assuraient sa domination en Syrie et en Israël, était allé guerroyer à l'orient de la Mésopotamie, du côté de l'Ariane, jusqu'à la frontière de l'Inde croit-on, n'évitant que la Médie qui s'organisait. Il avait refait Ninive.

Salmanassar VI, qui succéda à Téglath-Phalassar II (727), vint en Israël avec son armée, parce qu'Osée venait de s'allier au roi d'Égypte, Schabak l'Éthiopien. L'Assyrie ninivite et l'Égypte éthiopienne allaient se mesurer. Salmanassar VI, plus prompt que Schabak, s'empara d'Osée qu'il emprisonna, et mit le siège devant Samarie. Le peuple de Samarie fut comme un Sardanapale à mille têtes, corrompu, affaibli, plein de jactance, étalant tout à coup devant la mort une invraisemblable audace. Là s'était retranchée toute la *turbulente et guerrière aristocratie d'Éphraïm*, prête à succomber, non sans gloire, devant les *femmes voluptueuses de Samarie*, ces *vaches blanches de Basan* qu'Amos dénonce et flétrit.

Salmanassar VI mourut pendant le siège (722), ne laissant que des *filis en bas âge*. Le général assyrien, le tartan Sargon, — Saryukin, — prit le pouvoir à Ninive, se débattit contre des prétendants, favorisé par une éclipse de lune bien interprétée. Sargon, devenu roi (718), refit l'empire de Sardanapale.

Sargon était un Touranien brutal, très fort ; son absorbante personnalité fut comme *un fléau*. Les inscriptions racontent ses fastes avec des formules turkomanes : *Voici ce que j'ai fait...* Son histoire est sans obscurités. Vainqueur des Élamites, il prit ensuite Samarie, emmenant en captivité 27.280 Israélites, qu'il remplaça par des prisonniers faits à Élam, auxquels il donna un de ses lieutenants comme gouverneur. Les Israélites captifs avaient été internés à Kalach et dans quelques villes de la Médie, tombées. Sargon pensait qu'en transportant, de l'est à l'ouest, et de l'ouest à l'est, les populations vaincues, ses victoires demeurerait définitives. Il entendait non seulement refaire, mais étendre l'empire d'Assyrie. Il battit le Philistin Hanon, roi de Gaza, l'Éthiopien Schabak, ou Sebeh, pharaon en Égypte, les troupes de la reine Samsié d'Arabie et le Susien Yatâamir, ce qui lui valut un magnifique butin de chevaux, de chameaux, d'or et d'aromates. Tyr ayant résisté à ses armes, il l'entoura, après avoir fait couper les aqueducs qui amenaient l'eau douce à la ville. Les inscriptions faites par son ordre, affirment qu'après avoir dompté la Palestine, la Syrie et la Phénicie, Sargon *franchit la mer comme un poisson*, prit Chypre, montra sa force en Asie-Mineure et dans l'Archipel.

Voici qu'un Syrien, Yaoubid, d'Hamath, mit en révolution les villes d'Arpad, de Simyra, de Damas et de Samarie. Sargon accourut. *Je tirai les chefs des rebelles*

de chacune de ces villes, dont je fis des lieux de désolation, dit-il. *Je pris Karkar et lui fis arracher la peau*. L'Arménie s'étant soulevée, avec Urzaha, Sargon l'incorpora nettement à l'Assyrie : *Les vingt-deux villes fortes d'Ullousoum dont Urzaha s'était rendu maître, je les incorporai... Je tuai tout ce qui appartenait à Urzaha l'Arménien*. Une seconde révolte en Arménie valut à Sargon une seconde victoire. Urzaha se donna la mort, redoutant des tortures certaines, inévitables.

La Médie, la Parthyène, l'Albanie, la Cilicie et la Pisidie subissaient la souveraineté assyrienne. Azoury, roi d'Azoth, la ville philistine, s'étant *obstiné à ne plus fournir son tribut*, Sargon vint le frapper, rapidement : *J'enlevai comme captifs, ses dieux, sa femme, ses fils, ses filles, ses trésors, le contenu de son palais et les habitants de son pays*. Azoury disparut du côté de l'Égypte, fuyant jusqu'à Méroé, *pays désert*. Le roi de Méroé, qui était un pharaon distinct du roi d'Éthiopie, reçut le roi d'Azoth, mais se reconnut le vassal de Sargon. Le roi d'Assyrie se rendit en Commagène, puis en Albanie, pour y réprimer quelques soulèvements.

On peut considérer les fastes écrits de Sargon comme excessifs, douter d'une partie de ses victoires, nier la *prise de Tyr* ; mais il est certain que l'influence du roi d'Assyrie s'étendit très loin, jusques au delà des rivages, en Chypre certainement, aux îles grecques peut-être : *Les sept rois du pays de Jatnan, qui est à sept jours de navigation au milieu de la mer du soleil couchant,... avaient appris mes hauts faits en Chaldée et en Syrie, et ma gloire qui s'était étendue au loin, jusqu'au milieu de la mer. Ils abaissèrent leur orgueil et s'humilièrent eux-mêmes ; ils se présentèrent ensemble devant nous à Babylone, portant des métaux, de l'or, de l'argent, des vases, des bois d'ébène et les fabrications de leurs pays. Ils s'inclinèrent devant moi*.

Ces *hauts faits en Chaldée*, dont Sargon s'enorgueillit, c'est, à Babylone, l'écrasement de Mérodach-Baladan, fils d'Yakin, révolté (710-709). Mérodach-Baladan, roi de Chaldée, *ayant cessé de respecter la mémoire des dieux*, s'était allié au roi d'Élam, Khoumbanigas, ainsi qu'aux *scheiks* des Nomades, pour offrir la bataille à Sargon. Battu, Mérodach-Baladan abandonna dans son camp, dit une inscription, *les insignes de sa royauté, la tiare d'or, le trône d'or, le parasol d'or, le sceptre d'or, le char d'argent*, et il se retira en Basse-Chaldée, dans la ville de Dour-Yakin qui était fortifiée. Sargon prit Dour-Yakin : *Je pris comme dépouilles et captifs, Mérodach-Baladan lui-même, et sa femme, ses fils, ses filles, l'or, l'argent, tout ce qu'il possédait... Je réduisis la ville en cendres ; je ruinaï et détruisis ses murailles*. Sargon revint à Babylone, où les successeurs de Nabonassar, inintelligents (747-709), avaient préparé la suprématie de la nouvelle Ninive. Sargon, refusant un roi aux Chaldéens, leur laissa Naboupakidili comme fonctionnaire, comme satrape.

Les ruines de la vieille Ninive, *faite de boue*, déplaisaient à Sargon qui fit délimiter un champ où sa Ninive à lui, sa capitale, serait bâtie, à seize kilomètres au nord de l'ancienne ville. Là fut inauguré, en l'an 706, et consacré religieusement, le *palais de Sargon*, — Dour-Sargon, Dour-Saryukin, Khorsabad. — *pour remplacer Ninive, j'ai élevé, d'après la volonté divine et le vœu de mon cœur, une ville que j'ai appelée Dour-Sargon... Nisroch, Sin, Samas, Nébo, Ao, Adar et leurs grandes épouses, qui règnent éternellement en Mésopotamie, ont béni ces merveilles splendides, les rues superbes de la ville... J'ai bâti dans la ville un palais couvert en peaux de cétacés, avec des boiseries de santal, d'ébène, de sapin, de cèdre, de pistachier sauvage, un palais d'une incomparable splendeur, pour le siège de ma royauté... J'y ai écrit la gloire des dieux*.

Le palais de Sargon était bâti sur une *éminence artificielle de dix mètres d'élévation*. Quatre grandes cours divisaient les salles, plus étroites que celles des palais antérieurs, ornées de ces *grandes figures sacerdotales*, — un prêtre étouffant un lion pour le sacrifice, — qui caractérisent la sculpture assyrienne. Des tours flanquaient le mur d'enceinte, très lourd ; un fossé protégeait la *maison du roi*. Sous les taureaux de pierre, gigantesques, ailés, gardant l'entrée de la *belle demeure*, les femmes d'Assyrie avaient jeté des talismans, en *ablation des injures occasionnées par le creusement*.

Sargon voulant que l'Assyrie devint fertile, *dirigeait son esprit vers le repeuplement de ses vastes États*. L'énumération de ses vœux, pompeuse, naïve au fond, dit en même temps, et le désir du roi et la misère du royaume : *Sargon a ouvert des rues, aligné des murs ;... il a entrepris l'étude de la profondeur des étangs, comblé des ravins, dirigé des cours d'eau pour apporter la fertilité, en haut et en bas* ». Et plus loin : *Les régions du pays d'Assur étaient de vastes solitudes, des marais ; les mauvaises plantes avaient envahi les habitations ;... le pays était nu, et ne pouvait pas nourrir les troupeaux ; la terre n'était pas cultivée, le blé n'y croissait pas... Alors, j'ai requis des corvées d'hommes pour arracher l'ivraie de mon pays qui ne rendait pas sa valeur ; j'ai fait un examen approfondi de la dépense nécessaire pour faire revivre cette solitude, et j'ai résolu d'élever une ville (Khorsabad) eu cet endroit*.

La ville nouvelle étant tracée, le palais du souverain étant construit, achevé (706), inauguré, un assassin ne permit pas à Sargon de *faire revivre les vastes solitudes du pays d'Assur* ; il mourut frappé par Agisés, deux ans après l'inauguration de son palais (704).

L'assassin de Sargon tenant Ninive, un Babylonien, Mérodach-Baladan II, vint le battre ; de telle sorte que Sennachérib succéda régulièrement à son père Sargon.

CHAPITRE XX

DE 810 A 681 Av. J.-C. - Les Samaritains. - Ézéchias. - Soulèvement de la Palestine. - L'Égypte : XXIIIe, XXIVe et XXVe dynasties. - Bocchoris et Schabak (Sabâcon). - Campagnes de Sennachérib. - Siège de Jérusalem. - Isaïe et Michée. - Ninive. - Palais de Kouyoundjik. - L'art Arménien. - Souzoub à Babylone. - Fondation de Tarse. - Assourahaddon, roi d'Assyrie.

SAMARIE ayant succombé, les rois d'Assyrie transportèrent les vaincus en Mésopotamie, et ils les remplacèrent par des Babyloniens. Ces Babyloniens importés de force en Palestine ne se mêlèrent pas aux Israélites qui y étaient demeurés, et on les nomma Samaritains. Les Hébreux étaient maintenant en minorité à Samarie.

En Judée, Ézéchias venait de succéder à son père Achaz (727). Le prophète Isaïe avait annoncé ce roi comme un *sauveur*. Animé d'un grand zèle pour Jéhovah, Ézéchias rouvrit le temple de Jérusalem, renversa les idoles phéniciennes, supprima les autels *conservés sur les hauts lieux*, et brisa le serpent d'airain *que Moïse avait fait*, — *car*, dit le texte, *jusqu'à cette époque les Israélites lui brûlaient de l'encens*. — Un repas public, commémoratif de la sortie d'Égypte, réunit tous les Hébreux. Les Israélites de Samarie furent conviés à cette *pâque solennelle* ; mais ils ne saisirent pas la grandeur de l'idée, et ils se moquèrent des envoyés d'Ézéchias.

L'occupation de Samarie par les Babyloniens donnait la prépondérance à Jérusalem, *la cité sainte*, restée libre. Ézéchias y réorganisa le corps sacerdotal, *complétant ses réformes* en désignant un grand-prêtre, Azarias. Il y eut alors un royaume de Juda, avec sa capitale, bien défendue. L'Assyrien Sargon, qui venait de frapper Samarie, de battre les troupes du pharaon Schabak, soumit les Philistins au sud, et voulut ensuite aller guerroyer au nord, en Phénicie. Tyr résista.

La belle résistance de Tyr fit qu'à Jérusalem un parti se forma, *composé de personnages importants, de prêtres et de prophètes*, pour le refoulement des Assyriens. Ces patriotes croyaient au succès, pourvu que l'armée d'Israël eût à son service *les chevaux et les chariots de l'Égyptien*. Le prophète Isaïe s'était prononcé contre cette alliance, qui venait précisément de perdre Samarie. L'éloquence du nabi, clairvoyant en cette circonstance, faisait hésiter Jérusalem, lorsque la mort de Sargon (704) et la révolte des Babyloniens vinrent hâter la décision du parti de la guerre.

La Palestine entière se souleva contre l'Assyrien. Tous les petits princes de la Phénicie et de la Philistie, les rois d'Ammon, de Moab et d'Édom, et le pharaon Schabatok, — le Séthos d'Hérodote, qui venait de succéder à Schabak, — se coalisèrent. Pour la première fois, peut-être, des *peuples* se groupaient entre la Méditerranée et le golfe Persique, distincts, avec un certain sentiment de nationalité. Le langage imagé des littérateurs hébraïques témoigne de cette innovation. L'Assyrien, lourd, brutal, féroce, se distingue bien du Chaldéen rusé, rapide, cruel, et de l'Égyptien docile, tenace, nombreux, et du Juif remuant, bourdonnant, insupportable. Le *frelon* d'Assyrie, le *moustique* d'Égypte et la « mouche » de Judée, symbolisent avec exactitude les caractères divers des

groupements. Le roi de Juda, Ézéchias, ouvrit les hostilités en reprenant Migron que les Assyriens de Sargon avait enlevée aux Benjamins.

L'alliance égyptienne apparaissait aux yeux des Israélites de Judée, illusionnés, comme une grande force. Ils ignoraient les divisions qui tuaient l'Égypte, et ils prenaient sans doute pour un pharaon tout-puissant, le prince éthiopien qui ne régnait que sur une partie du Nil méridional. Isaïe voyait nettement la réalité des choses lorsqu'il s'écriait : *Je livrerai l'Égypte au maître violent qui l'opprimera*. Le successeur de Sargon, l'héroïque Sennachérib (Sinnakhérib) viendra, trois années seulement après la grande manifestation du roi des Juifs, battre le roi de Tyr, épouvanter les rois d'Ammon, d'Édom et de Moab, qui se soumettront sans avoir combattu, écraser les Philistins, disperser les troupes égyptiennes, reprendre Migron, envahir le royaume de Juda dont les habitants seront transportés, en masse, et humilier Ézéchias réduit au rôle de vassal tributaire.

L'Égypte était en pleine dislocation. La XXIII^e dynastie, tanite (810-721), n'avait guère que le delta, où dix princes gouvernaient chacun son *district*, avec indépendance. Ces princes étaient pour la plupart des Libyens Mashouashs, chefs de troupe, officiers s'étant adjugé le territoire confié à leur garde par le pharaon nominal. Memphis s'était perdue dans les discordes, comme Thèbes avait disparu sous le gouvernement des prêtres ; les pharaons éthiopiens, seuls, remontant le Nil, venus jusqu'à Minieh, au nord, continuaient la vieille Égypte. Ces *princes de Kousch*, ces Noirs de *race perverse*, ces Éthiopiens *détestés d'Ammon*, conservaient l'Égypte traditionnelle, dont ils adoptèrent les divinités, l'écriture et la langue. L'histoire de la véritable Égypte, à ce moment, est écrite sur une stèle de Gebel-Barkal, monument kouschite, éthiopien.

Tanis, la ville du delta, qui était la capitale de la XXIII^e dynastie, est supplantée par Saïs, sa voisine, où le pharaon Bocchoris (Bokenranw) inaugure une nouvelle dynastie, la XXIV^e. Cette dynastie n'eut qu'un roi, qui régna pendant six années (721-715). La tradition garda longtemps, en Égypte, le souvenir de la *haute intelligence* et de la *face abjecte* de Bocchoris. Le roi d'Éthiopie Schabak, maître du Nil jusqu'au delta, s'étant emparé de Bocchoris, le fit brûler vivant.

La mort de Bocchoris valut à Schabak, — Sabacon, — la domination du Nil jusqu'à la mer, et il inaugura la XXV^e dynastie égyptienne (715). Le nouveau pharaon entreprit aussitôt de refaire la vieille Égypte, réparant les canaux, ordonnant la construction de monuments conformes aux types traditionnels. Schabak abolit la peine de mort. Suivant l'usage, ensuite, il s'appropriâ les fastes de ses prédécesseurs, faisant substituer son cartouche, par exemple, au cartouche de Ramsès-Sésostris, sur les murs de Louxor.

Un autre pharaon éthiopien, Schabatok, ou Sévéchos, succéda à Schabak ; puis vint Tahraka (Tarkos), pharaon guerrier dont les scribes exagérèrent jusqu'à outrance les hauts faits. Tahraka se défendra vaillamment contre les rois d'Assyrie voulant l'Égypte, — Sennachérib, Assarahaddon et Assourbanipal ; — il saura susciter, sur toute la longueur du Nil, un large sentiment de solidarité nationale, et il referra pour un moment la grande Égypte des temps glorieux ; il ne parviendra cependant pas à chasser des bords du Nil les Asiatiques corrompus, et Thèbes, vouée à toutes les superstitions, demeurera la proie de ces Asiatiques. La XXV^e dynastie, éthiopienne, finissant avec Tahraka, avait duré cinquante années (715-665). C'est sur cette Égypte considérablement affaiblie que le roi de Juda veut s'appuyer.

En Assyrie, le successeur de Sargon, le roi Sennachérib, grand batailleur, inaugurerait son règne (704) par *une première campagne* en Babylonie. Des prismes d'argile, innombrables, placés dans les fondations des palais qu'il fit construire, disent les fastes militaires de ce roi belliqueux. Une inscription énumère ses *campagnes glorieuses*, de l'an 704 à l'an 684 : *J'ai réduit sous ma puissance tous ceux qui portaient haut la tête*, dit-il. Le roi de Chaldée, Mérodach-Baladan II, soutenu par les troupes du roi d'Élam, ayant été battu, Sennachérib intrôna à Babylone un prince vassal, ninivite, Bélibus. Les prisonniers, parmi lesquels se trouvaient la femme de Mérodach-Baladan II, et les nobles, *les grands* de Chaldée, furent vendus comme des esclaves.

La deuxième campagne de Sennachérib (700) éprouva l'Arménie, la Médie et l'Albanie, mit la crainte chez les Parthes, ainsi qu'en Commagène, rendit tributaires les Arabes du Hedjaz et du Nedjed, en Arabie.

La troisième campagne de Sennachérib devait lui donner tout le territoire compris entre l'Euphrate et la Méditerranée. Le *roi des Sidoniens*, Élouli, régnant à Tyr, épouvanté, *s'enfuit vers les îles qui sont au milieu de la mer*. La Phénicie se soumit donc au roi *terrifiant*, qui s'empara *des grandes villes, des citadelles, des temples, des places de pèlerinage et de dévotion*. Sidka, d'Ascalon, qui avait osé résister, fut pris et transporté en Assyrie.

Les Judéens, comptant sur les troupes éthiopiennes *venues de Méroé*, battus à Eltheca, virent châtier les gens de Migron, abominablement : *Je mis en croix leurs cadavres... Je vendis les hommes de la ville*. La défaite de la cavalerie égyptienne stupéfia les Juifs. *Malheur*, avait dit Isaïe, cependant, *malheur à ceux qui vont demander des secours en Égypte, qui cherchent un appui dans ses chevaux, qui mettent leur confiance dans les chars nombreux, et dans la grande masse des cavaliers... L'aide de l'Égypte sera vanité et néant. L'Égypte perd la tête...* Et prédisant le sort de l'Égyptien, faisant parler Jéhovah, le prophète avait ajouté : *De même que mon serviteur Isaïe marche nu et déchaussé, en guise de signe, de présage,... de même le roi d'Assyrie emmènera les Égyptiens prisonniers, les Éthiopiens captifs, jeunes et vieux, nus et déchaussés, les fesses découvertes, pour la honte de l'Égypte*. Malgré cet avertissement, Ézéchias ne se soumit pas ; il se retrancha dans Jérusalem, prêt à la résistance.

Sennachérib, maître de tout le royaume de Juda, sauf Jérusalem, procéda au partage d'un territoire qu'il considérait comme sien, et qu'il distribua entre Mitenti roi d'Azoth, Padi roi de Migron et Ismabaal roi de Gaza. Une inscription dit le résultat de la bataille, la situation déplorable d'Ézéchias *enfermé dans Jérusalem, la ville de sa puissance, comme un oiseau dans sa cage*.

Cerné, Ézéchias eut peur, bien qu'ayant *obstrué les sources voisines de Jérusalem, réparé les brèches des murailles, fortifié Millo, élevé des tours*. Il envoya des messages à Sennachérib, qui assiégeait Lachis, lui faisant offrir un tribut. L'Assyrien accepta la *rançon d'Ézéchias* prisonnier dans sa capitale, et le roi de Juda, ayant épuisé le trésor du temple pour *payer la paix obtenue*, fit ajouter aux *offrandes* destinées au suzerain, *des filles et des eunuques, avec des chanteurs et des chanteuses*. Sennachérib reçut ces présents magnifiques, et il vint ensuite assiéger Jérusalem, comme s'il n'avait rien reçu.

Les audaces et les épouvantements d'Ézéchias s'expliquent par l'influence d'Isaïe. *Or*, avait dit le prophète au roi, *vois-tu, tu as compté sur l'appui de l'Égypte, de ce roseau cassé qui perce et blesse la main de celui qui s'y appuie ;* mais il avait ajouté : *Le pays de Juda sera la terreur de l'Égypte, partout où il*

sera nommé, on tremblera. Décontenancé, Ézéchiass se livrait au prophète, comme le peuple d'ailleurs, ahuri, affolé, écoutant le nabi qui l'invectivait, s'abîmant dans l'impuissance, acceptant sa condamnation.

Quoi faire ? Les prêches d'Isaïe démontraient une Jérusalem perdue, maudite : *Le chef de mon peuple est un enfant, et des femmes le gouvernent. Les filles de Sion sont orgueilleuses ; elles marchent la tête haute, promenant leurs regards, allant à petits pas, faisant cliqueter les anneaux de leurs pieds... Le Seigneur rendra chauves les têtes de ces filles de Sion et il découvrira leur nudité... Et au lieu de parfums il y aura des puanteurs.*

Isaïe critique tout sans mesure ; il s'élève contre le luxe des femmes et contre l'agriculteur agrandissant son domaine, *ajoutant un champ à un champ* ; — il jette des mots violents aux ivrognes *qui s'attardent le soir*, aux *prêtres et aux prophètes qui sont troublés par la boisson*, aux jeunes hommes qui aiment *la lyre et la harpe, la flûte et le tambourin*, aux juges prévaricateurs *qui acquittent le coupable pour un cadeau, qui privent le juste de son droit*, aux *devins*, aux magiciens *qui marmottent et qui chuchotent*, aux *prophétesses* qui trompent Juda...

Certes les violences d'Isaïe, Jérusalem les méritait ; mais le prophète ne voyait pas qu'en fustigeant la grande coupable devant l'ennemi, il l'humiliait au delà de toute justice, il la livrait à l'avance, épeurée, tremblante, incapable de se défendre, aux Assyriens. Israël est perdu, quoi qu'il fasse : *Et je dis, jusques à quand, Seigneur ? Et il dit : jusqu'à ce que les villes soient ruinées et dépeuplées, les maisons sans habitants ; jusqu'à ce que le pays soit dévasté et désert, et que l'Éternel en ait éloigné les hommes, et que la désolation soit grande sur cette terre. Et s'il y reste un dixième des hommes qui y sont, ils seront anéantis à leur tour.* Toute la génération vivante est sacrifiée ; le trône d'Israël sera coupé à ras du sol, *comme le térébinthe et le chêne*, et ce n'est que du *tronc laissé en terre* qu'il surgira une race sainte.

Ce n'est certainement pas un Hébreu ce nabi, ce réformateur annonçant une gloire dont le peuple qu'il prêche ne jouira pas, promettant un bonheur réservé à des générations futures. Il prédit à Juda *un ouragan*, dans une nuit d'angoisses dont il ne verra pas l'aurore, et il croit que Juda va se corriger, expier ses fautes, réagir contre sa propre corruption ? Isaïe se trompe, Isaïe ne connaît pas les juifs ; l'annonce d'un Sauveur, d'un Messie, est une manœuvre sans portée, inutile, dès qu'il a prononcé la condamnation des hommes auxquels s'adresse cette espérance, cette formule d'avenir.

C'est par jalousie d'ailleurs, et comme un châtimeut, que l'Éternel annonce le Messie : Israël a menti à ses destinées, il s'est perdu, il succombera ; mais il y aura un autre Israël, un autre royaume, resplendissant, et le roi de ce royaume naîtra bientôt ; il est né : — *Car un fils nous est donné ; l'empire repose sur son épaule ; on le nommera Conseiller-prodige, Héros-dieu, Père à jamais, Prince de la paix, pour agrandir l'empire et donner une prospérité sans fin au trône de David et à son royaume, pour l'établir et l'affermir, par le droit et la justice, dès maintenant et à toujours. Voilà ce que fera la jalousie de Jéhovah-Çebaôt !* De la génération actuelle, de ceux qui voudraient s'armer pour se défendre courageusement, Jéhovah se moque : *Le Seigneur ne s'intéresse pas à ses jeunes guerriers ; il n'aura pas de pitié pour leurs veuves et leurs orphelins ; car ils sont tous des scélérats et des méchants, et chaque bouche profère l'impïété.*

Israël est fini. *Manassé se dresse contre Éphraïm, Éphraïm contre Manassé, et tous les deux ensemble contre Juda.* Il n'y aura plus de peuple ; il n'y a plus roi. Pourquoi résisterait-on à l'Assyrien envahisseur, lorsque le Messie annoncé, le Sauveur d'Israël, le *vrai roi, l'oint du Seigneur*, ne doit venir que pour imposer la paix : *Tressaille de joie, fille de Sion ! Pousse des cris, fille de Jérusalem ! Vois ! ton roi vient... humble et monté sur un âne... L'arc guerrier disparaîtra. Il commandera la paix aux nations ; son empire s'étendra d'une mer à l'autre, et depuis le fleuve jusqu'aux extrémités de la terre.*

Isaïe n'est qu'un rhéteur, un tribun fougueux, véhément, surexcité, s'enivrant de sa propre parole, incapable de prévoir les conséquences de sa prédication, jetant l'épouvante dans les cœurs alors qu'il faudrait relever les courages, accablant de sa colère un peuple que les Assyriens menacent et dont il prophétise la défaite, annonçant un sauveur qui viendra, plus tard, faire resplendir une autre Jérusalem. Son style, comme son éloquence, est un cri perpétuel : *Écoutez, cieus ! Terre, prête l'oreille ! car c'est l'Éternel qui parle !* Et aux juifs qui écoutent : *Vos mains sont souillées de sang ! Lavez-vous ! purifiez-vous !*

Patriote inconscient, l'idée de l'indépendance nationale entraîne parfois Isaïe ; et en cela, beaucoup plus Aryen qu'Asiatique l'amour du sol natal parvient quelquefois à adoucir sa *sainte colère*. Mais, par une fatalité déplorable, ses conseils et ses objurgations vont à l'encontre de son vœu, toujours, comme sa parole s'embarrasse de phrases lourdes, d'images grossières, indécentes, de jeux de mots : La Jérusalem qu'il rêve, toute phénicienne, serait une cité *bruyante et joyeuse*, la Jérusalem de Salomon étant condamnée par un Jéhovah *ouragan* ; — les Judéens *ayant du foin dans le ventre* ne peuvent *qu'enfanter de la paille* ; — la cité de David est devenue une courtisane, livrée aux œuvres des magiciens, *toute pleine des choses de l'Orient* ; elle chancelle, et Juda tombe. — *Car voyez, le Seigneur va retirer de Jérusalem et de Juda tout soutien et tout support, le héros et l'homme de guerre, le juge et le prophète, le devin et le sage, le conseiller et l'artiste, et l'habile magicien.*

Les Assyriens, massés devant Jérusalem, se rient des Judéens qui s'apprêtent à défendre la ville. Le général, le tartan de l'armée assiégeante, le grand échanson et le grand eunuque de Sennachérib, s'approchent des murs, disant au roi, en *langue judaïque*, par moquerie : *Va donc te mesurer avec mon maître, le roi d'Assyrie ! Je veux te donner deux mille chevaux, si tu peux trouver des cavaliers pour les monter.* Le roi Ézéchias, inquiet, allait au temple, *tournait son visage contre le mur*, parlait à Jéhovah en se lamentant ; Isaïe, toujours inconséquent, ayant prédit la ruine de la *ville sainte*, lançait de sottes bravades à l'Assyrien : *Je mettrai mon anneau dans ton nez et mon frein dans ta bouche, et je te ramènerai par le chemin que tu as suivi pour venir.*

Le pharaon Schabatok, régnant en Égypte, s'était associé son fils Tahraka qui vint au secours des Judéens. Ézéchias s'allia au Chaldéen Mérodach-Baladan, ce *héros de la résistance nationale* en Basse-Chaldée, toujours vaincu, toujours redoutable, tenant Babylone alors, et qui ne devait abandonner son rôle que dans la mort. Mais ces alliances ne valurent au roi de Judée aucun secours effectif. Le blocus de Jérusalem était complet, la défaite apparaissait imminente, lorsque la peste, une peste terrible, vint ravager les troupes assyriennes campées devant Jérusalem et devant Libna (Péluse), où Sennachérib guerroyait en personne. Les assiégeants, décimés, durent partir. Isaïe attribua cette victoire à *l'ange exterminateur de Jéhovah*, pendant que les Égyptiens y voyaient l'intervention de leurs divinités bienfaisantes.

Ézéchias reprit son territoire, d'ailleurs dévasté ; beaucoup de villes israélites, se dégageant de Samarie, se donnèrent au roi de Juda. Des ambassadeurs, notamment des envoyés de Mérodach-Baladan, le roi de Babylone révolté contre Ninive, vinrent complimenter les juifs. Voici qu'Ézéchias, cédant à sa vanité, se complut à étaler ses richesses devant les ambassadeurs, montrant *tous ses meubles, l'argent, l'or, les parfums, l'huile précieuse, et tout son arsenal, et tout ce qui se trouvait dans ses magasins*. Chacun, avec un regard de convoitise, proposait une alliance au roi de Juda ; Isaïe, sagement, conseillait au roi de refuser.

Ézéchias voulait la paix de Juda, complète, semblable à *la paix de Phénicie*, toute fructueuse, trafiquante. Il fit relever les fortifications de Jérusalem, approvisionner les magasins et les arsenaux, réunir un trésor important, exécuter des travaux utiles. *La vérité de l'histoire d'Ézéchias, et tous ses exploits, comment il fit construire le réservoir et l'aqueduc, et amener l'eau dans la ville, cela est écrit en détail dans le Livre des chroniques des rois de Juda*. Or Isaïe se prononça contre les œuvres d'Ézéchias. On dirait vraiment qu'Isaïe craignait de mourir sans avoir vu se réaliser sa prédiction, sans avoir constaté, pour sa gloire personnelle, la ruine de Jérusalem, qu'il avait prophétisée, la dévastation de Juda.

La littérature hébraïque sous Ézéchias prit un grand essor. Il y eut une *compagnie d'hommes lettrés* qui se donna la charge de réunir tous les monuments littéraires de la nation ; et, en outre des groupes spéciaux se formèrent, laborieux, des espèces de confréries de prophètes, de voyants, de prédicateurs, des *ordres* en un mot, autoritairement dirigés par des *supérieurs* qu'une onction sacrait, et qui vivaient d'aumônes, comme les derviches. Un grand besoin de parler et d'écrire animait tout ce monde ; Ézéchias lui-même, le roi, fier de son goût, composait des cantiques.

Dans ce mouvement intellectuel, chacun, malheureusement, se livrait à sa propre fantaisie, avait sa théorie particulière ; si bien, que la masse des conseillers ne produisait que de la confusion dans l'esprit des Judéens. Un seul fait dominait, plutôt nuisible, — car il donnait aux juifs une confiance trompeuse, ou il les jetait dans un fatalisme désespérant, — c'était la toute-puissance de Jéhovah, auteur de tout. Dans le Livre des Rois, l'Assyrien parle ainsi : *C'est Jéhovah qui m'a dit : Envahis ce pays et dévaste-le*.

Isaïe 1er, tour à tour violent et faible, autoritaire et condescendant, héroïque et désespéré, Aryen tombé dans le tourbillon asiatique, n'a fait que compromettre l'œuvre dont il savait le but sans en comprendre les nécessités. Michée, son émule, son contemporain, voit l'avenir brillant, lui, et il se complaît à le décrire. Il adopte l'idée du *rejeton de la race de David* qui viendra relever Israël, mais ce relèvement lui paraît proche, et il y croit, et il y fait croire, ce qui est l'essentiel. Mauvais écrivain, sa parole est cependant excellente, parce qu'elle est humaine, simple, naturelle, accessible à tous. Il dialogue, donnant ainsi beaucoup de vie à sa pensée, bien que des allusions jettent çà et là des obscurités dans sa prose. Les sentiments dont Michée est animé, si purs, donnent à son style plutôt froid un tour sympathique. Il emprunte à Isaïe des *effets* oratoires : *Écoutez, peuples, vous tous ! Prête l'oreille, ô terre !*

Le Jéhovah de Michée est un *être* qui vient en personne, parfois, visiter son peuple. Les images du prophète, toujours réelles, vraies, frappent l'auditeur, lui plaisent. L'optimisme de Michée agaçait les autres nabis *vêtus de poils*, qui étalaient, avec des airs mystérieux, un pessimisme épouvantable. Michée,

bravement, dénonce ces exploiters, ces *faux prophètes* égarant le peuple, *annonçant la paix quand leurs dents ont de quoi broyer, déclarant la guerre à qui ne remplit pas leur bouche*. La corruption de Jérusalem, il la qualifie : *Ils bâtissent Sion avec du sang ; Jérusalem, avec le crime ! Ses chefs vendent la justice pour des présents, ses prêtres enseignent pour un salaire, ses prophètes prédisent pour de l'argent, et c'est sur l'Éternel qu'ils s'appuient*. Il sait que le *vol et le mensonge* gouvernent ; il prévoit l'effondrement de cette société, le triomphe de l'Assyrien, la transportation du peuple ; mais il ne se désespère pas : — *L'Éternel te rachètera de la main de tes ennemis*, — et il annonce une Jérusalem nouvelle, un *empire d'Israël* resplendissant : *Le jour où tes murs seront rebâtis, ce jour-là ta frontière sera reculée ; ce jour-là on viendra vers toi, depuis l'Assyrie jusqu'à l'Égypte, et depuis l'Égypte jusqu'à l'Euphrate, d'une mer à l'autre, des montagnes aux montagnes*. Ce n'était qu'une illusion, mais combien cette illusion était préférable à l'énervante désespérance d'Isaïe.

Malgré la retraite de Sennachérib, Jérusalem devait tomber. Le roi d'Assyrie ayant chassé Mérodach-Baladan de Babylone, le poursuivit jusques aux *marais de la Basse-Chaldée*, et en Élymaïs, où il mourut. Le trône de Babel fut donné par le roi d'Assyrie à son fils aîné, *rejeton de sa bénédiction*, Assournadin.

Les victoires de Sennachérib s'affirmèrent, suivant l'usage, par d'épouvantables cruautés. *Je les ai vaincus*, dit le chant de triomphe du monarque, *et les harnais, les armes, les trophées de ma victoire nageaient dans le sang des ennemis comme dans une rivière. J'ai élevé, comme un trophée, des monceaux de cadavres, dont j'ai coupé les extrémités, et j'ai mutilé ceux qui sont tombés vivants en mon pouvoir*.

Vainqueur des Chaldéens révoltés, et des Élamites qui les avaient soutenus, Sennachérib s'en tut guerroyer en Susiane, puis en Médie, prenant un grand nombre de villes *perchées comme des nids d'oiseaux*. La terreur le précédait : *J'enlevai les hommes, les bêtes de somme, les bœufs, les moutons ; je détruisis les villes, je les démolis, je les brûlai*. Il traversa l'Arménie et le Caucase, *ainsi qu'un vent formidable*, faisant partout des transportations, mélangeant, brassant les hommes, les peuples, les races.

Las de vaincre, inaugurant une ère de paix, Sennachérib releva Ninive. Sa *maison royale* y était *vaste et magnifique*, bâtie dans l'angle nord-ouest de l'ancienne cité, à Kouyoundjik, sur un remblai avant dix mètres de hauteur. Elle comprenait, avec plusieurs cours successives, soixante salles *très longues*, aux plafonds bleus, aux bas-reliefs coloriés. Les dix taureaux énormes, ailés, à figure humaine, aux yeux peints, d'une effrayante fixité, qui ornaient la façade orientale, étaient séparés, vers le centre, par quatre statues colossales.

L'architecture assyrienne, carrée, massive, était donc persistante ; la sculpture demeurait grossière, brutale. En remontant l'Euphrate, la pensée égyptienne, influencée par le Touran, s'alourdissait. L'Arménie, qui naît à la civilisation en ce moment même (700-650), sous le règne d'Argistis, et qui emprunte sa sculpture à l'Assyrie, se rapproche plutôt de l'Égypte, en s'inspirant mieux de la nature, en améliorant les types, en incrustant d'ivoire et d'or les matières frustes qui deviennent l'immobile représentation d'une idée.

L'œuvre monumentale de Sennachérib, bien assyrienne, faite de boue, ne subsistera pas. *Ce palais*, dit une inscription, *vieillira et tombera... mais celui qui altérerait mon écriture et mon nom, qu'Assur, le grand dieu, le père des dieux, le traite en rebelle ; qu'il lui enlève son sceptre et son trône, qu'il brise son glaive*.

Sennachérib ne se préoccupe que de son nom. Ce n'est pas le temps qui ruinera son œuvre ; c'est la guerre déchaînée par les rois de Ninive qui se retournera contre eux, et qui viendra battre, jusqu'à la destruction, et la ville et le palais.

Le fils de Sennachérib, Assournadin, intrôné de force à Babylone par son père, vient de mourir ; Irigibel qui lui succède meurt à son tour, après un an de règne ; la couronne de Babel échoit à Mésisimordach, qui était Babylonien. Alors tout le sud de la Basse-Chaldée, le pays de Kar-Dounyas, la Characène classique, *sur la mer*, se soulève, faisant de Bet-Yakin sa ville capitale (688). Sennachérib accourt, bat les révoltés qui se réfugient en Susiane, oit le roi Chodornakhounta les reçoit, ce qui donne au roi d'Assyrie le prétexte de ravager le *pays des Susiens*.

Voici que Babylone se soulève à son tour, en proclamant roi Souzoub. Sennachérib abandonne la Susiane pour venir frapper les Babyloniens alliés au roi des Élamites. Il s'empare du *héros de l'indépendance*, de Souzoub, et retourne ravager la Susiane, furieux : *Je fis monter dans les cieux la fumée de leurs incendies, comme celle d'un seul sacrifice*. Sennachérib eût voulu prendre et torturer Chodornakhounta, mais les *devins* se prononcèrent contre ce désir. Chodornakhounta mourut trois mois après sa défaite, à Madaktou, laissant le pouvoir à son fils Oumman-Minan.

Souzoub, délivré, revient à Babylone, et les Babyloniens lui confient de nouveau *la royauté de Soumir et d'Accad*. Alliés au patriote audacieux, les Susiens envahissent la Chaldée, *comme une nuée de sauterelles*.

Sennachérib les ayant surpris par trahison, en fit un carnage horrible : *Je mutilai ceux que je pris vivants, comme des brins de paille* (685). Il revint à Ninive pour y dédier solennellement son palais (684), puis il marcha sur Babylone, qu'il prit et incendia, *malgré son caractère sacré*, en emportant *les statues des dieux et le sceau royal*. Il n'osa cependant pas enlever aux Babyloniens le privilège de la royauté, et il intronisa, sur les ruines de la cité, son fils Assourahaddon (682).

A ce moment, un corps d'Assyriens battait un corps de Grecs en Cilicie et fondait Tarse.

Deux des fils de Sennachérib, — Adarmalik et Assoursarossor, — assassinèrent le roi, leur père, ce *fléau*, dans le temple du dieu Misroch. Le quatrième fils de la victime, Assourahaddon, qui régnait à Babylone, accourut à Ninive. Les assassins s'enfuirent en Arménie, et le *prince guerrier*, le vengeur de Sennachérib, Assourahaddon (681), fut roi d'Assyrie.

CHAPITRE XXI

DE 698 A 622 AV. J.-C. - Manassé. - Mort d'Isaïe Ier - Les Juifs à Ninive. - Assourahaddon et Assourbanipal. - L'Asie Mineure Cariens, Phrygiens et Lydiens. - Barbares et Grecs. - L'Egypte XXIVe dynastie. - Psamétik Ier. - L'art éthiopien. - Bas-reliefs de Kouyoumdjik. - Troubles en Israël. - Amon succède à Manassé. - Josias, roi par le peuple. - Jérémie et Sophonias. - La Loi. - Les prophètes. - Les décalogues et le Deutéronome.

MANASSÉ avait douze ans lorsque son père Ézéchias mourut ; il eut le trône de Juda (698). Isaïe, — Isaïe Ier — était trop vieux pour gouverner le jeune roi. Les juifs, las d'entendre la voix criarde des prophètes, se prononcèrent contre le Jéhovah des nabis.

Le roi nouveau, *impie comme Achab et mauvais comme Jézabel*, rétablit le culte des divinités bannies, introduisit dans le temple même les *abominables mystères d'Astoreth*. Le culte des astres, tout chaldéen, et le culte de Moloch, importé de Phénicie avec son inévitable cohorte de devins et de sorciers, compliquèrent encore l'anarchie religieuse, désolante. Les prophètes vociféraient, accusant le roi ; et le roi fut sans pitié pour les prophètes. *Manassé versa beaucoup de sang*, dit la Bible, *jusqu'à en remplir Jérusalem, d'une extrémité à l'autre*. Isaïe aurait été mis à mort, livré aux bourreaux, *scié entre deux planches ?*

C'est alors que l'Assyrien Assourahaddon, après une campagne heureuse en Phénicie, vint en Judée et s'empara du roi des juifs qu'il envoya, captif, à Babylone. Le vainqueur transporta les Phéniciens et les Juifs en Assyrie, *hommes et femmes, en nombre immense*, et il remplit la Palestine et la Phénicie de colonies formées *de gens de Chaldée et du pays d'Élam*. Il rendit ensuite le trône de Juda au roi Manassé devenu son vassal, n'ayant pour sujets que des Chaldéens et des Élamites. Assourahaddon ne savait pas que ces Chaldéens étaient, pour la plupart, de la même race que les Hébreux qu'ils remplaçaient.

Assourahaddon, qui appréciait les Juifs, eût désiré leur garantir une existence paisible en Judée, aussi bien qu'en Assyrie ; dans son gouvernement, à Ninive, beaucoup d'Israélites obtinrent de très hauts emplois. Avant Assourahaddon, déjà les rois d'Assyrie utilisaient l'intelligence particulière, active, affinée, des jeunes Hébreux. Le père de Tobie, prisonnier de Salmanassar, avait été le fournisseur du monarque assyrien, *faisant pour le compte du roi des voyages en Médie*.

Après une courte campagne en Arménie, dans *le pays de Van*, Assourahaddon s'en fut guerroyer à l'ouest, jusqu'aux bords de la mer Noire, se heurtant à des peuplades insoumises, parmi lesquelles se firent remarquer les Cimmériens. Il descendit ensuite en Basse-Chaldée, pour y introniser Nadidmardoch (681). Les Bas-Chaldéens résistèrent, et pendant qu'Assourahaddon s'embarassait dans cette résistance, Babylone soulevée se proclamait indépendante, avec Samasibni qui s'était fortifié à Bet-Dakkouri. Assourahaddon vint battre Samasibni, restitua à Babylone *les tablettes astronomiques* que Samasibni avait emportées, et fit roi Nabousallim, fils de Balazou. Cette fois encore, Assourahaddon transporta en Judée des masses de Bas-Chaldéens.

Une très belle, très audacieuse campagne d'Assourahaddon en Arabie (672) fit tomber Ad-Doumou, *la ville de la puissance des Arabes*. La *reine* détrônée ayant été remplacée par Tabouya, une des femmes du harem d'Assourabaddon, un tribut de chameaux, annuel, fut l'unique témoignage de vassalité que le monarque imposa aux vaincus. Le roi du Hedjaz, Haçan, étant mort, Assourahaddon institua son fils Yâla à Médine, *ville tributaire*. Descendu au sud jusqu'à Bazou, en Hadramaut, le roi remonta vers l'Assyrie par la Chaldée, soumettant au passage un petit roi qui régnait à l'est du Schat-el-Arab, *Gamboul, dont les sujets demeuraient comme des poissons au milieu des eaux et des marais*. Le vainqueur contourna la Babylonie, traversa la Médie méridionale, prenant en Perside, et comme en passant, *deux gouverneurs de villes*, — Sithrapherne et Hypherne, — et revint à Babylone, sa ville préférée, fier de son œuvre, énumérant avec complaisance ses vassaux, parmi lesquels Manassé de Juda et dix rois de Chypre.

Voulant embellir Babylone, Assourahaddon y ordonna l'exécution d'immenses travaux, dont l'achèvement fit la gloire de Nabuchodonosor, son successeur. Il s'appliqua surtout à réparer, à réédifier en partie, les monuments qui avaient souffert du désastre de l'an 683 ; il traça autour de la ville une large enceinte de protection. Ninive eut un palais que les habitants nommèrent *la maison des butins*. C'était sans doute un entrepôt des richesses royales qu'Assourahaddon, très prudent, partageait entre les deux villes assyriennes.

En Égypte, les *petits princes* supportaient mal le joug de l'Éthiopien Tahraka, et sottement, comme l'avaient fait les rois d'Israël et de Juda, ils désiraient que les Assyriens vinssent battre leur suzerain, leur maître. Assourahaddon, reprenant les projets de son père, envahit donc la vallée du Nil, battit Tahraka, mit des garnisons assyriennes le long du fleuve, jusqu'à la première cataracte, à Syène, donnant des noms assyriens aux vieilles villes des pharaons, s'intitulant *roi d'Égypte et d'Éthiopie, roi d'Assyrie, vicaire des dieux de Babylone*.

Très ordonné, ayant le génie de l'administration, plus Perse qu'Assyrien en cela, Assourahaddon divisa *son Égypte* en vingt principautés assujetties à Néchao, prince saïte ayant Memphis (672-669). Mais le triomphateur ne put jouir de sa gloire ; malade, il abdiqua en faveur de son fils Assourbanipal (668), ne s'étant réservé que le gouvernement de sa *chère Babylone*. Aussitôt, l'Éthiopien Tahraka reprit toute l'Égypte, et Assourahaddon mourut (667).

Assourbanipal étant roi d'Assyrie par la mort d'Assourahaddon, son frère Samoulsamougin, — le Saosdouchin de Ptolémée, — se fit roi de Babylone et de Chaldée. Monarque batailleur, Assourbanipal inaugura son règne par une expédition en Égypte, prit Tanis, au delta, battit les Égyptiens devant Memphis, poursuivit Tahraka jusqu'au delà de Thèbes, *le rejetant en Éthiopie*. Les gouverneurs assyriens et les princes du delta qu'Assourbanipal venait de rétablir, devinrent odieux aux Égyptiens. La Haute-Égypte, ne voulant pas se soumettre, appela Tahraka. Le beau-fils de Tahraka, Rot-Amen, vint reprendre Memphis. Assourbanipal accourut en personne, vainquit Rot-Amen à Péluse, et mit toute l'Égypte, avec l'Éthiopie septentrionale, sous le joug assyrien. Cette expédition ne fut en réalité qu'une formidable razzia. Dans le butin, immense, que de longues caravanes emportèrent, Assourbanipal apprécia surtout les *grands chevaux* de Dongolah.

Or, pendant que Rot-Amen tentait de rendre l'Égypte aux Égyptiens, un mouvement de révolte, extraordinaire, agitait la Phénicie. Ayant repris *son Égypte*, Assourbanipal vint châtier les *indociles Chananéens* (666), s'emparer des

villes d'Aco, de Tyr et d'Aradus. Aradus ayant accentué sa résistance, Assourbanipal se saisit des *filles des princes de Phénicie et du Liban*, qu'il enferma dans son harem, comme des otages. Il agit de même avec le roi de Cilicie.

Un événement dont les conséquences historiques ne sauraient être exagérées allait s'accomplir ; l'Europe et l'Asie, l'avenir et le présent, se trouvaient face à face, à Ninive, devant le trône d'Assourbanipal : Des ambassadeurs arrivés de l'extrémité occidentale de l'Asie Mineure, envoyés par Gygès, roi des Lydiens, venaient implorer le secours du roi d'Assyrie contre les Cimmériens qui convoitaient la Lydie. Assourbanipal promit un corps de guerriers assyriens à Gygès, qui se déclara vassal du roi de Ninive, repoussa les envahisseurs, et offrit à *son suzerain* les deux chefs Cimmériens faits prisonniers. La suzeraineté du roi d'Assyrie s'étendait donc sur l'Égypte, la Syrie, la Palestine, la Phénicie et l'Asie Mineure, jusqu'aux flots bleus de la mer Égée.

L'Asie Mineure, peuplée, était formée de groupements spéciaux, localisés, ayant chacun sa propre civilisation, mi-asiatique, mi-européenne. C'est lorsque la Grèce apparaîtra, prépondérante, que l'histoire de l'Asie Mineure, des *Petits Asiatiques*, s'imposera à l'attention de l'historien. Devant les Assyriens, ces *Grands Asiatiques*, les Cariens, les Phrygiens et les Lydiens de la Petite-Asie n'ont encore qu'un rôle relatif.

L'histoire de l'Asie Mineure d'alors, n'est que l'histoire des peuples, des *groupes* qui y exercèrent tour à tour l'hégémonie. C'étaient les Cariens serviles, pirates d'abord, mercenaires ensuite, ayant *gardé* longtemps les rois de Juda et les Pharaons, trafiquant de leurs fils et de leurs filles ; les Phrygiens très importants, démocrates, artistes, laborieux et intelligents ; les Lydiens vaniteux, aristocrates, braves, se reliant volontiers aux traditions assyriennes, c'est-à-dire impériales.

Les Lydiens avaient eu deux dynasties déjà, — les Atyades et les Héraclides, — lorsque Gygès, par le meurtre du roi Candaule, inaugura la III^e dynastie, la dynastie des Mermnades, avec le secours des Cariens (703-701). Les Lydiens de Gygès avaient pour ennemis, redoutables, les Grecs qui étaient installés sur la côte, à l'ouest, et les Barbares (Thraces et Cimmériens) qui venaient de l'est, attirés par les richesses du royaume.

La faiblesse du roi Candaule avait sans doute surexcité les convoitises des Barbares, favorisé leur mouvement d'invasion. La ville de Magnésie avait été détruite par ces envahisseurs, et la ville de Sardes, prise. Le poète élégiaque d'Éphèse, Callinos, a dit en beaux vers, calmes, la grande honte des Lydiens : *Jusques à quand resterez-vous abattus ? Quand aurez-vous un cœur belliqueux, ô jeunes hommes ?... Vous êtes assis en paix et la guerre est partout dans votre pays... C'est l'honneur et la gloire de l'homme de combattre pour son pays, pour ses enfants, pour sa jeune femme, contre l'ennemi. L'homme de courage met en deuil le peuple par sa mort, et, vivant, il est l'égal des demi-dieux ; on le contemple des yeux comme un rempart, car seul il vaut un grand nombre.* Gygès fut le représentant de ce patriotisme ; il légittima sa dynastie par sa victoire, avec l'aide du roi d'Assyrie malheureusement, sur les barbares Thraces et Cimmériens.

Mais le roi Gygès usa mal de son succès. Il entreprit de soumettre les Grecs de l'Asie Mineure, probablement encore avec le concours des Assyriens, prenant Colophon, Magnésie, Sipyle, ravageant les territoires de Smyrne et de Milet, maîtrisant la Troade, se déclarant donc pour l'Asie, et contre l'Europe, ce qui fit

un irréparable malheur. Vit-il sa faute ? Il la vit trop tard dans tous les cas. Il se perdit lorsque, redoutant son puissant allié, il se prononça pour l'Égyptien Psamétik contre le roi de Ninive (663) dont il avait peur, et qui, pour se venger, n'eut simplement qu'à laisser les Cimmériens envahir la Lydie.

Assourbanipal venait de tracer les limites de son empire, lorsque son frère Salmoulsamougin, vice-roi de Babylone, s'alliant au roi de la Susiane, au roi des Élamites, — Téoumman, — au roi des Nabatéens, — Mathan, — au roi des Arabes du Hedjaz, — Yvaïté, — prononça l'indépendance de la Chaldée et de la Babylonie. En Égypte, Psamétik 1^{er} pharaon de la xxvie dynastie, saïte, se déclara libre de toute vassalité. Gygès enfin, à son tour, se compromit en envoyant un corps de Lydiens à Psamétik. Le frère d'Assourbanipal, révolté, avait agi très habilement en donnant le titre de *roi de Babylone* à Nabobelsoun, qui était le petit-fils du *grand Mérodach-Baladan*, héros légendaire en Chaldée.

Abandonnant l'Égypte à Psamétik, Assourbanipal marche contre Gygès avec les Cimmériens, qui prennent Sardes et tuent le roi parjure ; il descend ensuite à Babylone : *Le peuple avait mérité la mort, il ne trouva pas sa grâce. Ce qui ne fut pas brûlé, s'enfuit devant le tranchant du fer, l'horreur de la famine et les flammes dévorantes... J'ai arraché leur langue ; j'ai accompli leur perte. Le reste du peuple fut exposé vivant devant les grands taureaux de pierre de Sennachérib, et moi je les ai jetés dans les fossés ; j'ai coupé leurs membres que j'ai fait manger par des chiens, des bêtes fauves, des oiseaux de proie, des animaux du ciel et de la mer.* La rage d'Assourbanipal s'étant apaisée, il rendit à son frère la vice-royauté de Babylone, lui pardonnant.

L'Égypte gouvernée par les premiers pharaons de la xxive dynastie intimidait Assourbanipal. A la mort de Tahraka (665), Manéthon cite comme dynaste un Amennéris (Amonaso), qui pourrait être le même que l'Amen-Méri-Nout, le Rabaka, ou le Piankhi-Mériamen dont parlent les vieilles histoires. Un Amonaso régnait positivement en Éthiopie quand les Égyptiens, menés par un roi saïte, repoussèrent les *hommes de Kousch* au sud. Les pharaons *noirs* de Napata avaient refait la nation égyptienne, dont ils avaient seuls les traditions. L'autorité des prêtres d'Éthiopie égalait l'autorité des prêtres de Thèbes ; l'Ammon *qui couronnait et dépossédait les rois* à Napata, était le même que l'Ammon thébain. En refusant les monarques venus du sud, c'était donc l'ancienne Égypte que les Égyptiens de Saïs, de Memphis et de Thèbes condamnaient, achevaient.

Les douze princes qui se partageaient le delta, qui avaient refoulé les Éthiopiens, voulurent après quinze années de troubles, d'intrigues, de misères de toutes sortes, choisir parmi eux celui qui les commanderait. D'après la légende, — qui n'a rien d'égyptien, certes, — l'oracle d'Ammon, consulté, répondit que *la couronne des Égyptes appartiendrait à celui qui boirait la libation sacrée dans un vase d'airain.* L'un des douze princes, Psamétik, ayant bu dans son casque, les onze autres, jaloux, l'exilèrent *dans les marais du delta.* Alors l'oracle déclara que des *hommes d'airain, sortant de la mer,* viendraient venger Psamétik. Cette légende coïncide avec l'envoi des guerriers Cariens *couverts de leurs armures* que Gygès avait envoyés à Psamétik devenu le maître d'une Égypte reconstituée.

Les monuments de la dynastie éthiopienne terminée, — xxve (715 à 665) -pleins de sculptures grossières, excessives, montrent un art impatient, exclusivement préoccupé de l'effet. Le goût éthiopien, nègre, s'affirme dans la quantité de statuettes en porcelaines, bleues ou vertes, d'un ton cru, jetées dans les tombeaux. Cependant la statue d'Améniritis, femme d'un pharaon de cette dynastie, ne manque pas d'élégance avec sa grande perruque ornée des plumes

symboliques d'Osiris, ses beaux yeux bien ouverts, francs, chastes et bons. Psamétik épousa la fille de cette reine noire, — Schap-en-Ap, — pour légitimer sa royauté.

Assourbanipal, le roi d'Assyrie, laissant en paix le pharaon nouveau, Psamétik le', se tourna contre le roi de la Susiane, Téoumman, qui avait soutenu les Babyloniens révoltés. Téoumman, battu, fut décapité, et Suse ouvrit ses portes au vainqueur. Un long bas-relief du palais de Kouyoundjik raconte cette campagne, en tableaux successifs : Les guerriers éamites surpris, vaincus, mutilés, précipités dans les eaux du fleuve Eulaüs ; — la marche du vainqueur vers Suse, processionnelle ; — la ville menacée, silencieuse derrière ses murs crénelés, avec ses maisons innombrables, aux toits plats, qu'ombragent les palmiers ; — le roi s'arrêtant et proposant un monarque aux Susiens ; — les Susiens sortant de la ville, tous, hommes, femmes, enfants, avec des harpes, des flûtes et des tambourins, chantant et dansant devant leur maître. — Un dernier tableau représente les abominables tortures infligées aux *chefs vaincus*, que l'on écorche, que l'on démembrer, que l'on aveugle, dont on arrache les cheveux, la barbe, les ongles, avec une froide cruauté. Cette sculpture est mouvementée, vivante, hardie parfois, fine dans certains de ses détails, mais très brutale au fond, et faite sans aucune intention artistique. L'exactitude des types y est seule véritablement intéressante.

Suse ainsi réduite, la guerre contre Assourbanipal continua dans les montagnes, sans ordre, les *patriotes* obéissant à des rois divers, simultanés, ou se succédant avec une rapidité désolante. Oummanibi, Tamaritou, Indabibi furent de ces rois. Assourbanipal finit par l'emporter, revint en Assyrie (663), pour aller bientôt (661) réprimer une nouvelle insurrection des Élamites soulevés par leur roi Oummanaldas, soutenus par les Chaldéens obéissant à Nabobelsoum. Assourbanipal prit Suse une seconde fois, la livrant au pillage de ses soldats, ne se réservant que le *trésor royal*, pour l'envoyer à Ninive.

Avec le trésor des rois de Suse, Assourbanipal avait fait emporter les *dieux d'Élam*, ce qui était un sacrilège, car *aucun œil ne les avait vus* jusqu'alors. Livrées à la lumière, ces divinités trahirent leur origine. C'étaient des dieux chaldéens, assyriens, apportés, *forcés de demeurer à Élam*, dit un texte. Assourbanipal fit raser le temple de Suse et ravager le pays. *Pendant un mois et un jour*, dit-il, *j'ai balayé le pays d'Élam dans toute son étendue. La marche des hommes a détruit le bourgeonnement des arbres et l'herbe des campagnes. J'ai laissé venir les animaux sauvages, les serpents, les bêtes du désert et les gazelles*. L'armée assyrienne, systématiquement, brûlait les récoltes, coupait les plantations, égorgeait les troupeaux, emmenait en esclavage tous les habitants rencontrés. Terrifiés, les peuples accouraient au devant de l'envahisseur, pour fléchir sa rage ; les guerriers d'Élam venaient s'incliner devant le roi d'Assyrie, en faisant valoir leur désertion comme un mérite. Le roi d'Élam, Oummanaldas, s'humilia devant Assourbanipal, tandis que le chef des Chaldéens, Nabobelsoum, se fit tuer par son écuyer.

La victoire d'Assourbanipal fut célébrée à Ninive, magnifiquement. Un bas-relief donne un incident caractéristique de cette grande fête nationale. Le monarque est dans les jardins de son harem, entouré de ses femmes, banquetant ; trophée hideux, la tête du patriote chaldéen, de Nabobelsoum, *bien préparée*, est suspendue à une branche d'arbre, devant le roi.

En Arabie, Ywaïté avait fait un grand royaume comprenant l'Hedjaz, une partie du Nedjed, et le désert de Syrie presque jusqu'à l'Euphrate. Assourbanipal,

mécontent, s'en fut guerroyer pendant trois années (659-657) contre les Arabes et les Nabatéens alliés, forçant le roi Yvaïté à implorer le pardon, — l'aman, — du roi d'Assyrie, à livrer deux de ses généraux, qui furent écorchés vivants. Un bas-relief du palais de Kouyoundjik représente une tribu de ces Arabes montés sur des chameaux ; un autre expose le massacre d'un **douar** surpris. Le roi des Nabatéens de Syrie, Mathan, obtint sa grâce *en se jetant aux pieds d'Assourbanipal*.

Les Élamites, ne voulant pas être Assyriens, se révoltèrent contre leur propre roi Oummanaldas, parce que fidèle à la foi jurée, il demeurait le vassal du roi d'Assyrie. Assourbanipal dut venir, appelé par Oummanaldas, châtier les Élamites (655). Cet exploit est le dernier de ceux que nous connaissons ; Assourbanipal mourut huit ans après (647).

La tradition a fait d'Assourbanipal comme un autre Sardanapale, mais guerrier celui-là, batailleur, conquérant, et non voluptueux, efféminé. Ce fut un monarque asiatique, abominable dans ses vengeances, mû quelquefois par un large sentiment de loyale domination, horriblement cruel ou magnifiquement généreux, suivant les circonstances. Il se qualifiait d'**auguste**, de *vicairé du dieu Assur*. Son despotisme n'était pas absolument personnel. Par lui, Ninive resplendit ; il y termina le palais qu'avait commencé Sennachérib, avec des sculptures relativement soignées, des bas-reliefs nombreux et des légendes. Des milliers de briques gravées formaient la bibliothèque du roi. On a quatre prismes décagones disant son histoire.

Assourbanipal, très probablement, eût laissé la Palestine aux Hébreux, comme il avait abandonné l'Égypte aux Égyptiens, si la Judée avait eu son Psamétik. De même que le roi d'Assyrie avait rendu sa couronne au roi d'Élam, à Oummanaldas, comptant sur la fidélité de son vassal, ainsi le roi des Judéens avait été renvoyé à Jérusalem. Mais Manassé devint aussitôt une cause de trouble, se querellant avec les prêtres et avec les nabis : *Il bâtit des autels à tous les astres du ciel, dans les deux cours du temple*, dit la Bible ; *il fit passer son fils par le feu, et il s'appliquait aux divinations et aux sorcelleries, et consultait les revenants et les nécromanciens ; il faisait beaucoup de choses qui déplaisaient à l'Éternel, de manière à l'irriter ; il plaça l'image de l'Astarté, qu'il avait faite, dans le temple même*. Manassé mort (642), les prêtres n'ensevelirent pas son cadavre.

Amon, qui succéda à son père Manassé, ne s'étant pas réconcilié avec les prêtres, mourut vite (640), assassiné par un officier. La sépulture royale lui fut également refusée. Cette fois cependant les Hébreux se soulevèrent, la populace agit : *le bas peuple massacra tous ceux qui avaient conspiré contre le roi Amon, et il proclama roi à sa place son fils Josias*. Josias, âgé de huit ans, rétablit le culte de Jéhovah *avec un grand zèle*. Le prophète Jérémie et le prophète Sophonias gouvernaient Jérusalem au nom du jeune roi.

Plus ancien que Jérémie, Sophonias n'avait cependant pas pris le premier rôle. Enthousiaste, autoritaire, indomptable, fils de prêtre, Jérémie, chassé d'Anathoth sa ville natale, et *menacé de mort*, s'était réfugié à Jérusalem où son ambition et son talent pouvaient s'épanouir. Le roi Josias, de peu d'intelligence, abandonnait à Jérémie, son conseiller principal, on pourrait dire son *tuteur*, toutes les destinées du royaume. Il faisait bien, car Jérémie, s'il n'eût été trahi par les événements, était capable de constituer enfin la nationalité hébraïque.

Le premier acte du grand nabi fut un coup de maître. Jusqu'alors, les prophètes prêchaient aux Hébreux, avec l'observance des vœux d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, la stricte exécution des *lois de Moïse* ; or les *vœux* des patriarches, purement traditionnels, chacun les interprétait à sa fantaisie, et la *loi de Moïse*, dictée par Dieu, résumée en dix articles, — le *Décalogue*, — était insuffisante. Peut-être même existait-il plusieurs décalogues.

Jérémie renouvela, à Jérusalem même, le miracle qui s'était accompli en Égypte sous les pharaons de la IV^e dynastie (4235-3951) : Le fils du pharaon Menkéra avait tout à coup découvert, *écrit en bleu sur une dalle d'albâtre*, le Rituel de Thoth qui devint le livre du corps sacerdotal, Thoth étant le *Seigneur des divines paroles, des écrits sacrés*. Voici qu'à Jérusalem, le grand-prêtre Helcias (Hilkiah), exactement comme cela était arrivé en Égypte trente-cinq siècles auparavant, *découvrit* le LIVRE DE LA LOI, œuvre de Moïse, et qui avait été *caché sous le règne de Manassé, pour le dérober à la fureur du monarque impie*.

Josias, qui vit le miracle, *déchira ses vêtements*, réunit le peuple, ordonna la destruction des idoles, *dont les cendres furent jetées dans le torrent de Cédron*, et fit abattre partout, *sur les hauts lieux*, les autels élevés aux divinités asiatiques. Appliquant une idée purement iranienne, il voulut que l'on répandît des *ossements humains*, impurs, sur les *champs* que la présence des idoles avait pollués. On sévit enfin contre les Hébreux qui ne se rangèrent pas aussitôt à l'orthodoxie royale. C'était une révolution. Profitant de la minorité du roi d'abord, de sa faiblesse intellectuelle ensuite, les prophètes, — Jérémie en avant, — préparaient avec certitude l'avènement du pouvoir prophétique, formulant, promulguant le premier code d'Israël, la Loi ! Et c'est avec le peuple, par le peuple, par la populace, que cette révolution s'était accomplie, ébranlant tout Israël.

Les Prophètes triomphaient. Libres, vivant en plein air, se distinguant des autres hommes par un costume spécial, ordinairement *vêtus d'un manteau de poils*, d'une peau de bête non tannée, affectant dans les heures critiques de porter un vêtement de deuil, un *sac* grossier, ignominieux, la foule les redoutait presque, ces tribuns farouches.

Jérémie était comme le chef de ces prédicants. Il commit la faute, alors qu'il pouvait légiférer comme l'avait fait Zoroastre moralisant les Iraniens, de vouloir *réglementer* le culte, ne voyant pas que sa *réforme religieuse* allait sanctionner les exigences du corps sacerdotal. En effet, en Israël, le *prêtre*, dans le sens nettement défini du mot, avec ses devoirs et ses droits, ses prérogatives et ses monopoles, n'existe qu'à partir de ce moment. Jérémie, le premier, désigne et par conséquent consacre le prêtre ; avec d'autant plus d'autorité, qu'avant lui, il le déclare, Jéhovah n'avait rien ordonné.

Les réformes religieuses que Jérémie avait conçues, et que Josias appliquait, s'étendirent sur tout le territoire d'Israël. Le roi se rendit à Béthel pour y renverser de ses mains le *taureau d'or* de Jéroboam, y tuer les *prêtres prévaricateurs*, y souiller l'autel. Revenu à Jérusalem, plus glorieux que s'il avait conquis le monde, le roi célébra la *grande Pâque*, la Pâque solennelle, *conformément à ce qui était prescrit dans le Livre*, dans le Deutéronome, code pénal, religieux et politique. Le monothéisme, dans le sens du *culte exclusif d'un seul dieu*, soutenu de privilèges, sanctionné de peines définies, est décrété dans ce livre ; des lois viennent ensuite, protectrices des faibles, — veuves, épouses, orphelins, esclaves et pauvres, — avec de charitables exhortations, de sages conseils, de raisonnables restrictions, des règlements de police remarquables. Au

point de vue purement sacerdotal, le code de Jérémie n'institue que trois fêtes, dont l'une a le caractère national, et il n'attribue au prêtre *qu'une portion des victimes immolées par les particuliers, des prémices de la récolte et de la vendange*.

En appauvrissant ainsi le prêtre, en subordonnant sa vie matérielle aux effets de la charité publique, Jérémie entendait donner au corps des prophètes la supériorité sur le corps sacerdotal ; mais il créait entre les deux groupes, entre les deux *confréries*, le pire des antagonismes, celui de la lutte pour l'existence, préparant ainsi, avec sûreté, les turbulentes revendications des prêtres dans l'avenir.

Jérémie prit encore la précaution de centraliser le culte de Jéhovah à Jérusalem, sous le regard du roi, comme si le roi Josias, faible et soumis, devait régner éternellement. Josias fit restaurer le temple, poursuivit avec acharnement les *devins et les magiciens*, qui exerçaient leur art fructueux les jours de sabbat et les nuits de nouvelle lune. Or la superstition était à ce point maîtresse des cerveaux en Israël, que pour l'application de ces réformes religieuses, le grand-prêtre s'en fut consulter une *prophétesse*, et que Josias lui-même, le roi réformateur, se fit expliquer par un *devin* le livre de la loi. Jérémie, lui, délivré de ces terreurs, prêchait la *nouvelle alliance*, telle que le Deutéronome venait de la formuler, sur les places publiques, aux carrefours, hors de la ville, partout, maudissant ceux qui ne se soumettaient pas à ses paroles, les *impies*.

La loi nouvelle, — le Deutéronome, — modifiait le code sinaïtique en l'améliorant. Jérémie croit à l'influence des *lois morales*, à *la pureté des cœurs*, et sa conception sociale est plutôt optimiste. Le code sinaïtique, qui finira par l'emporter d'ailleurs, ne visait que la pratique des choses, formulant les actes nécessaires avec précision, chiffrant la *dépense des sacrifices*. Le pharisaïsme en résultera.

Le Décalogue de l'Exode, moins moral que la loi de Jérémie, disait : *Ne convoite pas la maison de ton prochain*, et ensuite, *ne convoite pas sa femme, son esclave, sa servante, son bétail...* La *maison* comprend la femme, les serviteurs et les animaux. Le Deutéronome, plus noble, dit : *Ne convoite pas la femme de ton prochain*, et ensuite, *ne désire point sa maison, son champ, son esclave, sa servante, son bétail*. Le repos du sabbat, la loi de l'Exode l'ordonne comme une obligation basée sur un acte positif, la création du monde ; le Deutéronome, plus humain, n'y voit qu'un acte commémoratif de la *délivrance d'Israël* quittant l'Égypte. Le dieu de l'Exode enfin, le dieu de la Genèse, Élohim, est une divinité vague, inquiétante, que le prêtre pourra façonner à sa guise ; le dieu du Deutéronome, c'est *l'Éternel*, le *temps sans bornes* de Zoroastre, indiscutable, arrêté, fini.

CHAPITRE XXII

DE 647 A 605 Av. J.-C. - Assourédilili III roi d'Assyrie. - Le royaume des Mèdes. - Le magisme. - Déjocès. - Phraorte. - Les Perses. - Achceménès. - Cyaxare et Nabopolassar. - Parthes et Scythes. - Destruction de Ninive. - Alyatte et Cyaxare. - Agitations en Israël. - Mort de Josias. - Jérusalem vassale de Néchao. - Éliakim (Joiakim). - Néchao battu par Nabuchodonosor. - Le prophète Habacuc. - Jérémie appelle les Chaldéens.

LE successeur d'Assourbanipal, Assourédilili III, le Chiniladan des Grecs, est pour la première fois peut-être le véritable roi d'un royaume d'Assyrie (647-635), compact, bien déterminé. C'est qu'à l'orient de la Mésopotamie, des hommes venaient de se grouper fortement, soumis à un roi, et que l'exemple de cette organisation nationale, et la crainte justifiée que ce royaume nouveau inspirait aux Assyriens, leur démontraient la nécessité d'une union au moins défensive.

A l'espèce de confédération mal soudée, semi-iranienne, semi-touranienne, d'abord formée, indécise, à l'est de l'Assyrie, en Médie, et qui par ses hésitations, par ses incertitudes, avait laissé, notamment sous Sargon, toutes les prétentions assyriennes se manifester, venait de succéder un royaume. Phraorte, *roi en Médie*, allait expulser les Assyriens, dominer la Perside, conquérir l'Iran jusqu'à l'Hindou-Kousch, et, reprenant l'œuvre d'Arbace, détruire Ninive.

Le royaume de Médie, fait, n'est stimulé ni par une convoitise, ni par une jalousie, mais par un principe, par une idée. Il continue le grand œuvre de Zoroastre ; il est la tradition vivante du royaume iranien de la Bactriane, l'inévitable suite de la longue migration aryenne venue de Pamire, ayant en soi tout l'avenir.

Les Iraniens de la Bactriane, organisés et moralisés par Zoroastre, entraînés vers l'ouest du monde, avaient contourné le désert de Khaver, au nord et au sud, — au sud surtout, — pour se rejoindre finalement sur le territoire que bornent au nord le mont El-Bourz, à l'ouest et au sud les monts Zagros se prolongeant jusqu'en Perside, à l'est le désert même de Khaver. Ce *pays-milieu*, c'était la Médie.

Lorsque les Iraniens arrivèrent en Médie, ils y trouvèrent des Touraniens presque sédentaires. Pendant un siècle environ (1000-900), Iraniens et Touraniens vécurent en bonne fraternité dans ce *milieu* ; les premiers, grâce à leur merveilleux esprit de tolérance, à la pureté de leurs intentions, à la grandeur de leur caractère ; les seconds, sans doute, simplement séduits par la supériorité morale des nouveaux venus. Le Touranien, déjà en Médie, s'y trouvait suffisamment installé ; renonçant à la vie nomade, il avait le sentiment des concessions qu'exige l'existence commune, il condescendait à se civiliser. Les Aryas arrivés de la Bactriane et les Touryas descendus du Touran, qui allaient ainsi se mélanger, se confondre en Médie, eussent très certainement donné au monde une race excellente, si l'influence asiatique n'était venue, là comme en Égypte, comme en Syrie, comme en Palestine, comme en Phénicie, jeter un ferment de corruption dans des esprits ouverts au bien, prêts à le recevoir, disposés à le faire fructifier.

Il vint de Chaldée en Médie, presque aussitôt après l'émigration des Aryas-Iraniens, des devins, des prêtres, des *mages*, qui apportèrent au groupe nouveau un dieu très habilement imaginé, conciliant la divinité des Iraniens, — l'Ormuzd souverainement bon, — et la divinité des Touraniens, — l'Ahriman détestable, le dieu du mal. Le dualisme zoroastrien favorisait cette combinaison. Le législateur de l'Iran, Zoroastre, avait dû faire une part à l'influence touranienne, dans l'intérêt de son œuvre principale, accorder à Ahriman une place à la gauche d'Ormuzd. Les Touraniens étant les plus nombreux, dans cette Médie nouvelle, Ahriman l'emporta d'abord sur Ormuzd. Les Iraniens, paisibles, s'en remettaient à leur divinité ; les Touraniens, redoutant le dieu du mal, s'appliquaient constamment à le fléchir, manifestaient partout leur adoration intéressée.

La tendance tatare, ou finnoise, de l'adoration du mal, et la *foi au bien* qui caractérisait au contraire l'esprit arya, entraînaient la religiosité médique en formation vers un dualisme accentué, mais purement intellectuel, chacun gardant sa pensée. Voici que les prêtres de Chaldée, les *mages*, venus pour exploiter le peuple nouveau, apportèrent la conception asiatique des *divinités réelles*, vivantes, palpables, représentées, exigeant un culte, et ils entreprirent d'allier le dualisme mazdéen au polythéisme chaldéo-assyrien. Bientôt apparurent, en effet, dans les croyances de la Médie, et l'adoration des astres, — des *sept corps sidéraux*, — et l'exaltation de la *déesse-nature*, — Mylitta, — l'Astarté des Phéniciens. C'est le magisme.

Dans ce commencement de corruption, un bon nombre d'Aryas, pleins de l'idée zoroastrienne, passionnés de morale, demeurèrent purs. Parmi eux, Arbace, *chef de contingent* dans l'armée assyrienne, ayant la prescience de l'avenir, annonçant le royaume mède, assiégea Assourlikhous dans Ninive, prit et détruisit la ville, et revint en Médie, satisfait, laissant l'Assyrie à Phul, le Babylonien. Arbace mourut (764) après avoir *gouverné*, c'est-à-dire créé la Médie. Cependant Arbace n'avait été qu'un *chef* menant des troupes à la bataille, protégeant les *communes* qui, suivant l'idée aryenne, indépendantes, formaient un ensemble de petites républiques, libres, en Médie.

D'Arbace à Déjocès et à Phraorte (764-657), la Médie se fait. La liste des successeurs d'Arbace a toute l'indécision des choses hésitantes ; elle est impressionnée de trois esprits différents : l'esprit touranien, qui est désordonné ; l'esprit aryen, tout communal ; l'esprit asiatique, essentiellement centralisateur. L'histoire cite, après Arbace, Mandaucès, Sosarmès, Astycas, Arbianès, Artée, Artynès, Astibaras et Aspadas. Ce furent vraisemblablement des *chefs locaux* qu'un incident quelconque mit en lumière, et non des rois.

On voit suffisamment après Arbace, en Médie, la continuation d'une vie républicaine, un ensemble de petites communes, confédérées suivant le goût aryen, mais avec des essais contraires, des tentatives anarchiques ou impériales, touraniennes ou asiatiques. Il y eut en Médie, pendant cette période, tantôt un chef unique, reconnu, tantôt une quantité de *rois*, et même des assemblées populaires, toutes-puissantes, nommant des dictateurs. Aspabara, choisi pour combattre Sargon (720), fut un de ces dictateurs. La royauté devait s'imposer aux Mèdes dont le pays était ouvert aux invasions, de même que la *confédération iranienne* devait plaire aux Perses montagnards, bien abrités.

Les premiers Mèdes eurent le tort d'aller battre les Assyriens dans la vallée du Tigre, de détruire Ninive, car ils se déclarèrent ainsi, et définitivement, pour les Babylonien, pour les Chaldéens, contre les Ninivites. Or les Ninivites de cette

époque étaient, en majorité, des Touraniens semblables à ceux qui avaient accueilli les Iraniens en Médie. L'alliance des Mèdes et des Ninivites eût été naturelle ; le premier choc fit du Tigre, de l'Assyrie du nord, un obstacle placé sur la route de l'Europe vers laquelle les Aryas se dirigeaient, d'instinct.

C'est les prêtres de Chaldée, les mages, usant de leur influence néfaste, qui avaient fait incendier Ninive par les Mèdes, au profit des Chaldéens de Babylone, redoutables exploiters des Aryas. Et c'est parce que la Médie était aux mains des mages chaldéens, que Salmanassar VI et Sargon s'armèrent contre les Mèdes, ravagèrent leur pays. *J'occupai trente-quatre bourgs de Médie, et je les annexai à l'Assyrie, et j'établis sur eux des tributs consistant en chevaux...* dit une inscription du palais de Khorsabad.

L'union des Touraniens et des Iraniens de Médie, sous l'autorité de Déjocès, — le Dayaouk-Kou des cunéiformes, — témoigne de l'influence asiatique importée par les mages chaldéens. Déjocès fut un maître, un roi, un souverain asiatique, se faisant aussitôt construire un palais à Ecbatane (Hangmatâne), la ville entourée de sept murailles, dont *chacune se distinguait par la couleur différente de ses créneaux*. L'ornementation et le nombre des murailles sont des faits purement chaldéens. Ayant affirmé la *nation médique* et la *souveraineté de son chef*, Déjocès mourut (657), Assourbanipal régnant à Ninive.

Phraorte (Fravartis), qui succéda à son père Déjocès, fut un conquérant. L'histoire des sept premières années de son *règne* est obscure. Peut-être expulsa-t-il les Assyriens qui, depuis Sargon, tenaient une partie du nord de la Médie. Il apparaît bientôt (650) comme *roi des Mèdes*, incontesté, en conflit avec les Perses.

Les Aryas de la Perside, que les Touraniens et les Asiatiques ignoraient presque, et qui vivaient dans leurs montagnes, purement, étaient devenus de fidèles mazdéens, imbus de la législation zoroastrienne du Zend-Avesta. Ils ne devaient pas aimer ces Iraniens qui étaient allés se mélanger aux Touraniens de la Médie, se soumettant au compromis religieux des mages de Chaldée. Isolés dans leur territoire, spécialement organisés, les Perses avaient eu cinq chefs déjà, lorsque Achoéménès (Hakhâmanis) se manifesta chez eux comme un souverain, comme un *roi*.

La Perside, depuis Arbace au moins, n'avait été qu'une sorte de dépendance de la Médie. Les satrapes Sithrapherne et Hypherne, battus et pris par Assourahaddon, étaient des gouverneurs de cette Perside subordonnée. Achoéménès, — *l'amical*, — ayant affirmé le *royaume des Perses*, le roi des Mèdes, Phraorte, vint le combattre, le vaincre, et la Perside se trouva ramenée au rang d'une principauté vassale du royaume de Médie (650).

Roi de Médie et suzerain de la Perside, Phraorte étendit sa souveraineté sur l'Iran, sur la Perse, la Bactriane, l'Hyrcanie, la Margiane et la Sogdiane. Les Arméniens, qui venaient de se délivrer des Assyriens, reconnurent la supériorité de Phraorte. L'armée des Mèdes, il est vrai, avec ses masses touraniennes commandées par des Iraniens, était devenue redoutable. Subissant la même influence qu'Arbace, déplorable, Phraorte marcha contre Ninive que Sennachérib avait relevée, où régnait Assourédilili III. La rencontre eut lieu au *débouché des montagnes* qui séparaient l'Assyrie de l'Iran médique. Les Assyriens repoussèrent les Mèdes, et Phraorte périt (635), *avec l'élite de son armée*.

Le vainqueur des Mèdes ne sut pas, ou ne put pas profiter de sa victoire. En pleine décadence morale, l'Assyrie était devenue comme incapable d'une action soutenue. Assourédilili prépara lui-même sa ruine en choisissant, pour gouverner

Babylone, Nabopolassar, un Chaldéen patriote, très influent (626). En Médie, le successeur de Phraorte, Cyaxare, réorganisa vite sa «troupe», la divisant *en phalanges régulières*, en corps distincts, armés différemment, bien instruits, disciplinés. Nabopolassar, qui voulait s'affranchir de la suzeraineté ninivite, envoya des messagers à Cyaxare, conclut une étroite alliance avec le *roi des Mèdes*, dont il demanda la fille Amytis comme femme pour son fils Nabuchodonosor, *en gage d'amitié*. La mort d'Assourédilili III, attendue, étant annoncée, Nabopolassar se révolta, se déclarant *seul roi à Babylone*, et Cyaxare marcha contre Ninive (625).

Nabopolassar s'était chargé de fonder à Babylone une *puissance chaldéo-babylonienne*, laissant à Cyaxare le soin de tenir en échec, de mettre en impuissance l'Assyrie. Mais Cyaxare n'était pas libre de ses mouvements. Il avait dû, à la mort de Phraorte, batailler au nord de la Médie, dans la Parthyène, contre des Touraniens, — les Parthes, — qui menaçaient et tourmentaient les Mèdes. Ces hordes nomades restées au nord de l'Iran, malheureuses, détestaient les Iraniens autant qu'à l'époque de Zoroastre, et leur haine s'appesantissait à ce moment sur le groupe tourano-aryen tenant la Médie, organisé.

Ce ne furent cependant pas seulement ces Parthes qui vinrent se placer entre Cyaxare et Ninive, mais des hordes voisines, vaguement définies, — les Scythes, — et parmi lesquelles les *hordes de la Parthyène*, les Parthes, se trouvaient probablement. L'ensemble de ces Nomades soulevés, massés, comme poussés par une irrésistible force, descendait vers Cyaxare. Le roi des Mèdes, ayant battu les Assyriens, assiégeait donc Ninive, tandis que Nabopolassar accourait de Babylone afin que la victoire ne laissât rien de douteux, lorsque les Scythes, qui venaient d'écraser les Cimmériens et poursuivaient les fuyards dans le Caucase, menés par leur chef Madyas, se ruèrent *comme un torrent dévastateur* sur l'armée des Mèdes, surprise. Vaincu *en une journée*, Cyaxare dut s'humilier devant les Scythes, qui s'installèrent en Médie et ravagèrent ensuite l'Assyrie, l'Osrhoène, la Syrie, la Philistie, épargnant la Palestine, ne s'arrêtant que devant la frontière d'Égypte, le pharaon Psamétik Ier leur ayant *payé la paix qu'il désirait*.

La domination des Scythes, qui dura dix-huit années (625-607), parut très dure, parce que les taxes imposées aux vaincus dépassaient souvent toutes les possibilités. Il ne semble pas qu'en dehors de ces exigences leur joug fût bien lourd, car leur tolérance permit aux peuples frappés de préparer librement l'expulsion de leurs dominateurs. Ces Barbares eurent la crainte de la Palestine montueuse, et ils l'épargnèrent ; le territoire d'Israël était en effet presque impraticable à la cavalerie.

Les Mèdes se délivrèrent des Scythes par une trahison ; les *chefs*, invités avec leur maître Madyas aux fêtes d'un repas public, furent égorgés. La tradition veut qu'une partie des envahisseurs se soient alors réfugiés *dans le Caucase*, tandis qu'un grand nombre restèrent en Médie, *comme esclaves* dit un texte, *cantonnés dans un district spécial* ajoute un autre récit. Il est certain que la Médie finit par se ressaisir tout entière (607), au moment où le roi Saruc (Assaracus) gouvernait à Ninive un peuple décidément fini.

Délivré des Scythes, Cyaxare reprit la politique persistante des Mèdes, poursuivit la destruction de la puissance assyrienne au nord. Il s'allia de nouveau avec le Babylonien Nabopolassar et prit enfin Ninive, après un siège *long et meurtrier* (606). Cyaxare, en rage, ne laissa de la grande et belle ville d'Assur, pas une seule brique sur champ. *Assur*, dit Ézéchiel, *s'élevait comme un cyprès du*

Liban... Mais parce qu'il s'était élevé avec orgueil, des étrangers sont venus qui l'ont coupé sur la montagne. — Ô roi d'Assur, dit Nahum, tous ceux qui ont appris ce qui t'est arrivé ont applaudi à tes maux. Le roi de Ninive s'était donné la mort.

Avec Ninive, *l'empire d'Assyrie* venait de disparaître, terminé. Babylone, au sud, ne pouvait être que la capitale d'un royaume restreint, comprenant la Babylonie et la Chaldée. Cette Assyrie méridionale, en proie aux ambitions des prêtres et des souverains, complètement asiatique, devait s'effondrer.

Les Mèdes tenaient le nord de l'Assyrie, avec *l'emplacement de Ninive*, entre les deux fleuves. Leur succès inquiétait les *peuples* de l'Asie-Mineure, dont les groupements divers, tout à fait formés, commençaient à se disputer la prépondérance. Le roi lydien de la dynastie des Mermnades, Alyatte, maître de la Lydie, de la Phrygie et de la Cappadoce, provoqua le roi des Mèdes, après s'être assuré le concours des Scythes demeurés en Médie et dont un bon nombre, attroupés, servaient d'*auxiliaires* à Cyaxare. Alyatte et Cyaxare bataillèrent pendant cinq années, croit-on, avec des chances diverses, jusqu'à la conclusion d'une paix négociée et obtenue par le « roi de Babylone », qui était suzerain de la Cilicie, et par conséquent en situation de se prononcer pour l'un des combattants. En signe d'alliance, Alyatte donna sa fille à Astyage, fils de Cyaxare. Le fleuve Halys, qui coupe la péninsule asiatique du nord au sud, fut la limite convenue *des deux empires*. La Cappadoce se trouvait ainsi partagée. Cyaxare mourut deux ans après cette alliance (595).

Pendant que les Mèdes grandissaient et que Babylone héritait de Ninive, les Israélites s'épuisaient dans leurs habituelles dissensions. Neutres dans cette formidable lutte des Aryas représentés par les Mèdes, des Asiatiques représentés par les Assyriens, des Africains représentés par les pharaons de l'Égypte, les Hébreux, que les Scythes épargnaient, eussent pu se constituer solidement. Mais il s'était formé en Israël un *parti militaire*, qui voulait guerroyer. Cédant à ce parti, Josias prétendit arrêter les troupes du pharaon Néchao, — Néko, — le successeur de Psamétik Ier, qui marchaient vers l'Assyrie pour profiter (610), comme le fit Cyaxare d'ailleurs, du grand affaiblissement de Ninive.

L'armée du *roi de Juda* rencontra l'armée égyptienne à Mageddo. Le pharaon déclara qu'il ne voulait que s'emparer de l'Assyrie, qu'il ne traverserait même pas la Palestine. Josias, ne voyant sans doute, dans cette loyale déclaration, que l'aveu d'une crainte, intercepta la *voie du pharaon*, qui fut obligé de combattre les Israélites, et de les vaincre. Josias mourut : *Et les archers tirèrent sur le roi Josias, et le roi dit à ses gens : Emmenez-moi, car je suis blessé... Et ses gens l'emmenèrent mort.* Le cadavre du roi fut ramené à Jérusalem. *Et Jérémie composa une plainte sur Josias, et tous les chanteurs et les chanteuses la répétèrent... et on en fit usage en Israël.* Les Israélites de Jérusalem ne voulurent pas reconnaître le successeur de Josias, son fils aîné ; *le commun du peuple prit Joachaz, lui donna l'onction, et le proclama roi à la place de son père.*

Le pharaon Néchao, qui avait continué sa marche vers l'Assyrie, qui avait soumis Kadesh sur l'Oronte et menacé Karkémish sur l'Euphrate, renonçant tout à coup à son projet, établit sa domination en Syrie, s'arrêta à Ribbath, et *envoya prendre Jérusalem*. Le roi Joachaz, prisonnier du pharaon, fut transporté en Égypte où il mourut, ayant régné pendant trois mois.

Néchao donna comme roi aux Judéens le fils aîné de Josias, Éliakim, que le peuple avait écarté *malgré le droit* ; mais il imposa au monarque, par une

singularité bien égyptienne, un changement de nom. Éliakim dut se nommer Joiakim. Le suzerain frappa son vassal d'un tribut annuel de cent talents d'argent et un talent d'or. Le gouvernement de Joiakim justifia la répugnance des Judéens. Ce fut un despote, relevant les idoles abattues, organisant des *corvées* pour l'exécution de travaux publics, appliquant avec une cruauté froide les dures lois qu'il édictait. *Le sang innocent coulait à flots à Jérusalem*. Les serviteurs du temple, — les lévites, — jouissaient de la faveur du roi, *instruisaient le peuple*, détestant les nabis et les dénonçant à la rigueur du souverain. Le prophète Urie fut *décrété de mort*. Jérémie s'était assuré la bienveillance du monarque en prêchant partout contre les faux prophètes et les prêtres indignes.

Un roi détesté, méchant, cruel, imposé au peuple par un souverain étranger ; des prêtres supplantés par leurs serviteurs, les lévites ; des prophètes divisés, s'invectivant ; telle était la Jérusalem sainte. Néchao, tranquilisé, reprit donc son vaste projet, finit le siège devant Karkémish, cette citadelle avancée de l'Assyrie. Il pensait que personne ne viendrait le combattre, puisque le roi des Mèdes, Cyaxare, et le maître de Babylone, Nabopolassar, alliés, s'occupaient à prendre Ninive pour la détruire. Mais Nabopolassar avait un fils, Nabuchodonosor (Naboukoudourriour, Neboukadreççar), qui se chargea de repousser le pharaon Néchao.

La rencontre de l'armée égyptienne et de l'armée babylonienne eut lieu devant Karkémish même. Néchao, vaincu, dut abandonner toutes ses conquêtes en Asie. Jérémie se moque alors des Égyptiens : *Préparez la rondache et le bouclier ! Marchez au combat ! Attelez les chevaux ! Montez, cavaliers ! Prenez vos rangs ! Mettez les casques ! Polissez les lances ! Endossez les cuirasses !... Mais quoi ! Que vois-je ? Les voilà culbutés, reculant d'épouvante ! Leurs guerriers sont écrasés ; ils courent, ils fuient sans tourner la tête !... Terreur partout !*

Le prophète Habacuc, voyant mieux l'avenir, ne s'attardant pas, comme Jérémie, à ciseler une œuvre littéraire, annonce l'avènement de la puissance chaldéenne, le danger des Babyloniens, autrement redoutables que les Égyptiens du delta et les Assyriens de Ninive. Habacuc, dont le sens dramatique est très développé, obscur souvent en ses prémisses, illogique en ses déductions, mais concluant presque toujours avec une netteté tranchante, — se contentant, comme art, de la symétrie de ses strophes, — excelle à remuer ses auditeurs par le spectacle des rapines, des meurtres, des épouvantements qui sont la conséquence d'une défaite. Il désigne les ennemis avec arrogance, et met à nu toutes les turpitudes de leur idolâtrie. Cette violence stimulerait les cœurs, donnerait à ce pauvre peuple amoindri quelques heures de réaction noble peut-être, si l'orateur, après avoir crié sa pensée, ne tombait comme épuisé, devant tous, laissant voir au fond de lui la plus profonde et la plus fatale des désespérances. Jérémie pleure, impuissant ; Habacuc sanglote, démoralisé.

Les Chaldéens qui avaient battu Néchao, le poursuivent jusqu'aux frontières de l'Égypte, se substituant à la domination égyptienne sur toute l'étendue de la Syrie, sauf Juda qu'ils semblent ignorer. Jérémie, que la peur des Chaldéens tourmente enfin, ordonne un jeûne public, rédige avec soin des prophéties qu'il fait lire par Baruch, et se présente comme *l'ouvrier de Jéhovah pour la destruction et le rétablissement*. C'est de ses propres mains, de ses propres lèvres pour dire mieux, qu'il exécute la première partie de sa prédiction : Jérusalem est condamnée. *Parcourez les rues, regardez donc et voyez, cherchez dans les places publiques ! Si vous trouvez un homme, s'il y en a un seul qui*

fasse le bien et cherche la droiture, je ferai grâce ! Cet homme ne se rencontrera pas, et l'Éternel, avec justice, frappera la Jérusalem maudite.

Jérémie continue l'œuvre désolante et irréfléchie d'Isaïe 1er ; ses lamentations tombent sur les bras d'Israël comme des coups de massue, à rompre les os. Pas une lueur d'espoir, pas une blancheur d'aube dans cette longue nuit. Le roi, furieux, seul, fait une clarté dans cette ombre épaisse en livrant au feu, publiquement, les *livres des prophètes*. Il ordonne d'arrêter, d'emprisonner Baruch et Jérémie. Le Deutéronome édictait la peine de mort contre les *songeurs*, contre les faux prophètes, *faisant*, avait dit Michée, *de leur prétendu savoir un métier lucratif, ayant un intérêt à dire ce que les gens aimaient à entendre*.

Emprisonné, Jérémie ne se tait pas ; il continue à dénoncer la tyrannie de Joïakim, la corruption de Jérusalem, pleine *d'étalons bien repus et vagabonds hennissant chacun après la femme de l'autre*, la dépravation des courtisans, la lâcheté des prêtres subjugués par de faux nabis, l'infidélité et l'ingratitude du peuple : *Les prophètes prêchent des mensonges, les prêtres gouvernent d'après leurs avis*. — *Malheur à moi*, s'écrie Jérémie, *malheur à moi, ô ma mère, de ce que tu m'as donné le jour, à moi, homme en querelle et en dispute avec tout le monde !... Tous me maudissent !*

La malédiction populaire qui le poursuit, Jérémie la renvoie au peuple, violemment : *Je suis plein de la colère de l'Éternel, je suis las de la contenir... La belle, la voluptueuse Sion, je la ferai périr*. Et Jérémie ne mentait pas : c'est à sa voix, c'est à son appel haineux que le Chaldéen répondra, en venant à Jérusalem ; et c'est sous les coups répétés de cette parole prophétique qu'Israël tombera, découragé, impuissant, anéanti.

Nabuchodonosor est à l'horizon déjà, menaçant. Et Jérémie dicte à nouveau ses œuvres littéraires que le roi Joïakim a fait détruire par le feu. Baruch en fit prudemment plusieurs copies.

CHAPITRE XXIII

DE 625 A 588 Av. J.-C. - Nabopolassar et Nitacris. - Travaux à Babylone. - Nabuchodonosor et Nécho II. - Joiakim. - Joyakim. - Sédécias. - Jérémie accepte la domination chaldéenne. - Astyage. - Apriès. - Destruction de Jérusalem. - Supplice et mort de Sédécias. - Exode en Égypte. - Godolias. - Ézéchiél. - Nabuchodonosor en Égypte et en Phénicie. - Fin du royaume de Juda. - Captivité des Israélites à Babylone. - Térédon.

NABOPOLASSAR, le roi des Chaldéens, avait épousé l'Égyptienne Nitacris, fille d'un prince de Saïs. Sous son règne, de grands travaux furent exécutés à Babylone (625-607). L'Euphrate coulant droit par le milieu de la ville, et la vitesse de ses eaux, à l'époque des crues, étant un redoutable danger, un lit nouveau, tortueux, atténua le courant du fleuve. Des canaux d'arrosage, conçus d'après les usages égyptiens, donnèrent de la fertilité aux terres pauvres. On construisit sur quelques points des digues hautes et massives, qui maîtrisaient les plus hautes eaux d'inondations, et l'on fit un vaste lac artificiel, aux bords empierrés, solides, destiné à recevoir, à emmagasiner ces *hautes eaux*. Un pont monumental reliait les deux parties de la ville séparées par l'Euphrate, murées de quais bâtis. Le roi avait d'abord voulu que l'on construisit des forteresses du côté des Mèdes, qui étaient alors ses alliés. Nabopolassar avait l'exact sentiment de l'avenir. Ces travaux vraiment extraordinaires, ayant le caractère égyptien, très certainement dus à l'influence, sinon aux soins directs de la reine Nitacris, sont parmi ceux que les historiens grecs, amis du merveilleux, attribuèrent à la légendaire Sémiramis.

Nabopolassar, qui s'inquiétait des ambitions du pharaon Nécho II marchant sur Karkémish, envoya son fils Nabuchodonosor pour arrêter les Égyptiens. Ninive venait de succomber (606) devant le roi des Mèdes, Cyaxare.

Nabuchodonosor vainquit Nécho II, et il le poursuivit de l'Euphrate à la mer, jusqu'à Péluse, avec deux armées, l'une qui traversa le pays des Philistins, l'autre, par la Pérée, l'Ammonitide et la contrée de Moab.

Nabuchodonosor était à Péluse, victorieux, lorsque son père Nabopolassar mourut. Il partit aussitôt, laissant à des *chefs dévoués* le soin de transporter en Assyrie les prisonniers faits pendant la guerre, d'affermir la domination babylonienne en Égypte et en Syrie. Parmi les vaincus transportés en Babylonie se trouvaient un certain nombre d'Israélites. Historiquement, cette *transportation* partielle est l'acte initial de la véritable captivité d'Israël.

Nabuchodonosor ne fut roi qu'au nom d'une autorité spéciale ; à Babylone, l'hérédité n'était pas un droit de gouvernement, le monarque devait recevoir l'investiture des prêtres, des mages de la *caste des Chaldéens*. Cette prétention se justifiait, car Babylone n'avait jamais eu le caractère d'une capitale, d'un centre impérial, mais d'une métropole religieuse, héritière directe de l'antique Our ; si bien, que la désignation de Ninivite ou de Babylonien indiquait toujours un habitant de Ninive ou de Babylone, tandis que le mot Chaldéen impliquait un homme appartenant à une caste, quel que fût son lieu de séjour. Ces Chaldéens cependant habitaient surtout Babylone.

Nabuchodonosor, très glorieux de sa première victoire, voulut refaire l'empire. Ne pouvant rien tenter contre les Mèdes devenus très forts, incapable de s'étendre vers l'est en conséquence, il se tourna vers l'ouest que sa campagne contre Nécho venait de terroriser. L'indépendance du royaume de Juda l'impatientait. Il marcha donc contre Joïakim, le soumit, lui imposa un lourd tribut, s'appropriâ le trésor du temple, et emmena comme otages un certain nombre d'Israélites appartenant à des familles riches ou honorées. Parmi ces jeunes Judéens se trouvaient Daniel, Ananias, Misaël et Azarias. Joïakim se révolta, appelant les Tyriens et les Égyptiens à son aide. Les Égyptiens ne répondirent pas à l'appel du roi de Juda ; mais Nabuchodonosor accourut.

La mort de Joïakim laissa le pouvoir à son fils Joyakim, que sa mère gouvernait (598). Nabuchodonosor s'en fut châtier Tyr d'abord, et il vint ensuite assiéger Jérusalem, malgré les supplications de la mère-régente. Les nombreux prisonniers israélites que le roi de Babylone avait faits en guerroyant en Phénicie, — environ dix mille hommes, — avaient été transportés vers *Babel*. Ayant pris et saccagé Jérusalem, pillé le temple et le palais, le roi de Babylone fit de nouveau transporter trente mille Judéens, parmi lesquels le monarque Joyakim et le prophète Ézéchiël.

Après que le roi Joyakim eut quitté Jérusalem, *avec la reine-mère et les eunuques, les officiers de Jérusalem, les forgerons et les serruriers*, Nabuchodonosor donna comme roi aux Judéens, Sédécias, oncle du monarque captif. C'était un Israélite mou, plein de docilité, que des Chaldéens surveillaient cependant. Malgré cette surveillance, le roi de Juda se laissa compromettre dans une coalition contre Babylone, qui comprenait le pharaon Psamétik II, successeur de Nécho II, les chefs ou rois de Moab, d'Édom, de Sidon et de Tyr (595). Le prophète Jérémie se prononça hautement contre ce projet, conseillant la soumission aux Chaldéens, décourageant les patriotes, donnant au peuple le spectacle de son humiliation volontaire, se montrant au seuil du temple *avec un joug au cou*, accepté.

Jérémie voulait que l'on subît la vassalité de Babylone. Sa parole allait jusqu'en Chaldée pour y menacer les Juifs prisonniers, qui s'agitaient, leur ordonnant de vivre en paix, comme heureux, parmi leurs maîtres ; et il leur écrivait de Jérusalem : *Voici ce que dit Jéhovah, le dieu d'Israël, à tous les déportés que j'ai fait transporter de Jérusalem à Babylone : Bâissez des maisons et demeurez-y ; plantez des jardins et mangez-en les fruits ! Prenez des femmes pour vos fils et mariez vos filles, pour qu'elles deviennent mères à leur tour. Multipliez-vous et ne laissez pas votre nombre se réduire. Ayez soin du bien-être de la ville où je vous ai fait transporter, et priez l'Éternel pour elle, car son bien-être sera aussi le vôtre*. Le prophète acceptait la condamnation de Jérusalem, qu'il avait lui-même prononcée, et il comptait préparer à Babylone même, pendant la captivité, le *peuple* de la Jérusalem nouvelle, qu'il rêvait.

Nabuchodonosor avait de grandes inquiétudes. Le roi des Mèdes, Cyaxare, venait de mourir, laissant le pouvoir à son fils Astyage qui détestait les Babyloniens, pendant qu'en Égypte, au pharaon Psamétik II succédait Apriès dont les volontés étaient inconnues. Le roi de Babylone crut agir prudemment en ordonnant un coup de force à Jérusalem même, et il envoya son lieutenant Nabuzardan avec la mission d'assiéger et de frapper la ville où régnait le faible Sédécias.

Le roi Sédécias, *raide et obstiné*, s'appuyant encore sur l'Égypte, — ce *roseau*, — comptant sur l'*insouciante Éthiopie*, se mit en défense. Le pharaon Apriès, par une audacieuse diversion, arrêta un instant la marche des Babyloniens ; mais les

Égyptiens eurent bientôt peur, et ils retournèrent en Égypte sans avoir combattu. Alors tout le poids des hordes chaldéennes tomba sur les Juifs. Jérémie prêchait encore la soumission. Ainsi qu'il avait prédit l'effondrement de l'Égypte, il prophétisa que la Jérusalem sainte serait *brûlée comme un sarment* », que quatre fléaux la visiteraient, *l'épée, la famine, les bêtes féroces, la peste*. Samarie, *cette autre ville prostituée*, devait subir la même condamnation. Tout Israël, — *chaudron rouillé*, — est devenu la risée des hommes : *Ils battent des mains à ta vue, tous ceux qui passent par là ; ils sifflent, ils hochent la tête*. L'Éternel a abandonné sa ville : *il s'est dégoûté de son autel*, il a *pris en aversion son sanctuaire*, il n'est plus en communion avec son peuple, *les prophètes mêmes de l'Éternel n'obtiennent plus de révélation*.

Après une longue année de tortures, la faim, horrible, maîtrisa Jérusalem. De plus en plus cruel, impitoyable, Jérémie étale ces horreurs devant les yeux de Jéhovah, avec complaisance, presque voluptueusement : *Regarde, Éternel, et vois ! A qui en as-tu fait autant ? Des femmes se nourrissent-elles des fruits de leurs entrailles ? des enfants qu'elles ont portés ? Dans le sanctuaire du Seigneur, égorge-t-on le prêtre et le prophète ? Le jeune homme et le vieillard gisent étendus dans les rues ; nos vierges et nos adolescents sont tombés sous le glaive. Tu les as égorgés au jour de ta colère, tu les as immolés sans pitié. Tu as convoqué, comme à une fête, les terreurs, de toutes parts*. Et le lamentateur ayant à formuler sa conclusion, s'écrie, tourné vers cet Éternel abominable, ce créateur bourreau de ses créatures : *Tous mes ennemis apprennent mon malheur, se réjouissent de ce que tu l'as accompli... Puissent-ils avoir mon sort... Traite-les, eux aussi, comme tu m'as traitée pour mes péchés*.

Affamée, agonisante, quasi-morte, Jérusalem fut prise de nuit, en juillet (588), par une brèche faite au nord de la cité. Le roi Sédécias put échapper aux Chaldéens, avec les guerriers d'Israël. Mais les Chaldéens, le poursuivant, l'atteignirent dans la plaine de Jéricho, pour le battre et le conduire à Ribbath, où il dut assister à l'égorgeage de ses *jeunes fils* et d'un choix d'otages faits *parmi les nobles de Juda*. Le roi eut ensuite les yeux crevés, et on l'emporta à Babylone, *lié avec une double chaîne*. Sédécias termina sa triste vie dans un cachot.

Maître de Jérusalem, Nabuchodonosor avait désiré que l'on traitât Jérémie avec beaucoup d'égards. Cette récompense était due au nabi qui avait prédit et préparé la catastrophe. Le vainqueur fit incendier le temple et *démolir* systématiquement tous les édifices encore debout. L'ordre de transportation n'avait épargné que les *vignerons* et les *cultivateurs de basse classe*, et cependant le nombre des transportés ne fut pas très grand, parce que les *soldats et les citoyens* avaient fui *du côté des montagnes*, tandis que les *citadins*, reprenant l'antique chemin de l'exode, étaient allés vers l'Égypte, *ayant peur des Chaldéens*. Jérémie était avec ces derniers émigrants.

Aux Hébreux demeurés en Judée, le roi de Babylone donna Godolias pour *gouverneur*. Godolias mourut assassiné. Les Judéens retournés en Égypte avec Jérémie, y intrigant contre la puissance babylonienne, Nabuchodonosor envahit le delta, par l'est. *Et le roi d'Égypte ne fit plus d'expédition hors de son pays, car le roi de Babylone s'était emparé de tout ce qui avait appartenu au roi d'Égypte, depuis le ruisseau d'Égypte jusqu'au fleuve de l'Euphrate*.

Jérusalem détruite, l'Égypte domptée, Nabuchodonosor acheva son œuvre en pillant Tyr, *la splendide*. La constante jalousie d'Israël n'avait pas manqué de signaler à la rapacité du roi de Chaldée les richesses innombrables de la cité

phénicienne, *dont les vaisseaux allaient comme des caravanes* et *dont la gaieté faisait du bruit*. Soit qu'il voulût détourner de Sion la convoitise chaldéenne, en lui montrant une plus belle proie, soit qu'il éprouvât une jouissance personnelle à voir Tyr disparaître en même temps que Jérusalem, Ézéchiël avait dit aux Chaldéens, sous forme de prophétie, comment ils devaient agir. — A Tyr : *On pillera tes richesses, on ravira tes marchandises, on détruira tes murs, on abattra tes belles maisons ; tes pierres, tes poutres, la terre même, on jettera tout à l'eau. Et je ferai cesser tes chants bruyants, et le son de tes luths ne sera plus entendu*. — A Sidon : *J'y enverrai la peste, j'inonderai ses rues de sang, les morts joncheront son sol, quand l'épée se tournera contre elle de toutes parts, pour qu'on sache que je suis l'Éternel*.

Les haines de Jérémie et d'Ézéchiël s'étendaient sur tout le monde connu ; ils n'épargnaient même pas leurs alliés. Ils appelaient la colère de Jéhovah, et sur les Nomades dont les villes étaient *sans murailles*, et sur les Arabes *aux tempes rasées*, et sur les Édomites *devenus imprudents et fous*, et sur les Ammonites *spoliateurs*, et sur les Moabites *tapageurs et orgueilleux*. Celui qui refuserait son épée au jour du carnage, serait maudit.

Le gouverneur des juifs, nommé par Nabuchodonosor, et que l'Hébreu Ismaël, *de la maison de David*, venait d'assassiner, avait été un patriote. Sous Godolias, l'ordre faisait la paix dans la ville, les coteaux revoyaient des moissons, les fugitifs se hasardaient au retour, le culte de Jéhovah enfin, provisoire, mais suffisant, renaissait. En frappant cet homme, l'assassin venait de tuer la nationalité du *peuple de Dieu*. Ce furent des satrapes, désormais, qui gouvernèrent Jérusalem. Et comme pour accentuer encore davantage, si c'était possible, l'anéantissement de l'œuvre hébraïque, les Hébreux retirés en Égypte, dans le delta, y lapidèrent Jérémie, parce que Jérémie voulait imposer l'adoration du Jéhovah terrible, vengeur, *fléau*, à ces malheureux qui avaient retrouvé, sur les bords du Nil, les divinités égyptiennes si douces et si bienveillantes.

Le royaume de Juda était tombé sous les coups répétés, continuels, des ambitions personnelles. Les querelles assourdissantes des lévites, des prêtres, des prophètes et des rois, avaient tout envenimé, tout sapé, tout détruit. Chacun, monarque, grand-prêtre ou nabi, avait eu la prétention de donner sa loi ; et lorsque l'influence des prophètes devint dominante, chaque prophète exprima sa volonté d'imposer son propre commandement. Malgré l'influence égyptienne, malgré l'exemple des Philistins, les Israélites, — ceux de Jérusalem surtout, — demeurèrent absolument Hébreux, Chaldéens, Asiatiques, c'est-à-dire incapables de se constituer en *groupe national*, en association d'hommes animés d'un sentiment identique, mus par un élan commun, guidés par un intérêt général. Dans la Jérusalem de David, comme dans la Our d'Abraham sans doute, la personnalité tapageuse et exigeante de chaque individu devait l'emporter toujours sur l'ensemble du groupe social.

On peut dire qu'en transportant à Babylone les Israélites de la Judée, les rois d'Assyrie les ramenaient à leur véritable patrie. Ils y trouvèrent une langue sœur de leur langue, qu'Ézéchiël adopta, en partie au moins, et une tolérance absolue. Ils eurent des terres à cultiver, *des chevaux et des ânes*, et presque pour eux uniquement, une ville entière, Térédon, que Nabuchodonosor fit bâtir au milieu du golfe formé par les doubles flots de l'Euphrate et du Tigre, et qui devint le *marché* des produits de l'Arabie et de l'Inde.

Térédon héritait de Tadmor, de Palmyre, la *reine du désert*, le *lieu des palmiers*, que le roi Salomon avait agrandie et fortifiée, que le roi Nabuchodonosor avait prise et détruite.

CHAPITRE XXIV

DE 1400 À 588 Av. J.-C. - Mœurs d'Israël. - Les songes. - Superstitions. - Les Hébrao-Égyptiens. - L'Hébreu. - La femme. - Polygamie. - Les enfants. - L'esclavage. - Nourriture. - Industrie. - Trafic. - Routes commerciales. - Mesures et poids. - Société. - Monothéisme et monarchie. - La propriété. - Les usuriers - Les rois d'Israël. - Le trésor royal. - Impôts et corvées. - La Jérusalem nouvelle.

L'IMMENSE insuccès d'Israël est achevé ; l'œuvre de Moïse n'a pas été bonne. Partis de l'Égypte avec l'intention de «prendre» la terre de Chanaan pour y créer un empire asiatique, les Hébreux n'ont su que prouver leur impuissance ; les voici vaincus, humiliés, ramenés par leur vainqueur à Babylone, c'est-à-dire en Chaldée, à leur point de départ. Les prophètes nouveaux, énergiques, feront une Jérusalem nouvelle, dont les destinées différaient peu des destinées de la Jérusalem de David, si Jésus n'y venait mourir, supplicié. Le cycle des premiers Hébreux est définitivement clos.

L'Israélite de cette période, dont le type a persisté, et que l'on rencontre partout, de l'Irlande à la Chine, était plutôt maigre, anémié, souffreteux, plein de lèpre, lorsque la fièvre de Chaldée ne le tenait pas. Ce peuple affaibli, tuais vaniteux et entêté, avait des condescendances surprenantes, des soumissions dans lesquelles il paraissait parfois s'anéantir ; si bien, que les pharaons abusant d'eux ne songeaient même pas à les faire surveiller. Mais lorsqu'une colère venait *pâler leurs faces*, leurs violences étaient inouïes, comme leurs terreurs.

Le merveilleux avait une extrême influence sur leurs esprits. Leurs rêves étaient pour eux des certitudes, et ils s'ingéniaient à les interpréter. C'est dans un *songe* que Jacob vit l'Éternel, et jusqu'à Job les Hébreux croiront que Dieu parle aux hommes *alors qu'un profond sommeil pèse sur les yeux*. Les superstitions dominaient Israël ; les Israélites redoutaient les sorciers, croyaient aux maléfices. Moïse dut prononcer la peine de mort contre les jeteurs de sort : — *Vous ne laisserez point vivre une sorcière*, dit l'Exode. — Le rédacteur de la Bible n'osant pas nier cette influence, ne peut qu'en faire bénéficier Jéhovah : *On jette les sorts dans les replis des vêtements*, quand l'Israélite passe, mais *c'est de l'Éternel que vient la décision*.

La superstition ne va guère sans la méchanceté, car rien n'est cruel comme un lâche. Les *abominations d'Israël* s'expliquent par la peur, et la peur se justifie par l'énerverment. C'est un peuple de malades que Moïse emmène ; et si, dans ce peuple, il n'y avait pas eu de nombreux Égyptiens, si surtout, déjà, les Égyptiens, à Gessen même, et sur les bords du Nil, n'avaient pas fortement amélioré la race des Hébreux, l'exode vers la *terre promise* n'eût probablement pas dépassé le Sinai. L'insouciant gâité des Africains fut le viatique de cette masse d'hommes jetée dans le désert par Moïse et par Aaron.

A mesure que les Égyptiens, ou les Hébrao-Égyptiens, las de vivre en Palestine avec leurs compagnons d'exode, tout Hébreux, iront au nord, au delà de la Galilée, en Phénicie, ou retourneront en Égypte, le *peuple d'Israël* s'abîmera de plus en plus dans sa tristesse, dans sa maladie, dans sa méchanceté. Et toute morale, et toute hygiène, peu à peu, disparaîtront.

Sournois, concentré, entêté, revêche, le *peuple au cou raide* de l'Exode, au cou *barre de fer* et *bloc d'airain*, deviendra vindicatif, haineux, prévaricateur, calomniateur et meurtrier. Turbulents et légers, les Israélites dégagés de l'influence égyptienne, redevenus des Chaldéens, comme Abraham, seront indisciplinables, formeront cette *race rebelle*, cette «engeance au visage dur et au cœur de pierre» que maudit Ézéchiël. Le grand Isaïe, le second, dira d'eux, en son langage imagé : *Leurs tissus ne peuvent servir de vêtements, on ne saurait se couvrir de leur ouvrage.*

Passionnés pour l'intrigue et considérablement ingrats, — *relâchés comme un arc trompeur*, — les Israélites échappent même à ceux dont ils ont accepté le joug, comme ils se dérobent, insaisissables, aux conseils, aux obligations matérielles édictées dans leur intérêt : *Vous ne devez pas vous rendre impurs*, dit Isaïe II, *par toute cette vermine qui rampe* ; et il fallut, dans le Lévitique, obliger tout lépreux à crier lui-même *impur ! impur !* en marchant, pour tâcher d'arrêter la contagion. Doué d'un *grand zèle pour le mal*, Israël a découragé tous ses éducateurs, sans exception. *Vois*, dit Isaïe II, résumant bien l'œuvre de régénération entreprise inutilement, *vois, je t'ai fait fondre dans le creuset sans obtenir d'argent*. Par l'expérience, le prophète a constaté que l'Israélite *ne vaut rien*.

Les mœurs d'Israël, complètement asiatiques, et persistantes, ne permettaient pas l'amélioration de la race. La déesse Sekhet, importée en Égypte par les Hyksos, épouse de Phtah, représentée avec une tête de lionne surmontée d'un disque *symbolisant l'ardeur dévorante et funeste du soleil*, caractérise bien l'Asiatique tout à sa jouissance personnelle, impudique et lascif, constamment préoccupé de son plaisir, imprégnant de cette préoccupation, et ses actes et ses œuvres, depuis le *baiser de la bouche*, qui est l'hommage banal de deux amis se rencontrant, jusqu'à la circoncision dont il se précautionne, et jusqu'aux eunuques dont il se munit.

Méprisée, plus servante que compagne de l'homme, — le même mot en hébreu désignant le *maître* et le *mari*, — la femme de l'Israélite pur, de l'Asiatique, n'est jamais qu'une *valeur* exploitable, dont l'achat se négocie et dont le revenu doit s'apprécier. L'Asiatique veut obtenir de la femme qu'il désire une certaine somme de plaisir, une certaine quantité d'enfants. La polygamie résulte de ce calcul, et elle existe en effet dès le commencement des temps bibliques, chez les patriarches. Les mariages, dans la Genèse, se font au moyen d'ambassadeurs ; le *mari* paie le *mohar*, le prix d'achat convenu, au père de la fiancée. C'est ainsi que Jacob s'appropriä Lia et Rachel.

Les razzias procuraient aux Israélites des femmes de races diverses ; des *engagements libres*, sans cérémonie d'union, venaient aussi augmenter le harem de l'Hébreu. Il ne semble pas qu'en général la *vierge* eût en Israël une grande importance ; l'essentiel était le nombre des enfants, la fécondité de la mère. La veuve de Er se donne à son beau-père pour avoir un fils, et la fille de Jephté allant à la mort ne pleure que sa virginité inutilisée. Encore sous Isaïe II, les trois *hontes* de la femme sont la stérilité, la captivité et la répudiation.

Ces mœurs des premiers temps se corrigèrent un peu, à mesure que le contact des Aryens — les Philistins de Crète en Palestine et les Iraniens de Médie en Assyrie, — vint épurer la pensée asiatique. Les Proverbes, déjà, relèvent la femme en lui attribuant un rôle décent ; elle file la laine et le lin, elle approvisionne la maison, elle *se lève avant le jour et distribue la pitance à la famille, la besogne aux servantes*, elle travaille, elle agit, elle *achète un champ*

et plante sa vigne, elle *exerce la vigueur de ses bras*, elle est charitable, et *son mari est considéré en conseil, quand il siège parmi les notables du pays*. C'est une émancipation d'autant plus nécessaire, qu'en la rabaisant trop, Israël avait complètement corrompu la femme. La loi dut interdire la *vente de la fille par le père*, l'amour incestueux *du fils pour sa mère et du père pour son enfant*, punir l'adultère avec une extrême sévérité. *L'œil de l'adultère épie le crépuscule*, dit Job... *Les adultères pénètrent de nuit dans les maisons, de jour ils s'enferment et ignorent qu'il fait clair*. La loi prononce la mort des coupables. C'est un grand progrès accompli, depuis l'époque où Abraham et Isaac vendaient leurs femmes, où Loth livrait ses filles. La famille s'améliore ; le droit de vie et de mort que le père avait sur ses enfants, disparaît ; le sacrifice d'Abraham devient un fait extraordinaire.

L'esclavage, maintenu, fut un obstacle à la constitution de la famille hébraïque. Devenaient esclaves, volontairement, les Hébreux effrayés de la responsabilité de leur existence, ou condamnés, et des étrangers achetés, ou conquis. La loi finit par s'émouvoir des conséquences de cette injustice, et elle imagina un *droit à la liberté*, après un délai de servitude. La femme, elle, ne put entrevoir sa liberté qu'en se donnant à tous ; et les courtisanes furent nombreuses *aux bords des chemins*. Il eût été difficile de supprimer l'esclavage, car l'Israélite n'aimait pas le travail. Indolent, paresseux, de constitution résistante, mais molle, l'Hébreu était incapable d'un labeur suivi, pénible surtout. Le sol ingrat où l'imprévoyance de Moïse l'avait jeté, réclamait un effort constant ; le juif ne pouvait se résoudre à cet effort, parce qu'il ne se crut jamais le maître, le possesseur définitif de son territoire. Les psaumes parlent encore de la *vie errante* d'Israël. La Genèse fait du travail un châtement, une peine imposée : *C'est à la sueur de ton front que tu te nourriras* ; — il était naturel que l'Israélite enrichi se déchargeât de cette *peine* sur autrui. L'Hébreu doute d'ailleurs de l'efficacité du travail : — *C'est la bénédiction de Dieu qui donne la richesse, le travail pénible n'y ajoute rien*. — Et si l'Ecclésiaste vante le labeur comme la consolation suprême, c'est du labeur intellectuel qu'il veut parler, de la méditation, de *l'écriture*, sorte de distraction susceptible de remplir une vie trop longue. Jusqu'à la captivité, l'Israélite fut absolument rebelle au travail : *Après l'automne, le paresseux ne veut pas labourer ; lors de la récolte, il demandera et il n'aura rien*.

La *terre promise*, et donnée, était dure au labour il est vrai ; des *bœufs robustes* devaient être attelés aux charrues. La simplicité des instruments aratoires dénonce le découragement des agriculteurs d'Israël. Ils se nourrissaient mal, donnaient aux moissonneurs *du pain et du vinaigre*, avec des grains grillés parfois, n'estimant que la récolte facile des olives et des raisins. La fête des vendanges était une grande fête ; ce jour-là, tout Israël s'enivrait. Des arrosages artificiels entretenaient des jardins charmants, peu productifs, mais très soignés, où des fleurs étrangères s'épanouissaient. Des provisions de froment, d'orge, d'huile ou de miel, *bien cachées*, étaient la seule prévoyance des Israélites indolents. Mais dans les vallées, dans les plaines qu'arrosait *la pluie de Jéhovah*, que le vent du ciel et les oiseaux de l'air ensemençaient, des bergers menaient de nombreux troupeaux, véritable trésor des Hébreux. Sous les rois, *l'homme riche* possédait *de l'argent, des habits, des oliviers, des vignes, des bœufs, des moutons, des esclaves et des servantes*.

Les industriels étaient généralement des étrangers, des Phéniciens attirés par les rois. Ces ouvriers, très habiles, apprirent aux femmes à filer, à tisser, à teindre et à broder des étoffes. Le luxe de la royauté, la coquetterie des prêtres et des

femmes, furent d'abord le grand aliment de cette industrie, dont la réputation s'étendit ensuite au dehors, devint l'objet d'un trafic. Le manteau national, — le *kaih* et l'*addereth*, — comme l'*éphod* et le *meil*, caractérisèrent le *vêtement israélite*. Les femmes portaient des chaussures et des voiles *aux plaques métalliques, retentissantes*, — l'*âchasisim*. — Les turbans (*schebisim*), les bonnets ouvragés et les robes lourdes étaient souvent de grand prix.

Les *marchands* troquaient ces étoffes contre les parfums venus de Seba, ce *pays lointain*, les huiles odorantes, le fard (*pouch*) et la *poudre pour agrandir les yeux* (*cophen*), importés d'Égypte. Ne plus s'oindre d'huile parfumée était pour les femmes une manifestation de deuil. Les prophètes s'élèveront avec rage contre ces coquetteries, bannissant les bracelets, les bagues, les *anneaux de pieds* et les *bourses de ceinture*, comme si la femme juive pouvait être autre chose, en Israël, alors, qu'une *chair parée*.

Jérusalem avait ses maçons, ses charpentiers, ses serruriers, ses menuisiers, ses ébénistes, ses briquetiers et ses potiers, mais les œuvres de ces artisans accusent leur origine étrangère. Des métallurgistes affinaient, coupellaient, martelaient, plaquaient, soudaient et polissaient le cuivre, l'or, l'argent et le plomb. L'absence du fer, dans cette nomenclature, pourrait faire supposer que ces ouvriers spéciaux étaient de race hébraïque.

Les échanges entre les *produits d'Israël* — huile, vin, étoffes, etc. — et les *marchandises étrangères*, se faisaient sur le territoire hébraïque, par l'intermédiaire dirigeant des Hébreux, mais non par leurs mains. Ici encore l'œuvre mosaïque est mauvaise ; les premières lois bibliques sont anti-commerciales, à cause de la peur des étrangers. Le législateur des Hébreux n'avait pas prévu les conséquences fatales de l'isolement qu'il sanctionnait. Heureusement, les rois dédaignèrent l'absurde loi de Moïse, et ils enrichirent Israël, en ne voulant d'ailleurs que s'enrichir eux-mêmes, personnellement. La situation géographique de la Palestine, placée entre la Phénicie et la Chaldée, favorisait ce grand trafic par lequel seul Israël subsista, et que les prophètes détestaient.

Stimulés par les Phéniciens entreprenants, et par les Chaldéens *fiers de leurs navires*, les Judéens de Salomon se postèrent là où les caravanes devaient passer, et ils se firent les intermédiaires obligatoires, onéreux, des trafiquants. Ils percevaient comme un impôt sur tout ce qui traversait leur territoire, venant de la Méditerranée et de l'Océan indien, et de l'Arménie, par le Tigre, sur *les radeaux de saules*, et du centre africain, par le Nil, sur *les barques de jonc*.

Les six grandes routes principales allaient d'Aco à Damas, — par le Jourdain et l'Anti-Liban, — d'Aco en Égypte, et, par des sortes d'embranchements, vers la Babylonie, la Chaldée, l'Iran, l'Arabie. Des pierres dressées marquaient ces routes ; de distance en distance, des *stations bâties* offraient un abri aux caravanes. Des messagers, des *courriers*, renseignaient les Israélites sur l'état de ce commerce. Cet immense trafic, les Hébreux l'exploitaient à outrance ; ils le pressuraient comme une grappe de raisin, *tant qu'il y avait du suc* dit Isaïe II.

Des mesures de capacité, bien graduées, servaient à la réglementation de ces échanges, dont la *valeur* se représentait au moyen de lingots d'or, d'argent et de cuivre. Les *fausses balances*, les *faux poids* et les *fausses mesures* abondaient.

L'organisation sociale d'Israël se ressentit des erreurs de Moïse, contre lesquelles ses successeurs ne pouvaient pas réagir. Au début, en Égypte, à Gessen, le groupe hébreu était un ensemble de tribus ayant chacune son chef choisi ; la

réunion de ces chefs, ou scheiks, constituait la *communauté hébraïque*. C'était une démocratie divisée en une série de dictatures consenties, organisation absolument contraire à l'idée aryenne, qui est essentiellement communale. Ici, chaque groupe, très petit, donne tous les pouvoirs à un maître, mais à la condition que ce maître, dictateur en apparence, sera l'esclave en réalité des familles, formant la tribu, représentées chacune par *l'ancien*. Ces anciens, ou patriarches, quoique sans responsabilité, dominent les scheiks. En dehors de ces deux autorités effectives, il y a des *juges* et des écrivains, des *scribes*, fonctionnaires administratifs.

Les anciens, les scheiks et les juges formeront une sorte de *noblesse* qui demeurera distincte des *saints*, quand Israël sera devenu le *peuple de Dieu*. Ce jour-là, l'Éternel sera le maître absolu de tous et, nécessairement, le *monarque* » exercera le pouvoir de Dieu sur la terre. Sous la monarchie, les prêtres usurperont l'autorité des anciens, des chefs de famille ; les scheiks ne seront plus que les satellites du roi ; les juges seuls resteront, avec l'esprit démocratique des premiers temps.

Le monothéisme, engendrant la monarchie, devint un principe qui rendit les prédicateurs monomanes : *Vous ne planterez pas dans votre verger deux espèces de plantes*, dit le Deutéronome ; *vous ne labourerez pas en attelant ensemble un bœuf et un âne ; vous ne vous revêtirez pas d'habits faits d'un tissu de laine et de lin*. Un seul maître et des conseillers nombreux, telle fut la concession faite à l'esprit primitif.

Cette monomanie de l'unité aboutit aux propriétés inaliénables, revenant toujours au propriétaire, définitivement, démarquées par des bornes. Des intendants géraient ces domaines. Il fallut prévoir la misère qui résulterait de cette *incapacité de posséder* frappant le peuple, et l'exercice de la charité devint obligatoire. *Le fruit des gerbes oubliées et les repas des dîmes* furent réservés par la loi aux pauvres d'Israël. La même nécessité, sans doute, amena le législateur à comprendre les *étrangers* parmi les *misérables*, et ils furent, en sus *du droit de glane et des produits de l'année sabbatique*, admis devant les juges comme les *égaux d'Israël*.

Les pauvres gens qui ne pouvaient pas aspirer au *droit de propriété*, qui s'inquiétaient avec raison, pour l'avenir, de l'indépendance de leurs familles, accaparaient sournoisement la *valeur représentative des domaines inaliénables*, et ils s'en assuraient les revenus perpétuels en se faisant les créanciers onéreux des propriétaires. La loi vit le danger, interdit le *prêt à intérêts* entre Hébreux, ne le laissant loisible qu'entre Hébreu et étranger. On peut affirmer que l'ingéniosité hébraïque, très affinée, sut s'accommoder de cette loi restrictive, car la Bible est pleine de contradictions à ce sujet ; les Proverbes montrent, dans tous les cas, que les législateurs avaient pris parti des usuriers : *Qui augmente sa fortune par des intérêts usuraires, amasse pour quelqu'un qui donnera aux pauvres*. Le sage s'en remettait à la générosité du successeur du soin de réhabiliter l'usurier.

L'avènement de la monarchie en Israël est la démonstration flagrante d'une étonnante incapacité de gouvernement. D'Abraham à Samuel, tous les organisateurs de la nation hébraïque prêchent le monothéisme, et lorsque le peuple, convaincu, façonné à l'idée nouvelle, en arrive logiquement, inévitablement, à la conséquence du dogme, à la monarchie, c'est Samuel qui refuse au peuple le roi que le peuple exige. Et, nouvelle surprise, les rois d'Israël institués parle peuple, malgré les prêtres, contre les prêtres pourrait-on dire, se soumettent au corps sacerdotal pour *ne pas périr dans l'aveuglement*. *Dans la*

maison de Dieu, dit le livre des Proverbes, *le cœur du roi est un ruisseau, il le dirige où il veut*. Juges suprêmes, souverains choisis, chefs des troupes, antagonistes des prêtres, les rois organisent le culte, préparant les armes dont ils seront frappés.

Les rois d'Israël, théoriquement, n'étaient pas des despotes ; il y avait autour d'eux une série d'*autorités* avec lesquelles ils étaient forcés de vivre : les scheiks, les prêtres et les prophètes. Du temps de Jérémie, Israël est encore divisé en *roi, chefs, prêtres et peuple*. Les Israélites approchaient de leurs rois facilement ; les rois ne cachaient rien de leur vie, pas même leurs turpitudes. Sans scandale, ils *jouissaient de la royauté*, suivant les mœurs asiatiques, ne se refusant aucun plaisir. *Eh quoi ! fils de mes vœux*, dit sa mère au roi Massa, d'après le texte des Proverbes, *ne donne pas ta vigueur aux femmes, ne suis pas celles qui perdent les rois... Il ne sied pas aux rois de boire du vin, ni aux princes de s'enivrer*.

Une armée de fonctionnaires et de serviteurs était aux ordres du roi. La cour était toute pleine de sages, la sagesse asiatique disant que *la victoire dépend de la multitude des conseillers*. Ces conseillers exerçaient une sorte de droit ; ils étaient, autour du monarque, ces *hommes supérieurs*, ces *fils de Dieu* dont parle la Genèse. Le roi, cependant, supportait mal cette tutelle ; lorsque sa personnalité fut assez forte pour secouer ce joug déplaisant, le despotisme royal s'affirma vite. Or ce despotisme était logique ; il n'était que l'omnipotence de Jéhovah déléguée, s'exerçant.

Le trésor royal, trésor personnel, absorbait tous les revenus, tous les bénéfices, s'alimentait du produit des butins, des tributs, des confiscations, des *taxes* qui frappaient les marchandises importées en Palestine ou qui traversaient simplement le pays. Des corvées étaient en outre imposées au peuple, qui faisait ainsi fructifier gratuitement les domaines du roi, jardins, parcs, pacages couverts de troupeaux. Avec ces revenus, le monarque entretenait ses serviteurs, sa garde et son harem.

La corruption la plus abjecte, asiatique, devait détruire cette royauté en entraînant Israël dans la chute. Babylone était de droit la métropole de ce petit royaume d'Asie tenté en Palestine, dont les souverains ne pouvaient être un jour que des satrapes. *Israël*, dira l'Ecclésiaste ce jour-là, *n'est qu'une province d'un vaste empire où la cour est adonnée à la dissipation et à la débauche, où la propriété est sans garantie, où les parvenus de basse condition arrivent à de hautes dignités*. — Et il ajoutera : *J'ai vu des esclaves aller à cheval et des princes aller à pied*.

Le grand exode de Moïse avait donc été inutile. Les Hébreux se trouvaient ramenés parmi leurs véritables compatriotes, les Chaldéens, après avoir subi de cruelles vicissitudes, s'être davantage corrompus. L'esprit démocratique de Gessen a disparu ; l'Ecclésiaste s'étonne de l'avènement des petits. Le dieu de Jacob n'a plus même un autel. Tout est à refaire. Tout sera refait. La Bible, reprise, sera revue, corrigée, tronquée, augmentée et amendée, en vue d'une Jérusalem nouvelle.

CHAPITRE XXV

DE 1400 A 588 Av. J.-C. - La justice en Israël. - Crimes et délits. - Peines. - Trafic des témoignages. - L'armée. - Stratégie. - Mercenaires. - L'idée de patrie. - Jérusalem et Samarie. - Divinités. - Élohim et Jéhovah. - Culte. - Idoles. - Offrandes. - Religion. - Prêtres, prophètes et rois. - Le Messie. - Le dieu d'Israël. - L'homme. - La mort, fin de tout.

DANS les premiers temps d'Israël, le peuple venait *aux portes de la ville* pour y traiter de ses affaires, pour y plaider ses procès. Une formule de jugement terminait le débat juridique, et il en résultait une sorte de jurisprudence, empreinte de l'esprit asiatique. Le droit de conquête et la *prise de possession* étaient à la base de cette justice.

Dans le code proprement dit, tel que le firent les législateurs hébreux, suffisamment respectueux en cela des intentions de Moïse, les crimes et les délits forment cinq divisions principales. Il y a les attentats contre Dieu, contre les mœurs, contre les parents (le père et la mère), contre les personnes et contre la propriété. Le droit de légitime défense, prévu, y est restreint. Les formules iraniennes, introduites dans le code mosaïque après la captivité, y abondent. Des peines visent les *boeufs coupables*. Sept péchés capitaux, *sept choses* que l'Éternel a en abomination : *des yeux hautains, une langue mensongère, des mains qui versent le sang innocent, un cœur qui forge des desseins criminels, des pieds qui se hâtent de courir au mal, un faux témoin qui débite des mensonges, un homme qui jette la discorde parmi ses frères*. La vague définition de ces *péchés* est remarquable ; c'est l'idée aryenne de Zoroastre, mais troublée, dénaturée un peu, devenue asiatique.

A titre de sanction, le code hébraïque veut que l'on expie la faute commise, ou que l'on compense le tort fait à autrui. La *loi du talion* — vie pour vie, œil pour œil, main pour main, pied pour pied, — atrocement sommaire, n'en est pas le texte le plus odieux. Le créancier pouvait se *payer* en vendant le fils de son débiteur, comme le prix du voleur vendu servait à compenser le dommage causé par le vol. Le mépris de l'homme inspire la loi hébraïque ; et lorsqu'un sentiment de commisération impressionne le rédacteur de ce code effroyable, c'est le mépris de la loi elle-même qui vient alors corriger l'outrage fait à l'humanité. Un meurtre a-t-il été commis ? *c'est le vengeur du sang, dira le code mosaïque, qui met à mort le meurtrier, pouvant le tuer dès qu'il le rencontre* ; et le même code institue des *asiles*, des *lieux de refuge*, où les criminels échapperont à l'action de la loi.

Les châtiments comprennent le fouet, la bastonnade, le *retranchement de la communauté*, qui est une sorte de mort civile, et la peine de mort proprement dite, par lapidation, c'est-à-dire par la main du peuple. Des amendes et l'obligation de sacrifices expiatoires complètent les sanctions du code criminel. La *privation de sépulture* était une peine très grave, très redoutée, dont les prêtres menaçaient les rois. L'ensevelissement d'un guerrier sans ses armes était ignominieux.

Les juges siégeaient publiquement, *sur la place*, à la porte de la ville, ne devant recevoir aucun salaire. Ils prononçaient les jugements au nom de la communauté. Deux témoins étaient indispensables pour prononcer la peine de

mort ; un témoin suffisait pour l'instruction des affaires civiles. Dans les cas douteux, le juge déferait le serment au demandeur ou au défendeur. Les *parties* plaidaient elles-mêmes leur cause. Les témoignages devinrent vite, en Israël, un élément de trafic.

De même que l'ensemble de la communauté des Israélites était le *grand juge* au commencement, ainsi tout Israël formait l'*armée de Dieu*. Les rois détruisirent cette première organisation, en se faisant garder par des mercenaires, des guerriers étrangers. Appelés à la bataille, les Israélites s'armaient et s'équipaient à leurs frais ; ils ne pouvaient pas se soustraire à l'appel du suffète, du monarque. La convocation des contingents se faisait au moyen de messagers, ou de signaux sur les hauteurs, répétés de colline en colline.

La stratégie des *armées de l'Éternel* était presque nulle. A défaut de courage, dans le sens élevé du mot, une exaltation par la parole, donnant la certitude d'un triomphe fructueux, l'espoir d'une débauche de vengeance, produisaient un enthousiasme dont les effets devenaient étonnants. A ce point de vue, les armées d'Israël et les armées d'Assyrie étaient identiques. Mais lorsqu'il s'agissait de prendre une ville, l'ardeur des Israélites devenait prudente ; aussi l'*art des sièges*, — attaque ou défense, — fut-il savant en Israël. Les assiégeants dépensaient une extraordinaire patience devant les murs de la cité condamnée. La brèche faite, la ville prise, toutes les abominations s'y déchaînaient ; l'incendie était l'*holocauste final, pour l'Éternel*. La moitié du butin appartenait aux troupes victorieuses, un quart allait aux prêtres, un quart au roi.

On ne voit pas, dans l'histoire d'Israël, un fait de guerre qui ne se justifie par une convoitise, une vengeance ou une jalousie. Les alliances elles-mêmes ont ce caractère. Pour l'Israélite, l'humanité finit à la frontière, souvent au seuil de la maison où vit la *famille*. Pas de nation, pas de patrie, rien qu'une quantité d'hommes groupés en un lieu, désirant y jouir avec excès d'une longue vie, s'unissant parfois pour défendre cette jouissance, ou pour l'augmenter. Dès l'exode, l'étranger est le compatriote de l'Israélite : *Vous ne vexerez ni n'opprimerez un étranger*, dit Moïse. Et si, plus tard, le combat pour la vie met en antagonisme les Israélites et leurs voisins, l'intérêt dicte encore au législateur de singulières tolérances : *Vous ne mangerez pas d'une bête crevée. Vous pourrez la donner aux étrangers qui vivent parmi vous, pour qu'ils la mangent, ou bien la vendre à quelqu'un du dehors*. L'étranger n'est pas un adversaire, mais un *être* à exploiter, par le trafic ou par les armes, suivant le cas et la possibilité. Lorsque, en proie aux cabales de toutes sortes, Jérusalem et Samarie seront en désagrégation, et que rois, prêtres, prophètes, juges et peuple, se haïssant, acharnés, attenteront de leurs propres mains à l'œuvre de Moïse, les tribuns, les conseillers, les prophètes en un mot, appelleront l'étranger, — Égyptien ou Assyrien, — sans songer aux déplorables conséquences de leur appel.

Et comment auraient-ils pu concevoir l'idée de patrie, de nation, ces Hébreux qui se querellaient sans cesse, bruyamment, se livrant des batailles ? Lorsque, dans le désert, après l'exode, des Israélites adorent l'Apis égyptien, les *hommes de la tribu de Lévi*, qui briguent le sacerdoce, s'assemblent et égorgent les Hébreux des autres tribus ; le royaume d'Israël est à peine ébauché avec sa ville capitale, que Samarie s'élève, et il y a deux royaumes d'Israël, deux Villes, aussi corrompues, aussi asiatiques l'une que l'autre. — *Telle mère, telle fille*, dit Ézéchiël, de Jérusalem... *Ta mère était une Khétas* (une Asiatique)... *Ta grande sœur c'est Samarie, ta petite sœur c'est Sodome. Et tu as fait pis qu'elles, à tous*

égards. — Sodome, Samarie et Jérusalem sont sœurs. — Or, ajoute le nabi, Jérusalem, par ses abominations, a fait absoudre ses sœurs.

Parmi les prophètes, Nahum fut le premier (625) à qui l'idée de patrie apparut, nette. D'un esprit vif, plein de pensées rapides se heurtant, Nahum a la haine de l'Assyrien ninivite, sans autre préoccupation que la grandeur du peuple de Dieu. Les quelques pages qui nous soient parvenues de ce nabi, ne sont que le long cri d'un patriotisme vindicatif. Mais quelle influence pouvait avoir un homme, sur des hommes qui se croyaient *la chose de l'Éternel*, le jouet de la volonté divine, les pupilles d'un Jéhovah *maître des nations et des peuples... distributeur des terres. — Les peuples, dit un psaume, ne sont rien devant Jéhovah ; il les estime comme le néant, comme le vide.*

Et encore, s'il n'y avait eu qu'un Jéhovah, qu'un Élohim, qu'un Éternel. Mais chaque prophète affirma son dieu, depuis le Jéhovah d'Habacuc, *escorté de la peste et de fièvre ardente*, jusqu'à l'Éternel de Job, *qui fait le ciel serein par son souffle et transperce de sa main le dragon fugitif*. Les épithètes du Jéhovah biblique constatent les interprétations diverses, hésitantes, de la divinité cherchée : C'est le Saint d'Israël, le Dieu des armées, le Roi sage, raisonnable et savant, tantôt le Berger et tantôt l'Époux de son peuple. Ces qualificatifs sont empruntés à l'Indra védique, à l'Ormuzd iranien, aux panthéons de l'Égypte et de la Chaldée. Dieu est jaloux, vindicatif, cruel, *feu dévorant*, semant l'effroi, *sourd aux plaintes dans sa vengeance*, archer victorieux s'enivrant de sa victoire, *comme un guerrier criant dans l'ivresse*, omniscient, omnipotent, maître de la foudre *qui est sa voix*, soufflant les tempêtes *par le nez*, destructeur impitoyable, *distributeur des larmes qu'il approvisionne dans des outres*, combattant invisible et mystérieux. — *Et Manoah dit à sa femme : Nous allons mourir parce que nous avons vu Dieu.* — Ce Jéhovah terrifiant, ce dieu des prophètes, c'est celui que Jérusalem nous légua, et au nom duquel, en pleine Europe, partout, jusques au fond de l'Océanie, on entendra les *représentants des vengeances éternelles*, la Bible hébraïque en main, ordonner le meurtre, crier : *Tue ! Tue !*

Ce Jéhovah fut le deuxième dieu d'Israël ; le premier, Élohim, créateur plus que destructeur, très sévère évidemment, mais ayant de l'amour pour ses créatures, essentiellement révolutionnaire, veillant au respect des droits de tous, se prononçait plutôt contre le prince que contre le peuple. Ce dieu est celui dont parle Job, qui *abat les puissants sans enquête, et en met d'autres à leur place... qui les frappe comme des criminels qu'ils sont*. Cet Élohim, qui était le dieu de Moïse, s'améliore de l'influence égyptienne, tandis que Jéhovah, tout à fait asiatique, est un despote, un tyran. On peut traiter cependant avec ce Jéhovah, exiger des garanties contre sa violence, car il est un être, un individu, une personnalité dont on sait la force, l'intelligence et le caractère. Lorsque ce dieu est indolent, le juif ne craint pas de lui reprocher son indolence.

Le culte qui s'organisa autour de ce dieu fut plus indécis encore, peut-être, que ne l'était la divinité elle-même. La représentation de l'Éternel, en effet, de *l'unique dieu*, devint un mélange de l'Ormuzd iranien, de l'idole chaldéenne, des dieux d'Égypte et du fétiche africain. Les *idoles de Laban emportées par Jacob*, l'Apis égyptien, — le veau d'or, — et le pieu, — l'*aschera*, — symbole indécis de la vigueur mâle, furent les modèles préférés des *adorateurs* en Israël.

Le *temple*, malgré sa splendeur, resta comme un lieu de réunion, ne devint jamais la *demeure* du dieu. Les fidèles se dérobaient à l'action du prêtre, choisissant leurs idoles, dressant leurs autels, allant de préférence vers les sommets, loin des bruits, ou dans les vallées, sous les arbres, se livrant à la

nature, jouissant d'eux-mêmes, étonnamment, avec cette intensité voluptueuse, et d'esprit et de corps, qui est la force des épuisés. Jéhovah, furieux, exprime sa colère par la bouche d'Ézéchiël : *Vous reconnaîtrez que moi je suis l'Éternel, quand leurs morts joncheront la terre au milieu de leurs divinités, autour de leurs autels, sur toutes les collines élevées, sur les sommets des montagnes, sous les arbres verdoyants et sous les térébinthes touffus, où ils ont offert leurs parfums suaves à leurs idoles.*

Le *créateur* de la Genèse, moins exclusif, avait admis d'autres dieux, ne réclamant pour lui que l'attribut de l'*éternité*. L'Asie, à ce moment, croyait trop à l'existence réelle des divinités s'étant partagé le monde, aux *dieux locaux*, pour que le monothéisme d'Abraham pût s'y prêcher. Il fallait beaucoup de prudence à Moïse pour faire admettre son innovation ; il y aurait réussi sans doute, — car l'esprit monarchique, semblable à l'esprit monothéiste, se répandit vite en Israël, — si ses successeurs maladroits ne s'étaient pas emparés de l'idée nouvelle pour l'exploiter en hâte, à leur profit personnel.

Ce sont les prêtres d'Israël qui étouffèrent Élohim, et ce sont les prophètes, ces antagonistes naturels des prêtres, qui substituèrent l'inacceptable Jéhovah à l'Élohim des premiers temps, presque accepté. Inacceptable aux Asiatiques en effet, au *peuple d'Israël*, Jéhovah, ce dieu violent, alors surtout que l'Assyrie lui apportait Mylitta, la Vénus adorable, toute à tous, dont les prêtresses se sacrifiaient vivantes, et continuellement, en l'honneur de leur *mère*. Les *fidèles* de Mylitta, généreux, entretenaient libéralement son culte. — *En jetant l'argent*, dit Hérodote, *l'étranger prononçait ces paroles : J'invoque pour toi la déesse Mylitta.* — La vieille Chaldée asiatique, avec sa communauté des femmes, se perpétuait dans cette prostitution des prêtresses de Mylitta. Pire était l'adoration du *pieu chaldéen*, de la pierre sacrée, monstrueuse, et très grave l'importation de la divinité phénicienne, Moloch, que les sacrifices humains ne rassasiaient pas. Les divinités égyptiennes, seules, eussent été capables de lutter contre ces abominations. Moïse ne comprit pas cela, et c'est en renversant l'Apis, le veau d'or, qu'il détruisit de ses propres mains son œuvre théologique. Il y eut la tentative d'un Jéhovah serpent, mélange de l'Urceus égyptien et de l'Afrasiab touranien, et celle d'un Jéhovah-Isis, avec ses grandes ailes protectrices ; mais il était trop tard : Les prêtres après Aaron, et les prophètes après les prêtres, accaparèrent l'Éternel, et ils périrent plutôt que de subir un seul instant la pression populaire.

Les prophètes de la captivité, les législateurs de la Jérusalem nouvelle, ayant le sentiment de la faute commise, s'efforcèrent de substituer la *religion du droit et de la justice*, de la bonté, de la charité, au culte impuissant des premiers nabis et des premiers prêtres. *Pratiquer le droit et la justice est chose plus agréable à Dieu que le sacrifice*, dit Michée ; et le Livre des Proverbes répète : *La charité vaut mieux que les sacrifices.* — *La justice est une aurore*, dit un psaume, *et le droit resplendit comme le soleil de midi.* En réalité, les Israélites étaient des païens ; leurs divinités, principales se nommaient Baal, Moloch, Mylitta, Astarté, Ammon, Osiris et Apis.

Les pratiques du culte énumérées dans le Livre hébraïque, n'ont rien de commun avec les origines de la nation. L'Exode dit des Hébreux qu'ils sont *un peuple de prêtres* ; l'expression est juste, car avant Aaron chaque chef de famille officiait devant ses dieux préférés. Il y eut ensuite un corps sacerdotal, des prêtres-chefs (*rôs*), sans pontife, et enfin un *grand-prêtre* désigné, rival du roi. Un enseignement spécial donnait à ce clergé une cohésion spirituelle que venait

cimenter l'impossibilité, pour les prêtres et les lévites instruits, de vivre hors du temple, matériellement. Le Livre ordonnait des offrandes, *des impôts sacrés*, au moyen desquels se nourrissaient les familles des prêtres. Les sacrifices à l'Éternel exigeaient des *victimes sans défaut*, dont la graisse, brûlée sur l'autel, s'élevait en fumée vers le dieu, et dont le *reste* était destiné aux officiants. Les repas sacrés, auxquels assistaient les femmes des prêtres, — concourant d'ailleurs, dans le temple, aux cérémonies, — se composaient de ces *viandes consacrées*, de gâteaux faits avec de la farine de froment pétrie dans de l'huile, cuits sans levain, de pains au miel et d'épis grillés. Les libations étaient déjà scandaleuses du temps d'Aaron, qui s'enivrait, ce que le Lévitique stigmatise comme un sacrilège. — *Et la vigne dit : Cesserai-je de produire mon jus qui réjouit les dieux et les hommes.*

Ce culte assurait l'existence des prêtres, mais il ne constituait pas une religion. On ne voit vraiment pas d'église en Israël ; les synagogues n'y sont que des *lieux de rendez-vous*, les rabbins n'y forment point un clergé. Parmi les pratiques susceptibles de réunir les fidèles, au moins dans un commencement de manifestation, il faut citer les jeûnes, que Zoroastre détestait, et les prières dont la journée de l'Israélite aurait été remplie. Des consécration à l'Éternel, singulières, donnaient au peuple des exemples de piété. Tel venait devant le dieu, jurant de ne plus *toucher par le ciseau à sa chevelure* et de la couper un jour, toute longue, pour la brûler sur l'autel. La circoncision, d'origine africaine, devint un *signe de consécration*. Par l'accumulation des fêtes, les prêtres voulurent se rendre sympathiques, s'identifier surtout au passé d'Israël, perpétuer les grands souvenirs, par des pompes religieuses accompagnées de réjouissances publiques. En mémoire du *septième jour de la création*, qui fut le jour du sabbat, les prêtres imposèrent au peuple un repos absolu. Ce jour-là, les Israélites ne devaient même pas *allumer du feu dans leurs demeures*. Se rendre dans la maison de Dieu, *monter au temple*, n'était cependant qu'un acte exceptionnel, un *pèlerinage*.

La grande faiblesse des prêtres d'Israël s'explique par la présence des prophètes organisés en corps spécial, en confrérie, sinon hors du temple, — car ils avaient leur place réservée dans la maison de Jéhovah, -mais certainement hors de l'esprit sacerdotal. Les prêtres officiaient, sacrifiaient, et vivaient du produit de leur sacerdoce, ce qui choquait le peuple, suscitait ses jalousies. Les prophètes, au contraire, ne vivaient que de la charité publique, étaient instruits, prêchaient avec une apparence de désintéressement. En outre, sachant bien toutes les pratiques de la sorcellerie, — égyptienne ou chaldéenne, — les nabis faisaient des miracles volontiers.

Les prophètes eussent dominé tout Israël, complètement, si des rivalités ne s'étaient produites parmi eux, qui, les mettant en querelles, amoindrirent leur autorité, leur firent employer toutes leurs forces à la défense de leurs propres personnalités. Il y avait les *vrais prophètes* et les *faux prophètes*. Les faux étaient nécessairement ceux qui contrecarraient les vues des prophètes en renom. Ézéchiël nomme ses adversaires des *badigeonneurs de mensonges croulants*. On vit des prophètes se souffleter devant le peuple. Les prêtres ne pouvaient cependant pas lutter contre l'influence des nabis, dont les actes étaient souvent merveilleux, dont le talent était incontestable. Samuel déjà, le créateur du prophétisme, se vantait de faire tonner et pleuvoir. D'autre part, la perpétuelle peur d'Israël poussait les Israélites plutôt vers les prophètes dont la rhétorique était menaçante, que vers les prêtres alourdis, vivant bien, satisfaits, n'ayant de fureur que pour la défense de leurs prérogatives.

Le prophète était très dangereux, parce que la passion le dominait, et que poète, même ses paroles les plus douces, les plus humbles, distillaient un incommensurable orgueil. *Ses discours*, dit le psalmiste, *coulent comme de la crème, et son cœur recèle la guerre ; ses paroles sont plus coulantes que l'huile, mais ce sont des épées nues*. Grâce à cette lutte entre les prêtres et les prophètes, le temple ne fut jamais qu'un symbole : *Dieu n'y était pas*. L'Ecclésiaste affirme que Jéhovah *n'a pas réclamé d'autel*. Le temple de Sion ne représente même pas, comme l'aurait voulu David, le *centre* de la nationalité hébraïque, puisque Salomon a décidé qu'on y laisserait venir les étrangers.

La grande idée prophétique, celle qui fera subsister Israël, supérieure à la vocation d'Abraham, à l'œuvre de Moïse, de David et de Salomon, et qui jaillit d'un cerveau désespéré annonçant le renouvellement total des choses, c'est l'idée messianique. Un Messie viendra, un guerrier, qui sera la gloire d'Israël. Isaïe II énuméra avec complaisance toutes les jouissances de cet âge d'or, et cette illusion devint un dogme.

L'excès, l'abus de la personnalité, dans la gloire comme dans le malheur, caractérise Israël. Job voudrait *graver sa misère sur le roc*. Il suffit, à Jérusalem comme à Samarie, qu'un homme s'élève, pour qu'un autre homme hurle aussitôt à cet avènement. Le prophète se dresse contre le prêtre, le prêtre se dresse contre le roi, le roi se dresse contre le nabi, de telle sorte qu'au jour de la défaite il ne reste ni sacerdoce, ni royauté, mais seulement une promesse, un Messie. Nulle croyance générale, nulle science, nulle morale, par conséquent nulle philosophie.

Le Dieu d'Israël, base de tout, ne s'explique que par l'imagination ; il ne se *démontre* pas. L'affirmation de sa force suffit. C'est un être matériel, vivant, qui a *parlé* à Abraham et à Moïse, qui faisait du bruit en marchant dans l'éden, qui a créé les choses à lui tout seul. Ce n'est pas un dieu national, mais un dieu universel, dont la demeure est au-dessus des nuages. Il n'y a de doute que quant à sa forme. C'est l'Élohim d'abord, incompréhensible ; ensuite l'Éternel, sans commencement ni fin, mais dont les œuvres sont visibles, et qui travaille ; c'est enfin un dieu vague, inexpliqué, récompensant et châtiant. La récompense suprême, dans l'âge d'or promis par Isaïe II, et que le Messie fera, c'est l'obtention d'une longue vie, une vie de cent ans : *Il ne mourra plus d'enfants de quelques jours, plus de vieillard qui n'ait accompli sa carrière. Le plus jeune mourra à cent ans*. On trouve, notamment dans les Proverbes, une idée supérieure à ce dieu matériel : la Sagesse aurait précédé la création ; mais c'est une idée fugitive ; le cerveau de l'Asiatique ne peut pas la conserver, cette idée.

L'homme est un instrument de jouissance, dont l'existence est limitée ; un ensemble de chair, de sang et de souffle, semblable à Dieu d'ailleurs, et que la mort détruit complètement. *Quand nous mourons*, dit le Livre de Samuel, *nous sommes semblables à l'eau versée à terre, qui ne peut plus être ramassée*. Après la mort, c'est l'oubli, dans le séôl, dans l'abîme sombre, le *pays des ténèbres et de l'obscurité*, silencieux, sans résurrection. *Je suis effacé des cœurs*, dit le psalmiste, *comme un mort ; je suis comme un vase brisé*. La vie commence à la naissance et se termine à la mort ; il n'y avait rien avant, il n'y aura rien ensuite. Aucune âme n'est imaginée. Cependant l'Ecclésiaste a la pensée d'une seconde vie ; il prend cette idée, il l'examine, et il la rejette : il n'y a décidément, pour lui, qu'une *vie unique*, se terminant par un *sommeil dont on ne se réveille pas*, et il en conclut *qu'un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort*.

Les Assyriens ne se préoccupaient pas davantage d'une autre existence, mais l'influence touranienne leur fit concevoir un séôl réel, *sous les eaux*, un monde infernal.

CHAPITRE XXVI

DE 1400 A 588 Av. J.-C. - La mort et les funérailles en Israël. - Morale. - Philosophie. - La femme, grande coupable. - La création. - Le déluge. - La fin du monde. - Géographie et ethnographie bibliques. - Histoire. - Sciences. - Astronomie. - Chronologie. - Cosmographie. - Médecine. - Arts. - Sculpture. - Musique. - Danse. - Littérature. - La bible. - Fin d'Israël.

LA mort étant la fin de tout en Israël, les deuils, bruyants, y exprimaient un désespoir intense. Des pleureuses de profession s'égratignaient le visage, publiquement ; les parents restés dans la maison se couvraient de cendres, déchiraient leurs vêtements, buvaient, dans un repas funèbre, *la coupe de la consolation*.

Jouir d'une vie aussi courte, se terminant par une mort sans lendemain, était la grande préoccupation d'Israël ; l'Israélite ne cherchait qu'à s'enrichir pour s'assurer au plus tôt cette jouissance. Aucune morale quelconque n'était encore formulée. Tout venait d'un dieu partial, vraiment incompréhensible, despote, capricieux, souvent injuste, favorisant le mal parfois.

L'Ecclésiaste, très sceptique, doutant de l'intervention de ce dieu déloyal, constate que *les hommes ont le son des bêtes*, que tout au monde *n'est que vanité*, qu'en réalité *le hasard est le maître*, et que la sagesse est une duperie, puisque *le sot a le même sort que le sage* ; et il s'écrie : *A quoi bon, alors ?* — Job, rageur, voyant le mal, entreprend de le justifier ; il repousse les *consolateurs fâcheux* qui viennent l'impatisser ; il annonce *l'égalité dans la mort, dans l'ignominie*. Vienne la mort, donc, qui est un repos et un nivellement, une délivrance, une liberté. Le désespoir est inutile ; la vie, et c'est heureux, passe *aussi vite que la navette d'un tisserand*. On pourra dire que *l'injustice de Dieu ne sera que temporaire* ; mais, en attendant, *Dieu est injuste*, c'est un fait. Et Job conclut : *Dans la nature, l'homme seul est malheureux*.

Tels sont les deux philosophes d'Israël, désespérés, désespérants. E y faut joindre les auteurs des Proverbes, d'un utilitarisme éhonté, d'une défiance outrageante, d'une prudence lâche, d'un égoïsme révoltant. Dans le vocabulaire de ces philosophes, on chercherait en vain les mots de Foi, de Croyance et de Loyauté. L'homme est un condamné ; il naît *stupide comme le poulain de l'onagre*, et il *se consume comme un bois vermoulu, rongé par la teigne*. — *Le mortel enfanté par la femme n'est qu'un vermisseau*. — L'arbre coupé repousse, l'homme non, car il n'est *que poussière et cendre*, a dit Abraham.

La femme est la grande coupable en ce monde, puisqu'elle est le piège, le filet dans lequel l'homme tombe, poussé *par la nature* qui veut conserver l'humanité : *Et je trouvai quelque chose de plus amer que la mort, dit l'Ecclésiaste, c'est la femme, elle dont le cœur n'est que filets et pièges, et dont les mains sont des chaînes*. Ce danger permanent, il importait de l'écartier, de l'annuler, au moins dans la famille, en l'assujettissant à l'homme, absolument et rudement. La légende de la création, dans la Genèse biblique, semblable à la légende insérée dans la Bible des Iraniens, — le Zend-Avesta (Boundehesch), — se modifie en un point. Dans le livre des sectateurs de Zoroastre, le premier homme et la première femme, — Meschia et Meschiané, — sont séduits par Ahriman, le dieu du mal, qui vient *en personne* se donner comme le dieu créateur, et trompe les

deux premiers êtres ; dans la Bible hébraïque, Ahriman intervient également sous la forme du serpent touranien, mais il incite *la femme* à séduire l'homme, et il y réussit.

En Israël donc, la femme devient l'auteur principal de tous les maux. Ne pouvant se relever, ni comme épouse, ni comme mère, elle imposa la domination de ses charmes, elle exploita ses attraits, et courtisane *sur les bords du chemin* aussi bien que prêtresse dans les temples, sur les sommets, sous les arbres sacrés, elle fit de son propre corps l'instrument de sa réhabilitation, s'acharnant, pourrait-on dire, à corrompre les hommes pour les abaisser à son niveau.

L'intention du rédacteur de la Genèse est évidente, puisque l'intervention du *serpent infernal* ne se trouve que là, dans la Bible. Le livre hébraïque ignore Satan jusqu'après la captivité. Ce sont ordinairement des *envoyés célestes* qui viennent, au nom de Jéhovah, répandre le mal parmi les hommes condamnés. Les bourreaux de l'Éternel sont des *anges exterminateurs*. La dernière colère de ce *dieu irascible* est prévue, annoncée, certaine : Il y aura une *fin du monde*, quand l'Éternel jugera que son œuvre est devenue mauvaise ; c'est par le feu qu'il la détruira.

Le prophète Sophonie croit à l'imminence de ce grand jour : *Il est proche, le grand jour de l'Éternel, il est proche, il vient en grande hâte. Quand on entendra sou bruit, le guerrier même poussera des cris de désespoir. C'est un jour de colère que ce jour-là, un jour de détresses et d'angoisses, un jour de ruine et de désolation, un jour de ténèbres et d'obscurité, un jour de nuages sombres et noirs, un jour de trompettes et d'alarmes contre les villes fortes et leurs tours élevées. Je serrerai de près les hommes et ils marcheront comme des aveugles, pour avoir péché contre l'Éternel ; et leur sang sera répandu comme de la poussière, leurs entrailles comme de l'ordure. Ni leur argent, ni leur or, ne pourra les sauver au jour de la colère de l'Éternel ; par sa jalouse ardeur, le pays sera consumé, car il veut en finir, et soudain, avec les gens de ce pays.*

Une vie restreinte, une mort terminant tout, et la menace perpétuelle d'un total anéantissement, par le caprice de Jéhovah, donnaient au malheureux Israélite, avec la fièvre de la peur, un désir immodéré de jouir de sa courte existence, autant que possible, et personnellement. Ce personnalisme excluait toute recherche dans l'intérêt général des êtres et des choses ; si bien, qu'après avoir accompli ses destinées, le royaume d'Israël a disparu sans rien laisser de scientifique.

La géographie biblique ne fait qu'énumérer les *terres* et les *peuples* connus des Égyptiens avant Moïse. Moïse utilisa ces documents avec intelligence, au point de vue de son projet ; il fit de la Chaldée le centre du monde, et partagea ensuite les *racés humaines* en trois groupes *issus des trois fils de Noé : Sem, Cham et Japhet*. Le but apparent du rédacteur fut d'accaparer toute l'humanité au bénéfice du Jéhovah créateur, de justifier le récit de la création comme œuvre d'un dieu unique, d'appuyer l'hypothèse du *premier homme*, unique également, duquel procède toute l'humanité. Mais, nécessairement, Moïse ne put énumérer que les races qu'il connaissait, et c'est pourquoi, à prendre à la lettre le texte biblique, des *groupes d'hommes* très importants ne sont pas issus du premier homme créé par Jéhovah, ou plutôt par Élohim.

Cette insuffisance des données ethniques de la Genèse n'a rien qui doive surprendre. Ce qui étonne à bon droit, c'est l'incohérence, l'inexactitude de la géographie de la conquête. Dans les livres historiques de la Bible, les

contradictions obscurcissent absolument le sujet. Exclusivement préoccupé des nécessités de son temps, l'historien israélite modifie le récit du passé, comme il annonce d'ailleurs les choses de l'avenir, suivant l'utilité de la modification ou de la prophétie, sans réfléchir aux conséquences de ses affirmations.

Le récit de la création, de forme historique, très précis, est d'origine chaldéenne, avec des détails égyptiens et d'autres aryens. Élohim tire tout du chaos (Tohubohu, Tobou-wabohou). Il bâtit le ciel *de sa main droite*, comme l'Indra védique, et *sa parole fait naître la lumière*, comme dans l'hypothèse égyptienne de la formation du monde. Deux récits de la création, différents, sont dans la Bible ; l'un racontant l'œuvre d'Élohim, l'autre l'œuvre de Jéhovah. Encore après la captivité, les Israélites discutaient leur dieu définitif. Le ciel créé, — le firmament, — est une voûte, un monde supérieur, avec ses eaux, traversé par un fleuve. La flore de la création est iranienne ; l'astrologie en est chaldéenne, tout à fait. Les astres sont des *luminaires servant de signes*. Les six jours du « grand œuvre » sont identiques enfin aux six gahambars du récit zoroastrien.

L'homme créé fut pétri de la main de Dieu : *Tes mains m'ont façonné et formé*, dit Job. *Tu m'as coulé comme du lait, laissé condenser comme la crème qui se caille ; de peau et de chair tu m'as revêtu, d'os et de nerfs tu m'as tissé...* Le premier homme et la première femme, placés dans *un lieu de délices*, — éden, — y furent tentés par le serpent qui leur donna *la science du bien et du mal*. L'Éternel, courroucé, les chasse de ce paradis, et l'homme, condamné jusques à sa dernière descendance, inaugure sa vie pénible. Des deux fils du premier homme et de la première femme, d'Adam et d'Ève, — Caïn et Abel, — le premier assassine son frère. Puis c'est une nouvelle colère du dieu créateur, un déluge qui *pendant quarante jours et quarante nuits* laisse le monde sous les eaux.

Le récit du déluge, apporté de Chaldée par Abraham, peut reposer sur un fait vrai, positif, mais qui n'affecta sans doute qu'une partie du monde ; car les Africains, aussi bien de la Nigritie que de l'Égypte, n'ont conservé aucun souvenir de l'événement. Le déluge chaldéen, cité comme un fléau accidentel, devint dans la Bible hébraïque la punition d'une faute, le châtiment de l'Éternel outré de la perversité des hommes. L'humanité recommence avec Noé, et avec l'humanité, tout le monde des êtres réfugiés dans une *arche*, — la *bari* égyptienne, — construite par l'ordre de Dieu. Il est remarquable que les noms des premiers hommes principaux, — Caïn, Abel, Noé — ne sont pas hébraïques. On trouvera sans doute un jour, dans quelque texte encore inconnu, l'origine de ces légendes, ingénieuses, bien qu'un peu puérides, et qui sont loin d'avoir la grandeur des hypothèses védiques ou iraniennes.

L'histoire biblique continue avec la tour de Babel, qui n'est que la *pyramide à sept étages* de Babylone, réparée par Nabuchodonosor, le Birs-Nimroud actuel, et pour la construction de laquelle le rédacteur de la Bible fait se réunir *toute l'humanité*. Les hommes ainsi réunis parlent tout à coup des langues différentes, cessent de s'entendre, et se dispersent, allant former des nations.

C'est enfin le voyage d'Abraham, *le père de la multitude*, en Égypte, avec sa femme Sarah, fait certain, mais dont le rédacteur extrait beaucoup trop de conséquences. Le propre de l'historien biblique est de tout expliquer, d'un trait, absolument, pratiquement, et d'imprimer ensuite aux origines imaginées un caractère décisif. Ainsi, les Moabites et les Ammonites étant devenus les ennemis irréconciliables des juifs, et tous les hommes étant d'une race unique, descendant de Noé, le rédacteur justifie la guerre survenue en faisant de Moab et

d'Ammon des personnalités coupables : ce sont les enfants maudits, *incestueux*, des filles de Loth.

Des sciences, qui donc aurait voulu s'en occuper en Israël ? *La crainte de l'Éternel est le principe de la science*, dit la Bible. L'esprit du groupe hébraïque répugnait aux efforts intellectuels, alors. Job déclare impie la *recherche des causes* ; l'Ecclésiaste affirme que *la science est une chose vaine*. Les jeunes Hébreux recevaient quelques principes religieux et moraux, apprenaient à compter, peu, — les quatre règles primaires, — et recevaient des notions d'arpentage. L'astronomie, si importante en Chaldée, n'est bientôt plus qu'un empirisme en Palestine, entretenu toutefois par un certain goût d'observation. La désignation des quatre points cardinaux indique bien en quelle situation les Israélites se croyaient placés relativement au reste du monde. Ils ont l'Est devant eux, l'Ouest, qu'ils nomment *la mer*, derrière eux, le Sud à leur droite par conséquent, et le Nord, le *lieu caché, obscur*, à leur gauche.

La chronologie, toute mythique, demeure chaldéenne. Les *mois* apportés par Abraham ont persisté en Israël. Le chiffre 7, fatidique, donne la semaine que termine le sabbat. Il y a deux années en Judée, comme en Assyrie : l'année sacerdotale, ou religieuse, qui commence au printemps, et l'année civile qui s'inaugure en automne. L'observation des étoiles est simplement consignée, sans déductions, au moyen de dénominations chaldéennes.

La cosmographie, vague, conçoit la terre comme un *plan*, tantôt circulaire, tantôt carré, supporté par des colonnes, dans le vide ? Cette terre touche au ciel, du côté du sud ? Sous le firmament solide, *miroir de fonte*, courent les nuages, qui sont des outres plus ou moins pleines. Le soleil *sort de l'orient* chaque matin, pour éclairer le monde ; la lune sert *à marquer le temps* ; les étoiles sont *l'armée des cieux*. Par son souffle, Jéhovah *fond les neiges et grossit les torrents*, à son caprice, comme il donne de la pluie, ou fait la sécheresse, à son gré.

Éparses, çà et là, dans la Bible, de bonnes notions d'histoire naturelle peuvent être recueillies. Le goût de la vie, préoccupation unique de l'Israélite, nécessitait une médecine attentive. Bien qu'empirique, la médecine hébraïque repose sur d'excellentes appréciations, n'est pas sans principes. L'influence de *l'état moral sur l'état physique* y est sagement exprimée. *Le cœur pacifique fait vivre le corps*, dit le Livre des Proverbes. Ou bien : *La passion casse les os*. La vie est un souffle, que le sang entretient. Le foie est considéré comme le siège de toutes les affections ; le cœur est volontiers défini comme le creuset où s'élabore la pensée. On employait comme remèdes, des baumes, des huiles, des *plantes salutaires*. Les prêtres, les lévites surtout, connurent assez bien l'homme ; le Lévitique a de bonnes définitions. Mais l'intervention toute-puissante de la divinité, continuelle, omnipotente, décourageait le chercheur : *Crains Dieu et évite le mal, ce sera la meilleure médecine de ton corps*. Des chirurgiens réduisaient les fractures, du temps d'Ézéchiël au moins.

L'absence d'esprit scientifique avait pour corollaire l'absence presque absolue d'esprit artistique. Les architectes d'Israël sont des Phéniciens instruits par l'Égypte ; les Hébreux n'interviennent que pour colorier en vif les monuments. Les maisons vastes, les palais, généralement de bois, sont peints en rouge. Le monothéisme d'Abraham ne permettant pas la représentation des divinités, l'art de la statuaire n'a pas de raison d'être. Les chérubins du tabernacle et les douze bœufs *portant la mer d'airain*, ne sont que de l'ornementation. Le sculpteur doit se contenter de reproduire, dans le bois ou dans la pierre, des images d'animaux et de plantes, pour rompre l'uniformité des plans nus, droits. Les entrelacements

de branchages fleuris, avec des fruits, n'étaient pas sans originalité, bien que plaqués brutalement. La lourdeur, souvent fruste, des ornements et des meubles, malgré l'emploi des matières les plus riches, — or, argent, ivoire, pierres précieuses, — excluait la satisfaction des yeux. Les objets du culte, depuis les cuillers et les fourchettes du sacrifice, jusqu'au *chandelier à sept branches*, si mal nommé, — car c'était une lampe à sept godets et non un chandelier, — ont le caractère d'ustensiles. Ézéchiël, en exil, à Babylone, parle pour la première fois de *peintures*. La description des étoffes cependant, dénonce le goût recherché des Israélites pour l'agencement des couleurs. Il y a de l'art véritablement dans ces étoffes tissées, brodées, parsemées d'images, *de figures de chérubins* dit l'Exode, et teintes de *pourpre violette, de rouge et de cramoisi*.

A défaut de grand art, Israël se complaît à ciseler des bijoux, à travailler avec minutie *l'or, l'argent et l'airain*, à enchâsser de jolis ouvrages d'ivoire dans des bois, à graver *au fer et au diamant* des sujets délicats dans des pierres dures. Les bijoux ont le type égyptien, interprété par des mains phéniciennes, c'est-à-dire dénaturé, grossi. Le lotus et les hiéroglyphes sont toujours reconnaissables dans les ornements des bijoux que la Phénicie exporte.

L'art avait pour Israël l'inconvénient de la précision, du fini. Incapable de s'arrêter à une pensée, de l'exprimer définitivement, l'Israélite était rebelle au dessin, qui est un *dernier mot*, et il ne pouvait pas, sans dessin, avoir une architecture, une sculpture. Au contraire, la musique s'adaptait admirablement au vague de ses conceptions, et c'est ainsi que cet art spécial fut une chose importante aussi bien à Jérusalem qu'à Samarie. Peu de documents nous renseignent sur la musique des Hébreux, mélodique certainement, c'est-à-dire influente, habilement imaginée, comme une littérature voulue plutôt que comme une impression ressentie et donnée. L'abondance des instruments implique des effets harmoniques ; c'étaient des harpes de toutes formes, que l'on jouait avec le plectrum ou les doigts ; des guitares de toutes sortes ; des lyres et des luths, portatifs, ou reposant sur des tables creuses ; des flûtes, souvent accouplées et piquées dans des outres toujours gonflées, ou, plus nombreuses, reliées et graduées en chalumeau ; des trompettes droites ou courbes, de corne ou de métal ; des tambours, des tambourins, des cymbales, des sistres, des triangles.

La *musique sacrée* exigeait des chanteurs, parmi lesquels se distinguait toujours un virtuose (*ménasseach*), un soliste, dirigeant le chœur. L'art musical s'était développé chez les nabis, dans les confréries de prophètes constamment appliqués à rechercher des moyens de séduction. Ces *voyants* s'appliquaient à eux-mêmes leurs découvertes, excitant leur inspiration au *son des instruments*. Ils savaient très bien l'ivresse que procurent les sons ; c'est au bruit des tambourins et des chœurs dansants que la fille de Jephté marche à la rencontre de son meurtrier, de son père. Chaque psaume, plus tard, portera *en tête* la désignation de l'*air populaire* sur lequel il doit être chanté. L'orchestre sacré a été décrit par le psalmiste : *Louez l'Éternel au son de la trompette ! Louez-le avec le luth et la harpe ! Louez-le avec le tambourin et la danse ! Louez-le sur les cordes et avec les flûtes ! Louez-le avec des cymbales résonnantes ! Louez-le avec des cymbales retentissantes ! Que tout ce qui respire loue l'Éternel !*

Les trompettes, aux sonneries fixées, étaient l'instrument principal de la musique d'Israël, bruyante ; elles servaient à *convoquer la communauté*, à *mettre en marche les campements*, à exalter Jéhovah. La flûte, au contraire, si douce, et qui berçait si bien l'Égyptien, attristante, l'Israélite la dédaignait : *Mon cœur*

gémît comme une flûte, dit Jérémie. Les chants d'Israël étaient des exaltations : *Sus ! lyre et harpe ! Je veux réveiller l'aurore !*

Les danses, lascives, corrigeaient les brutalités de l'art musical ; les femmes y développaient leur séduction. Danser était un acte religieux. *Que le nom de l'Éternel soit loué dans les danses... avec le luth et le tambourin*. L'ensemble de la chorégraphie hébraïque, et par les gestes, et par les groupements, avait une tendance circulaire, ainsi que l'indique d'ailleurs le mot *mahol* ou *mehola*. C'était un art ennobli. Les rois dansaient.

Les prophètes qui avaient exploité l'art musical, se chargèrent eux-mêmes de porter l'art essentiellement israélite, — l'art de parler et d'écrire, — aussi haut qu'il était possible d'atteindre. Pour le jeu des mots et des sons, pour les effets littéraires, pour l'arrangement des récits, nul ne dépassera le littérateur hébraïque. Toutes les formes de l'art d'écrire sont dans la Bible, épuisées, avec les sentences de Salomon, les confidences de l'Ecclésiaste, le poème de Job, les discours des deux Isaïe, de Jérémie, d'Ézéchiël, de Daniel et des douze *petits prophètes*, les drames d'Habacuc, les idylles champêtres portant les noms de Ruth et de Noémi, les hymnes, odes et psaumes de Moïse, de David, d'Éthan et d'Héman, les élégies et les cantiques de David et de Jérémie, enfin les chansons de harem et les poèmes érotiques formant le précieux recueil inexactement attribué à Salomon, — le Cantique des Cantiques, — et les jolis contes de Tobie, de Suzanne, de Jonas.

La poésie hébraïque, très rude certainement, désordonnée, sans forme arrêtée, sans but semble-t-il, toute pleine de sentences, de paraboles, d'énigmes même, constitue cependant un ensemble. Une grande émulation entretient les prophètes, qui sont des littérateurs. C'est à qui trouvera des formes grammaticales nouvelles, des tours hardis, imprévus, *hors du langage habituel*, susceptibles d'exciter l'étonnement chez l'auditeur, l'admiration chez le lecteur. Car on *lisait* surtout les œuvres des prophètes.

La quantité des mots que dépensèrent les auteurs hébreux est inouïe ; la richesse des métaphores qu'ils employèrent confond ; mais, dans leurs œuvres, la vigueur des pensées contraste avec l'indécision du but, avec le mauvais choix des moyens. Voulant relever le peuple abattu, le prophète l'invective, le frappe, l'abat davantage ; voulant exalter Jéhovah, et le grandir, son chanfre le rend odieux ; voulant s'imposer au peuple, ou au roi, le nabi se rend personnellement insupportable. Au fond, le prophète va par boutades ; ses poèmes ne sont en définitive que des distiques se suivant, mais liés et soutenus, avec une hardiesse étonnante, un courage réel, par un ton de bravade, persistant. Le rythme résulte des assonances, du parallélisme des idées se succédant ; quelques parties rimées se trouvent dans les morceaux destinés au populaire. Les prosopopées abondent, excessives, surprenantes, hors de toute proportion avec le réel ; les arbres chantent et les fleurs applaudissent, *en battant des mains*.

Toute cette force et tout ce talent furent dépensés en pure perte, parce qu'il n'y eut pas en Israël, avant la captivité de Babylone, une idée dominante coordonnant toutes ces aspirations. Chacun venait au peuple avec sa parole, avec sa pensée, avec sa personnalité exclusive, avec son système, avec son intérêt. A l'heure de l'effondrement, les mêmes antagonismes existaient encore. Le temple s'écroule avant que les Israélites aient choisi le vrai Jéhovah ; le véritable Éternel.

Tandis que les prêtres et les lévites prêchent l'exercice du culte comme le lien national par excellence, le psalmiste, ami des prophètes, combat le corps sacerdotal, et s'adressant à Dieu : *Tu n'aimes point les sacrifices et les offrandes ; tu m'as ouvert les oreilles, tu ne demandes point d'holocaustes, ni de victimes expiatoires. Je lui dis donc : Me voici ! je viens, avec le Livre écrit pour moi.*

Les prophètes l'ont emporté. La Loi, le Livre, la Bible, va dominer le culte ; les législateurs vont supplanter les prêtres. Mais y aura-t-il, désormais, au moins, unité de vues, unité de labeur ? Non. Les deux grands réformateurs auront encore des buts différents : Ézéchiël entend donner à *l'Israël nouveau* une base religieuse ; Isaïe II, au contraire, ne voit même pas la nécessité d'un temple. Découragé, Ézéchiël prononce le mot fatal : *La parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Toi ! fils d'homme, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Pour la terre d'Israël, fin !*

CHAPITRE XXVII

DE 665 A 559 Av. J.-C. - Les Juifs à Babylone. - L'Égypte : XXVIe dynastie. - Ahmès (Amosis) s'allie aux Perses et appelle les Grecs. - Les Touraniens : Mongols, Scythes et Parthes. - Isolement de Babylone. - Nabuchodonosor et les Juifs. - Évilmérôdach. - La Jérusalem d'Ézéchiël et d'Isaïe II. - Le Messie : Cyrus, roi des Perses. - Les Afghans. - Les Aryas de l'Inde. - Le Mahabharata et le Ramayana. - La grande guerre. - Le Bouddha Cakya-Mouni. - Perses, Mèdes et Grecs. - Asie et Europe.

VAINCUS et transportés en Basse-Mésopotamie, les Israélites de Judée s'y mélangèrent à leurs vainqueurs, les Assyriens *faiseurs d'eunuques*. Le joug leur parut moins lourd qu'ils ne l'avaient redouté ; la réaction de la peur adoucit considérablement leur vindicte. Ils se familiarisèrent vite avec le *serpent monstrueux et gluant de Chaldée*, et ne tardèrent pas, pour la plupart, à se considérer comme suffisamment chez eux à Babylone. Abominablement corrompue, la Babylonie avait cependant conservé, de ses emprunts à l'Égypte, un grand fond de tolérance, et son contact récent avec les Iraniens de la Perse et de la Médie, lui avait donné un goût de justice particulier.

Le grand œuvre d'Abraham, qui est dans l'histoire une manifestation des convoitises asiatiques, s'était donc terminé par la transportation, par la captivité du *peuple de Dieu*. Jérusalem et Samarie, les deux sœurs rivales, n'existent plus, et les Israélites de Judée, qui pour échapper au joug de Babylone se sont réfugiés en Égypte, apparaissent comme des étrangers sur cette *terre brune* qui leur avait été si hospitalière jadis.

C'est que l'Égypte, maintenant, éprouve pour les Juifs toute la haine que ceux-ci nourrissaient depuis longtemps, par jalousie, contre les Égyptiens du sud, ces *Koushites abhorrés*, et contre les Égyptiens du nord, c'est-à-dire du delta, qu'Ézéchiël vouait à la ruine : *Je mettrai la terre d'Égypte au rang des terres désertes et ses cités au nombre des villes désolées*.

L'Égypte vivait alors sous la XXVIe dynastie (665-527), délivrée des Assyriens, reconstituée par le pharaon Psamétik Ier, successeur de Néchao. C'est avec l'aide de mercenaires venus surtout de l'Ionie et de la Carie, que Psamétik s'était fait le maître du Nil, depuis la Méditerranée jusqu'à la première cataracte. Coiffés de leurs casques lourds, revêtus de leurs cuirasses de bronze, ces *hommes d'airain* épouvantèrent les compétiteurs du pharaon Psamétik, les *petits rois* du delta. Thèbes et Memphis renaissaient. Dans les temples, restaurés ou reconstruits, circulaient de nouveau les scribes, les prêtres, les dieux. Le culte du bœuf Apis resplendissait. Il y avait une nouvelle Égypte.

L'Égypte de Psamétik se trouvait cependant prise entre deux *forces*. Au sud du Nil, un empire Éthiopien s'était constitué, pendant qu'à l'ouest *des hommes venus du nord*, des Grecs (648-625), avaient transformé la Libye. Psamétik Ier fit une campagne en Éthiopie, une autre en Philistie, et mourut ensuite, laissant à Néchao II cette situation périlleuse d'une Égypte fermée au sud par les Éthiopiens, pressée au nord-est, à l'épanouissement du delta, par les Philistins d'origine crétoise, au nord-ouest par les Libyens nouveaux, d'origine ionienne et carienne, c'est-à-dire par des Aryas, ces Européens futurs.

Le pharaon Nécho II refit sa marine. Il substitua aux antiques vaisseaux phéniciens, un peu lourds, manquant d'élégance, les ingénieuses trirèmes que les Grecs construisaient. Il voulut ensuite mettre en communication directe la mer Rouge et le Nil, par le canal que Sésostris Ier avait tracé, afin de s'affranchir des exigences de l'Éthiopie ; mais il ne put achever ce travail. Un acte très glorieux marqua le règne de Nécho ; il eut la hardiesse de concevoir et de faire exécuter, par ses marins, un voyage autour de l'Afrique. Partie de la mer Rouge, la flotte de Nécho revint au Nil par l'Océan, Gibraltar et la Méditerranée. Nécho II se fit battre par les troupes de Nabuchodonosor, près de l'Euphrate. Son successeur, Psamétique II, ne régna que quatre années.

Apriès, qui succéda à Psamétique II, s'en fut guerroyer en Syrie, recevant l'hommage des *Syriens de la côte*, profitant avec habileté de l'impuissance des armées de Nabuchodonosor retenues en Assyrie. Cette gloire d'Apriès, inespérée, l'infatua ; il promit son concours aux *vieux Libyens* que les Grecs de Cyrène, ces *Libyens nouveaux*, tourmentaient. Les Égyptiens d'Apriès furent battus ; des troubles violents agitèrent l'Égypte ; l'armée révoltée proclama pharaon son général, Ahmès (Amosis), qui continua la XXVI^e dynastie.

Ahmès II, dont les origines étaient obscures, légitima son pouvoir en épousant la fille d'un pharaon, et battit les mercenaires d'Apriès qui n'avaient pas voulu le reconnaître. Redoutant les Éthiopiens, se défiant des Égyptiens de Syène, de Thèbes et peut-être de Memphis, l'usurpateur eut l'idée de s'allier aux Perses qui, de l'autre côté de l'Euphrate et du Tigre, formaient une nation. Bientôt, cette alliance l'inquiétant, il appela des Grecs, pour les opposer, en Égypte même, aux Perses. Ainsi, sauf au sud, que les Éthiopiens occupent, l'Égypte de la XXVI^e dynastie est entourée d'Aryas : Philistins, Grecs ou Perses. La race aryenne était venue en Égypte déjà, avec les premiers Libyens *aux yeux bleus* ; les Perses viendront à leur tour dans la vallée du Nil, donner un coup violent, mortel, aux Asiatiques.

Le retour des Hébreux en Chaldée, — car la captivité de Babylone ne fut en réalité que l'internement des Juifs dans leur patrie primitive, — acheva la ruine des Asiatiques de l'Euphrate. Incapables d'agir, tant il y avait en eux de corruptions de toutes sortes, les Assyriens n'eurent même pas la pensée de s'allier aux Touraniens, — les Scythes, — qui couvraient de grands espaces au nord de l'Iran, au nord de l'Oxus, et dont les bandes compactes descendaient jusqu'aux ruines de Ninive. De même que, revenus sur leur territoire, les Israélites y reconstituaient l'antique Chaldée, ainsi les Touraniens attirés en Mésopotamie y eussent peut-être recommencé l'Assyrie. Les Touraniens, cependant, très mélangés de Mongols, devaient avoir la conscience de leur valeur, et Ninive, relevée par eux, n'aurait peut-être pas été la ville capitale d'une Assyrie nouvelle. Il y avait en effet, alors, un grand grouillement de peuples dans les steppes de la Turkomanie, et l'esprit mongolique s'y accentuait, caractéristique. Déjà des *groupes* touraniens mécontents se détachaient de l'ensemble ; les Parthes commençaient à se distinguer, en plein Touran, par des allures plutôt iraniennes.

Babylone est isolée. Au sud, les Arabes très nobles, très chevaleresques, gouvernés par des reines souvent, et qui ont le dégoût des Asiatiques ; — au sud-ouest, la Syrie défiante, ruinée d'ailleurs, rendue aux sables ; et au delà, l'Égypte fermée, dont le delta est pris entre les Libyens blonds et les cavaliers Philistins, ces *incirconcis* ; — au nord-est l'Asie-Mineure, presque toute aux Grecs, aux premiers Grecs, robustes et grands mangeurs ; — au nord, l'Arménie

que traversent depuis si longtemps les continuelles migrations aryennes, et qui se recueille, cherchant sa destinée ; — à l'est enfin, les Mèdes et les Perses, les Perses surtout, complètement Iraniens, absolument purs, imbus du Zend-Avesta, venant au nom de Zoroastre assainir le cloaque où l'humanité se débat.

Réduit à l'occupation de Babylone, l'Asiatique, — Assyrien de Chaldée, de Babylone et de Ninive, Syrien de Kadesh, de Damas et de Karkémish, Hébreu de Jérusalem et de Samarie, — l'Asiatique est cerné par l'Aryen, par l'Européen, — l'Aryen grec de Libye, d'Ionie et d'Asie-Mineure, l'Aryen du Caucase et l'Aryen de l'Iran tenant la Perse et la Médie. Refoulé au sud de la Mésopotamie, sur une terre plate, marécageuse, cet Asiatique menacé de toutes parts est la proie des devins, des sorciers et des prêtres, semi-nègres, semi-dravidiens, que l'on retrouve, exerçant leurs ignominies, sur toutes les côtes de la vaste mer Indienne, depuis Ceylan jusqu'à Madagascar.

Ramenés dans ce fond, dans ce borbier, dans ce cloaque, battus par les Perses de Cyrus que les juifs vont appeler, les Asiatiques auraient disparu du monde, si le vainqueur, trop aryen en cela, bon à l'excès, ne s'était laissé attendrir, séduire, tromper. Si bien, que les Iraniens-Perses eux-mêmes, venus pour assainir ce coin du monde, s'y laisseront corrompre, y deviendront comme des Asiatiques, failliront à leur mandat. Qu'il eût été beau de voir l'Europe s'implanter à Babylone avec Cyrus, et combien de guerres épouvantables, combien de démoralisations, combien de hontes eussent été épargnées !

Aussitôt après la transportation des Juifs à Babylone, Nabuchodonosor les étonna par la *douceur* de ses volontés. Au bord des *fleuves de Babel*, les Hébreux pouvaient vivre selon leurs propres lois, mieux et plus que ceux qui étaient allés avec Jérémie *vers la terre de Mizraïm*, en Égypte. Ils cultivaient des champs où le blé *poussait à foison sous les grands palmiers*, et trafiquaient librement avec le dehors. Lorsque Évilmerodach devint roi, par la mort de Nabuchodonosor (561), non seulement les Israélites tenaient leur *droit de cité*, mais encore occupaient les principaux emplois à la cour du souverain. Dépasant, s'il était possible, l'abjection des souverains qui l'avaient précédé, Évilmerodach entendait ne vivre que de joies, n'avoir d'autre souci que la satisfaction prompte de ses caprices de toutes sortes. Les Juifs qui l'entouraient le captivèrent. Il eut pour eunuques principaux, des Hébreux *de la famille de David*, et lorsque, se donnant le spectacle de sa puissance, le roi de Babel faisait venir devant son trône, assemblait sous ses yeux les *rois captifs*, le roi de Juda obtenait un siège plus élevé que ceux des autres monarques. Évilmerodach mourut, assassiné par son frère Nergalsorossor (559) pendant qu'il était ivre, *au milieu de ses plaisirs*.

Les *grands d'Israël* gouvernaient presque cette Babylone agonisante, se montrant impérieux, *rapaces et violents*. Les *petits d'Israël*, groupés autour des prophètes, et que les *grands* dédaignaient, pleuraient la Jérusalem perdue, s'humiliant devant le Seigneur, se faisant une volupté de leurs larmes. Ils célébraient des fêtes funèbres, d'un charme délicieux ; ils devenaient comme des *amants séparés de leurs amantes*. Les *psaumes de la pénitence* étaient leur suprême consolation. C'est alors qu'un très grand poète improvisa le cantique fameux : *Près des fleuves de Babel... nous étions assis et nous pleurions... aux saules des rivages nous suspendions nos harpes... nos ravisseurs nous demandaient des chansons !*

Ezéchiël, lui, prophétisant, annonçait la Jérusalem nouvelle, refaite, splendide, avec ses *douze portes*, son temple merveilleux, ses rues larges, ses murailles sûres ; Isaïe II voyait cette Jérusalem *toute de saphir*. Le Messie qui devait

réaliser ce grand rêve était né : *Kourous* (Cyrus) *avance pour son œuvre*, s'écrie Isaïe II. Le roi des Perses, Cyrus, approche en effet, appelé par les juifs. Les ruines de Yérouschalaim seront rendues aux Israélites, et Babylone sera définitivement réduite au rang subalterne d'une satrapie. Par la faiblesse de Cyrus, les Asiatiques, les Hébreux, retourneront donc vers l'ouest, vers l'Europe, une seconde fois.

Les Iraniens de la Médie et de la Perse, venus en Assyrie avec Cyrus, y subiront l'inévitable corruption asiatique qui se répandra en Iran ; et ils deviendront de moins en moins nombreux, dans le temps, à l'est et à l'ouest de l'Euphrate, ceux qui garderont le pur esprit du Zend-Avesta. Et c'est dans l'Inde seulement, que les Aryas conserveront le précieux dépôt du génie aryen, pour le restituer à l'Europe, un jour, par l'intermédiaire du Bouddha et la grâce de Jésus.

Les Iraniens de la Médie et de la Perse perdirent la grande tradition mazdéenne, laissèrent s'éteindre le *feu* très pur de Zoroastre, ne participèrent pas à la grande réaction aryenne qui se préparait, à l'est de l'Indus, parce qu'il y avait entre l'Iran nouveau — Perse et Médie, — et l'Inde se révoltant contre l'immoralité des brahmanes, deux obstacles énormes, naturels : D'abord le désert de Khaver, nu, infranchissable, et ensuite l'Afghanistan tout plein d'Asiatiques, de Chaldéens, venus par les rives septentrionales de la mer Persique, antérieurement à l'exode des Hébreux.

Quelques-uns de ces Chaldéens de l'Afghanistan avaient osé franchir l'Indus, pénétrer en Sapta-Sindhou, et ce furent sans doute ces premiers prêtres, ces brahmanes, qui vinrent troubler les Aryas des *sept rivières*, si parfaitement heureux jusqu'alors.

Cette corruption des Aryas védiques du Sapta-Sindhou, par les brahmanes venus de Chaldée, avait livré les *hommes blancs* des bords de l'Indus aux *hommes jaunes* des bords du Gange, puis aux *hommes noirs* du sud indien, vers l'an 800 avant notre ère. Supplantant les poètes védiques, les brahmanes avaient *promis* les richesses du Gange aux Aryas de l'Aryavarta, comme Moïse avait *promis* aux Hébreux les richesses de la terre de Chanaan. En un siècle, la conquête vers le Gange s'était accomplie, et la *terre promise aux Aryas*, occupée, n'avait donné que des désespoirs. Mais les brahmanes s'étaient emparés du peuple, et les guerriers eux-mêmes avaient dû subir leur domination.

Cependant les Aryas de l'Inde avaient conservé en eux le *grand esprit de leurs ancêtres*, et la religion védique, toute naturelle, toute pure, était demeurée intacte dans les cœurs. Les guerriers (*kchatriyas*), unis au peuple (*vaicyas*), supportaient mal le joug des brahmanes. La centralisation asiatique, voulue par les prêtres, déplaisait à ces hommes, qui se révoltaient continuellement, et ce furent des batailles interminables où chaque *chef de groupe* combattait pour son indépendance ; luttés acharnées, merveilleuses, héroïques, dont le Mahabharata et le Ramayana sont les récits.

Les chefs du peuple se prévalaient de leurs antiques origines, disant qu'ils *descendaient des dieux* ; les brahmanes les combattaient au nom des divinités asiatiques, dont ils se déclaraient les représentants. Deux dynasties principales se mesurèrent sur le terrain de la lutte, la dynastie Solaire (*Souryavança*) et la dynastie Lunaire (*Tchandranvança* ou *Ailavança*), de forces égales semble-t-il. Une troisième dynastie apparut, avec ses prétentions, la dynastie des *Kourous*, la *première grande puissance sur les bords du Gange*, dont les héros furent de *vrais maharadjas*. La *grande guerre* contre les Kourous, pour la possession du trône

d'Hastinapoura, est le sujet principal du Mahabharata, l'épopée nationale de l'Hindoustan.

La grande guerre, qui dura dix-huit jours, se termina par l'anéantissement des Kourous et la victoire des Pandavas, continuant la dynastie lunaire, aryenne. Les guerriers s'étaient prononcés contre les prêtres.

Le Mahabharata, qui disait ce heurt entre l'esprit aryen et l'esprit asiatique, comprenait huit mille *çlokas* ou distiques. Les brahmanes s'emparèrent de ce document, comme ils s'étaient emparés des hymnes védiques, et ils ne cessèrent plus de l'amender, de le corriger, en l'augmentant, selon leurs vues. Vers l'ère chrétienne, le poème se composait de plus de cent mille *çlokas*. Mais dans cet assemblage confus d'idées diverses, que la sagesse *brahmanique* compila, sans se lasser, mélange de poésies admirables et de récits incohérents, on découvre, on peut suivre la lutte morale, intellectuelle, qui succéda à la défaite par les armes des Kourous, et qui aboutit à la victoire des Aryas sur les brahmanes. On y voit d'abord le triomphe du brahmanisme, complet, puis l'effacement graduel du succès des prêtres, et enfin les efforts désespérés du corps sacerdotal qu'épouvante le retour des idées védiques. Les brahmanes corrupteurs, venus d'Asie, succombèrent ; le Bouddha Çakya-Mouni, qui était né en l'an 622, apporta le triomphe des Aryens.

C'est au moment même où l'Inde aryenne se délivrait ainsi, en plein Hindoustan, de l'influence asiatique, que les dépositaires de *l'esprit aryen*, les Iraniens de la Perse et de la Médie, victorieux des Asiatiques par les armes, à Babylone, s'abandonnaient moralement à leurs vaincus, retardant pour de longs et douloureux siècles l'avènement de l'Europe aryenne, civilisée.

A l'Occident les Grecs étaient debout, faisant face à ces Iraniens mélangés d'Asiatiques, et la lutte entre les deux *génies* allait éclater, splendide. Elle se serait terminée par la défaite, par le refoulement et la fin de l'Asie, si tous les Asiatiques s'étaient alors trouvés, réunis, dans le vaste espace qui va du Jourdain à l'Indus, et que l'Europe allait assainir. Mais les Phéniciens, Asiatiques eux aussi, malheureusement, étaient allés, après avoir infesté toute la mer européenne, — la mer Méditerranée, — jusqu'à l'Océan qui est au delà de Gibraltar, jusqu'aux îles Cassitérides, et plus haut, en Grande-Bretagne surtout, imprégnant de leur corruption indélébile presque tous les rivages des terres que l'Arya allait occuper.

Les Grecs devaient subir le premier choc de cette Asie détestable que les Perses de Cyrus laissaient sottement se reconstituer à Jérusalem, à Babylone, en Médie même, et que les Phéniciens avaient répandue partout en Occident, déjà.

FIN DES ASIATIQUES, ASSYRIENS, HÉBREUX, PHÉNICIENS